UNIVERSITÉ SAINT DENIS
ÉCOLE DOCTORALE PRATIQUES ET THÉORIES DU SENS

Doctorat en psychanalyse
Département de psychanalyse

Thèse présentée par **Anne COLOMBEL-PLOUZENNEC**

Du parlêtre au sujet, le nœud humain

Apports de la théorie lacanienne des nœuds à la clinique

Thèse dirigée par le **Professeur Sophie MARRET-MALEVAL**

Soutenue le 29 juin 2018

Jury :
Sophie MARRET-MALEVAL
Damien GUYONNET
Dominique QUADRI
Stijn VANHEULE
Pascal PERNOT

PAGES LIMINAIRES

TITRE :

Du parlêtre au sujet, le nœud humain. Apports de la théorie lacanienne des nœuds à la clinique.

RÉSUMÉ :

Dans ce travail, nous examinons l'apport de la topologie des nœuds telle qu'elle est précisée par Lacan dans son dernier enseignement. À partir d'une présentation contextuelle et conceptuelle de la manière dont Lacan s'est saisi de la théorie des noeuds en mathématiques, nous tentons de répondre à la question de savoir s'il est exact de faire correspondre la consistance, l'ex-sistence et le trou, à l'imaginaire, au réel et au symbolique. L'argumentation se déploie alors, entre théorie et clinique, dans le sens de préciser ce qu'il en est du parlêtre, du sujet, et de la manière dont le second embraye sur le premier, en un trajet qui situe les catégories du trou, de l'ex-sistence et de la consistance au regard du symbolique, du réel et de l'imaginaire. Le pas supplémentaire est effectué par la considération des différentes modalités de consistance du nouage du réel, du symbolique et de l'imaginaire, en réponse à la forclusion généralisée. La modalité borroméenne est envisagée dans sa correspondance avec la névrose, avec ses incidences : considération du nouage à trois, nécessité d'un quatrième terme et effets en termes de jouissance. Puis certaines modalités non borroméennes sont étudiées avec leurs incidences en termes de surgissement de différents phénomènes, mais aussi en termes de possibilités de suppléances. Ainsi se formule la réponse à la problématique, sous les espèces de la mise évidence d'une amphibologie – avec d'une part l'articulation du symbolique qui troue et du symbolique noué ; et d'autre part, celle du réel troué et du réel noué –, et s'argumente la valeur fondamentale de la topologie lacanienne des nœuds.

MOTS CLES :

Dernier enseignement de Lacan – topologie – nœuds borroméens – réel – symbolique – imaginaire – parlêtre – sujet

En anglais

TITRE :

From the parlêtre to the subject, the human node. Contributions of Lacanian theory to the clinic.

RESUME :

In this work, we examine the contribution of the topology of knots as it is specified by Lacan in his last teaching. From a contextual and conceptual presentation of how Lacan has grasped the theory of mathematical knots, we attempt to answer the question of whether it is correct to match the consistency, the ex- sistence and the hole, the imaginary, the real and the symbolic. The argument then unfolds, between theory and clinical, in the sense of clarifying what is the parlêtre, the subject, and the way the second gears on the first, in a path that locates the categories of the hole, ex-sistence and consistency with regard to the symbolic, the real and the imaginary. The additional step is made by the investigating of the different modalities of consistency of the knotting of the real, the symbolic and the imaginary, in response to generalized foreclosure. The borromean modality is looked ahead to its correspondance vith neurosis, with its incidences : consideration of the three-way knotting, necessity a fourth term and effects in terms of *jouissance*. Then some non-borromean modalities are studied with its implications in terms of the emergence of different phenomena, but also in terms of possibilities of substitution. Thus the answer to the problem is formulated, under the species of the evidence of an amphibology - with, on the one hand, the articulation of the symbolic which makes a hole in the real and the symbolic knotted ; and on the other hand, the real that makes a hole and the real knotted - and argues the fundamental value of the Lacanian topology of knots.

MOTS CLES :

Last teaching of Lacan – topology – borromean knots – real – symbolic – imaginary – parlêtre – subject

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tout particulièrement :

∞ le *Professeur Sophie MARRET-MALEVAL*, pour le soutien au désir de travail, et pour l'orientation qu'elle a su donner avec le plus grand tact ;

ainsi que chacun des membres du jury :
∞ *Damien GUYONNET*,
∞ *Dominique QUADRI*,
∞ *Stijn VANHEULE*,
∞ *Pascal PERNOT*.

Mais également :

∞ *Yann Divry*, pour son écoute et nos échanges ;

∞ *Christelle Sandras*, pour son amitié et son soutien.

Et tout spécialement :

∞ *Marine* et *Joseph*, pour leur patience, et leurs encouragements.

TABLE DES MATIERES

1. INTRODUCTION p. 11

2. THEORIE DES NŒUDS p. 17

2.1. Histoire et principe des nœuds

2.1.1. Histoire de la topologie des nœuds p. 18

2.1.2. Qu'est-ce qu'un nœud en mathématiques ? p. 22

2.1.3. Le « problème des nœuds » en mathématiques p. 24

2.1.4. L'entrelacs borroméen p. 25

2.2. Comment Lacan en vient aux nœuds p. 28

2.3. Éléments de la théorie lacanienne des nœuds p. 35

2.3.1. Le trou p. 35

2.3.1.1. *Abord imaginaire du trou* p. 35

2.3.1.2. *Abord logique du trou :* Ø et 0 p. 36

2.3.1.3. *Abord topologique du trou* p. 45

2.3.2. L'ex-sistence p. 49

2.3.3. La consistance p. 51

2.3.4. *Trou → ex-sistence → consistance* p. 53

3. PROBLEMATIQUE p. 57

4. ENTREE EN MATIERE PAR LA CLINIQUE : P. VIALANEIX p. 63

4.1. Histoire de Patrick Vialaneix p. 66

4.2. Abord psychopathologique classique p. 93

5. LE PARLETRE p. 107

5.1. Le vivant p. 108

5.2. La conjonction du signifiant et du corps / le trou p. 112

5.3. Y a d'l'Un / l'ex-sistence p. 116

5.4. « L'inconscient, soit réel » p. 120

5.5. Événement de corps et affect p. 121

5.6. De la nécessité d'une construction

pour que le monde soit monde p. 124
5.7. La jouissance Une et ses quatre versions… resserrées en deux p. 127
5.8. Retour à Patrick Vialaneix p. 135

6. LA CONNEXION ET L'EMBRAYAGE DU PARLETRE SUR LE SUJET p. 137
6.1. L'itération p. 139
6.2. La résonance p. 142
6.3. L'accroche, le branchement, la superposition p. 143
6.4. La relation de cause à effet p. 144
6.5. Le chiffrage p. 145
6.6. La défense p. 145
6.7. Deux écritures du signifiant ? p. 146
6.8. Patrick Vialaneix p. 149

7. LA SUBJECTIVITE HUMAINE : LE SUJET DU NŒUD BORROMEEN p. 151
7.1. Les registres de l'être : définition du réel, du symbolique, et de l'imaginaire dans le tout dernier enseignement de Lacan p. 152
7.1.1. La catégorie du réel p. 154
7.1.2. Le registre du symbolique p. 157
7.1.3. Le registre de l'imaginaire p. 159
7.2. Le nouage borroméen p. 164
7.2.1. Le nœud borroméen à trois p. 164
7.2.2. La forclusion généralisée p. 172
7.2.3. Le quatrième terme p. 174
7.2.3.1. *La fonction de nomination* p. 174
7.2.3.2. Les Noms-du-Père p. 177
7.2.3.3. Les connecteurs du nouage borroméen p. 180
7.2.4. Les effets du nouage borroméen p. 185
7.2.4.1. Limitation du réel p. 185
7.2.4.2. Aux intersections du nœud borroméen p. 186

7.2.4.2.1. La jouissance phallique p. 187
7.2.4.2.2. La jouissance de l'Autre – J$\mathbb{A}$ p. 189
7.2.4.2.3. Le sens p. 191
7.2.4.2.4. L'objet *a* p. 195
7.2.4.3. Conséquences p. 196
7.3. Le sujet au nœud non borroméen p. 199
7.3.1. Étude de phénomènes liés au ratage dans le nouage p. 199
7.3.1.1. « Mise en continuité de R, S et I » et paranoïa p. 200
7.3.1.2. « Nouage à 4 non borroméen » et Joyce p. 202
7.3.1.3. « Dénouage de RSI sans suppélance » p. 203
7.3.1.4. « Nouage à 3 non borroméen » et « psychose ordinaire » p. 208
7.3.1.5. Conclusion p. 210
7.3.2. Possibilités de suppléances p. 211
7.3.2.1. Connexions par l'invention p. 212
7.3.2.1.1. Le paradigme joycien p. 212
7.3.2.1.2. Le cas de L p. 225
7.3.2.2. Raboutage sans agrafe : Madame O p. 238
7.3.2.3. La mobilité du nouage : Madame M p. 248
7.3.2.4. Conclusion p. 256

8. CONSEQUENCES p. 259
8.1. Conséquences pour la clinique p. 260
8.2. Retour au cas de Patrick Vialaneix p. 266
8.3. Apports des nœuds p. 271

9. RESOLUTION DE LA PROBLEMATIQUE p. 277

10. CONCLUSION p. 283

11. BIBLIOGRAPHIE p. 289
11.1. Jacques Lacan
11.1.1. Séminaires publiés et inédits, par ordre chronologique
11.1.2. *Écrits* et *Autres écrits*

11.1.3. Autres interventions ou publications par ordre chronologique
11.2. Jacques-Alain Miller
11.2.1. Enseignements, par ordre chronologique
11.2.2. Autres interventions ou publications par ordre chronologique
11.3. Autres auteurs
11.3.1. interventions et publications par ordre alphabétique des auteurs
11.3.2. Thèses de doctorat
11.4. Ressources en ligne
11.4.1. Larousse
11.4.2. Wikipedia
11.4.3. Ressources en ligne concernant Patrick Vialaneix
11.4.4. Autres ressources en ligne

1. INTRODUCTION

Dans « Joyce le symptôme », Jacques Lacan substitue à l'inconscient, l'« expression de parlêtre »[1]. Prenant la main de James Joyce à la place de celle de Freud[2] dans ce que Jacques-Alain Miller a nommé son « tout dernier enseignement »[3], Lacan « efface progressivement le terme de "sujet" qui appartenait par excellence à l'ordre du signifiant, et le remplace par le terme de "parlêtre" »[4].

Après ses considérations sur l'homme[5], puis sur le sujet – « sujet de la parole, sujet du langage, sujet de l'inconscient », sujet du signifiant, « entièrement dans la dépendance du signifiant »[6], sujet de l'articulation signifiante, issu des élaborations et conceptualisations freudiennes – qu'il révèle comme la réponse au réel que chacun peut faire consister, Lacan situe autre chose : l'être parlant, le « corps parlant »[7], le *parlêtre* – néologisme qu'il introduit en 1974 pour désigner « l'être charnel ravagé par le verbe »[8]. Le corps parlant, dont le mystère est le réel[9], est ce qui « réintroduit la dimension de la pulsion dans le verbe alors que le sujet de l'inconscient et la jouissance sont en exil réciproque »[10].

L'orientation de Lacan n'est dès lors plus vers le signifiant en ceci qu'il s'articule à un autre signifiant (S_1-S_2), n'est plus vers le symptôme comme formation de l'inconscient, mais vers le signifiant dans son rapport avec la jouissance, soit la paire S_1a au principe du *sinthome*, dès lors précisé comme écriture d'un événement de corps[11], comme effet du marquage du corps par le langage. J.-A. Miller le souligne ainsi : « Lacan nous a invités à penser l'inconscient non pas à partir de ce qui donne sens, non pas à partir de la vérité, mais comme ce qui consiste en un signifiant qui peut s'inscrire d'une lettre »[12].

---

[1] Jacques Lacan, « Joyce le symptôme », *Autres écrits*, Paris : Seuil, 2001, p. 565 et 566
[2] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 2004-2005, inédit
[3] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 2010-2011, inédit, leçon du 6 avril 2011
[4] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 25 mai 2011
[5] *Ibidem*, leçon du 6 avril 2011 : « le sujet – terme qu'il n'emploie pas à l'époque, il dit : l'homme »
[6] Sophie Marret-Maleval, « Le corps féminin de l'Autre », *in Quarto*, n°112-113, 2016, p. 68
[7] Jacques Lacan, Le *Séminaire*, livre XX, *Encore*, 1972-1973, Paris : Le Seuil, 1975, p. 109, p. 118
[8] Jacques Lacan, *Le triomphe de la religion*, 1975, Paris : Seuil, 2005, p. 90
[9] Jacques Lacan, Le *Séminaire*, livre XX, *Encore*, *op. cit.*, p. 118
[10] Pascal Pernot, « Du sujet de l'inconscient au parlêtre », http://www.causefreudienne.net/du-sujet-de-linconscient-au-parletre/
[11] Première occurrence dans Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », *in La Cause freudienne*, Paris : Navarin/Seuil, n°44, 2000, p. 7 à 59, à partir d'une citation de Jacques Lacan, « Joyce le symptôme », op. cit., p. 569 : « Laissons le symptôme à ce qu'il est : un événement de corps »
[12] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 3 mai 2011

J.-A. Miller situe dans le chapitre VIII du *Séminaire*, livre XX, *Encore,* « le moment où […] Lacan renonce à la référence à l'être, renonce à l'ontologie, y compris à la sienne, à son ontologie modifiée, pour privilégier le registre du réel, et ce qui est cohérent avec ce registre du réel ». Or ce qui est corrléatif de ce moment, « c'est l'usage qu'il commence à donner au nœud borroméen. Le nœud borroméen chez Lacan s'inscrit dans le développement de son *Y a d'l'Un*, qui est la présentation sous forme mathématique […] de ce qu'il dit dans le *Séminaire*, livre XX *:* « le nœud borroméen est la meilleure métaphore de ceci, que nous ne procédons que de l'Un. »[13]

Le passage du sujet au parlêtre nécessite donc pour Lacan l'utilisation de la topologie et particulièrement celle des nœuds, avec ses concepts de *trou*, d'*ex-sistence* et de *consistance*, pour préciser ce qu'il en est du parlêtre, puis de l'articulation du réel, du symbolique et de l'imaginaire, dimensions constitutives, selon lui, de la subjectivité humaine. Pierre Skriabine, en 2011, nous rappelle les propos de Lacan en juillet 1980 à Caracas : « Mes trois sont le réel, le symbolique et l'imaginaire. J'en suis venu à les situer d'une topologie, celle du nœud, dit borroméen. [...] J'ai donné ça aux miens. Je leur ai donné ça pour qu'ils se retrouvent dans leur pratique ». P. Skriabine souligne l'épure de l'élaboration et la clarté de l'apport de Lacan avec les nœuds, ainsi que la responsabilité qui incombe aux analystes et cliniciens de s'en saisir pour s'orienter dans leur pratique, au titre de l'« outil clinique incontournable » qu'ils constituent. « Au nœud, il faut se rompre ! », intimait Lacan aux auditeurs de son séminaire[14], comme une nécessité répondant au fait que cette formalisation dépasse le statut d'une métaphore pour « incarner le réel même de la structure »[15] ; « la topologie n'est pas "faite pour nous guider" dans la structure. Cette structure, elle l'est – comme rétroaction de l'ordre de chaîne dont consiste le langage »[16], ce qui nous oblige, pour y avoir accès, à nous extraire, à nous « arracher » de la dimension sphérique. « C'est ça, la révolution lacanienne. C'est ce que traduit la topologie du nœud borroméen, qui constitue un effort pour penser la structure hors d'une référence à l'Autre, à partir des trois seuls registres de l'expérience analytique : réel, symbolique, imaginaire. Elle apporte une vision

[13] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 9 mars 2011
[14] Jacques Lacan, *Le Séminaire,* livre XXIII*, Le sinthome*, 1975-1976, Paris : Seuil, 2005, p. 37
[15] Pierre Skriabine, « Introduction à la clinique borroméenne. De RSI au sinthome », 2011, http://uforca-pidf.pagesperso-orange.fr/page11/index.html
[16] Jacques Lacan, « L'étourdit », 1973, *Autres écrits*, Paris : Seuil, 2001, p. 483

nouvelle, épurée et opératoire, dans ces trois registres, de l'espace où se structure l'expérience humaine »[17]. « Ma topologie n'est pas d'une substance à poser au-delà du réel ce dont une pratique se motive. Elle n'est pas théorie. Mais elle doit rendre compte de ce que, coupure du discours, il y en a de telles qu'elles modifient la structure qu'il accueille d'origine »[18], nous dit Lacan.

Or, si les questions afférentes au parlêtre sont aujourd'hui très actuelles dans le champs de la psychanalyse lacanienne comme l'indique le titre du dixième congrès de l'Association Mondiale de Psychanalyse, qui s'est tenu à Rio de Janeiro en 2016 : « Le corps parlant », il nous semble que cette approche par les nœuds, au sens d'une clinique pragmatique du nouage, n'est pas encore exploitée à sa mesure, c'est-à-dire en tant que seul outil avancé par Lacan pour attraper la subjectivité humaine telle qu'il l'a décrite. Le fait que les nœuds résistent, « ne sont pas aisément maniables »[19] a été évoqué par Lacan depuis l'Étourdit[20] jusqu'à son Séminaire « La topologie et le temps »[21], en passant par son Séminaire « R.S.I. »[22]. L'objectif du présent travail est dès lors de démontrer que, parce que « nous ne procédons que de l'Un »[23], les nœuds borroméens s'avèrent nécessaires à la clinique, et donc de tracer le trajet du parlêtre comme lieu au sujet comme nouage – d'où le choix de notre titre de thèse : « Du parlêtre au sujet… », tandis que le mouvement du dernier enseignement de Lacan va lui-même du sujet au parlêtre –, et de nous orienter vers cette clinique du nouage en en posant quelques jalons, sans toutefois prétendre à l'exhaustivité. C'est ainsi que seront ici mises au travail plusieurs questions :

- Qu'est-ce que la théorie des nœuds ?
- Pourquoi est-elle nécessaire à Lacan dans l'abord du parlêtre ?
- Comment rend-elle compte de l'articulation du parlêtre et du sujet ?
- Quel est son apport à la clinique du sujet ?

Après avoir situé ce qu'il en de la théorie des nœuds au regard de la psychanalyse lacanienne, ce travail retracera ainsi ce qu'il en est de l'émergence du parlêtre, soit de la conjonction des deux registres hétérogènes que sont le signifiant et le corps.

---

[17] Pierre Skriabine, « Introduction à la clinique borroméenne. De RSI au sinthome », *op. cit.*
[18] Jacques Lacan, « L'étourdit », *op. cit.*, p. 478
[19] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI », in *Ornicar ?*, n°4, rentrée 1975, leçon du 18 février 1975, p. 104
[20] Jacques Lacan, « L'étourdit », *op. cit.*, p. 478 et 479
[21] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXVI, « La topologie et le temps », 1978-1979, inédit, leçon du 21 novembre 1978,
[22] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI », *op. cit.*, leçon du 18 février 1975, p.103 et 104
[23] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 9 mars 2011

Partant de ce qu'est le *vivant* en psychanalyse, il précisera la manière dont cette conjonction s'opère, le trou, puis ce qui en ex-siste – selon la proposition d'écriture de Lacan –, la jouissance Une, avec les différentes versions dans lesquelles celle-ci peut s'incarner. Ce sera déjà là esquisser le propos de la deuxième partie, qui tendra à répertorier différentes manières d'aborder la question de l'embrayage du parlêtre sur le sujet : chiffrage, accroche, relation de cause à effet, défense, … La troisième partie définira ce qu'il en est des trois registres constitutifs de l'expérience humaine : le réel, le symbolique et l'imaginaire, avant de préciser leurs modalités de nouage, que ce nœud soit borroméen (ce qui nous amènera à traiter des concepts de *forclusion généralisée*, *nouage à trois et risque d'homogénéisation*, *nouage à quatre*, *nomination*, *différents types de connecteurs,* effets en termes de *jouissance)* ; ou non borroméen (ce dont nous tirerons plusieurs conséquences). Ainsi en viendrons-nous à tenter de résoudre ce qui se présente d'abord comme paradoxe, mais qui n'apparaîtra finalement que comme amphibologie[24] sous laquelle se cache deux temps logiques différents tant de l'expérience humaine que de l'expérience analytique : l'articulation du symbolique qui troue et du symbolique noué ; celle du réel troué et du réel noué. Ajoutons pour terminer une considération méthodologique. Si l'on s'en réfère à J.-A. Miller, le trajet de Lacan avec la logique se déroule principalement sur les *Séminaires Ou pire, Encore* et *Le sinthome*, le Séminaire, « Le moment de conclure » le voyant « aux prises directement avec son architecture de nœuds »[25]. Un choix était nécessaire dans l'élaboration du présent travail. C'est ainsi qu'il s'appuiera principalement sur les Séminaires, livres XXII et XXIII, « R.S.I. » et *Le sinthome*, ainsi que sur l'enseignement crucial de J.-A. Miller, proposé en 2011 sous l'intitulé « L'Un tout seul ». Bien évidemment, à partir de ce socle, d'autres ouvrages, articles, et références de différents ordres viendront enrichir la réflexion. Le cheminement proposé ici ne sera ni un trajet historique dans l'enseignement de Lacan, ni un trajet philosophique, mais un parcours partant d'une exigence clinique, qui en passe par une tentative de rassembler le dernier enseignement de Lacan pour en déduire une pragmatique, soit cette discipline qui relève d'un savoir-faire dont les règles sont issues du cas particulier, « c'est-à-dire qui prend au fond le cas particulier

[24] Larousse, article « amphibologie », http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/amphibologie/3058: « Nom donné par Kant à une forme particulière d'équivoque, qui consiste à rapporter à la même faculté les objets propres de deux facultés différentes », puis « Construction maladroite qui rend le sens d'un énoncé équivoque, obscur ou ridicule ».
[25] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 25 mai 2011

toujours comme une exception à la règle »[26]. Le propos théorique sera donc systématiquement explicité à l'appui de matériel clinique, notamment celui issu de l'histoire de Patrick Vialaneix, « Le Voleur de tableau »[27], médiatisée en 2014 et 2015. D'autres cas de la littérature ou de notre pratique professionnelle viendront expliciter le propos.

[26] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 2008-2009, inédit, leçon du 12 novembre 2008

[27] Sophie Marret-Maleval, « Le Voleur de tableau », *in Suites et variations*, Revue de l'Association Val de Loire-Bretagne, 2017, p. 103 à 125

2. THEORIE DES NŒUDS

Le déploiement de la thèse selon laquelle **parce que « nous ne procédons que de l'Un »[28], les nœuds borroméens s'avèrent nécessaires à la clinique** *nécessite de situer en préambule ce que sont les nœuds, comment Lacan en vient à cette approche et ce qu'il en déploie lui-même au regard de la psychanalyse. C'est ce que nous proposons de déplier maintenant.*

[28] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 9 mars 2011

2.1. Histoire et principe des nœuds

2.1.1. Histoire de la topologie des nœuds

Le terme de topologie vient de la contraction des termes grecs *topos*, le lieu, et *logos*, l'étude. Il signifie donc l'« étude du lieu ». Cette discipline du domaine mathématique, plus spécifiquement de la géométrie, s'attache à définir ce qu'est un lieu, un espace, et quelles en sont les propriétés.

La topologie, qui intervient dans des domaines extrêmement variés, s'origine dans les problèmes qu'ont posé les progrès de l'analyse fonctionnelle[29] dans l'étude rigoureuse des fonctions continues[30], de leur dérivabilité, de leurs limites en un point (fini ou non)[31], de l'existence d'extremums[32], etc., dans des espaces de dimensions

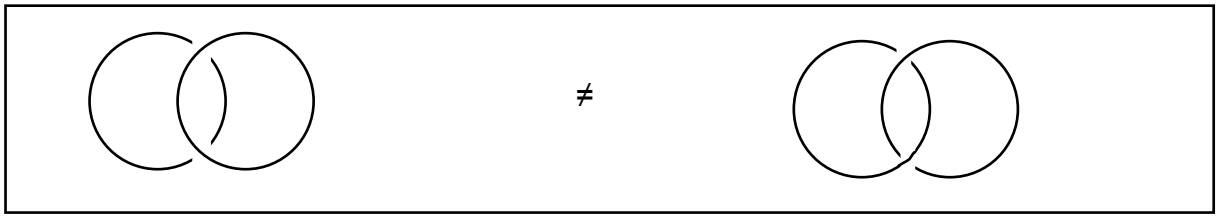
[29] Selon Alexandre Péguy, « L'analyse fonctionnelle est la branche de l'analyse mathématique dont le but est l'étude des fonctions d'une infinité de variables ; cette infinité de variables peut être représentée par les points d'une ligne courbe ou par l'infinité de valeurs prises par une fonction d'un nombre fini de variables. « Avant d'entreprendre les notions d'analyse fonctionnelle c'est un niveau d'abstraction, une démarche intellectuelle qu'il vous faut pour acquérir la "culture" mathématique contemporaine. Car, l'analyse fonctionnelle est un point de vue (intuitivement) géométrique, algébrique, sur la théorie des fonctions qui sont considérées comme des points d'un espace de dimension infinie. Dans ce cadre, des problèmes a priori compliqués de la théorie des probabilités ou des équations aux dérivées partielles ont des interprétations géométriques simples. Mais ce passage à la dimension infinie n'est possible qu'au prix d'une étude fine des notions de convergences : la topologie des espaces de dimension infinie est la vraie difficulté de cette démarche », http://www.emaths.fr/analyse/fonctionnelle/analyse_fonctionnelle.html

[30] « En mathématiques, la continuité est une propriété topologique d'une fonction. En première approche, une fonction *f* est continue si, à des variations infinitésimales de la variable *x*, correspondent des variations infinitésimales de la valeur *f*(*x*). La continuité est associée à la notion de continuum dont l'origine est géométrique. Dans un continuum géométrique, comme le plan ou l'espace, un point peut se déplacer continument pour s'approcher d'un autre point. La notion de continuité est définie de manière rigoureuse en mathématiques. Le premier exemple de fonctions continues concerne des fonctions numériques définies sur un intervalle et dont un graphe peut se tracer sans lever le crayon. Cette première approche donne une idée de la notion (la fonction ne saute pas) mais n'est pas suffisante pour la définir, d'autant plus que certains graphes de fonctions pourtant continues ne peuvent pas se tracer de cette manière, telles par exemple des courbes ayant des propriétés fractales comme l'escalier de Cantor ». Wikipédia, article « Continuité (mathématiques) », https://fr.wikipedia.org/wiki/Continuité_(mathématiques)

[31] La limite est grossièrement ce vers quoi tend une fonction.

[32] « L'expression "élément extremum" signifie "élément maximum" ou "élément minimum". Dans un ensemble ordonné, un élément d'une partie A est le plus grand élément ou maximum de A, s'il appartient à A et est supérieur à tout autre élément de A. L'existence d'un maximum n'est en général pas assurée pour toute partie d'un ensemble ordonné. En revanche, sous condition d'existence, un tel élément est unique (ce qui justifie l'emploi de l'article défini « le » dans la définition). De manière analogue, le plus petit élément ou minimum est, s'il existe, un élément de A inférieur à tout autre élément de A ».
Wikipédia, article « Extremum », http://fr.wikipedia.org/wiki/Extremum

supérieures[33]. Tous ces concepts, demandaient pour le mathématicien une définition rigoureuse de l'idée intuitive de proximité, tout particulièrement lors d'opérations sur ces fonctions[34]. La théorie des nœuds, quant à elle, est une branche de la topologie. L'histoire scientifique des nœuds remonte à 1771, avec un premier article de d'Alexandre-Théophile Vandermonde qui resta sans lendemain[35]. Puis vinrent, en 1833, les travaux de Carl Friedrich Gauss sur l'électromagnétisme avec l'introduction de « l'indice d'enlacement de deux courbes fermées (ou nœuds) par une méthode analytique », par quoi il démontre que deux cercles posés l'un sur l'autre n'est pas la même situation que deux cercles enlacés :



Johann Benedict Listing, qui fut son étudiant, poursuivit la recherche. Mais la première étude poussée fut celle de William Thomson *alias* Lord Kelvin, connu surtout pour ces travaux sur la thermodynamique, qui, après avoir pris connaissance des travaux du physicien écossais Peter Guthrie Tait, eut l'idée que la matière puisse être constituée d'atomes-tourbillons, « sorte de faisceau d'onde tubulaire se propageant dans l'éther en se refermant sur lui-même – autrement dit un nœud – et les propriétés physico-chimiques de la matière seraient donc liées aux types de nœuds dont elle est constituée »[36] ; c'est la théorie des *atomes vortex*. Thomson et Tait pensaient qu'une compréhension et une classification des nœuds expliqueraient pourquoi les atomes absorbent et émettent de la lumière seulement pour certaines longueurs d'onde. Tait entreprit de constituer une classification des nœuds.

[33] Les espaces de dimensions supérieures sont des espaces relevant de plus de trois dimensions.
[34] http://mathematique.coursgratuits.net/topologie/index.php
[35] Jean-Yves Le Dimet, *Nœuds et tresses. Une introduction mathématique*, Paris : Vuibert, 2010, p. XI
[36] Jean-Yves Le Dimet, *Nœuds et tresses. Une introduction mathématique*, *op. cit.*, p. XI à XII



Extrait d'une classification des nœuds par Tait en 1885

James Clerk Maxwell reprit les travaux de Listing et Gauss dans le cadre de sa propre théorie de l'électromagnétisme et proposa une formulation dans laquelle « l'intégrale[37] représente le travail accompli par une particule se déplaçant le long d'une composante sous l'influence du champ magnétique créé par un courant parcourant l'autre composante »[38]. Maxwell a aussi poursuivi l'étude des anneaux de fumée, qui a servi d'inspiration à la théorie des atomes de Thomson, en considérant le cas de trois anneaux en interaction. Quand Albert Abraham Michelson et Edward Morley échouent à démontrer l'existence de l'éther, la théorie des atomes vortex tombe en désuétude.

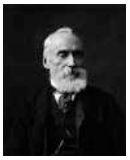
Comme J.-A. Miller le reprend de Sossinsky, « les nœuds, "je ne sais trop pourquoi", furent longtemps ignorés des mathématiciens, qui ne s'y attelèrent pour de bon qu'au vingtième siècle ; jusqu'au milieu des années 1980, cette théorie n'intéressait pas grand monde parmi eux, hormis un petit cercle de spécialistes »[39]. Puis la théorie des nœuds est devenue une branche de la topologie algébrique. Cette discipline, inventée par Henri Poincaré vers la fin du dix-neuvième siècle, s'intéresse aux

[37] En mathématiques, l'intégrale d'une fonction réelle positive est la valeur de l'aire du domaine délimité par l'axe des abscisses et la courbe représentative de la fonction. http://www.techno-science.net/?onglet=glossaire&definition=6041

[38] Wikipédia, article « Théorie des noeuds », http://fr.wikipedia.org/wiki/Théorie_des_nœuds

[39] Jacques-Alain Miller, « Notice de fil en aiguille », in Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris : Seuil, 2005, p. 204

propriétés des objets géométriques qui sont invariantes, c'est-à-dire qui ne changent pas sous l'effet de déformations continues. La théorie des nœuds étudie donc la forme et le type des nœuds, c'est-à-dire qu'elle s'intéresse à leurs « propriétés géométriques intrinsèques […] sous l'action de déformations continues, excluant coupures et déchirures »[40].

			
Vandermonde (1735-1796)	Gauss (1777-1855)	Listing (1808-1882)	Lord Kelvin (1824-1907)

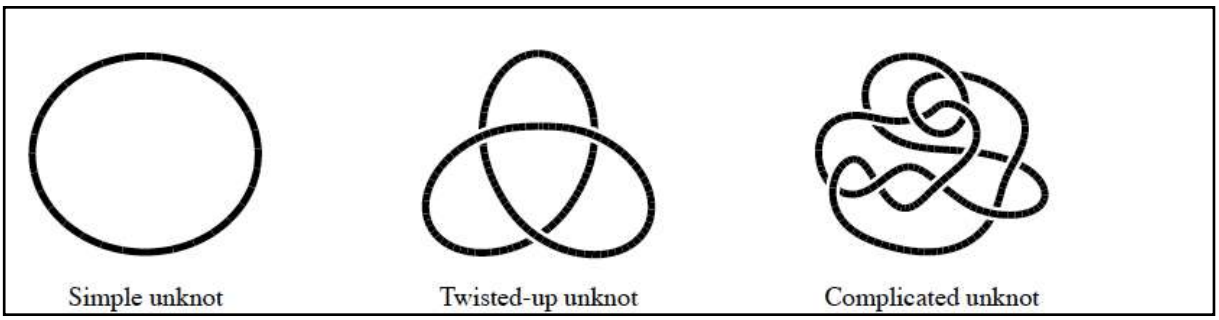
				
Tait (1831-1901)	Maxwell (1831-1879)	Michel-son (1852-1931)	Morley (1838-1923)	Poincaré (1854-1912)

[40] Jérôme Dubois, 2010, « Des nœuds en mathématiques : du nœud gordien à la molécule d'ADN », exposé grand public donné à L'Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, le 20 oct. 2010 dans le cadre des Mercredis de la Science, http://www.math.jussieu.fr/~dubois/accueil_files/texte_mercredi_noeud_1.pdf

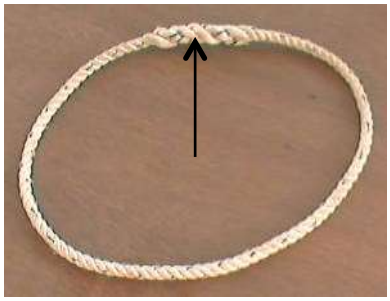
2.1.2. Qu'est-ce qu'un nœud en mathématiques ?

Un nœud est le « plongement du cercle dans l'espace tridimensionnel usuel », c'est-à-dire que c'est une « "image idéalisée" d'une ficelle éventuellement enchevêtrée dont les extrémités ont été recollées »[41]. Dans cette définition,

- « éventuellement enchevêtrée » signifie que la forme d'un nœud peut changer – si l'on tire d'un côté ou du fait d'une torsion – sans que les caractéristiques fondamentales de l'ensemble en soient modifiées. C'est ce que présente le schéma suivant, proposé par Rob Scharein[42] :

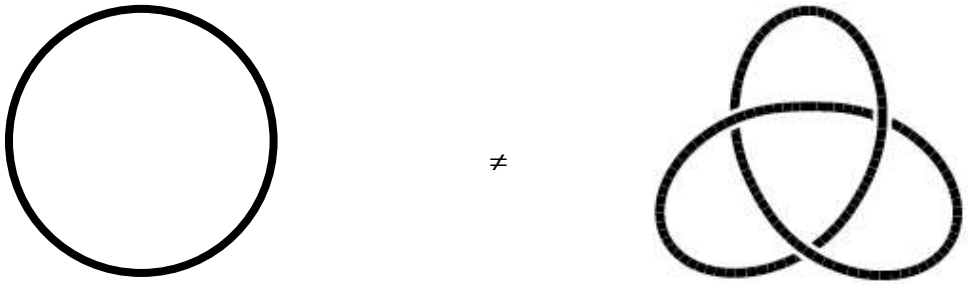


- « dont les extrémités ont été recollées » définit le procédé de l'épissure, qui est le recollement, la « réunion de deux bouts de corde […] par l'entrelacement des torons »[43], c'est-à-dire des fils qui la constituent, comme ceci :



[41] Jérôme Dubois, « Prix du Jeune Chercheur 2004. La Théorie Mathématique des Nœuds », 2004, http://www.math.ens.fr/culturemath/maths/pdf/geometrie/introNoeuds.pdf
[42] Rob Scharein, « Visualizing mathematical knots using KnotPlot. Changing the Culture 2000, SFU Harbour Centre », 2000, http://knotplot.com/software/handout.pdf
[43] Larousse, article « épissure », http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/épissure/30514

Le nœud le plus simple est le *nœud trivial*, « obtenu en recollant les extrémités d'une ficelle sans nœud »[44]. Ce nœud trivial est dit « non noué ». Le nœud trèfle, par opposition, « est un "vrai" nœud, ce qui signifie qu'il est impossible, par une déformation continue de l'espace, de le transformer en un simple cercle »[45].



Nœud trivial, non noué ≠ *Nœud de trèfle, vraiment noué*

La seule façon de l'obtenir, est d'en passer par ce que Thom appelait une « catastrophe », soit ce « qui se produit quand une partie du nœud en traverse une autre en un « point double »[46], « le passage par un point double [étant] la traduction mathématique du geste de couper et rabouter la ficelle »[47].

[44] Jérôme Dubois, « Prix du Jeune Chercheur 2004. La Théorie Mathématique des Nœuds », *op. cit.*
[45] Jean-Yves Le Dimet, *Nœuds et tresses. Une introduction mathématique*, *op. cit.*, p. XII
[46] Jacques-Alain Miller, « Notice de fil en aiguille », *op. cit.*, p. 218
[47] *Ibidem*

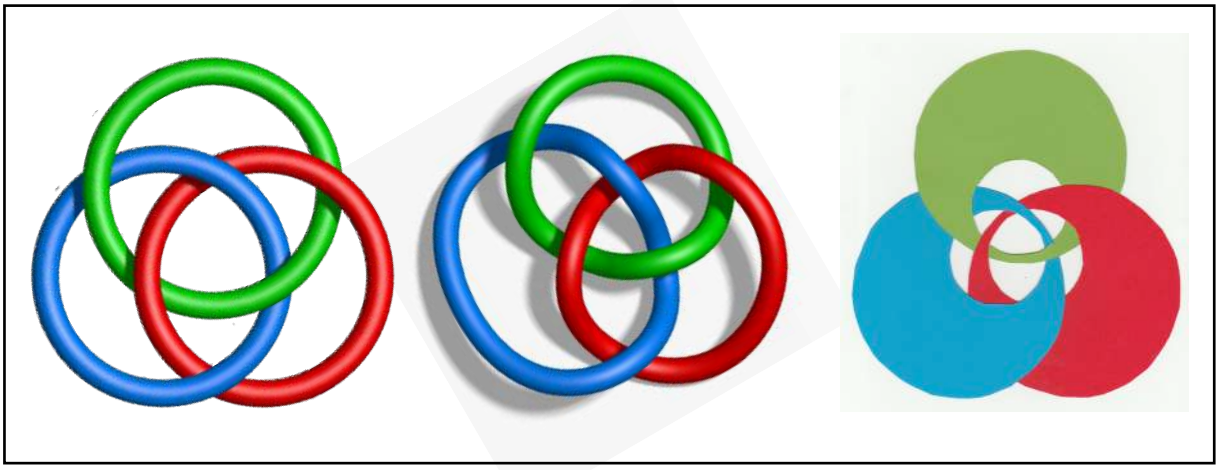
2.1.3. Le « problème des nœuds » en mathématiques

Sur cette base, Jérôme Dubois, Maître de conférences à l'Institut de Mathématiques de Jussieu, Université Paris Diderot, co-organisateur d'un séminaire de topologie, dont une spécialité concerne le théorème de Reidemeister[48], lors d'un entretien qu'il a généreusement accepté de nous accorder en septembre 2013, avance que le *problème des nœuds* en mathématiques peut être formulé ainsi :

1. « étant donné un nœud, est-il vraiment noué ? » c'est-à-dire : « est-il ou n'est-il pas équivalent au nœud trivial ? », ou
2. « étant donné deux nœuds, sont-ils ou non équivalents ? »[49], c'est-à-dire sont-ils identiques malgré les apparentes transformations ?

Aujourd'hui, la théorie des nœuds est étudiée principalement pour ses liens avec la topologie et les systèmes dynamiques (systèmes en évolution) et possède de nombreuses applications en mathématiques et en physique théorique.

J. Dubois souligne que ce qui intéresse le mathématicien, c'est « l'extérieur du nœud », c'est-à-dire « toutes les manières de se déplacer dans l'espace ». Ce point nous semble plus aisé à concevoir en considérant, au titre de l'exemple uniquement, l'équivalence entre les trois présentations ci-dessous :



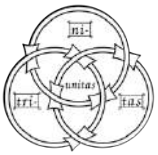
[48] Le Théorème de Reidemeister permet de décider si deux diagrammes différents correspondent au même nœud : deux diagrammes définissent le même nœud si et seulement si on peut passer de l'un à l'autre en utilisant un nombre fini de fois les opérations (http://mathenjeans.free.fr/amej/edition/0013noeu_bayer/0013noeu_bayer.html).

[49] Jérôme Dubois, « Prix du Jeune Chercheur 2004. La Théorie Mathématique des Nœuds », *op. cit.*

Ce point est aussi, au regard de la psychanalyse, un élément crucial que Lacan souligne au titre de l'importance de « ce qui tourne autour du consistant, mais ce qui fait intervalle, et qui dans cet intervalle a trente-six façons de se nouer »[50].
Pour J. Dubois, même si la solution complète au problème des nœuds en mathématiques est aujourd'hui encore loin d'être entièrement découverte, « la théorie des nœuds est une clé pour comprendre les espaces à trois dimensions ».

2.1.4. L'entrelacs borroméen

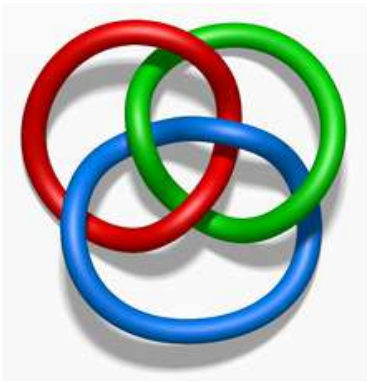
L'entrelacs spécifique appelé couramment le *nœud borroméen* est apparu en différents moments et lieux de l'histoire : dans la mythologie grecque[51], dans l'art bouddhique, dans le symbole du Valknut (figure composée de trois triangles entrelacés) en Scandinavie au septième siècle ou encore dans un manuscrit du treizième siècle où il symbolise la trinité chrétienne. Son nom vient de l'utilisation qui en était faite dans les armoiries de la famille italienne, les Borromeo.

				
Mythologie grecque	Art bouddhique	Symbole du Valknut	Symbole de la trinité chrétienne	Armoiries des Borromeo

En mathématiques, le nœud borroméen constitue un entrelacs de trois cercles qui se spécifient de ne pouvoir être détachés les uns des autres, même par déformation, mais tels que si l'un est coupé, les deux autres se libèrent. En effet, pour fabriquer un nouage borroméen, l'on pose deux cercles l'un sur l'autre (ci-dessous : le rouge sur le vert), puis l'on fait passer le troisième (ci-dessous : le bleu), en partant de la droite,

[50] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI », 1974-1975, inédit, leçon du 17 décembre 1974
[51] Wikipédia, article « Anneaux borroméen », http://fr.wikipedia.org/wiki/Anneaux_borroméens

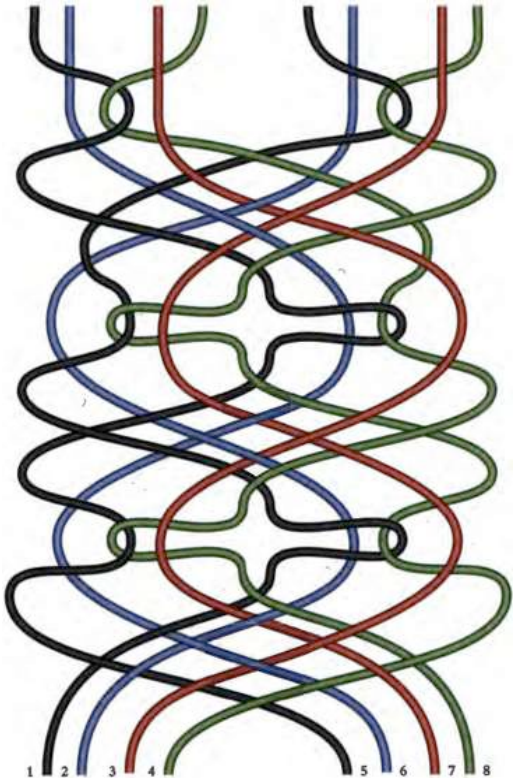
sous le bord droit du premier cercle, sur le bord droit du deuxième, sous le bord gauche du premier cercle et enfin sur le bord gauche du deuxième cercle – soit : dessous / dessus / dessous / dessus – avant d'épisser.



Cet entrelacement dans lequel « couper n'importe laquelle des boucles libère toutes les boucles de l'entrelacs » est la définition d'un *entrelacs brunnien*[52], « l'adjectif *brunnien* [venant] de Hermann Brunn, qui a rédigé un article en 1892 prenant pour exemples de tels nœuds »[53].

Si cette spécificité brunnienne d'un entrelacs s'obtient « à partir de trois anneaux »[54] c'est-à-dire avec un minimum de trois ronds de ficelle, la borroméanité peut s'obtenir de différentes manières. C'est ce que souligne Lacan : « Pour borroméaniser un certain nombre de tores consistants, il y a beaucoup plus d'une seule manière »[55], dit-il, ce qui peut donner des figures très complexes, dont il donne exemple dans le *Séminaire, Le sinthome*. Pour autant, quel que soit le nombre d'anneaux engagé, le nœud borroméen gardera toujours la marque du trois, précise-t-il dans son Séminaire « R.S.I. »[56], cette organisation s'originant dans sa structure même du minimum de trois. Ci-contre, « le nœud borroméen de quatre nœuds à trois » de Lacan :

[52] Wikipédia, article « anneaux borroméens », https://fr.wikipedia.org/wiki/Anneaux_borroméens
[53] Wikipédia, article « entrelacs brunnien », https://fr.wikipedia.org/wiki/Entrelacs_brunnien
[54] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 19
[55] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI », in *Ornicar ?*, n°2, mars 1975, leçon du 10 décembre 1974, p. 94
[56] *Ibidem*



Le noeud borroméen de quatre nœuds à trois[57]

[57] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 47

2.2. Comment Lacan en vient aux nœuds

Dans l'ensemble de son enseignement, Lacan tend à rendre compte de ce qui constitue la subjectivité humaine et de l'expérience analytique. Pour ce faire, au cours de ses avancées qui traversent les reflets de l'imaginaire, la structure du symbolique, pour en arriver au réel, il est amené à redéfinir le statut de l'inconscient, du sujet et du symptôme, et donc à revisiter les concepts-mêmes de réel, de symbolique et d'imaginaire qu'il a introduits dès le début. Il leur donne alors dans son dernier enseignement – à partir du *Séminaire*, livre XX, *Encore* – et dans son tout dernier enseignement – à partir du Séminaire, livre XXII, « R.S.I. » – des acceptions tout à fait particulières. J.-A. Miller, dans son enseignement de 2011, particulièrement dans sa leçon X, du 6 avril 2011, retrace l'« itinéraire » de Lacan en trois moments qui n'en constituent en réalité que deux : « le premier, M1, se déplaçant dans le registre de l'imaginaire », correspond aux « antécédents », à la « préhistoire » de l'enseignement de Lacan ; « le second donnant la primauté au symbolique dans le ternaire », ce que l'on appelle classiquement *l'enseignement de Lacan* ; « et troisièmement, le dernier moment est orienté par la catégorie du réel ». C'est ce que J.-A. Miller a nommé « le tout dernier enseignement de Lacan », qui est « vraiment l'envers du lacanisme » au sens où il s'extrait lui-même de ce qui était considéré comme son enseignement pour en prendre une forme de contre-pied. C'est aussi un envers au sens où ce troisième moment ouvre, avec la « profération : Yad'lun », la voie de l'hénologie, soit du registre de l'*Un*, et relativise l'ontologie, celui de l'être, qu'il avait exploré dans les deux premiers moments. Pour J.-A. Miller, c'est le Séminaire *Encore* qui inaugure une coupure : auparavant, le primat était celui de l'Autre, de l'Autre du langage ; désormais, c'est la question de la jouissance qui passe au premier plan, avec ce principe : jouissance et Autre sont sans rapport. Ainsi le Séminaire « R.S.I. » précise-t-il le statut du parlêtre, dont le noyau est l'Un, de sa jaculation – *Y a d'l'un*, nouvelle façon de dire que *L'Autre n'existe pas*[58] – à son itération dans le sinthome, dès lors défini comme un *et cetera*[59]. Puis, le *Séminaire Le sinthome* est le temps d'un retour à la psychose, à « la théorie de la forclusion,

[58] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 16 mars 2011
[59] Jacques-Alain Miller, 4ème de couverture du document de présentation des Journées d'automne, 2013, http://www.associationcausefreudienne-vlb.com/#!a-propos1/c112

des suppléances et du “sinthome” »[60], avec Joyce. Pour explorer ces concepts, il fallait à Lacan un outil ; ce sera les nœuds et spécifiquement le nœud borroméen.
Comment et pourquoi Lacan en est venu aux nœuds ? En 1950, il rencontre Georges-Théodule Guilbaud (1912-2008)[61], mathématicien par le biais duquel il découvrira le nœud borroméen en février 1972[62]. « Guilbaud fut après la guerre l'introducteur en France de la théorie des jeux » et sera « au cœur du développement de la recherche opérationnelle en France »[63].

> « Chose étrange, dit Lacan le 9 février 1972, tandis qu'avec ma géométrie de la tétrade je m'interrogeais hier soir sur la façon dont je vous présenterais cela aujourd'hui, il m'est arrivé, dînant avec une charmante personne qui écoute les cours de M. Guilbaud, que me soit donné comme une bague au doigt, quelque chose que je veux vous montrer maintenant. Ce n'est rien de moins, paraît-il, je l'ai appris hier soir, que les armoiries des Borromées »[64].

C’est à partir de cette trouvaille, dont il échangera beaucoup avec Pierre Soury et Michel Thomé, que Lacan parle rapidement « du nœud comme support du sujet »[65].
J.-A. Miller, dans son « Notice de fil en aiguille » précise :

> « Le nœud, apparu dans le *Séminaire* XIX, refait surface dans *Encore*, au chapitre X, p. 107-123. Il est au centre de la conférence donnée à Rome en 1974 (à paraître dans la série « Paradoxes de Lacan ») ; par son titre, « La troisième… », elle s'inscrit dans la série des discours romains de Lacan, après « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » en 1953 (É., p. 237-322) et « La psychanalyse. Raison d'un échec » en 1968 (A. É., p. 341-349). Enfin, le Séminaire 1974-1975, « R.S.I. », qui précède immédiatement Le *Sinthome*, prend pour objet le nœud lui-même, et la triade du réel, du symbolique et de l'imaginaire, inspirée de Lévi-Strauss, et qui marque le début de l'enseignement proprement dit de Lacan (voir l'opuscule *Des Noms-du-Père*, Seuil, 2005) »[66].

---

[60] Esthela Solano-Suarez, « Un exercice de lecture », Conférence prononcée au Collège Clinique de Montpellier dans le cadre du cycle consacré au Séminaire « R.S.I.», 2010, http://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2010/12/LECTURES-5.pdf
[61] « Biographie de G.-Th. Guilbaud. Repères chronologiques », Mathématiques et sciences humaines [En ligne], 183, 2008, http://msh.revues.org/10743
[62] http://theoriedelapratique.hautetfort.com/archive/2011/05/index.html
[63] Jacques-Alain Miller, « Notice de fil en aiguille », *op. cit.*, p. 203 et 204
[64] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XIX*, ... ou pire*, 1971-1972, Paris : Seuil, 2011, p. 91
[65] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 45-57
[66] Jacques-Alain Miller, « Notice de fil en aiguille », *op. cit.*, p. 213

« Ce n'est pas par hasard », dit Lacan, mais « peu à peu, pas à pas » et « faute d'avoir d'autres recours »[67] « que j'en suis venu à exprimer par la fonction du nœud ce que j'avais d'abord avancé comme triplice du symbolique, de l'imaginaire et du réel »[68]. Ce passage de la triplice, de la triple alliance, donc d'une structure articulant plusieurs éléments, à celui de la fonction nodale, est le trajet de la logique à la topologie. Jusqu'à l'avènement du non-rapport sexuel, dont Henry Krutzen repère une première occurrence le 24 mars 1954 dans le *Séminaire* I[69] et « dont on trouve le premier abord par la logique dans le *Séminaire* XVI, "D'un Autre à l'autre" en 1969[70], et la précision de sa portée dans "Radiophonie" en 1970 »[71], la jouissance reste discursive, véhiculée dans la chaine signifiante,[72] et donc l'abord de Lacan structuraliste. Mais, dans *Radiophonie*, il indique clairement que « le signifiant n'est pas propre à donner corps à une formule qui soit du rapport sexuel. D'où mon énonciation : il n'y a pas de rapport sexuel, sous entendu : formulable dans la structure »[73]. Il faut dès lors une approche qui permette de conjoindre des « inconciliables »[74], des registres hétérogènes. Le modèle discursif, tissé de rapports logiques n'y suffit plus. Cette impasse liée à un point d'indémontrable était déjà apparue de longue date au titre de l'incomplétude du symbolique (avec le « roc de la castration », le manque de signifiant dans l'Autre, le S(Ⱥ) – S de grand A barré –, La femme qui n'existe pas, et dans les impasses des mathémisations de Lacan). Voilà pourquoi Lacan en vient à « scie[r] la branche sur laquelle tout son enseignement était posé, et ce sera, dans l'ultime partie de son enseignement, un effort pour reconstituer un autre appareil conceptuel, avec les débris du précédent »[75]. L'enjeu de l'abord topologique est donc au moins triple :

---

[67] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 138
[68] *Ibidem*, p. 28
[69] Henry Krutzen, *Jacques Lacan. Séminaire de 1952-1980. Index référentiel. 3ème édition revue et augmentée*, Paris : Economica-Anthropos, p. 438
[70] Jacques Lacan*, Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, 1968-1969, Paris : Seuil, 2006, leçon du 12 mars 1969, pp. 217 à 233
[71] Sophie Marret-Maleval, « Un impossible accord : amour et non-rapport sexuel », http://www.causefreudienne.net/un-impossible-accord-amour-et-non-rapport-sexuel/#_ftn1
[72] Jacques-Alain Miller, « Les six paradigmes de la jouissance », *in La Cause freudienne*, Paris : Navarin/Seuil, n°43, 1999, p. 7-29
[73] Jacques Lacan, « Radiophonie », 1970, *Autres Ecrits*, Paris : Seuil, 2001, p. 413
[74] Sophie Marret-Maleval, « Un impossible accord : amour et non-rapport sexuel », *op. cit.*
[75] Jacques-Alain Miller, « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*, p. 24

a. sortir de la dimension sphérique, …

Il y avait une première impasse et un impératif : trouver une manière de considérer, et de dépasser dans le même temps, la dimension imaginaire à laquelle était rattachée la psychanalyse dans sa conception du psychisme et de l'acte analytique et de faire valoir que LOM est composite. Esthela Solano-Suarez démontre, dans sa conférence prononcée au Collège Clinique de Montpellier dans le cadre du cycle consacré au Séminaire « R.S.I. », le lien entre le registre de l'imaginaire et l'espace géométrique euclidien. En effet, la géométrie euclidienne se spécifie de définir un espace continu, à trois dimensions et homogène dans lequel « tous ces points sont identiques entre eux »[76]. Cette géométrie est attachée au miroir, « ses propriétés […] sont commandées par la géométrie de l'image spéculaire »[77] ; elle parle de l'enveloppe du corps, avec un dedans distinct du dehors ; elle donne donc lieu à une conception du monde comme sphérique, mesurable, ordonné. C'est sur cette approche de l'espace que Freud s'était fondé, tout particulièrement avec ses topiques. Il réfère en effet le moi à l'espace plan : « Le moi peut être considéré comme une projection mentale de la surface du corps, écrit-il, et de plus il représente la surface de l'appareil mental »[78]. « Freud dit en effet [que] le moi est avant tout un moi corporel. Le corps propre est d'abord une surface à laquelle correspond la topique du moi »[79]. Lacan commente ceci en disant que « la fonction [freudienne] du moi est une fonction imaginaire »[80] : « [c'est] dans le sac du corps que se trouve figuré le moi »[81]. Dans cette perspective, la psychanalyse s'inscrivait du côté du sens, de l'impression de comprendre quelque chose, d'attraper une signification, de boucler quelque chose en un « effet de sens sphérique »[82]. Lacan en vient donc à « désolidariser la psychanalyse de la conception métrique de l'espace qui est soumise à l'engluement imaginaire, voire au rapport à notre propre image, siège de la conception du monde sphérique »[83]. Il tend à nous détacher de la mise en continuité, ce qu'il exprime déjà dans *Encore* : « Les nœuds dans leur complication sont bien faits pour nous faire relativer les prétendues trois dimensions de l'espace,

[76] Esthela Solano-Suarez, « Un exercice de lecture », *op. cit.*
[77] *Ibidem*
[78] Sigmund Freud, « Le moi et le ça », *Essais de psychanalyse*, Paris : Petite bibliothèque de Payot, 2004
[79] Esthela Solano-Suarez, « Un exercice de lecture », *op. cit.*
[80] *Ibidem*
[81] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 17 décembre 1974
[82] Esthela Solano-Suarez, « Un exercice de lecture », *op. cit.*
[83] *Ibidem*

seulement fondées sur la traduction que nous faisons de notre corps en un volume de solide »[84] (le terme « relativer » nous semblant ici de nature néologique, mais laissant néanmoins entendre la nécessité de concevoir les trois dimensions de l'espace au titre de leur caractère distinct mais équivalent). Lacan va ainsi reconsidérer les topiques – notamment la seconde – ainsi qu'*Inhibition, symptôme et angoisse*[85] et opérer une torsion : il « va faire un trou dans l'espace du moi corporel freudien »[86] – « le moi n'est qu'un trou », dit-il à partir de Freud. En effet, que le moi soit figuré dans le sac du corps « induit à devoir sur ce moi spécifier quelque chose qui justement y ferait trou d'y laisser rentrer le monde, de nécessiter que ce sac soit, en quelque sorte, bouché de la perception »[87]. J.-A. Miller souligne ainsi, dans son cours « Pièces détachées »[88], que la topologie borroméenne a pour objet de tenter de dépasser la conception métrique de l'espace dans laquelle nous sommes immergés[89].

b. … sortir de l'articulation en une chaîne signifiante, …

Le deuxième point qui faisait nécessité était, comme nous l'avons esquissé, de s'extraire d'une logique qui a pourtant fait en partie le succès de Lacan (c'est le deuxième moment indiqué par J.-A. Miller) : celle de la structure langagière et du savoir, faite de modalités d'articulation entre un S_2 qui prendrait sens à partir d'un S_1.

c. … pour permettre de traiter ce qui relève de la conjonction d'éléments hétérogènes et de l'itération d'un élément qui reste *hors de*-

La visée de Lacan était « un réel extérieur au savoir »[90], était d'attraper ce qu'il en est de la jouissance qui se situe dans un tout autre registre que celui du sens. Il lui fallait donc un outil apte à « exhiber le réel de la structure »[91], un outil à même de sortir de la continuité et de traiter du trou, puisque la jouissance fait trou dans le sens. Telle était déjà sa recherche lorsqu'il introduisait en psychanalyse le tore (en

[84] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, op.cit., p. 120-121
[85] Sigmund Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse,* Paris : PUF, coll. Quadrige, 2005
[86] Esthela Solano-Suarez, « Un exercice de lecture », *op. cit.*
[87] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 17 décembre 1974
[88] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », *op. cit.*
[89] Esthela Solano-Suarez, « Un exercice de lecture », *op. cit.*
[90] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », *op. cit.* leçon du 8 décembre 2004
[91] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 26 janvier 2011

1953, dans « Fonction et champs de la parole et du langage en psychanalyse »[92], puis en 1962, dans Le *Séminaire*, livre IX, *L'identification*), la bouteille de Klein et la bande de Moebius (en 1961, dans son *Séminaire, L'identification*). Le tore est cette chambre à air, à partir de laquelle il distingue et oppose deux dimensions, deux formes d'existence du trou – le trou interne au boyau, et le trou central du tore qui communique avec l'espace environnant – afin d'en proposer un usage métaphorique, qui lui permet d'illustrer le rapport de la demande et du désir[93].

Dans la dernière partie de son enseignement, il en vient au rond de ficelle – qui « est certainement la plus éminente représentation de l'Un, en ce sens qu'il n'enferme qu'un trou »[94] – puis aux nœuds et spécifiquement au nœud borroméen – qui se réfèrent à autre chose qu'à l'espace métrique.

Un propos de J.-A. Miller en juin 2017, dans le contexte tout différent du « Champ freudien, année zéro », nous semble éclairer encore le passage de la logique à la topologie, et permettre d'envisager ce que devient la structure, dans cette évolution. Ce propos est celui-ci : « tout recommence, sans être détruit, pour être porté à un niveau supérieur »[95]. Pour Lacan, avec la topologie en effet, « tout recommence », se renouvelle, mais comme un pas de plus, une avancée conceptuelle, un changement de paradigme qui s'opère dans la continuité, sans annuler les travaux antérieurs, sans rien « détruire », mais en situant un « niveau supérieur » de l'élaboration. Le registre de l'image n'est pas plus invalidé que celui du signifiant, avec ses articulations complexes. Simplement, Lacan a cherché à rendre compte d'un point qui leur est hétérogène, et à cerner quelque chose qui soit « opérant dans le réel »[96] (selon les acceptions successives qu'il lui a donné). Dans « La troisième », à partir de l'objet *a*, il pose clairement que ce champ qui extrait de la vision et de l'Autre, et qui permet d'attraper un point auto-similaire (x = x), c'est la logique. Mais là encore, comme l'indique la formule, il est question d'un rapport, certes de x à x, de soit à soit, d'une forme minimale correspondant à une autosimilarité, mais d'un enchaînement de plusieurs composants pourtant. L'apport majeur de la topologie peut alors peut-être se résumer à ceci : « Une topologie est ce qui, au départ, […]

[92] Jacques Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits,* Paris : Seuil, 1966, p. 237 à 322
[93] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 19 janvier 2011
[94] Jacques Lacan, Le *Séminaire*, livre XX, *Encore*, *op. cit.*, p. 115
[95] Jacques-Alain Miller, « Champ freudien, année zéro », Lacan Quotidien, n° 718, http://www.lacanquotidien.fr/blog/wp-content/uploads/2017/06/LQ-718-B.pdf
[96] Jacques Lacan, « La Troisième », 1974, *in La Cause freudienne*, n°79, Paris : Navarin/Seuil, 2011, p.15

indique comment ce qui n'est pas noué deux par deux peut néanmoins faire nœud »[97], comment des registres distincts tiennent ensemble par l'entremise du troisième et qu'ainsi s'établissent entre eux une relation. C'est ce que signifie que « cette topologie, du fait de son insertion mathématique, est liée à des rapports de pure signifiance »[98]. La topologie « s'aborde par des rapports non métriques, déformables » entre des cercles qui constituent le nœud de langage. Chacun de ces cercles est une dimension « fermée souple », qui se spécifie de tenir uniquement de son enchaînement aux autres dimensions. La particularité de ce nœud est donc celle-ci : « Ça sert à rien, mais ça serre », ça coince un trou, un « espace sans point ». C'est en cela que le nœud borroméen est une écriture, qui, en tant que telle, donne accès au réel puisqu'il n'en est « pas d'autre idée sensible que celle que donne […] le trait d'écrit »[99]. C'est cette dimension d'écriture du nœud qui lui confère son statut de réel. Ainsi, le nœud n'est pas métaphorique, il n'est pas un modèle – ce qui le situerait dans le registre imaginaire –, mais une consistance[100], qui exige d'ailleurs non pas d'être imaginée, conçue, mais d'être maniée donc prise en main et manipulée, voire manœuvrée, bref elle nécessite que l'on se plie à son exercice. Le double intérêt de la topologie, qui donne d'ailleurs la structure même du présent travail, est donc le suivant : d'une part, elle est cet outil apte à serrer un trou, d'autre part, comme Lacan l'indique dans son dernier Séminaire « La topologie et le temps », elle permet d'articuler les éléments constitutifs de la subjectivité humaine, ce qui la fait équivaloir à la structure[101]. Alors le langage, l'articulation S_1-S_2, l'objet *a*, prennent, comme nous allons le préciser au long de ce travail, une acception singulière, pour le dire particulièrement rapidement, une valeur de semblant (au regard du trou originel), semblant constitutif de la subjectivité humaine et que les enseignements antérieurs de Lacan nous permettent de cerner et de manier.

[97] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 15 avril 1975
[98] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XIX, *Ou pire, op. cit.*, p. 94
[99] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI », *op. cit.*, leçon du 17 décembre 1974, p.100
[100] *Ibidem*
[101] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXVI, « La topologie et le temps », *op. cit.* leçon du 21 novembre 1978

2.3. Éléments de la théorie lacanienne des nœuds

Lacan, s'il opère un travail intensif avec plusieurs mathématiciens, fait finalement un usage très singulier des concepts issus de la topologie des nœuds. Les chapitres à venir vont tenter d'éclairer l'usage lacanien des concepts de trou, d'ex-sistence et de consistance, afin d'en cerner certains enjeux et surtout de poser les bases des élaborations ultérieures.

2.3.1. Le trou

Dans son abord de la subjectivité humaine, Lacan propose de partir du *trou*. Mais qu'est-ce qu'un trou ? Plusieurs angles d'approche sont nécessaires à le cerner.

2.3.1.1. *Abord imaginaire du trou*

Pour nous permettre d'approcher l'acception du trou qui est la sienne, Lacan cherche d'abord à nous écarter du risque lié à l'imaginarisation. En effet, il pourrait paraître plus aisé d'aborder le trou par les figures qui lui donnent forme dans la vie courante : les trous du corps ou la béance de la mort. Or Lacan avance que penser le trou à partir du corporel – comme on pourrait le faire puisque la pensée analytique, elle-même, y a mis l'accent pendant tout un temps – ou à partir de la mort, cet irreprésentable, « ça le bouche plutôt ce trou, c'est pas clair. C'est pas ça qui va nous éclairer de la nature du trou »[102]. Ces deux perspectives – imaginaires – risquent en effet de « boucher » le trou puisqu'elles tentent de donner une forme, une représentation à ce qui n'en a pas, de sorte que, comme telles, elles ne suffisent pas à rendre compte de ce qu'il en est du trou.

En effet, le trou, « personne ne sait ce que c'est », même si certains – artistes notamment – s'essayent à l'appréhender. Donnons seulement ici l'exemple de l'artiste britannique contemporain, Anish Kapoor, qui a récemment acheté les droits d'utilisation artistique du *Vantablack*, cette sorte de « peinture » composée de

[102] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 8 avril 1975

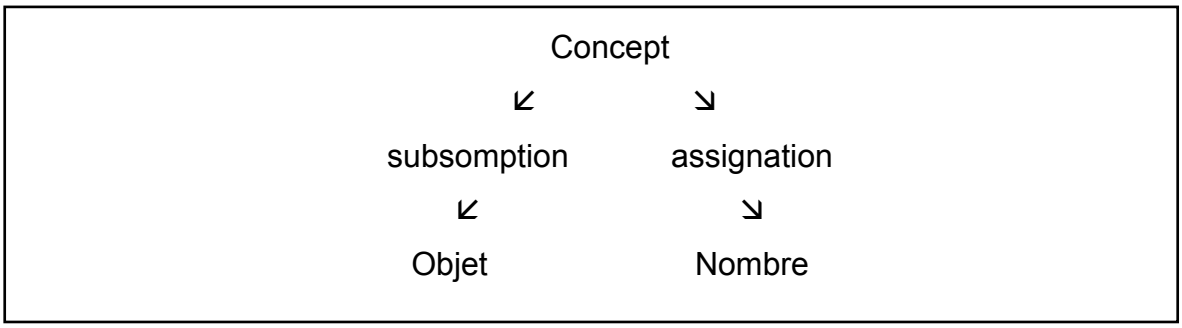
nanotubes de carbone extrêmement fins, serrés les uns contre les autres, que l'on « cuit » dans un générateur plasma. L'effet en est que la lumière ne peut pas se réfléchir sur cette matière, qui l'absorbe à 99,96%. Le Vantablack est dès lors presque totalement invisible à l'œil. L'artiste indique que ce procédé de peinture est d'un noir si profond qu'il « fait perdre tous repères », que « vos yeux ne peuvent presque pas le voir. « C'est comme regarder dans un trou noir, plonger dans les abysses ». « "Trou noir", "abysse", "vide", sont d'ailleurs les termes les plus courants pour tenter de définir la sensation que provoque ce super-noir, qui peut désorienter le spectateur. En effet, couvert de Vantablack, un objet en trois dimensions vu de face semble être parfaitement plat »[103]. Pour autant, malgré diverses tentatives, qui produisent parfois des effets d'étrangeté, l'impasse de cet abord persiste.

2.3.1.2. *Abord logique du trou :* Ø et 0

Face à ce risque de l'imaginarisation – qui est impasse –, Lacan s'oriente vers la logique pour tenter de rendre compte du trou, soit de « l'absence pure et simpe »[104]. Il définit le trou comme une fonction logique et « s'acharne à montrer [qu'elle] a des propriétés ». Pour l'aborder, il traite du zéro, dont il nous signale « l'équivoque » qui se situe « entre sa valeur comme ensemble vide et sa valeur comme zéro initial de la suite des nombres »[105]. Pour expliciter ce point, il nous faut revenir à Gottlob Frege (1848-1925), le fondateur de la logique mathématique, auquel Lacan fait référence dans de nombreux séminaires, entre 1957 et 1976[106] (ce dont le site internet « Mathinées lacaniennes » répertorie les occurrences[107]). En particulier, dans le Séminaire, livres XII, Lacan donne la parole à Yves Duroux – le 27 janvier 1965 –, puis à J.-A. Miller – le 24 février[108] – pour revenir au discours de Frege dans ses *Grundlagen der Arithmetik* (*Les fondements de l'arithmétique*), où il questionne les

[103] Camille Caldini, 2 mars 2016, http://www.francetvinfo.fr/economie/emploi/metiers/art-culture-edition/c-est-quoi-cet-ultra-noir-que-l-artiste-anish-kapoor-est-le-seul-a-pouvoir-utiliser_1339827.html
[104] Jacques-Alain Miller, *Un début dans la vie,* « La suture. Éléments de la logique du signifiant », Paris : Gallimard, coll. Le promeneur / Le cabinet des lettrés, 2002, p. 108
[105] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 9 mars 2011
[106] Henry Krutzen, *Jacques Lacan. Séminaire de 1952-1980. Index référentiel*, *op. cit.*, p. 789- 790
[107] Bernard Vandermersch, « La responsabilité du sujet », « Mathinées lacaniennes », https://www.mathinees-lacaniennes.net/fr/articles/253-la-responsabilite-du-sujet-conference-de-bernard-vandermersch.html
[108] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XII, « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse », 1964-1965, inédit, leçon du 24 février 1965

termes de zéro, de nombre et de successeur, « acceptés comme premiers dans l'axiomatique, suffisante à construire la théorie des nombres naturels ». Repartons, avec J.-A. Miller, de la question de ce qui fonde la progression des nombres entiers naturels. Pour les empiristes, l'unité de la collection n'est permanente que si le nombre y fonctionne comme un nom (le nom de la collection) ; c'est alors la nomination qui assure l'unification de la collection. Et cette nomination est opérée par le sujet, « un sujet défini par ses attributs psychologiques ». Pour les empiristes, le sujet opère donc « dans le procès logique de la constitution de cette suite, c'est-à-dire dans la genèse de la progression ». La réponse de Frege à cette question est différente : elle exclut la dimension du sujet. Il fonctionne à partir de trois concepts – celui de concept, celui d'objet et celui de nombre – et de deux relations – la subsomption (relation du concept à l'objet) et l'assignation (relation du concept au nombre).

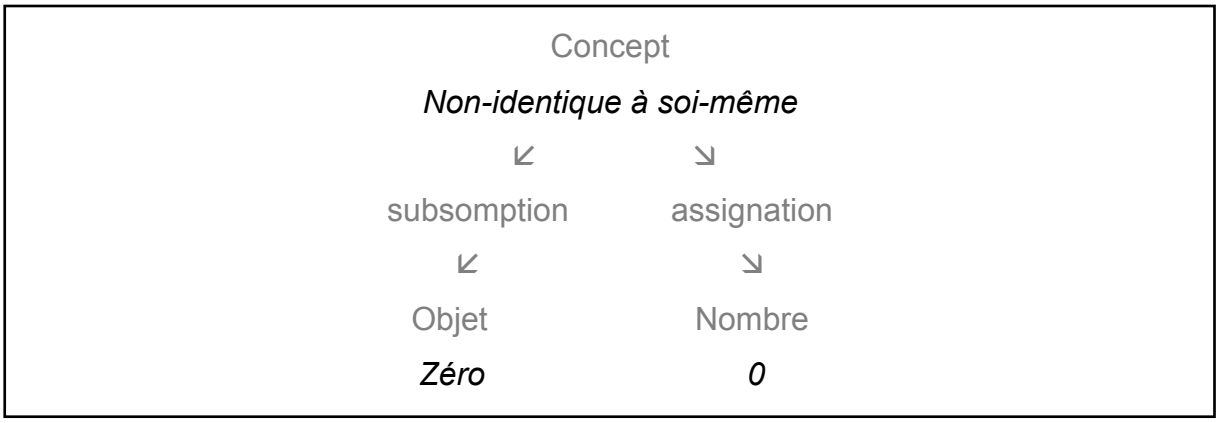


Le *concept* a pour fonction de rassembler. L'*objet* est « défini seulement par sa propriété de tomber sous un concept, sans égard à ses déterminations ». Le concept qui sera opératoire dans le système sera « le concept de l'identité à un concept ». Par distinction avec l'objet, la *chose*, elle, se résout à ses déterminations : elle est « simplement corps occupant une certaine spatio-temporalité dans le monde ». Il reste donc à la chose « le seul support de son identité à elle-même, en quoi elle est objet de ce concept ».

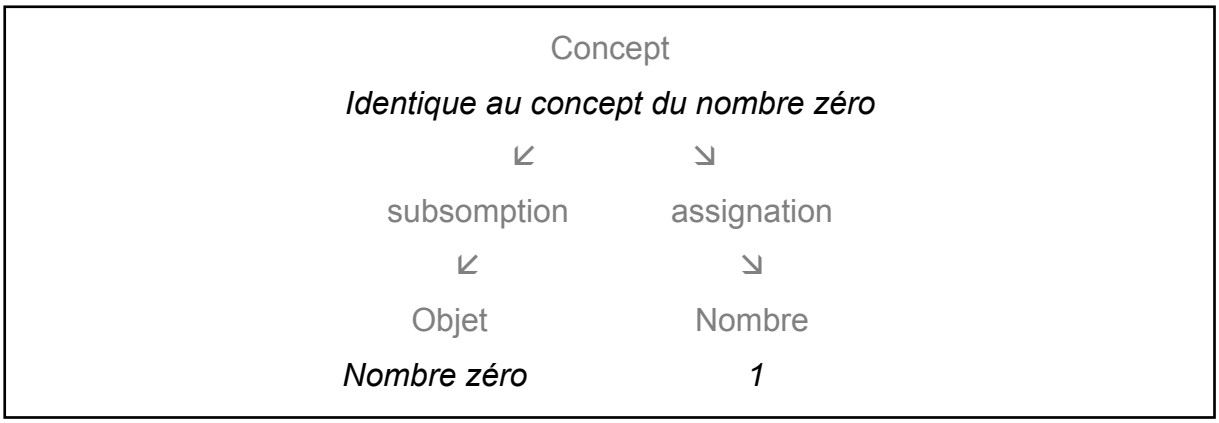
J.-A. Miller souligne à ce stade que c'est « l'apparition de l'identité » qui marque l'entrée dans la dimension logique comme telle. « C'est elle qui accomplit la transformation de toute chose en objet, à ne lui laisser que la détermination de son unité ». Le logique vient alors de la conjonction de la fonction de rassemblement (subsomption) à la fonction d'identité, par quoi l'objet (le subsumé) se ramène à

l'identique (le concept). L'unité du concept, à quoi est assigné le nombre, « est subordonnée à la fonction de l'unité comme distinctive ». « Le *nombre* comme nom n'est plus alors le nom unifiant d'une collection mais le nom distinctif d'une unité ». Ce qui donne son sens au concept de nombre est donc l'identité, selon une définition que Frege emprunte à Leibniz et traduite ainsi : « identiques sont les choses dont l'une peut être substituée à l'autre sans que la vérité se perde ». Soulignons ici la dimension de la vérité qui s'avère nécessaire au fonctionnement de l'identité. « C'est au champ de la vérité que l'identité à soi surgit » en tant que l'identité est essentielle à ce que la vérité puisse être sauvegardée.

C'est à partir de ce système que Frege réussit à accomplir l'engendrement de la suite des nombres entiers naturels, selon l'ordre suivant : d'abord engendrement du zéro, ensuite engendrement du un, enfin engendrement du successeur. D'abord, « zéro est le nombre assigné au concept "non identique à soi" », dont l'objet, comme la vérité existe, est zéro.



Ici J.-A. Miller précise, en traversant l'énoncé de Frege, que cette opération a nécessité d'évoquer, au niveau du concept, « cet objet non identique à soi qui s'est trouvé rejeté ensuite de la dimension de la vérité et dont le zéro qui s'inscrit à la place du nombre, traite comme la marque de l'exclusion ». Le zéro qui s'inscrit n'est dès lors que la « figuration d'un blanc », il vient à la place d'un rejet primordial, d'une inexistence. Zéro est le nombre qui identifie l'ensemble vide. Ensuite, le un est engendré à partir de ce premier objet qu'est le nombre zéro par la constitution du concept « identique au concept du nombre zéro ».



Ce système fonctionne grâce à une translation : « On a le concept du nombre zéro et le nombre zéro devient objet pour enfin produire le nombre un », donc le « zéro est compté pour un alors que son assignat conceptuel ne subsume sous lui qu'absence d'objet, qu'un blanc ». Puis, « le nombre assigné au concept "membre de la série des nombres naturels se terminant par n" suit, dans la série des nombres naturels, immédiatement n ». Autrement dit, la définition de n+1 est : « nombre assigné au concept "membre de la série des nombres naturels se terminant par n" ». C'est la formule la plus générale du successeur à laquelle Frege parvienne. « Le 1 est donc à prendre comme le symbole originaire de l'émergence du 0 au champ de la vérité, et le signe + comme le signe de la transgression par quoi le 0 vient à être représenté par 1, représentation nécessaire à produire, comme un effet de sens, le nom d'un nombre comme successeur ». Ainsi, pour l'exemple, « si le nombre 3 nous sert à constituer le concept "membre de la série des nombres naturels se terminant par 3", alors on ne le prend plus comme nombre, mais comme concept. Ce concept contient trois objets. Seulement nous sommes dans l'élément du nombre, et dans l'élément du nombre on compte le 0, le 0 compte pour 1. Voilà la formule fondamentale de l'engendrement de la suite des nombres ».

0	ensemble vide
1	ensemble dont le seul élément est l'ensemble vide
2	ensemble dont les éléments sont l'ensemble vide, et 1
…	et ainsi de suite...

De cette argumentation, nous extrayons ceci :

- d'abord une inexistence, un « il n'y a pas », un vide, une absence, un trou,
- trou que la logique inscrit d'un singleton, soit un ensemble constitué d'un seul élément[109], ici un singleton contenant une partie du vide, soit un ensemble vide : {Ø}, puisque, « à cette place, dessinée par subsomption, où l'objet manque, rien n'y saurait être écrit »…
- …« et s'il faut y tracer un 0, ce n'est que pour y figurer un blanc, rendre visible le manque ». À Ø, « on assigne [donc] le zéro », le zéro dès lors « entendu comme nombre »,
- et, à suivre Frege, à ce nombre zéro, en tant que concept, en tant qu'il est identique à lui-même, on lui assigne le 1[110],
- à partir de quoi la suite de nombre commence.

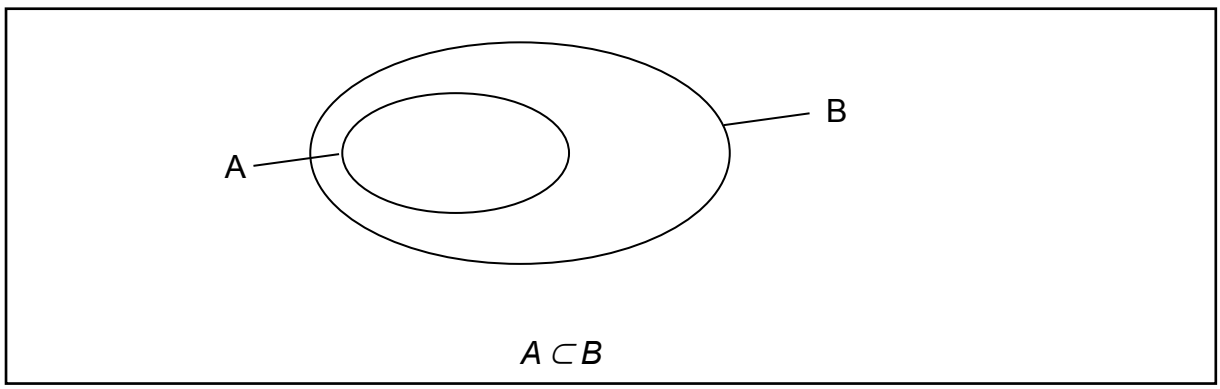
« Ce système est donc constitué que le 0 est compté pour 1. Le compte du zéro pour 1 (alors que le concept du zéro ne subsume dans le réel qu'un blanc) est le support général de la suite des nombres »[111]. Soulignons que « du zéro manque au zéro nombre, se conceptualise le non-conceptualisable »[112].

Lacan soulignera l'équivoque qu'il y a à inscrire cet ensemble vide comme le zéro initial de la suite des nombres, puisqu'il est préalable aux nombres[113]. Il évoque cet ensemble vide à plusieurs reprises dans son enseignement : dès les Séminaires, livres XIV et XVI (en 1967 et 1969), puis dans *… Ou pire* (second semestre 1972) – qui commence dans les *Autres écrits,* page 547 –, et dans *Encore*, où, le 12 décembre 1972, il laisse la place à un exposé de François Recanati qui traite de cette question[114]. Il y revient dans les Séminaires « R.S.I. » et « Le moment de conclure ». J.-A. Miller rend cette logique de l'ensemble vide et du zéro abordable dans son article « La suture »[115] dans lequel il reprend la logique de Frege, puis y revient à partir de Cantor, en 2005, dans sa « Notice de fil en aiguille ». Dans ce dernier texte, J.-A. Miller repose les « bases élémentaires » de la théorie des

[109] Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, article « Singleton », http://www.cnrtl.fr/definition/singleton
[110] Jacques-Alain Miller, *Un début dans la vie,op. cit.* p. 106
[111] *Ibidem*, p. 107
[112] *Ibid.*, p. 106
[113] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 9 mars 2011
[114] Cet exposé de François Recanati est publié sous le titre « Prédication et ordination » dans Scilicet, 1975, n°5, p. 61 à 87
[115] Jacques-Alain Miller, *Un début dans la vie,op. cit.* p. 94 à 115

ensembles développée par le génie des mathématiques de la fin du XIX^{ème} siècle comme suit :

- ✓ Soit R★ la « relation primitive […], non définie, d'appartenance à un ensemble », telle que :
  - « si x appartient à l'ensemble A, […] on écrit : x ∈ A », et
  - si « un ensemble A […] contient deux éléments, a et b », on écrit : {a, b}[116].
- ✓ Soit M★ « l'axiome d'extension », selon lequel, pour affirmer que deux ensembles sont égaux, il suffit de vérifier qu'ils contiennent les mêmes éléments : « un ensemble est défini par ses éléments », de sorte que « deux ensembles sont égaux si et si seulement ils ont les mêmes éléments »[117]. Consécutivement :
- ✓ Soit R★★ « la relation d'inclusion », qui spécifie la relation entre ensembles, telle que : « Pour deux ensembles A et B, si tous les éléments du premier sont aussi éléments du second, A est dit sous-ensemble de B, ou inclus dans B », ce qui s'écrit : A ⊂ B ou : B ⊃ A »[118] :



A ⊂ B

À ce stade, J.-A. Miller[119] soulève la question de savoir comment poser « l'existence d'un ensemble contenant […] les éléments qui répondent à telle définition », sans aboutir au paradoxe que Russell avait décrit en 1902 dans une correspondance avec Frege, et dont il a publié une version populaire en

[116] Jacques-Alain Miller, « Notice de fil en aiguille », *op. cit.*, p. 211
[117] *Ibidem*
[118] *Ibid.*
[119] *Ibid.*, p. 212

1919 sous les espèces du paradoxe du barbier et dont voici le principe : « est-ce que A appartient à A ? Si oui, A appartient à A, mais par définition, c'est impossible. Si non, A n'appartient pas à A, mais alors, par définition, A appartient à A : c'est impossible ! »[120]. Soit ceci :

> « Définissons le barbier du village comme le villageois qui rase les gens qui ne se rasent pas eux-mêmes. Qui rase le barbier ? S'il se rase lui-même, c'est donc le barbier qui le rase, mais par définition, le barbier ne rase que les villageois qui ne se rasent pas eux-mêmes ! Impossible donc... C'est donc un autre villageois qui rase le barbier. Mais, toujours par définition du barbier, c'est lui qui doit le raser ! Contradiction ! »[121].

Pour éviter l'impossibilité logique, une solution consiste à s'assurer de l'appartenance préalable des éléments à « un ensemble A quelconque, qui n'a d'autre vertu, ni d'autre définition, que d'être supposé (mais non posé) comme déjà existant », ce qui permet de s'assurer de « la normalité des éléments x postulant à l'entrée » dans le nouvel ensemble et donc de cet ensemble lui-même[122].

- ✓ Soit M★★, « l'axiome dit de spécification » qui pose qu'à tout ensemble A dont les éléments x répondent à la condition P qui les définit, « correspond un ensemble B dont les éléments sont exactement les éléments x de A qui satisfont P(x) »[123]. « L'axiome de spécification implique que si A est un ensemble alors l'ensemble $\{x \in A \mid x \notin x\}$ existe »[124].

  Ceci annule le paradoxe de Russel en situant un élément « absent de tout ensemble »[125], un élément qui n'apparaît pas à l'ensemble, cela fait apparaître « le présent dans tout ensemble […] qu'est l'ensemble vide, noté Ø »[126].

Ces quelques bases permettent à J.-A. Miller de préciser la « lecture lacanienne de toute cette petite machinerie » :

---

[120] Antinomie de Russel, http://www.bibmath.net/dico/index.php?action=affiche&quoi=./r/russell.html
[121] *Ibidem*
[122] Jacques-Alain Miller, « Notice de fil en aiguille », *op. cit.*, p. 212
[123] *Ibidem*
[124] Alistair Savage, « La théorie ZFC des ensembles », http://alistairsavage.ca/mat2762/notes/Daigle-ZFC.pdf
[125] Jacques-Alain Miller, « Notice de fil en aiguille », *op. cit.*, p. 212
[126] *Ibidem*, p. 213

> « Premier temps. Soit un objet, le plus simple, un 1 tout seul. Est-ce même un chiffre ? C'est une marque une sur le papier, un *un* quelconque, mais ensemblisable, capable d'être élément d'un ensemble, mais non encore ensemblisé. Il n'y a que ça, 1.
> Second temps. Placez-le dans un ensemble : {1}.
> Troisième temps. Formez l'ensemble de ses sous-ensembles. Quel est-il ? En vertu de la machine précédemment construite, c'est un ensemble à deux éléments : {{1}, 0}. Comme, dans le cas d'un ensemble à un élément, on peut sans difficulté confondre l'ensemble et cet élément, on le réécrira : {1, 0}. […] [Et] Voilà qu'avec du 1 vous avez créé du 2 »[127].

L'équivoque soulevée par Lacan vient donc de l'« écrasement » du Ø et du 0 qui sont pourtant de deux niveaux différents[128 et 129]. Un autre élément vient contribuer à cette équivoque. Il tient à l'usage qui est fait du signifiant « manque », qui, dans la littérature analytique, évoque tantôt Ø et tantôt 0.

Du point de vue du dernier enseignement de Lacan, J.-A. Miller distingue en 1987 le zéro et le néant en précisant que l'inexistence, c'est du zéro et non du néant, « elle dépend du symbole », « c'est un fait de langage », c'est un « il n'y a pas, mais à la condition qu'on ait quand même au départ le concept, c'est-à-dire la place ». « C'est en quoi le Un, le premier Un de l'insistance, le premier Un de la nécessité, le premier Un qui ne cesse pas de s'écrire, est fondé sur l'inexistence »[130].

À l'appui du séminaire de J.-A. Miller en 2011, nous considérons donc ceci :

- Le Un-tout-seul, signifiant premier, s'ajoute à l'ensemble vide, en un ensemble – {Un-tout-seul, Ø} ,
- Dès lors, en tant que partie d'un ensemble, l'ensemble vide peut être considéré comme un élément de cet ensemble et « compté comme un-en-plus »[131],
- Et « c'est le corps que Lacan loge en ce lieu, le corps qui pourrait être le modèle, soit la matrice imaginaire, "non de l'un-tout-seul, qui est signifiant, marque, trait, coupure, mais de l'un-en-plus qu'est l'ensemble vide"[132]. L' "un-

[127] Jacques-Alain Miller, « Notice de fil en aiguille », *op. cit.*, p. 213
[128] François Recanati, « Prédication et ordination », in Scilicet, n°5, 1975, p. 61 à 87
[129] Jacques-Alain Miller, *Un début dans la vie,op. cit.* p. 109
[130] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Ce qui fait insigne », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 1986-1987, inédit, leçon du 4 mars 1987
[131] Esthela Solano-Suarez, « Un-corps », *in Scilicet « Le corps parlant »*, Paris : École de la Cause freudienne, 2015, p. 310
[132] Jacques-Alain Miller, « Notice de fil en aiguille », *op. cit.*, p. 214

corps" est ensemble vide : "c'est un trou"[133] »[134] : « Le corps comme ensemble vide se compte Un »[135],

- « cet Un que vous effacez et qui vous donne le manque »[136] « devient le zéro »[137] et donne ainsi « naissance à la suite des nombres », de sorte que l'on peut compter un, deux, trois, quatre… « Il en faut un d'abord qui s'efface et on prend cet effacement pour le marquer de zéro et ça commence »[138]. « Une fois que vous avez le zéro, comme l'a montré Frege, vous pouvez obtenir par la récurrence d'un +1 la suite des nombres dits naturels. Mais à l'origine vous avez, si je puis dire, cette manœuvre qui repose sur le Un tout seul ». « La suite des nombres procède de cet Un originel, les nombres sont tous faits de la même façon, ils ne sont rien d'autre que des uns, comme l'indique le symbole de la récurrence : +1. Tous les noms de nombre répercutent le signifiant Un, et c'est au titre de cette répercussion que Lacan peut dire dans les *Autres écrits*, page 554, que les nombres sont du registre du réel. C'est au titre de répercuter l'Un originel. »[139]

Nous avons là la raison de l'effacement, dans le dernier enseignement de Lacan, de la catégorie ontologique du « manque à être », qui laisse la place à celle du trou, « qui n'est pas sans rapports avec le manque à être et qui pourtant est d'un autre registre que l'ontologique »[140].

Ø	S*1*	{S*1*, Ø}	0	1	1, 2, 3, …
Trou (vide)	L'un-tout-seul (signifiant, marque, trait)	{Un-tout-seul, Ø} {Un-tout-seul, Un-en-plus} {Un-tout-seul, Un-corps} *Effacement* *Embrayage*	Manque	S_1	S_1- S_2

[133] Jacques Lacan, « Le phénomène lacanien », 1974, *Les cahiers cliniques de Nice*, n°1, 1998, p. 18
[134] Esthela Solano-Suarez, « Un-corps », *op. cit.*, p. 310
[135] Éric Laurent, L'envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance, Paris : Navarin <> Le champ freudien, 2016, p. 18
[136] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 16 mars 2011
[137] *Ibidem*
[138] *Ibid.*
[139] *Ibid.*
[140] *Ibid.*, leçon du 11 mai 2011

2.3.1.3. *Abord topologique du trou*

Mais la discipline la mieux apte à rendre compte de ce trou considéré par Lacan comme fondamental était en effet sans doute la branche de la topologie qui traite des nœuds, car, quel qu'en soit « le caractère tordu » des nœuds, leur topologie met l'accent sur la *discontinuité*[141]. En topologie, un espace est dit *totalement discontinu* si la composante connexe de cet espace – c'est-à-dire si chaque morceau composant chacun de ses points – est l'ensemble réduit à ce point. En particulier, un ensemble discret, c'est-à-dire un ensemble dans lequel tous les points sont isolés les uns des autres, est un espace totalement discontinu. La fonction centrale est ici celle de la rupture, qui a en effet toute son importance puisque sans le trou, rien ne pourrait se nouer. Lacan l'avance ainsi : « assurément ces trous, nous les avons ici au cœur de chacun de ces ronds, puisque sans ce trou il ne serait même pas pensable que quelque chose se noue »[142]. Il faut donc un trou pour qu'il puisse y avoir nœud, mais ce trou doit être un « vrai trou » (par opposition au « faux trou ») puisque seul le « vrai trou » rend possible le nouage. Qu'est-ce qu'un « vrai trou » ? Lacan aborde le « vrai trou » à partir de la droite infinie, qu'il spécifie d'être « le support le plus simple du trou » puisqu'elle « a pour vertu d'avoir le trou tout autour »[143]. Selon lui, la droite infinie donne même du trou une « meilleure illustration que le cercle ». Pour autant, cette droite infinie, « si elle est complétée d'un point à l'infini » équivaut au cercle[144] : étendre une corde à l'infini revient strictement au même que d'en joindre les deux bouts[145]. C'est ainsi que Lacan en arrive aux ronds de ficelle qui ont cette « propriété essentielle »[146] de tourner autour d'un trou, et qu'il rejoint le mathématicien qui rapproche le nœud borroméen de la tresse, et même « le type de tresse du genre le plus simple »[147], l'un et l'autre étant des morceaux de ficelle, respectivement refermés sur eux-mêmes ou attaché à chaque bout et entremêlés. Pour préciser l'enjeu du « vrai trou », partons de l'inverse, du « faux trou » qui est « l'ensemble plié l'un sur l'autre de deux cercles »[148], soit ceci :

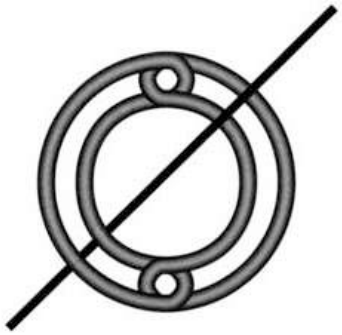
---

[141] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 8 avril 1975
[142] *Ibidem*, leçon du 17 décembre 1974
[143] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 145
[144] *Ibidem*, p. 114
[145] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXI, « Les Non-dupes-errent », 1974-1975, inédit, leçon du le 11 décembre 1973
[146] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 18 mai 2011
[147] Jacques Lacan, « La Troisième », *op. cit.*, p. 27
[148] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 24



Faux trou

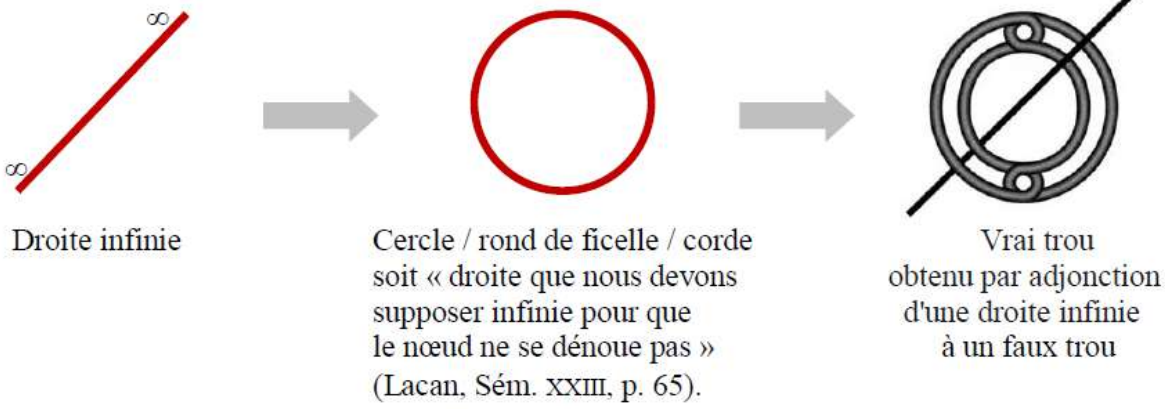
Ici les deux cercles sont noués l'un à l'autre par simple enroulement, sans entrelacement, sans pénétration de l'un dans l'autre ; ils restent donc indépendants, libres. Pour comprendre, il faut manipuler. Soit deux élastiques : passons le premier dans le second et replions-le. Nous obtenons un enchaînement tel que si nous lâchons en un point, tout l'arrangement se défait. « À première vue, on dirait un trou, mais une fois les chaînons immergés dans l'espace, et exposés à des torsions, on s'aperçoit de la fausseté du trou, car les consistances se séparent, montrant qu'elles ne formaient pas une chaîne olympique »[149]. Pour que les deux composantes tiennent ensemble, et donc qu'un vrai trou advienne, il faut que l'assemblage soit traversé par une droite infinie.



Vrai trou à partir d'un faux trou

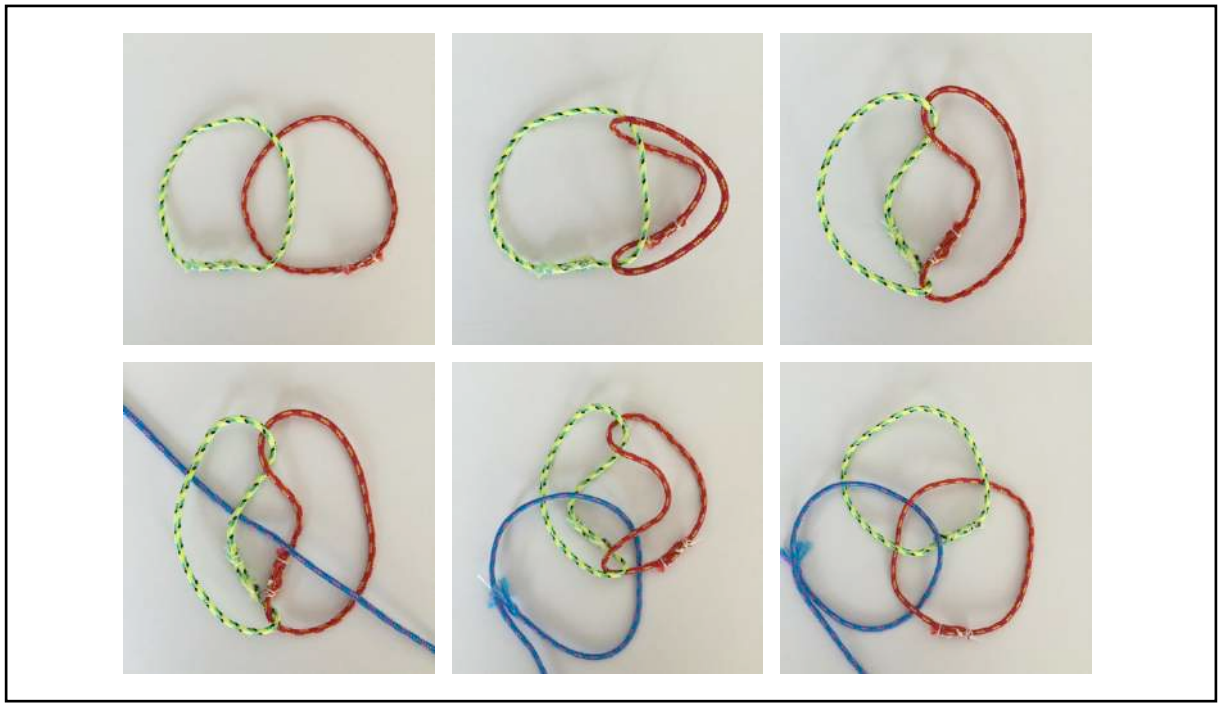
[149] Roberto Harari, « Inconscient : clivage ; sinthome : clinamen », *in La clinique lacanienne*, n°5, 2001, p. 47-61

En effet, cette droite rend les deux autres composantes liées l'une à l'autre. Si le faux trou de départ est lâché en un point, l'ensemble bute sur la droite infinie qui le traverse. En tant que cette droite n'est pas limitée, le nouage ne pourra donc pas se défaire. Voici donc trois représentations de ce qui fait « vrai trou » :



Equivalences de ce qui fait vrai trou

Ajoutons que le schéma ci-dessus à droite est un nœud borroméen, comme le montre la succession suivante, où un vrai trou est constitué à partir d'un faux trou, puis déplié pour démontrer la stricte équivalence avec le nœud borroméen à trois :



2.3.2. L'ex-sistence

Cette distinction entre faux trou et vrai trou s'avère fondamentale si l'on considère que ce n'est qu'à partir d'un vrai trou, d'un « il n'y a pas », soit d'une rupture, d'une coupure, d'une part que l'*ex-sistence* peut advenir – « pour que quelque chose ex-siste, il faut qu'il y ait quelque part un trou »[150] – et, d'autre part, qu'un nœud peut se constituer. Partons alors de l'ex-sistence. Lacan traite d'abord de l'existence – en un mot – qu'il distingue de l'être. « Définir simplement quelque chose en disant quelles sont ses propriétés ou ses attributs, ça ne suffit pas à assurer son statut d'existence »[151] ; « il ne suffit pas de dire, pour que ça existe »[152], contrairement à ce qu'il en est pour l'être. « Pour être lacanien, il faut se décrasser » de l'existentialisme, nous dit J.-A. Miller. Lacan situe en effet l'existence du côté d'un *il y a*. Puis il spécifie encore, pour en arriver à un « existentialisme […], qui lui est un logicisme »[153]. « L'existence ne se dit qu'en un seul sens, au sens logique »[154]. C'est pour préciser cette acception qu'il va s'inspirer de l'écriture Heideggerienne d'*Eksistenz*[155], pour mettre en exergue le préfixe ex-. Étymologiquement, *existence* provient du latin *exsistere*, composé du verbe *sistere* – qui se décline selon de nombreuses acceptions parmi lesquelles nous pouvons retenir : faire tenir ; soutenir (ce qui tombe), ériger, se placer, se fixer solidement, se soutenir[156]. Dès lors, *existere* ou *exsistere* signifie : sortir de, s'élever de ; provenir de ; naître ; se dresser, se manifester, se montrer, exister, être[157] – et du préfixe *ex* qui signifie « hors de ».
L'ex-sistence, c'est, de nature, « ce qui ex »[158], c'est une advenue « hors de », hors de quelque chose qui doit être marqué d'une négativité. L'ex-sistence est ce qui émerge d'un trou, ce qui est produit à partir d'un trou, autour d'un trou, ce qui en est secrété[159], ce qui répond d'un trou. Lacan la définit comme « se support[ant] de ce qui, dans chacun de ces termes – R.S.I. – fait trou »[160] ; elle « appartient à ce champ

[150] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 17 décembre 1974
[151] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 9 mars 2011
[152] *Ibidem*, leçon du 9 mars 2011
[153] *Ibid.*, leçon du 16 mars 2011
[154] Ibid., leçon du 16 mars 2011
[155] *Ibid.*, leçon du 6 avril 2011
[156] Dictionnaire latin-français, http://www.prima-elementa.fr/Dico-s04.html
[157] Dictionnaire latin-français, http://www.prima-elementa.fr/Dico-e06.html#exsisto
[158] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 14 janvier 1975
[159] Jacques Lacan, « Télévision », *Autres écrits,* Paris : Seuil, 2001, p. 532
[160] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 17 décembre 1974

qui est supposé par la rupture »[161]. « Le nœud borroméen est destiné à vous montrer que l'existence est de sa nature ex-sistence, ce qui est *ex*. C'est ce qui tourne autour du consistant et fait intervalle »[162]. Ainsi la corde ex-siste-t-elle, à suivre le mathématicien, en ceci qu'elle fait advenir un espace environnant qui dépend d'elle ; elle fait trou dans l'espace et le détermine ; de même qu'à suivre Lacan, le troisième rond fait ex-sister le nœud borroméen : il réalise le nouage de deux autres qui, sans lui, resteraient libres.

Quel est l'enjeu de cette notion d'ex-sistence pour Lacan ? Elle permet d'appréhender ce qu'est le réel. J.-A. Miller nous indique en effet que « le réel au sens de Lacan, pour en pénétrer les arcanes, il faut se familiariser avec l'usage du *il existe* en logique »[163]. Ainsi, comme nous le verrons plus loin, du point de vue du parlêtre, « ce qui n'est pas "être" mais réel en tout cas, c'est le signifiant »[164]. Il ex-siste un élément rigide, le signifiant Un et corrélativement une jouissance opaque au sens. Et du point de vue du sujet, dans le nouage de R, S et I, « le réel ex-siste en dehors de l'imaginaire et du symbolique : de l'imaginaire parce qu'il relève de l'irreprésentable et du symbolique parce qu'il relève du hors-sens »[165].

[161] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 18 février 1975
[162] *Ibidem*, leçon du 14 janvier 1975
[163] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 16 mars 2011
[164] *Ibidem*, leçon du 16 mars 2011
[165] Esthela Solano-Suarez, « Un exercice de lecture », *op. cit.*

2.3.3. La consistance

La *consistance* quant à elle vient étymologiquement du verbe latin *consistere*, constitué du préfixe *cum*, avec, et du même verbe *sistere*, mettre, placer, poser, établir, consolider. Parmi les traductions de *consistere*, retenons : se tenir, tenir bon [166]. Dès lors, comme le précise Éric Porge, la consistance « désigne la cohérence et la matérialité du rond qui entoure le trou »[167]. Elle est ce qui fait cercle autour d'un trou. Entendons bien que le trou est donc la condition de la consistance. Pour l'appréhender, Lacan prend le meilleur exemple de ce qui se matérialise autour d'un trou : il se réfère à la « corde »[168], qu'il situe dans sa proximité avec le « cercle », lui-même pris au titre de son équivalence avec la « droite infinie »[169]. Dans la mesure où le nœud est ce qui s'articule autour d'un trou, il ajoute que la consistance se supporte du nœud : « il n'y a pas de consistance qui ne se supporte du nœud »[170], dit-il ; « la consistance, ça veut dire ce qui tient ensemble »[171] autour d'un trou, et il nous invite à ne pas l'imaginer[172] au-delà. La consistance est ce qui donne corps, dans toute l'équivoque de la formule. Ici le fait que le nœud se supporte de la consistance peut s'entendre à plusieurs niveaux :

- au titre du rond de ficelle, de la corde ou de la droite infinie ;
- au titre de chacune des cordes en tant que telle dans un entrelacs, de sorte que dans le nœud borroméen, les trois ronds noués ont « la même consistance »[173], ce qui annule toute notion de primauté de l'un sur l'autre ;
- au titre du nœud borroméen lui-même, qui « *consiste* en strictement ceci que trois en est le minimum » pour constituer un vrai trou (du fait du caractère brunnien du nouage) : « ce n'est que de tenir entre eux qu'ils *consistent* »[174].

Trois consistances de même nature – trois cordes – se nouent donc en une quatrième consistance, celle du nœud borroméen lui-même. Soulignons ici encore que ce qui compte, c'est bien l'espace qui s'organise autour du trou. « La *consistance* pour le *parlêtre*, pour l'être-parlant, c'est ce qui se fabrique et qui

[166] Dictionnaire latin-français, http://www.prima-elementa.fr/Dico-c11.html
[167] Éric Porge, « L'erre de la métaphore », *Essaim*, 2008/2 n° 21, p. 17-44
[168] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI », *op. cit.*, leçon du 14 janvier 1975
[169] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 32
[170] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI », *op. cit.*, leçon du 15 avril 1975
[171] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 65
[172] *Ibidem*, p. 64
[173] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 17 décembre 1974
[174] *Ibidem*, leçon du 17 décembre 1974

s'invente. Dans l'occasion, c'est le nœud en tant qu'on l'a tressé »[175]. La consistance est donc de l'ordre d'un « quelque chose » qui cerne un trou, quelque chose qui se situe et tient, qui ne s'évapore pas, c'est « ce qui fait *corde* »[176]. Au regard de la psychanalyse, P. Skriabine énonce dans son « introduction à la clinique borroméenne » que pour faire consister la « réalité humaine », le sujet doit trouver « une commune mesure » aux trois registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire qui, pourtant, n'ont rien en commun, sont fondamentalement hétérogènes, pour tisser un voile d'imaginaire et de symbolique, sur le réel. Ce voile est en effet « nécessaire à l'être parlant et au sujet qui s'y produit, pour se protéger de ce réel qui se dérobe au signifiant et à l'image, et qui est comme tel insupportable. »[177]

[175] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 11 février 1975
[176] *Ibidem*, leçon du 18 février 1975
[177] Pierre Skriabine, « Introduction à la clinique borroméenne. De RSI au sinthome », *op. cit.*

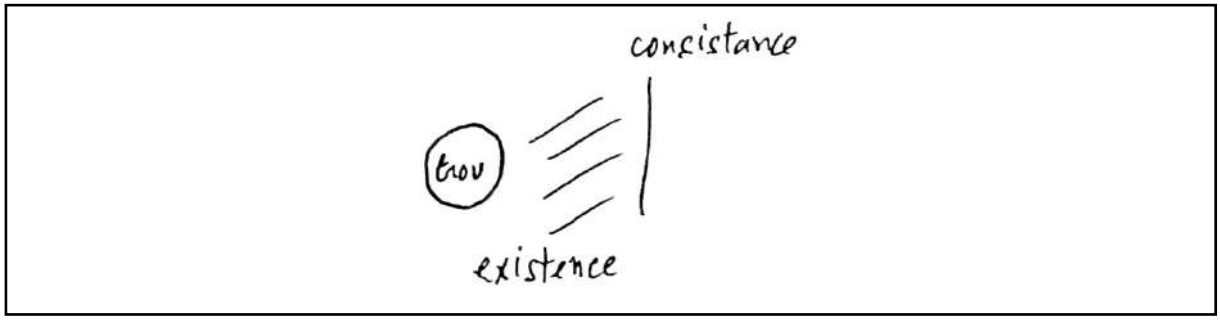
2.3.4. *Trou → ex-sistence → consistance*

Les trois concepts de trou, d'ex-sistence et de consistance, apparaissent en permanence intrinsèquement articulés dans le dernier enseignement de Lacan. Nous avons donc ceci :

1. à partir d'un trou, d'un Ø, d'un « il n'y a pas »,
2. ex-siste, advient, est secrété un « il y a », un « il existe », ∃ – puisque Lacan précise que ce qui « nous a introduit à cette notion de l'*ex-sistence*, c'est l'emploi de l'*écrit* : ∃x f(x) »[178] – ;
3. et cette ex-sistence s'incarne d'être spécifiée d'un « x » : « ∃x » (il existe un x),
4. *x* qui pourra dès lors être « porté dans f(x), c'est-à-dire dans une [ou des] fonction[s] de x »[179] et alors se caractériser de propriétés, d'attributs.

Il y a un trou – Ø – d'où ex-siste quelque chose qui en répond – ∃ –, un point fixe, rigide, identique à lui-même – ∃x – qui consiste selon différentes modalités – f(x).

À ce titre, É. Porge[180] propose le schéma suivant :



[178] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 11 février 1975
[179] *Ibidem*
[180] Éric Porge, « L'erre de la métaphore », *op. cit*

Ce qui peut être représenté ainsi :

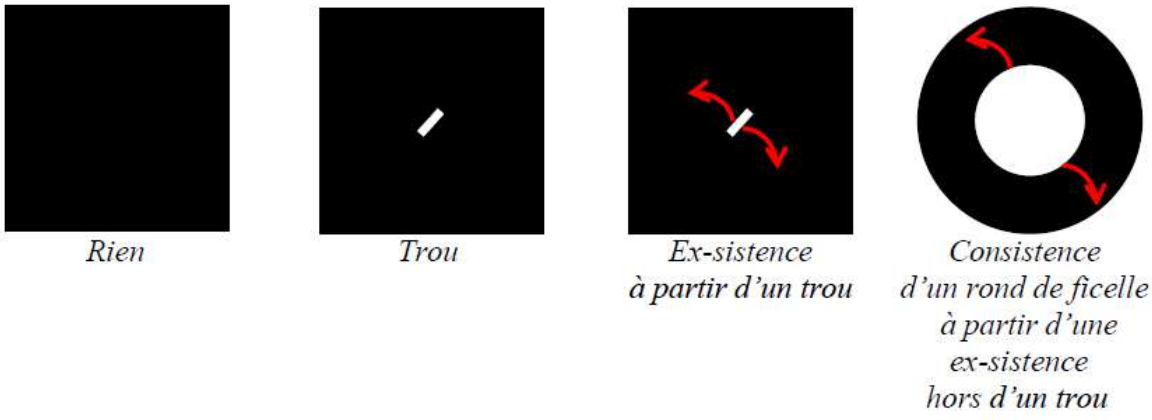


Schéma de l'advenue d'une ex-sistence à partr d'un trou et de la consistance à partir de cette ex-sistence

Ces indications esquissent la problématique que nous allons détailler ci-après, puisque c'est à partir de l'articulation de ces concepts que Lacan rend compte, dans son (tout) dernier enseignement, de l'advenue du parlêtre et de sa trinité, puis de sa consistance dans la triplicité de la subjectivité humaine. L'articulation des termes de « trinité » et de « triplicité » dessine en elle-même la question qui motive l'ensemble de ce travail. Ces deux termes équivoquent, mais ne signifient pas la même chose : la trinité, dans sa définition littéraire, est la « réunion de trois principes, trois institutions, trois symboles considérés comme formant un tout » ; l'approche théologique chrétienne nous permet de préciser puisque la trinité y désigne « Dieu en trois personnes (Père, Fils et Saint-Esprit) distinctes, égales et consubstantielles en une seule et indivisible nature »[181]. Par distinction, la triplicité est le caractère de ce qui est triple. C'est un terme relié à l'astrologie où il désigne un « groupement de trois signes du Zodiaque disposés en trigone »[182] (le trigone étant la « configuration astrologique présentée par deux astres dont l'écart angulaire dans le ciel est de

[181] Larousse, article « trinité », http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/trinité/79696
[182] Larousse, article « Triplicité », http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/triplicité/79774

120° »[183]). Le site *Wikitionary* marque bien le point d'articulation fondamental à notre propos en indiquant que dans la Trinité, s'il y a triplicité de personnes, « il n'y a pas triplicité de substances »[184]. La trinité est essentiellement une, tandis que la triplicité est trois. Lacan articule cette distinction dans « Joyce le symptôme » : « j'exploite que trinité, LOM ne peut cesser de l'écrire depuis qu'il s'immonde », ce que nous entendons au titre de ce que depuis son point logique d'ex-sistence, LOM est nécessairement trinitaire c'est à dire que trois dimensions hétérogènes, « égales et consubstantielles » s'articulent « en une seule et indivisible nature » pour le constituer, ce qui, nécessairement, ne cesse de s'écrire. Puis Lacan ajoute : « Sans que la préférence de Victor Cousin pour la triplicité y ajoute : mais va pour, s'il veut, puisque le sens, là c'est trois ; le bon sens, entends-je »[185] , c'est-à-dire que sur fond de cette trinité qui fait le cœur de l'itération – que Lacan situe hors sens[186] –, sur fond de ce que l'homme a un corps, de ce qu'« il parlêtre de nature »[187], la triplicité est ce qui déploie le sens (le bon, pourquoi pas). Éric Laurent précise que si « Lacan reprend avec ironie le "bon sens" à la Victor Cousin, c'est pour introduire le sens lacanien, c'est-à-dire le jouis-sens, la jouissance »[188]. J.-A. Miller le disait ainsi en 2009 : ce qui se présente comme triplicité est un habillage sur fond de la trinité du réel, du symbolique et de l'imaginaire, c'est-à-dire sur « une conjonction étroite, une coalescence entre signifiant et jouissance ». L'Un qui réside au cœur de la triplicité, tout en y étant au premier plan, est alors celui de la jouissance : « il y a trois dimensions, il y a trois ronds de ficelle, et donc le Trois semble dominer cette réflexion, alors que son fondement invisible, il me semble que c'est ce Un de coalescence qui est celui du sens-joui »[189].

[183] Larousse, article « trigone », http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/trigone/79641#QII6SZYv0Z0hZyWJ.99
[184] Wikipédia, article « Triplicité », *https://fr.wiktionary.org/wiki/triplicité*
[185] Jacques Lacan, « Joyce le Symptôme », *op. cit.*, p. 566
[186] Éric Laurent, « Parler avec son corps – Escabeau », Extrait de la Quatrième séance : – L'escabeau et la sublimation – Lecture de « Joyce le symptôme », leçon du 4 novembre 2015
[187] Jacques Lacan, « Joyce le Symptôme », *op. cit.*, p. 566
[188] Éric Laurent, « Parler avec son corps – Escabeau », *op. cit.*
[189] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », *op. cit.*, leçon du 20 mai 2009

3. PROBLEMATIQUE

Sur la base de ces considérations, la question qui a suscité la présente élaboration tient à celle que Lacan met au travail dans son Séminaire « R.S.I. », le 18 février 1975 : est-il exact de « faire correspondre la consistance, l'ex-sistence et le trou, à l'imaginaire, au réel et au symbolique » ?[190], dit autrement : « Le symbolique, est-ce le trou, le réel l'ex-sistence, l'imaginaire la consistance ? »[191], ce qui peut s'écrire ainsi :

Consistance → I
Ex-sistence → R
Trou → S

et qui se trouve figuré comme suit dans la revue *Ornicar ?* :

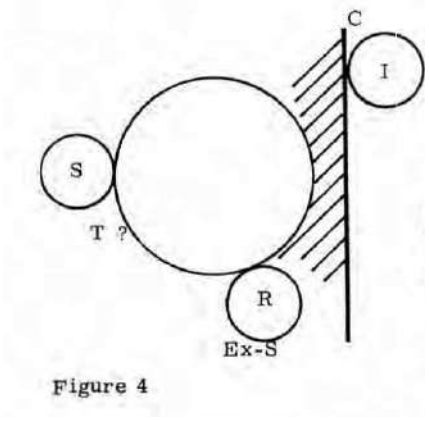


Figure 4

Le développement de Lacan à cet endroit affirme le statut imaginaire de la consistance : « La consistance […] semble bien être de l'ordre de l'imaginaire, puisque la corde s'en va vers le point de fuite de la ligne mathématique »[192], « il y a consistance du corps comme il y a consistance de la ligne, et la consistance est de l'ordre de l'imaginaire »[193]. Nous entreprendrons de démontrer cette affirmation. L'ex-sistence, quant à elle, est soutenue par Lacan comme étant de l'ordre du réel : « L'ex-sistence, au regard de l'ouverture du rond et au regard du trou, appartient bien au champ supposé, si je puis dire, par la rupture même. […] Si le nœud a une ex-sistence, c'est d'appartenir à ce champ. D'où ma formulation, que l'ex-sistence est,

[190] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI », *op. cit.*, leçon du 18 février 1975, p.103
[191] *Ibidem*, p.104
[192] *Ibid.*, p.103
[193] *Ibid.*, p.104

au regard de cette correspondance, de l'ordre du réel. L'ex-sistence du nœud est réelle »[194]. Dès lors, « par élimination », Lacan pose que « le trou est de l'ordre du symbolique [qu'il a] fondé du signifiant »[195]. En décembre de la même année, dans le *Séminaire, Le sinthome*, Lacan reprend la même équivalence : « les trois ronds participent : de l'imaginaire en tant que consistance, du symbolique en tant que trou, et du réel en tant qu'à eux ex-sistant »[196]. Cette correspondance n'est pourtant pas d'évidence, comme le montre cette transcription que l'on trouve sur le site internet *Gaogoa* lorsque ses auteurs inscrivent ainsi le propos de Lacan du 18 février 1975 : « D'où l'interrogation que j'ai posée la dernière fois, de savoir s'il n'y avait pas correspondance, correspondance de la consistance, de l'ex-sistence et du trou à chacun même des termes que j'avance comme Imaginaire, Symbolique et Réel »[197], ce qui se répartirait ainsi :

Consistance → I
Ex-sistence → S
Trou → R

Ceci impliquerait une inversion du statut de l'ex-sistence et du trou, entre le symbolique et le réel, comme suit : Ex-sistence : S → R ; Trou : R → S

Il nous semble que cet apparent paradoxe dépasse largement l'erreur de transcription et qu'il tient à la confrontation de deux temps logiques, aussi bien de l'enseignement de Lacan que de la cure analytique, qui a à voir avec ceci que « jusqu'au *Sinthome*, Lacan a toujours considéré le réel à partir du signifiant. Mais que dans son dernier enseignement il nous invite à considérer le signifiant à partir du réel »[198]. C'est pourquoi l'élucidation de cette question nous semble pouvoir participer de la démonstration de la thèse selon laquelle **parce que « nous ne procédons que de l'Un »[199], les nœuds borroméens s'avèrent nécessaires à la clinique.** Alors, afin de bien cerner le propos de Lacan, nous entreprendrons de répondre aux questions suivantes :

- quel rapport du réel au trou et à l'ex-sistence ?
- quel rapport du symbolique au trou et au nœud ?

[194] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI », *op. cit.*, leçon du 18 février 1975, p.103
[195] *Ibidem*, p.104
[196] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris : Seuil, 2005, p. 56
[197] http://gaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/22-RSI/RSI18021975.htm
[198] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 25 mai 2011
[199] *Ibidem*, leçon du 9 mars 2011

Dans cette perspective, le présent travail considèrera plusieurs hypothèses :

- En psychanalyse, les registres du symbolique et du réel sont-ils à considérer selon plusieurs acceptions différentes, comme le laisse penser le propos de J.-A. Miller dans son texte de présentation du thème du dixième congrès de l'Association Mondiale de Psychanalyse à Rio de Janeiro en 2016 : « la psychanalyse au XXI^{ème} siècle […] doit prendre en compte un *autre* ordre symbolique et un *autre* réel que ceux sur lesquels elle s'était établie »[200] ?
- Y a-t-il là « amphibologie », pour reprendre le terme utilisé par J.-A. Miller[201], c'est-à-dire « une forme particulière d'équivoque, qui consiste à rapporter à la même faculté les objets propres de deux facultés différentes »[202] ? J.-A . Miller utilise ce terme :
    - « pour caractériser le *signifiant* chez Lacan, selon qu'il est conçu comme déterminant la signification […] ou selon que le signifiant est conçu comme séparé de la signification »[203],
    - mais aussi pour spécifier le *réel* : « Lacan a proposé une autre idée du réel. Le mot idée, bien sûr, lui faisait difficulté. Cette idée que ce soit une idée, c'est déjà de trop. Ce doit donc être une idée qui se renie elle-même, comme idée, et il l'a représentée, cette idée, comme le nœud borroméen et même comme des variations sur le nœud borroméen, appelant réel à la fois le nœud minimal et un des trois ronds de ce nœud »[204].
- Et si amphibologie il y a, quelle en est l'utilité ? N'y a-t-il pas à articuler ces deux propositions, ces deux abords distincts de chaque registre – soit une topologie du rond et une autre du nœud – d'une part comme relevant de deux temps logiques différents de l'enseignement de Lacan, mais surtout de deux aspects inhérents à la subjectivité humaine ?

Nous allons donc ici entreprendre de repartir de ce qu'il en est du parlêtre, pour ensuite en venir à la manière dont réel, symbolique et imaginaire se nouent pour constituer le sujet, afin de pouvoir proposer une élucidation de cette problématique.

---

[200] Jacques-Alain Miller, « L'inconscient et le corps parlant », texte de présentation du thème du dixième congrès de l'AMP à Rio de Janeiro en 2016, http://wapol.org/fr/articulos/Template.asp?intTipoPagina=4&intPublicacion=13&intEdicion=9&intIdiomaPublicacion=5&intArticulo=2742&intIdiomaArticulo=5

[201] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*

[202] Larousse, article « amphibologie », http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/amphibologie/3058

[203] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 9 mars 2011

[204] *Ibidem.*, leçon du 18 mai 2011

Le sujet et le parlêtre seront donc traités comme deux temps logiques dans ce qu'il en est de la subjectivité humaine, les deux situés dans un rapport de filiation et pourtant de différence[205], *différence* que nous tenterons d'établir, et *filiation* que nous envisagerons – à défaut d'autre terme – comme un *embrayage*, comme une articulation. Un developpement important sera ainsi consacré à la question du sujet, à son organisation au regard du nouage de R, S et I, ceci afin de venir répondre au deuxième objectif de ce travail, consistant à démontrer la pertinence de la théorie des nœuds en termes de clinique, ce qui en passera par le fait de poser un certain nombre de questions afférentes et de tenter d'y apporter des éléments de réponse théoriquement et cliniquement.

[205] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 11 mai 2011

4. ENTREE EN MATIERE PAR LA CLINIQUE : P. VIALANEIX

Afin de pouvoir étayer cliniquement la réponse à cette problématique, nous proposons de fonder nos avancées théoriques à suivre au moyen d'un cas particulier, celui de P. Vialaneix (1970-2014). Nous déployons ici le parcours de vie de cet homme connu pour avoir volé et conservé chez lui pendant quinze ans un tableau de Rembrandt, L'enfant à la bulle de savon*, pour ensuite se dénoncer en 2014. Ceci nous conduira à déduire des éléments de logique du cas, qui nous permettront d'étayer cliniquement l'ensemble des points du présent travail.*

C'est la conférence donnée par Sophie Marret-Maleval, à Saint Brieuc, le 22 avril 2017, dans le cadre de l'association de la Cause freudienne Val de Loire-Bretagne, qui nous a donné l'idée d'utiliser le cas de P. Vialaneix comme fil clinique à l'ensemble du présent travail. À partir de ce point de départ, deux supports nous ont principalement fourni la matière à l'exploitation de ce cas :

- la transcription que nous avons réalisée, et l'étude du documentaire filmé réalisé en 2015 et diffusé le 29 février 2016 sur France TV, dans le cadre de la série « Trésors volés »[206], puis
- l'étude approfondie de la fiction biographique de Sylvie Matton, romancière et commissaire d'exposition, passionnée par Rembrandt, publiée sous le titre « *L'homme à la bulle de savon* »[207] – travail très précis qui nous est apparu digne de confiance car très documenté et fondé sur les propos de P. Vialaneix lui-même.

Un certain nombre d'articles ou d'interviews accessibles sur internet ont complété cette ressource bibliographique en donnant directement accès au témoignage de l'intéressé. C'est après coup que nous sommes revenu à l'intervention de S. Marret-Maleval, qui a fait l'objet d'une publication en novembre 2017 dans la revue *Suites et variations*[208].

C'est ainsi que nous proposons de déplier ci-dessous l'histoire de cet homme, puis d'en faire une présentation à l'appui de considérations psychopathologiques et psychiatriques, avant de revenir à la conception de S. Marret-Maleval, puis d'esquisser notre lecture topologique du cas, ce qui fera l'objet d'un paragraphe plus détaillé en fin de travail.

[206] Émission « Trésors volés », saison 1, épisode 3, « Rembrandt : le voleur amoureux », France 2, 2016, vidéo téléchargée sur France-tv
[207] Sylvie Matton, *L'homme à la bulle de savon*, Paris : Seuil, Don Quichotte éditions, 2014
[208] Sophie Marret-Maleval, « Le Voleur de tableau », *in Suites et variations*, Revue de l'Association Val de Loire-Bretagne, 2017, p. 103 à 125



Montage composé du tableau de Rembrandt « L'enfant à la bulle de savon » et d'une photo de P. Vialaneix[209]

« Le réel (…) est premier. Le signifiant, percutant le réel, produit des embrouilles et introduit une faille. À cette place, la voix qui se sonorise[210] vocifère »[211].

[209] Photo illustrant l'article de Soren Seelow, « Il y a un Rembrandt dans mon placard », *in Le Monde*, http://www.lemonde.fr/societe/visuel/2014/05/03/il-y-a-un-rembrandt-dans-mon-placard_4409757_3224.html

[210] Esthela Solan-Suarez reprend ici la formule de Lacan dans Le Séminaire, livre XXII, « RSI », *op. cit.*, leçon du 8 avril 1975, p.42

[211] Esthela Solan-Suarez, « Étude de cas problématiques », « Le savoir psychanalytique à ciel ouvert » : présentation du programme du 11 octobre 2017

4.1. Histoire de Patrick Vialaneix

P. Vialaneix est né en 1970. Ses parents, Français originaires d'Algérie, se sont rencontrés à Melun, en région parisienne, quelques temps après leur arrivée en France[212]. La violence et la rage du père sont déjà présentes sous la forme de vifs éclats soudains. Ce père, dont Patrick et ses sœurs apprennent l'histoire par leur mère, mais également lors de crises où celle-ci leur est crûment dévoilée, ce père a peu à partager. À l'âge de neuf ans, il avait été placé par ses parents dans l'internat du collège jésuite Notre-Dame d'Afrique, à Alger, pour y passer neuf années, donc jusqu'à ses 18 ans, sans même rentrer chez lui durant les étés. S'ensuivra un rejet radical de l'Église. Il quitte le séminaire avant de passer le baccalauréat, pour s'engager dans le Commando Delta de l'Organisation Armée Secrète, l'OAS, prenant ainsi parti pour les Français d'Algérie frustrés par l'indépendance[213]. Il trouve dans ce commando – qui sera qualifié par l'un de ses co-fondateurs de « structure punitive de l'OAS » et d'« escadron de la mort » chargé des opérations d'élimination[214] – et dans la violente guérilla qu'il mène, « un semblant de famille »[215]. Il commet alors plusieurs exactions, qu'il justifiera par les violences exercées par le Front de Libération Nationale. C'est sa mère qui le dénonce au FLN, ce qu'il ignore à l'époque. Lorsqu'il apprend, en 1962, qu'un contrat a été mis sur sa tête, il fuit pour la France. Il doit alors y faire son service militaire. Ce sera au régiment d'Arras. Y subissant, comme ses semblables, une discipline brutale, il se fait porter malade et est envoyé à l'hôpital de Lille pour examens. Il est aussitôt réformé lorsque la radio révèle une grave anomalie cardiaque. Après avoir longtemps caché sa maladie, il sera opéré une première fois huit ans plus tard, à vingt-sept ans. Il a alors deux filles. Patrick naît sept mois plus tard[216]. Ce père gardera toute sa vie la trace de son passé. Ainsi, à ce tableau, sur fond de maladie et de crises aiguës de violence, s'ajoute l'alcool : une fureur intérieure amène cet homme à boire, pour « allumer la flamme », et l'alcool, à son tour, « attise la fureur »[217]. Cet homme devient donc de plus en plus difficile à vivre et impose à sa famille une discipline dont seule la cadette semble

[212] Sylvie Matton, *L'homme à la bulle de savon*, *op. cit.*, partie 1, chapitre 2
[213] *Ibidem*
[214] Wikipedia, article « Commando Delta », https://fr.wikipedia.org/wiki/Commando_Delta, entretiens avec Jean-Jacques Susini.
[215] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 2
[216] *Ibidem*
[217] *Ibid.*

avoir été relativement épargnée. Seul garçon, Patrick semble avoir particulièrement focalisé ses exigences[218]. Ce père est directeur commercial dans une agence bancaire, et quand il rentre du travail, son rituel est immuable : « il s'assied, mutique, dans son fauteuil de cuir blanc, ouvre le France Soir du jour, en lit systématiquement tous les articles – en attendant l'heure du dîner, jamais après la première note du générique du journal télévisé de 20 heures »[219]. Il se montre d'une exigence terrifiante et trouve toujours un « prétexte pour critiquer, harceler, persécuter »[220] sa famille. Ainsi exigeait-il le rangement immédiat des chambres à tout instant ; parfois même sonnait-il le réveil à quatre heures du matin pour imposer le dépoussiérage[221]. Il épouvantait ses proches, comme dans cet exemple, un parmi de trop nombreux autres :

> « Pour punir son fils d'une mauvaise note, le père est-il entré un soir, (…) tout doucement dans sa chambre, où Patrick finissait un devoir. Le père porte une hache, plaquée le long de sa cuisse, que Patrick dans un premier temps n'a pas vue. Puis il lui reproche de mal travailler en classe alors qu'il met tant d'espoirs en lui, et sa déception n'en est que plus grande. Il dit tout cela d'une voix posée, sa voix calme qui est aussi la plus terrifiante. Il a fracassé, l'un après l'autre, tous les jouets électroniques que l'enfant de neuf ans possède depuis des années »[222].

Même lorsqu'il semble s'investir auprès de son fils, quand il l'accompagne, à partir de ses sept ans au football, il se rend insupportable pour tous par ses excès : il « critique, jure, rugit »[223], etc., de sorte que les encadrants mettront Patrick de côté. De même, lorsqu'il arrêtait de boire pendant les vacances d'été, en Espagne ou dans les Pyrénées, cela ne permettait pas qu'aucun mot soit partagé. Et encore, lorsqu'il fait l'ascension du barrage de Malpasset avec son fils, alors âgé de onze ans, il n'y avait là aucun plaisir et rien à contempler[224].

Dans ses crises, ce père décrivait dans le détail, avec crudité et délectation, l'horreur de ses faits d'armes devant ses jeunes enfants, par exemple le fait d'avoir dû enterrer une mère découpées par l'ennemi, morceau par morceau, et sa fille,

---

[218] Sophie Marret-Maleval, « Le Voleur de tableau », *op. cit.*, p. 110
[219] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 2
[220] *Ibidem*
[221] *Ibid.,* partie 1, chapitre 5
[222] *Ibid.,* partie 1, chapitre 2
[223] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 2
[224] *Ibidem,* partie 1, chapitre 7

égorgée, en lui recollant la tête et le corps avec du scotch[225]. Il semblait voir là autant de démonstrations de virilité[226].

Jamais une parole d'amour, ni de reconnaissance, jamais un réel échange. Seulement « la cruauté et l'absurdité brutale de l'autorité s'exerçant sur les enfants », apparemment autour du principe suivant : « celui qui respecte obéit ; à l'inverse, celui qui passe outre la consigne révèle son irrespect. L'épreuve de force en guise d'éducation »[227]. Et ces principes, il lui était nécessaire de les faire valoir devant le public que constituait sa famille. « L'éducation se présentait alors sous la forme d'une rigueur militaire insensée et visait la soumission »[228].

Au fil des ans, la situation s'aggravera, tant du point de vue de l'addiction à l'alcool, que du point de vue cardiaque. Quand Patrick a dix ans, à trente-sept ans, son père se fait opérer pour la seconde fois, à cœur ouvert, en urgence : greffe d'une partie de muscle pour renforcer le cœur fragilisé et implantation d'une valve artificielle. Le coma de stade 1 qui suivra pendant six jours est pour les médecins l'indice d'un sevrage brutal après excès d'alcool. L'année de convalescence sera douloureuse et pénible pour tous[229], chacun devant apprendre à vivre avec le bruit constant de la petite bille à chaque pulsation dans la valve coronarienne artificielle. Et le père recommence à boire.

Craint par tous, il ne protègera pourtant pas son fils lorsque celui-ci sera maltraité par un voisin, alors qu'il a douze ans. Patrick voyant sa mère dans un état d'agitation important un soir, après s'être une fois de plus fait violemment molester par son mari, a pensé qu'elle ne disposait peut-être pas de quoi préparer le repas avant le retour du père. Il décide alors de sortir, de se rendre chez le voisin, dont il sait, pour l'avoir déjà visité, que le congélateur recèle des victuailles faciles d'accès. Malheureusement, il se fait prendre par celui-ci, que le voisinage surnomme *Hitler*. Pendant plus de deux heures, il est alors séquestré, ligoté, bâillonné d'un linge sale, roué de coups, menacé d'une arme à feu, aspergé de gaz lacrymogène[230], jusqu'à ce que sa mère vienne implorer sa libération. Si toutes ses pensées sont orientées vers son père dans cette épreuve, « sa fureur », et « sa déception »[231], celui-ci

[225] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 2
[226] Sophie Marret-Maleval, « Le Voleur de tableau », *op. cit.*, p. 110
[227] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 5
[228] *Ibidem*
[229] *Ibid.,* partie 1, chapitre 2
[230] *Ibid.,* partie 1, chapitre 7
[231] *Ibid.*

n'interviendra ni ne portera plainte par rapport au supplice subi par son fils[232]. Dans ce cas, comme dans tant d'autres, la mère est présente, inquiète, taiseuse, offrant ses bras ouverts en un geste mi sacrificiel mi protecteur. Cette femme trouve dans la peinture et à l'extérieur le souffle de la vie. Lorsque son fils, qui, pendant un temps, l'aide parfois à fixer les toiles ou accrocher les tableaux, « lui demanda pourquoi elle peignait des tableaux qui ne représentaient pas la vie alentours et pourquoi des teintes si sombres, elle répondit, que le chaos des couleurs donnait à voir ce qu'elle ressentait tout au fond. Il trouva la réponse abrupte »[233]. Mais cette activité n'est pas suffisante à lui faire prendre la décision de partir. C'est même un certain renoncement qui la caractérise, à en suivre les descriptions de S. Matton.

Pour Patrick, les règles du père, qui apparaissent comme « une fusion personnelle des sept péchés capitaux, des dix commandements et des lois des hommes », ont valeur de lois universelles[234]. Il sait le danger bien réel qu'il encourt à braver cette autorité[235] : « dans le cas d'un manquement aux lois, son père n'estimerait-il pas un sacrifice nécessaire ? »[236].

Une crainte, donc, une terreur, mais empreinte de respect, voire de fascination et de besoin de reconnaissance, voilà ce que ressent Patrick, qui a alors l'idée que s'il écoute les propos terrifiants de son père, il pourrait prendre sur lui une part de leur horreur et l'en délesterait peut-être un peu dans le même mouvement.

Pour autant, il a aussi appris à se protéger. Premièrement, il se calfeutre dans différents endroits qui constituent des refuges. Comme il apprendra plus tard que, nourrisson, dans la maison dans laquelle ses parents ont résidé pendant deux ans, son lit était, selon l'exigence paternelle, placé dans une alcôve, loin des bras maternels, afin que celui-ci n'entende pas ses cris[237], il se réfugiera toute sa vie dans des lieux réduits qui constitueront pour lui des « coques protectrices », des « bulles intimes »[238]. Ce sera des terriers creusés dans la forêt, une niche qu'il a aménagée, un zodiac retourné sous lequel il passera plusieurs heures jusqu'à l'asphyxie[239], le vide sanitaire de la maison[240], le placard sous l'escalier[241], et plus tard la prison,

---

[232] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 7
[233] Sophie Marret-Maleval, « Le Voleur de tableau », *op. cit.*, p. 113
[234] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 7
[235] *Ibidem*
[236] *Ibid.*
[237] *Ibid.,* partie 1, chapitre 5
[238] *Ibid.,* partie 1, chapitre 2
[239] *Ibid.,* partie 1, chapitre 5
[240] *Ibid.*

voire la cellule d'isolement de cette prison, autant de lieux qui lui permettent de s'abstraire[242], de mettre l'Autre à distance[243], de se sécuriser et de calmer les battement de son propre cœur[244]. Est-ce ce besoin de réclusion qui fera son intérêt pour le film de Werner Herzog, *L'énigme de Kaspar Hauser* lorsqu'il le verra à quatorze ans ?

La deuxième ressource majeure pendant l'enfance est son chien, nommé *Prince*. Né la même année que Patrick, il avait pour mission, assignée par le père, d'être « un vrai chien de garde »[245]. Ainsi était-il tenu enchaîné à un arbre près de sa niche, avec un collier étrangleur à partir de ses deux ans. Le chien a été le premier ami de Patrick, qui le détachait à la première occasion, avec la complicité de sa mère, pour aller en forêt avec lui, chercher ou creuser des terriers où se lover contre lui. Ensemble, ils se rassuraient, ils riaient. Prince était aussi le confident exclusif de Patrick. Et même au-delà : Patrick parlait à Prince même en son absence, et à voix haute, « le prena[n]t à témoin, le visage tourné vers son épaule droite »[246]. Sa mère avait repéré le phénomène et l'avait nommé ainsi : « Tu parles encore à ton Jiminy Cricket », disait-elle[247], faisant référence au grillon qui incarne la bonne conscience de *Pinocchio*. Et Prince répondait à Patrick[248]. Bien entendu, ce chien a également eu directement à subir les maltraitances du père, devant les enfants, « jusqu'à ce qu'il comprenne, tête baissée, qui était le maître » [249] : ruades de coups, étranglements, canon du fusil sur la tête, jusqu'au constat : « Il ne se bat plus. Il a compris qu'il va mourir »[250]. Le chien est décédé à treize ans. Il est enterré dans le jardin par les sœurs de Patrick, sur injonction de leur père, avant le réveil du fils. Aucun mot ne sera offert. Patrick confectionne une croix de branches, sur laquelle il grave le nom de Prince, puis le sien en dessous, les deux « P » entremêlés en un seul, puis il suspend à la croix la gourmette gravée de son propre prénom. Dix jours après, l'enfant voit pousser une calament, cette plante aromatique à l'agréable parfum de mélisse et de menthe, à l'endroit où repose son ami. Ne pouvant plus parler à son chien, il s'adresse désormais à la calament, puis aux calaments, puis

---

[241] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 5
[242] *Ibid.*
[243] *Ibid.*
[244] *Ibid.,* partie 1, chapitre 2
[245] *Ibid.*
[246] *Ibid.*
[247] *Ibid.*
[248] *Ibid.*
[249] *Ibid.,* partie 1, chapitre 5
[250] *Ibid.*

c'est toute la végétation qui se fait lieu d'adresse[251]. Nous sommes en 1983, Prince est décédé trois mois avant la rencontre de Patrick avec le tableau.

Ce jour-là, son père étant souffrant, c'est sa mère qui l'accompagne à son match de football. Faisant durer le moment, elle lui propose ensuite d'aller boire un chocolat chaud, puis, à elle qui peint depuis six ans, lui vient l'idée d'une visite au musée. Patrick entre alors pour la première fois dans un musée[252]. Il s'intéresse en premier lieu aux armures exposées, se prenant pour un chevalier, il se met à jouer. Il « ne se rappellera pas la collection de bronzes animaliers, le marbre de Camille Claudel, le nourrisson peint par Renoir ou le pastel de Boucher, non plus que, dans la troisième salle, le ravissant portrait de jeune fille de Greuze, ou le Christ de Philippe de Champaigne – dont les larmes et les gouttes de sang issues de la Sainte-Couronne s'écoulent sur son visage sans se diluer »[253]. « La première fois que j'ai rencontré ce tableau, *L'enfant à la bulle de savon* », énonce P. Vialaneix, comme s'il s'agissait d'une personne, c'était à treize ans. Ce tableau est attribué à Rembrandt Van Rijn, peintre baroque hollandais du dix-septième siècle, peintre de la lumière, dont la spécialité est le portrait. Le tableau, estimé à 3,2 millions d'euros[254], fait partie des œuvres de la collection du comte de Valbelle, qui ont été réquisitionnées et confisquées par la Nation sous la Terreur, en 1794. Il représente un enfant hollandais, de belle vêture, « avec col blanc, chaîne dorée et large béret de velours », « visage rougeoyant des gens modestes, enjoués, presque enivrés, mais chemise à collerette et bijoux, signes d'un rang plus élevé ». Il tient dans la main gauche une grosse bulle de savon[255] qui fait allusion aux vanités, l'éclatement à venir de la bulle et sa référence à la mort s'inscrivant en opposition à la vie portée par la jeunesse de l'enfant. Cet enfant pourrait être Titus, le fils décédé de l'artiste.

« C'est en arrivant devant ce tableau, en la rejoignant, qu'elle m'a montré ce tableau de Rembrandt. Ma mère m'a expliqué que c'était un maître dans le clair-obscur, que je ne connaissais pas à l'époque »[256]. « Vois comme la lumière de Rembrandt lui donne vie »[257], dit-elle sous la plume de S. Matton. « Je le regarde, furtivement au départ, et puis après son regard m'a captivé », précise P. Vialaneix, un « triste

[251] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 2
[252] *Ibidem*
[253] *Ibid.*
[254] Anthony Verdot-Belaval, « Le voleur du Rembrandt mis en examen », *Paris Match*, *le 27/05/2014,* http://www.parismatch.com/Actu/Societe/Le-voleur-du-Rembrandt-mis-en-examen-566282
[255] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 1
[256] Émission « Trésors volés », *op. cit.*
[257] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 2

regard soutenu », et sa « bulle prête à exploser, qui va exploser on se demande quand, comme la vie qui va s'arrêter à un moment donné »[258]. Sa mère souligne « une ressemblance dans le tableau, c'était la tristesse de cet enfant, la mélancolie de cet enfant. J'avais peut-être une vie à ce moment-là pas heureuse, et je me suis un peu retrouvé en lui »[259].

Le portrait qui, peint de face, donne l'impression de toujours vous suivre des yeux, fascine Patrick, qui soutient le regard, contrairement à son habitude avec ses pairs[260]. Mais cette rencontre va au-delà : « L'Enfant aimerait parler, il veut se confier, partager un secret. Celui de cette bulle improbable. L'Enfant lui parle »[261]. Patrick recule devant cet « enfant qui lui ressemble, en ce jumeau pétrifié dans la peinture »[262]. « Ce qu'il éprouve n'a pas de nom »[263]. C'est quelques jours seulement après cette rencontre que, « tournant imperceptiblement la tête vers son épaule droite, Patrick s'est pour la première fois adressé à L'Enfant »[264]. Instantanément, le tableau devient dès lors l'interlocuteur quotidien de Patrick. Il cherche des reproductions de cette toile, mais n'en trouvant pas, il retrouve l'enfant dans le miroir de sa salle de bain, où il joue à son tour des clairs-obscurs, « en orientant différemment son visage vers la fenêtre, jusqu'au moment où le soleil capte l'arête du nez ou le pâle sourire »[265]. L'enfant, prenant la suite de Prince, deviendra son Jiminy Cricket, son ange-gardien.

S. Matton note que dans cette période, Patrick, qui pense à l'enfant, a perdu la faculté de concentration nécessaire au collège. Ses résultats scolaires s'en ressentent. Il redoublera sa cinquième. Puis des problèmes somatiques se présentent : une entorse à la cheville à seize ans le contraint à suspendre son entraînement sportif, puis des douleurs surviennent… Et commencent les prises de médicaments (antidépresseur, calmant et somnifère[266]), dont la consommation ne sera pas limitée par ses parents qui ont une confiance aveugle dans le corps médical. Les médications à haute dose et les doutes émis par les adultes sur sa santé psychique – alors qu'un résidu de malléole entamant le ligament sera détecté deux

[258] Émission « Trésors volés », *op. cit.*
[259] *Ibidem*
[260] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 2
[261] *Ibid.*
[262] *Ibid.*
[263] *Ibid.*
[264] *Ibid.*
[265] *Ibid.,* partie 1, chapitre 4
[266] *Ibid.*

ans après par une nouvelle radiographie – fragilisent Patrick et entament son énergie[267].

C'est à dix-sept ans que P. Vialaneix voit la toile pour la deuxième fois. Son père affirmait depuis longtemps que la moto dont il ne se servait quasiment plus était celle de son fils. Il lui avait donc demandé d'en faire établir la carte grise à son nom. Patrick était attiré par la liberté associée à ce cadeau, mais craignait que soit scellé par là-même un lien particulier avec son père, du côté d'une relation de « potes », « avec lequel on partage les souvenirs de l'OAS active et les plaisirs d'homme, soit le foot et la mécanique »[268]. Ainsi, pendant deux ans l'homme a-t-il exigé de son fils qu'ils organisent tous deux un voyage de quelques jours sur la moto. Patrick n'osait pas s'opposer, mais freinait la réalisation du projet en raison de sa crainte des alcoolisations de son père. C'est dans ce cadre qu'il devait faire établir une carte grise à son nom à la Préfecture de Draguignan. Lorsqu'il se résoud, devant la file d'attente importante, il décide d'aller faire un tour au musée. Depuis quatre ans, il n'a pas ressenti la nécessité d'y retourner : les échanges quotidiens avec celui qu'il appelle l'Enfant, « son écoute attentive et ses réactions indulgentes » [269] lui suffisent au titre de l'empreinte puissante laissée en lui par le tableau[270]. Ce jour-là, il y va sans y avoir préalablement pensé. La visite dure environ une demie heure. « Je me suis arrêté plus longtemps devant le Rembrandt, bien longtemps »[271]. Fixant cette fois les yeux de l'enfant sans avoir à se rehausser, il voit « plus qu'un enfant », « je suis rentré dans la toile », dit-il, et « j'ai commencé à lui parler ». Leur « premier discours » a été banal : « il fait chaud, il fait… »[272]. Patrick essaye de rentrer en contact avec cette toile. « Je lui ai parlé à voix basse, comme Don Camillo fait avec le Christ. Ben, moi, c'était un peu mon Christ à moi. J'entendais des conseils, j'entendais des solutions, des réponses à mes problèmes, et là ça commençait à être le début d'une vraie passion »[273]. À ce moment, Patrick est en proie à une forme d'extase ; « sans les mots, dans une sensation de vertige élémentaire »[274] en lien avec la récupération de sa propre image, les larmes lui montent aux yeux. Cet état ne sera rompu que par la vision, en sortant du musée, d'une série de statuettes, dont

[267] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 4
[268] *Ibidem*
[269] *Ibid.*
[270] *Ibid.*
[271] Émission « Trésors volés », *op. cit.*
[272] *Ibidem*
[273] *Ibid.*
[274] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 4

l'une manque. Il déclenche alors « une hilarité rafraîchissante »[275] et lui apparaît évidente l'idée qu'on peut voler dans un musée[276].

Un glissement s'opère de la relation à l'enfant à la relation au peintre : jusque là, il était focalisé sur l'enfant : « Le prenant à témoin jour après jour, il l'imaginait grandissant à ses côtés. Se croyait lui, le croyait autre. Lui confiant ses peines, ses peurs et ses rêves, il entend toujours les siennes. Les compare et les confond ». Désormais, « il percevra […] plus distraitement ses réponses fraternelles. Et […] si les conseils de L'Enfant diffèrent trop de ce qu'il souhaite entendre, en cas de réel désaccord, Patrick lui répondra immanquablement qu'il n'est pas en âge de comprendre »[277]. Sachant à présent avec certitude que « L'Enfant a été peint pour lui », c'est le peintre qui devient primordial. C'est lui qui « prodiguera désormais ses conseils, [il sera] l'adulte qui sait et réconforte »[278].

S. Matton souligne que Patrick « va glisser de l'enfant à Rembrandt, mais à un Rembrandt fictif, à un Rembrandt assez abstrait[,] un Rembrandt fictionnel »[279]. « Ce tableau a été une découverte, un point de départ pour connaître et apprendre la vie de Rembrandt »[280]. Patrick se documente en effet à la bibliothèque. Il découvre le portrait de Saskia, son épouse, peint par l'artiste en 1643, un an après son décès[281]. Il découvre la « vie de tristesse » de Rembrandt et s'identifie : « j'ai trouvé quelqu'un qui avait eu des problèmes, qui a été un naufragé de la vie et ça, ça m'a plu. Je me sentais naufragé de la vie aussi »[282]. « Rembrandt est à la fois un double et une figure paternelle, dont Patrick retiendra le trait de l'alcoolisation, mais aussi qu'il fut un père qui souffrit de la mort de ses enfants »[283], souligne S. Marret-Maleval.

Après cette deuxième rencontre, la vie continue. Orienté vers une quatrième technologique en lycée professionnel, tout ce qui est concret lui plaît – métallurgie, soudure, tournage, fraisage, mécanique, conduite et réparation d'engins[284]. C'est ainsi que l'été de ses dix-huit ans, il entreprend de réparer des mobylettes, achetées par sa mère et ses sœurs aînées en pièces détachées[285]. Puis l'été suivant, il se

---

[275] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 4
[276] Sophie Marret-Maleval, « Le Voleur de tableau », *op. cit.*, p. 116
[277] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 4
[278] *Ibidem*
[279] Émission « Trésors volés », *op. cit.*
[280] *Ibidem*
[281] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 4
[282] Émission « Trésors volés », *op. cit.*
[283] Sophie Marret-Maleval, « Le Voleur de tableau », *op. cit.*, p. 115
[284] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 4
[285] *Ibidem,* partie 1, chapitre 6

bricole un triporteur pour aller vendre des glaces sur les plages, puis sur les marchés. Il sera ensuite vendeur de primeurs. Lorsqu'il travaille pendant six mois au Trésor public, il renonce au moment de passer le concours, et enchaîne de nouveau divers « petits boulots », se saisissant de toute opportunité et s'adaptant à tout contexte.
Parallèlement, la situation au domicile familial empire : « chacun vit dans la plus grande solitude, sans échange ni partage, sans en parler jamais tous craignent le drame », d'autant plus depuis que le père a reçu un blâme à son travail et qu'il s'est vu attribuer un poste moins valorisant et plus éloigné de la maison.

> « Il a failli tuer sa fille aînée à coups de pied et de poing dans la tête comme dans un punching-ball, la faisant rebondir contre les pieds du lit, parce qu'elle avait fumé une cigarette dans les toilettes de son lycée. Quand elle est retournée en classe le lendemain, le visage tuméfié et une compresse camouflant mal un œil impressionnant – rouge sang l'iris et le blanc, violet autour –, le proviseur a convoqué le père. Jamais plus il ne lèvera la main sur ses enfants, hormis une gifle à Patrick pour cinq minutes de retard au sacre du dîner, qui déclenche à dix-huit ans son départ de la maison ».

La mère, quant à elle, par crainte de son mari, dort dans une tente improvisée dans le jardin.
À cette époque, Patrick suit les prescriptions de son médecin, surnommé « le dealer » : antidépresseurs, neuroleptiques, antidouleurs, somnifères. Il devient « addict à ces drogues légales ». À vingt ans, il fait une tentative de suicide – il rédige un courrier accusateur pour son père et avale une trentaine de comprimés d'un antidépresseur puissant. Plusieurs facteurs, alors : « une rupture sentimentale après une relation passionnelle nourrie de désir et d'emprise, jusqu'à la jalousie obsédante », et surtout : « lors d'un *delirium tremens* trois jours plus tôt, son père s'en était pris à lui en des incantations terrifiantes, lui prédisant que la mort viendrait prochainement le prendre ». Comas, réanimation, il sera sauvé de justesse et sera hospitalisé pour douze jours en service de psychiatrie. À ce titre, il sera exempté de service militaire, ce qu'il découvrira un an après ; et il bénéficiera d'une pension pour adulte handicapé qu'il fera valoir bien plus tard.
Parallèlement, Patrick sera emprisonné pendant dix mois (neuf mois de détention préventive puis remise en liberté un mois après l'énoncé du verdict). Il avait emménagé dans un appartement depuis trois mois avec une femme et son fils de quatre ans, lorsque l'enfant a passé deux jours chez ses grands-parents, et que sa

mère l'a récupéré blessé. Patrick et sa compagne refusent alors de confier de nouveau l'enfant à ce clan, supposant l'accident en lien avec un défaut d'attention. S'ensuivent plusieurs « semaines de menaces et d'intimidation » puis une « expédition punitive ». C'est alors que, sous la menace et les coups de ses assaillants, Patrick utilise un pistolet à grenaille qu'il avait acheté quatre ans plus tôt « parce qu'il lui plaisait » et placé dans son véhicule, par précaution. Il ne blesse alors personne, mais le père de sa compagne porte plainte contre le clan, et expose ainsi son gendre. Au commissariat de police, où il est interrogé, il croise le regard de son père, venu faire sa déposition et y voit « toute la tristesse et la tendresse, et tant de compassion ». Sa mère lui dira qu'« il ne supportait pas de savoir son fils en prison et ne supporterait pas de l'y voir. Il éprouvait de la honte et du chagrin ». Une fois, alcoolisé, il écrira à son fils à la maison d'arrêt, un courrier dans lequel il « l'accusait d'avoir, par son comportement et son incarcération, entaché l'honneur de tous, fait de sa vie de travail une honte quotidienne, brisé la famille. Il lui disait d'autres paroles sans appel, dont une condamnation irrévocable à ne plus le voir jamais ». Il ne vint donc pas voir son fils ; seule sa mère et sa sœur cadette le visitent régulièrement[286]. Face à ce rejet, Patrick voyant par une fenêtre des mouvements de lumières à l'extérieur de la prison, interprète que c'est son père qui vient secrètement auprès de lui[287]. Cette période de terreur, Patrick la traverse grâce à ses échanges quotidiens avec l'enfant du tableau et le peintre, qui sont ses témoins, les confidents qui « lui prodigu[e]nt leur attention et leur soutien ».

Après cinq mois d'incarcération, Patrick est informé du décès brutal de son père. Il n'apprendra que plus tard qu'à l'occasion d'une alcoolisation massive, il a séquestré, et molesté son épouse, avant de la courser en pleine rue, armé d'une matraque, quand elle a réussi à sauter par la fenêtre pour s'enfuir[288]. Mais d'emblée, « il n'a pensé qu'à sa faute » : il n'était pas présent pour limiter son père, comme il l'avait été plusieurs fois auparavant, notamment ce jour où le père a voulu se suicider en se tirant une balle dans la tête, devant sa famille. « Il a tiré. Mais le coup n'est pas parti. Tiré à nouveau, en vain ». Patrick avait alors réussi à maîtriser son père, après un long affrontement physique. Dès l'annonce du décès et plus encore après les obsèques, Patrick s'enfonce dans un état dépressif majeur, en lien avec un remord

[286] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 6
[287] Émission « Trésors volés », *op. cit.*
[288] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 8

profond : il ne mange plus, ne se lève quasiment plus. La voix de l'enfant à la bulle de savon lui répond que « les regrets étaient inutiles, le cœur aurait lâché la fois suivante ».

Sur décision du Juge, Patrick est autorisé à se rendre aux obsèques. Avec grand soin, il rédige alors une lettre à l'intention de son père, à laquelle il joint une mèche de cheveux, qu'il déposera sur le cercueil : « C'est une déclaration d'amour et de compréhension mêlée de regrets et de promesses, pardon pour l'amour de [son amie], acceptée par le père mais cause de tant de tristesses, pardon pour la prison, pardon de ne pas avoir été là, et combien il l'aimait et combien il lui manquerait ». Resté seul devant le cercueil, il entonne une chanson de commando[289]. Face à l'abîme qui s'ouvre devant lui, « il remercie L'Enfant et le peintre d'être à ses côtés »[290]. Durant la seconde partie de son incarcération, Patrick est aux prises avec une dépression caractérisée. Il refuse de sortir de sa cellule et s'installe dans une véritable claustration. Une fois, en proie à une grave crise de panique, il rencontre la psychiatre de l'établissement carcéral et lui demande à être isolé dans un petit espace, ce qu'elle acceptera : il passera ainsi une nuit dans la cellule d'isolement. Pendant cette période, les échanges avec l'enfant et le peintre prennent plusieurs tournures : la confession en lien avec une auto-accusation puisqu'il n'a pas été présent pour son père ; la confirmation qu'un père n'abandonne pas son fils ; la plainte par rapport à son incarcération injustifiée et disproportionnées à ses yeux, face à laquelle il reçoit du soutien. Patrick prend particulièrement appui sur le peintre. Depuis plusieurs années, par ses lectures, il explore la vie du peintre. Il s'est ainsi constitué une image de Rembrandt en partie fondée sur des éléments réels. L'artiste a subi des pertes douloureuses et « la trahison d'une société conformiste et ingrate ». Patrick compare ses difficultés à celles du Rembrandt qu'il s'est constitué, ce qui lui permet de mieux les supporter. Mais dans le même temps, l'idée d'une réparation devient nécessaire. Réparation pour le père, relève S. Matton, au titre de l'enfance malheureuse qui fut la sienne, mais aussi du sort que lui a réservé sa banque ; réparation pour lui même par rapport à ces dix mois de prison ; réparation pour le comte de Valbelle auquel le tableau avait été dérobé, réparation pour le peintre, au titre de son histoire de vie ; réparation pour le tableau, maltraité par un musée qui n'en assurait pas la bonne garde : « Rembrandt ne serait-il pas davantage apprécié,

[289] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 9
[290] *Ibidem*

mieux vu, mieux protégé sans doute aussi, ailleurs ? »[291]. C'est donc aux alentours de sa libération – le juge ayant tenu compte de circonstances atténuantes – que l'idée de vol se fait jour.

C'est dans un sentiment d'urgence qu'une semaine après sa libération – nous sommes en mars 1995 – P. Vialaneix retourne au musée. S'il a cherché à retrouver la qualité de leurs échanges à travers « d'autres personnes », ce fut sans succès et il devenait nécessaire de retourner le voir. « Quand je reviens la troisième fois, je suis plus documenté sur sa vie et encore plus passionné, donc l'enfant a doublé de dimensions pour moi et… il est deux fois plus magnifique. J'avais vingt-quatre ans et, là, il y a eu plus qu'une complicité, il y a eu un échange. Il s'est passé quelque chose encore magique avec lui »[292]. Pourtant – est-ce l'agencement dans ce musée, est-ce sa taille qui a changé, modifiant l'angle des regards ? – l'effet n'est pas le même que la dernière fois. Malgré tout, les pensées fusent, parfois au-delà des convenances, l'enfant « exprimait de nombreux désirs et des pulsions, paraphrasant le peintre, toujours de bon conseil »[293]. Et Patrick demande à Rembrandt « pourquoi le sort s'acharne toujours sur les mêmes »[294]. C'est alors qu'il murmure pour la première fois à l'enfant que la ville devrait traiter une telle œuvre avec plus de soins. « Tu as peut-être raison », entend-il en retour[295]. « Il confirmait aussi les doutes de Patrick sur l'accrochage du tableau dans le musée. Sur le fait que, mal éclairée et mal sécurisée, l'œuvre de Rembrandt méritait sans doute un autre destin, une nouvelle reconnaissance. C'est l'Enfant qui a émis l'idée que, à tant critiquer, Patrick pourrait un jour agir. Viens me chercher ». Patrick tente de contrer cette idée qui s'impose à lui.

Son traitement médicamenteux a été grandement diminué. Il reprend un travail dans une société d'alarmes et s'y prend d'intérêt pour les systèmes de détection[296]. Il a également une relation avec une compagne fragilisée par un viol. Pourtant, l'idée de dérober le tableau devient plus pressante[297]. Les deux années suivantes vont s'avérer désastreuses, destructrices : Patrick consomme des médicaments et de

[291] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 6
[292] Émission « Trésors volés », *op. cit.*
[293] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 8
[294] *Ibidem,* partie 1, chapitre 6
[295] *Ibid.*
[296] *Ibid.,* partie 1, chapitre 8
[297] Sophie Marret-Maleval, « Le Voleur de tableau », *op. cit.*, p. 119

l'alcool à fortes doses. « Il prenait tout, mélangeait tout »[298]. « Il a sombré, la dépression dans un cloaque, un brouillard glauque. Il a connu l'anorexie, la mise en danger, les compléments alimentaires, la toxicomanie médicamenteuse. S'est éloigné de quinze kilomètres de sa mère et de ses sœurs, vivait, les volets clos ». En février 1998, suivant l'imploration de sa sœur cadette, il accepte l'internement en clinique psychiatrique pour y subir un « sevrage ardu, douloureux et vital ».

À sa sortie, « il crée avec sa mère une société de sécurité et de gardiennage » qui connaîtra le succès. Malgré cette réalisation d'un statut de gardien, l'idée du vol continue à s'imposer. S. Matton identifie alors deux éléments déclencheur de la décision d'agir :

- D'abord, sa rencontre avec Christelle, qui deviendra son épouse et la mère de ses deux enfants. En août 1998, un ami entrepreneur de soixante-six ans a pris Patrick sous son aile. Son statut d'ancien militaire dans les paras, ayant combattu en Algérie contribue à la figure paternelle qu'il incarne pour Patrick, d'autant qu'il a aussi une vie familiale difficile. Rapidement, ils deviennent très proches, à titre personnel et professionnel. C'est cet homme, qui ouvre toutes les portes à Patrick, qui lui présente aussi Christelle. « Sans doute lui fallait-il cet optimisme soudain, cet élan joyeux pour consolider l'audace nécessaire à tout passage à l'acte », suppose S. Matton.
- Le deuxième élément déclencheur est l'effacement des images de la famille. Quatre ans après sa libération, Patrick demande à sa mère des photos de son père et de la famille. Mais celle-ci, juste après le décès de son mari, a quitté la maison sans rien emporter, de sorte que tout a disparu. « Patrick en voudra à sa mère comme d'une trahison ». Mais au-delà, la privation de ces images « l'a plongé dans un grand désarroi, une solitude glacée ». Et « l'Enfant s'est insurgé avec Patrick ».

C'est alors qu'il prend la décision du vol. Et ce désir de l'avoir, puis cette décision suffisent à transformer Patrick : il « en a conscience, s'approprier L'Enfant changera sa vie »[299]. Alors à vingt-huit ans, en mai 1999, ayant retrouvé santé, énergie, et « un corps qui lui ressemble », l'idée devient concrète.

[298] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 8
[299] *Ibidem*

> « Ma vie était sans intérêt, donc j'ai pensé que... peut-être faire quelque chose de grand et de me l'approprier, et la machine a commencé à être lancée. J'ai échafaudé un plan en deux mois. Je ne pouvais pas faire autrement que de le faire où il y avait beaucoup de bruit. Les alarmes allaient se déclencher. Donc on arrivait le quatorze juillet ; il y avait un feu d'artifices le quatorze et le défilé militaire le treize. J'ai choisi le treize parce que le quatorze était férié. Je suis allé au syndicat d'initiative de Draguignan prendre un programme des manifestations, et là je savais qu'à 22h50 les hélicoptères et les blindés allaient passer. Donc dans le brouhaha, personne ne m'aurait entendu »[300].

P. Vialaneix s'engage en effet dans la réalisation de son idée et procède à une importante préparation du vol, pendant laquelle il se répète : « *Je le veux* », « voir l'Enfant tous les jours, de lui parler et de l'entendre, quand bon lui semblera, en un rituel émouvant pour eux deux »[301].

Il se rend au musée pour un repérage, notamment pour étudier le système de sécurité. Au-delà du constat du piètre mécanisme, lorsqu'il voit l'enfant, c'est un point de certitude qui se présente : « Je le veux, je le peux, je vais le faire »[302]. Il se sent appelé par le tableau qui l'attendait[303]. Tout en discutant et plaisantant avec l'enfant[304], il repère alors le fonctionnement, l'armoire où il pourra se cacher quelques heures, … Il conçoit son plan. Dernier repérage en juin. Puis il s'organise pour disposer de quinze jours de congés et s'isoler pour répéter, mais aussi pour se préparer à devenir le gardien de l'œuvre à son tour. Le treize juillet suivant, tout est prévu : le matériel est acheté, y compris ce qu'il faut pour brouiller les pistes après coup. Une plaquette de Xanax[305] dans le sac. Ses cheveux sont teints. Patrick a peu dormi, il est rapidement prêt. Il se gare sur la parking du Tribunal à cinquante mètres du musée de Draguignan, et va boire un verre : « « Il fallait que j'aie du courage »[306]. À l'aide d'une canne orthopédique de son cru, il sectionne l'alarme extérieure, en un geste maintes fois répété. Une énorme gerbe d'étincelles le surprend, mais personne ne le repère et il n'est pas blessé. Il voit là, dans l'échange constant avec l'enfant, un signe d'encouragement. Il est trois heures quand il rentre dans le musée ; le tableau est là qui l'attend. Sa vision submerge Patrick d'émotion : « une joie inconnue »[307].

---

[300] Émission « Trésors volés », *op. cit.*
[301] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 8
[302] *Ibidem*
[303] *Ibid.,* partie 1, chapitre 3
[304] *Ibid.,* partie 1, chapitre 8
[305] *Ibid.,* partie 1, chapitre 1
[306] Émission « Trésors volés », *op. cit.*
[307] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 3

« Viens me chercher », entend-il. Comme prévu, il veut se laisser enfermer dans le musée en fin d'après-midi, mais une opportunité se présente : l'armoire est accessible dès à présent. « Je me suis jeté, j'ai fermé la porte et la première étape était passée »[308]. En effet, le tableau le confirme : « un peu d'improvisation vécue sans angoisse permettrait aussi d'apprécier la part du destin, la bonne fortune à s'approprier un Rembrandt »[309]. L'attente est longue dans cette nouvelle bulle, d'abord jusqu'à dix-neuf heures trente, heure de fermeture, puis jusqu'à environ vingt et une heures quinze, heure à laquelle il s'autorise à sortir, d'autant que l'étagère de l'armoire sur laquelle il est périlleusement assis cèdera en milieu de parcours. « Six heures dans l'armoire, ça a été dur »[310], mais un petit trou lui permet de respirer. Une fois sorti, il constate qu'une porte est protégée d'une grille métallique. Après l'émotion liée à la découverte de cet imprévu, il se calme, observe, et comprend comment déjouer le piège. « Tu vois, c'est simple, viens me chercher »[311]. Reste à attendre vingt-deux heures cinquante et le passage des hélicoptères du défilé dont le bruit couvrira les coups qu'il portera avec un marteau pour briser la vitre qui protège le tableau. Tout au long de l'opération, Patrick oscille entre moments d'angoisse, d'exaltation et de calme, voire même de plaisanterie avec l'enfant. Aucune alarme ne fonctionne ; seule celle disposée derrière le tableau se déclenche au moment où il le décroche. « Il est venu, comme une offrande »[312], dira Patrick. À partir de cet instant, sa fuite se déroule comme prévu, sans encombre ; il tente de rester calme malgré son mouvement intérieur. Dans sa voiture, « flot de paroles », « gratitude infinie », « extase à partager. Mots de passion, rires retenus »[313]. Et arrivé chez lui, il pousse un cri de soulagement. « Enfin, je l'avais. C'était magnifique, et là l'euphorie a commencé et elle ne s'est pas arrêtée pendant cinq-six heures »[314]. Dans sa chambre, il pose la tableau sur une commode, joue avec les lumières, fait vivre les effets de clair-obscur. « Je l'ai regardé, je l'ai espionné. J'ai essayé de lui parler, il ne m'a pas répondu. On s'est pris en photo tous les deux »[315], ce dont le polaroïd suivant atteste :

---

[308] Émission « Trésors volés », *op. cit.*
[309] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 3
[310] Émission « Trésors volés », *op. cit.*
[311] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 7
[312] Émission « Trésors volés », *op. cit.*
[313] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 9
[314] Émission « Trésors volés », *op. cit.*
[315] *Ibidem*



316

« Oh, c'était un moment super ! Alors à ce moment-là, j'ai dit wahou ! Qu'est-ce que tu as fait ? C'est à ce moment simple, que j'ai fait wahou, tu as volé un tableau de Rembrandt dans un musée quand même »[317]. Il vit en effet un long moment d'euphorie. « La première nuit ne sera qu'une longue et exubérante exaltation »[318].

À suivre, plusieurs sentiments se distinguent :

- La présence physique du tableau change tout :

> « Comme si l'air, plus fluide, se déplaçait sans résistance dans une harmonie nouvelle, la lumière tamisée, les ombres sans danger. Aucune urgence à se précipiter pour le contempler, désormais Patrick est libre de le faire quand bon lui semble. Au contraire, en retarder le moment lui est agréable. Jusqu'à ce que l'attente, douloureuse, devienne insupportable. Jour après jour, il expérimentera cette nouvelle sensation, violente et jubilatoire : plus l'attente est longue, plus l'extase sera forte »[319].

[316] « Patrick Vialaneix became so obsessed with Rembrandt painting that he stole it and kept it hidden for 15 years », http://nationalpost.com/news/patrick-vialaneix-became-so-obsessed-with-rembrandt-painting-that-he-stole-it-and-kept-it-hidden-for-15-years

[317] Émission « Trésors volés », *op. cit.*

[318] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 2, chapitre 1

[319] *Ibidem*

- L'acte le renforce : « je me suis senti plus fort, ouais, je me suis senti grandir et j'avais enfin accompli quelque chose »[320]. Ainsi, « depuis qu'il a commis le geste héroïque absolu, Patrick n'est plus le même. Il l'avait prédit, c'est à présent une certitude : jamais plus il ne sera celui d'avant. Mais bien le roi du monde ! »[321]. Désormais, « il offr[ira] aux autres une image d'un être heureux »[322].
- Une seule chose devient prioritaire et polarisera l'ensemble de sa vie désormais : être le bon gardien qui assure la protection du tableau ; « ne jamais rien faire qui puisse lui nuire »[323]. Ainsi, les mêmes gestes se répètent-ils : fermer les verrous, se saisir du tableau à l'envers, reculer jusqu'au lit, … « Chaque geste procède du rituel, de même que l'incantation, presque inaudible – prière et semonces mêlées »[324].
- C'est alors qu'il peut s'adonner à des moments de jubilation intense, dans la contemplation du tableau.

C'est seulement après trente-six heures qu'il parvient à se coucher, en ayant rangé le tableau, pour sa sécurité. Dans un premier temps, il pense que la police va venir l'arrêter, mais ce n'est pas le cas. Le vol, s'il apparaît l'œuvre d'un amateur aux enquêteurs, restera non résolu par les autorités. Si son oubli dans le musée du marteau qu'il a utilisé l'inquiète un temps au regard de ses empreintes qui auraient pu être relevées pendant son incarcération, rapidement, cela s'estompe. La vie reprend, même si tout a changé.

La presse s'est fait échos du vol. À son retour au travail, Patrick entend donc les commentaires des uns et des autres, entre réprobation et admiration. Il acquiesce, sans rien dévoiler. « Tu as vu ce cambriolage à Draguignan ? Ils sont forts, quand même, voler un Rembrandt ! »[325]. Cette reconnaissance indirecte de son acte contribue à le valoriser, il « se voit lui-même intrépide et courageux dans son miroir », il prend confiance au travers de son nouveau statut du « voleur du Rembrandt »[326], il commence à s'aimer et à aimer la vie. Il voit son entourage le regarder différemment. Le quinze juillet, c'est donc un homme « très sûr de lui, très positif, très protecteur,

[320] Émission « Trésors volés », *op. cit.*
[321] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 2, chapitre 1
[322] Émission « Trésors volés », *op. cit.*
[323] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 2, chapitre 1
[324] *Ibidem*
[325] *Ibid.*
[326] *Ibid.*

très enthousiaste »[327] qui retrouve Christelle, qu'il a rencontrée par le biais de son ami entrepreneur. La vie de Patrick, pendant trois mois, est alors emplie de fêtes, de loisirs, des moments passés avec Christelle, et de ceux passés avec le tableau. Il a en effet un besoin viscéral de le voir, leurs longues heures d'intimité étant « nécessaires à son bien-être, à sa respiration »[328] : ces « moments d'exaltation, ces instants de transe », le « régénère[nt] »[329]. Il se transforme au contact du tableau : « sa perception de l'espace, des objets, du silence, de sa respiration »[330]. Désormais, « seule sa relation avec L'Enfant lui importe »[331]. L'attente de la rencontre est jubilatoire ; il la fait durer. Le voyant ainsi quotidiennement, Patrick ne ressent plus le même besoin de se confier à lui[332] : les échanges sont « moins personnels, moins liés à des sensations immédiates et quotidiennes »[333]. Autre changement : son intérêt, d'abord sur l'enfant, puis sur le peintre, s'oriente petit à petit sur le tableau lui-même : « ce qui le fascine à présent, c'est sa seule lumière – cet éclat devant lequel il s'abandonne, qui l'absorbe tout en le vivifiant. À son tour, le tableau le met en lumière »[334].

> « Dans les mois et les années futures, privé de la solitude nécessaire ou pressé par le temps, il se contentera parfois de ce seul frisson, qui agit sur lui tel un choc électrique : toucher le paquet, le palper, le soulever légèrement et le soupeser, vérifier sa présence par le même poids toujours et la chaleur qui se propage alors, le faire entrer en lui par cette simple relation secrète et tangible, absolument charnelle. Mais durant les trois premiers mois de leur vie commune, c'est en totale liberté que, tous les jours, il fera respirer à L'Enfant le même air que lui, pour partager et le vénérer, mais aussi pour l'aérer – car ce geste est d'évidence crucial pour sa conservation »[335]

La vie s'organise ainsi autour de ce qui se présente comme une addiction particulièrement pressante. Seule la sortie, début septembre, du film de Charles Matton, *Rembrandt*, perturbe Patrick lorsqu'il voit l'affiche sur le bord de la route[336]. Est-ce que cela pourrait relancer l'enquête ? Patrick ne verra ce film que sept ans

---

[327] Émission « Trésors volés », *op. cit.*
[328] Sylvie Matton, *op. cit.*, partie 2, chapitre 2
[329] *Ibidem*, partie 2, chapitre 1
[330] *Ibid.*, partie 2, chapitre 2
[331] *Ibid.*
[332] *Ibid.*
[333] *Ibid.*
[334] *Ibid.*
[335] Sylvie Matton, *op. cit.*, partie 2, chapitre 1
[336] *Ibidem*

plus tard, et celui-ci deviendra alors un substitut au tableau, lorsqu'il ne pourra le voir directement[337]. Mais généralement, Patrick aère le tableau et s'assure de sa conservation : désormais, il en est le gardien, lourde responsabilité qui dans le même temps qu'elle l'harasse, le constitue.

Parallèlement, le lien avec Christelle continue de se tisser. C'est le décès brutal de l'homme qui les a présentés qui précipitera leur relation. Foudroyé par une crise cardiaque, c'est l'ami avec qui il partageait sa nouvelle joie de vivre, la figure paternelle et idéale, aussi bien que l'employeur qui lui dessinait un bel avenir professionnel[338], que perd Patrick. Cette annonce est un véritable choc. Il est terrassé par le chagrin. Ne pouvant alors retrouver un travail, c'est à ce moment-là que, à l'appui de Christelle, il fait valoir sa pension d'adulte handicapé. Par ailleurs, Christelle se trouve sans logement, puisqu'expulsée de celui que leur ami commun lui louait. C'est pourquoi Patrick lui propose de s'installer chez lui. « Ça va marcher, si on est francs »[339], lui intime-t-il. C'est pourtant lui qui, pendant les quinze années suivantes cachera à sa compagne l'existence du tableau : « Je n'ai jamais été tenté de lui en parler, non. Ça aurait peut-être détruit des choses, des sentiments »[340]. Il rentre alors « dans une relation clandestine » avec le tableau. « Ça a été mon grand mensonge », dira-t-il. Il le sort brièvement de sa cache lorsqu'il est seul : « Nos rencontres étaient plus brèves, mais plus passionnées, plus passionnées ». À partir de l'installation de sa compagne chez lui, la vie de Patrick change encore : « La présence de Christelle est une joie et un déchirement »[341], insensiblement, son secret qui était sa liberté absolue, devient une ombre sur sa vie[342]. La clandestinité s'installe : lorsque Christelle s'absente, il s'occupe du tableau comme d'un enfant, et « chaque fois, la même sensation l'étreint, plus forte à chaque épaisseur [d'emballage], la même pulsation bat dans ses tempes. Un trouble passionnel, un shoot d'adrénaline »[343].

Le 18 mars 2000, le couple visite l'exposition des dessins et gravures de Rembrandt au Louvre. C'est là, devant ces œuvres originales, que Patrick s'adresse de nouveau au peintre, alors qu'il le faisait moins les derniers temps. Il lui adresse d'une part son

[337] Sylvie Matton, *op. cit.*, partie 2, chapitre 1
[338] *Ibidem*, partie 2, chapitre 2
[339] *Ibidem*
[340] Émission « Trésors volés », *op. cit.*
[341] Sylvie Matton, *op. cit.*, partie 2, chapitre 2
[342] *Ibidem*
[343] *Ibid.*

respect, d'autre part « ses angoisses et les remords à la pensée de l'Enfant délaissé »[344] pendant le séjour parisien. Puis, devant tous les visiteurs venus rendre hommage au peintre, il vit un moment de gloire : toutes ces personnes venues visiter l'exposition aimaient le peintre et donc, l'aimaient lui aussi, qui possédait et partageait la plus grande intimité avec l'une de ses œuvres. « Les larmes aux yeux, nourri de "sensations célestes" et de "sentiments passionnés", [il] march[e] dans "la crainte de tomber" entre les tableaux »[345].

Au printemps 2000, le couple déménage pour un appartement plus grand. Patrick est obnubilé par l'Enfant. Il s'arrange, non sans angoisse, pour que Christelle ne voit pas le paquet, puis finit par lui expliquer qu'il s'agit d'un tableau de son père peint par sa mère[346]. Ainsi n'ira-t-elle pas voir ce qu'il y a dedans. Il l'installe, avec force protections, dans le dressing de leur chambre.

La santé de Patrick s'améliore, son traitement est de nouveau abaissé. Reste des douleurs dans le dos et celles liées à ce qui est alors diagnostiqué comme ulcère, et qu'il traite à grandes doses d'antispasmodique. Il reprend le sport. Le couple profite des week-ends pour des balades ou des visites à la famille de Patrick – même s'il faut être rentré pour le soir. Pendant que Christelle travaille, le rituel, long et immuable se met en place, jusqu'à l'extase où il avoue au tableau « ses sentiments, et combien il le respecte »[347]. Patrick conçoit parfaitement l'emprise du tableau et l'effet, y compris de corps, qu'il génère chez lui. Il décide alors de diminuer le temps passé ensemble, tout en sachant que plus il attendra, plus la transe sera intense.

À l'automne 2000, Christelle est enceinte[348]. Au retour d'une visite chez la mère de Patrick, le couple retrouve l'appartement dévasté par un cambriolage. Patrick, paniqué, se rue vers le tableau. « Ma première direction a été vraiment de dire : est-ce que tu es là, est-ce que tu es encore là ? Je suis rentré, j'ai été directement dans l'armoire, voir s'il était toujours là »[349]. Soulagement, malgré les dégâts dans le logement. « C'est bon, ça va, on s'en sort bien, ils nous ont volé que la télé, la hifi, … »[350], dira-t-il à Christelle, pour constater pour lui-même : « Ils sont passés à

[344] Sylvie Matton, *op. cit*., partie 2, chapitre 2
[345] *Ibidem*
[346] Émission « Trésors volés », *op. cit.*
[347] Sylvie Matton, op. cit., partie 2, chapitre 3
[348] *Ibidem*
[349] Émission « Trésors volés », *op. cit.*
[350] *Ibidem*

côté d'un Rembrandt ! »[351]. Pourtant quelque chose se brise à ce moment-là, en lien avec sa fonction de « gardien » : il a failli à sa mission, il a mis l'Enfant en danger. Il mettra donc toute son énergie à mieux protéger le tableau. La méfiance se répand. Il ira jusqu'à dormir sur le canapé, une bombe lacrymogène à portée de main, pour empêcher toute intrusion. Bref, il faudra déménager de nouveau, mais Christelle, enceinte, le fait patienter. La naissance de Robin, le premier fils du couple, approche. Il arrive début août. Pour supporter la séparation avec le tableau, Patrick garde une reproduction à portée. La naissance est un bouleversement, mais qui n'affecte pas la relation avec le tableau.

Trois semaines après celle-ci, c'est au tour de la moto de Patrick de disparaître – un vol de trop, qui rend le déménagement indispensable. Ils trouvent une maison à louer dans une autre région, très isolée « en pleine campagne, dans une ancienne maison »[352]. Ils déménagent fin octobre, avec les mêmes précautions que la dernière fois. Le tableau est emballé dans une couverture chauffante, sensée le protéger des changements de température, de l'humidité et des bactéries. Une fois installés, la priorité est au tableau. Patrick ne s'autorise plus à s'éloigner de la maison ; il reste à portée de vue[353], prétextant parfois des maux de tête auprès de Christelle.

> « Le nouveau cérémonial. Il extrait L'Enfant de l'armoire puis de son armure de PVC. Pose le paquetage sur un drap. Il décolle certaines bandes de scotch, suffisantes pour le libérer de sa protection de cuivre et laine, du drap de coton, du papier journal enfin, prenant tout son temps entre chaque épaisseur, retenant son souffle. Les tempes battantes, il s'assied deux minutes sur le lit à côté du tableau, le temps que le malaise se dissipe. Puis, dans l'espace de cette vaste chambre, place L'Enfant sur la commode. Il peut enfin le retrouver, lui faire savoir qu'il lui a tant manqué. Le contempler, partager, s'engriser »[354].

Prise de poids importante, profonde fatigue, vives douleurs, sentiment d'extrême vulnérabilité, vigilance absolue : le tableau pourrait soit disparaître par vol, soit se détériorer. Voilà le quotidien de Patrick qui s'organise autour de ses « trois heures enfermé avec L'Enfant, dans leur bulle commune – en transe avec lui »[355], à faire jouer les lumières sur le tableau. Le reste du temps, il s'emploie à entretenir sa maison.

---

[351] Émission « Trésors volés », *op. cit.*
[352] *Ibidem*
[353] Sylvie Matton, op. cit., partie 2, chapitre 3
[354] *Ibidem*
[355] *Ibid.*

En mars, pour la première fois, il voit l'enfant différemment :

> « Jamais il n'a remarqué auparavant que le garçon à la bulle ressemble si peu à un enfant du XVII[e] hollandais »[356]. « Qui l'a contraint, et pour quelles raisons d'adulte, à poser des heures face au peintre et son chevalet ? Qui l'a ainsi grimé, si jeune, avec sa mise apprêtée »[357]. « La tristesse de son double était bien celle de Patrick. Irrémédiablement, puisque le destin de l'homme veut qu'il traverse l'enfance. Y demeurer pour l'éternité ne fut pas le choix de L'Enfant »[358].

Le lendemain, alors qu'il restaure une vieille horloge, Patrick voit le bois se dissoudre dans sa main[359] sous l'effet de termites. En proie à une immense panique, considérant d'emblée que l'ensemble de sa maison est infestée, il en inspecte chaque recoin, puis c'est au tour du tableau. Il vivra alors le cauchemar de voir le tableau s'effriter sous l'effet des insectes. « J'ai eu peur pour le tableau, que le tableau disparaisse sous mes doigts quand je le prenais »[360]. Le cérémonial de protection de la toile évolue[361]. Les vérifications se multiplient. Il faut encore déménager. Le couple obtient de la mairie une nouvelle location. Nouveau déménagement. Nouvelle installation du tableau. Patrick est épuisé. Il souffre énormément de douleurs qui lui bloquent parfois le dos. Il a de nouveau pris du poids. Dans la nouvelle maison, la confiance revient. « Il se sent de nouveau digne de sa mission, peut relever la tête, respirer »[362]. Christelle, qui passe parfois le week-end dans sa famille, le laisse retrouver des moments de liberté avec le tableau. Patrick gère les moments de malaise généré par le contact du tableau, en le recouvrant parfois de journal, mais il s'adonne aussi à « des expériences intenses, sans modération »[363]. « Les épreuves de résistance à la tentation – de la durée de sa patience qui s'étire, toujours plus longue, à l'émotion qui chavire en proportion – testent son mental autant que son physique »[364].

Parallèlement, Patrick renoue avec le sport et retrouve ainsi un peu de vie sociale[365] : il entraîne les jeunes du club de football local et s'apprête à passer ses

---

[356] Sylvie Matton, op. cit., partie 2, chapitre 3
[357] *Ibidem*, partie 2, chapitre 3
[358] *Ibid.*
[359] *Ibid.*
[360] Émission « Trésors volés », *op. cit.*
[361] Sylvie Matton, op. cit., partie 2, chapitre 3
[362] *Ibidem*, partie 2, chapitre 4
[363] *Ibid.*
[364] *Ibid.*
[365] *Ibid.*

diplômes d'éducateur fédéral[366]. La douleur dorsale s'atténue. En 2005, le couple se marie. Pour leur voyage de noces, Patrick accepte de passer cinq jours à Amsterdam. Ce sera à l'été 2006. Première rencontre avec le peintre : sa maison sur la Breestraat[367].

> « Ému et silencieux, respirant le même air que le peintre, Patrick le voit se déplaçant dans chaque pièce ; il est seul à percevoir les sons qui résonnent dans les profondeurs de la maison, les rires des servantes et des élèves de l'atelier, la faconde bienveillante de Rembrandt ; le seul à sentir les fortes odeurs de pieds de veau et de harengs dans la cuisine, le térébinthe et la colle de peau dans l'atelier »[368].

L'osmose avec le peintre est totale : le séjour est donc serein et léger. Pourtant, au retour, après une inspection minutieuse du tableau, il perçoit l'oxydation d'une semence – cette pointe à tige court – sur la tranche du châssis : « les clous, les cimaises se sont retrouvées vers de gris »[369]. À partir de là, s'insinue en lui l'idée qu'il peut être responsable d'une dégradation du tableau. Nouveau sentiment d'indignité. Nouvelle certitude : sa maison est humide et sent la moisissure[370]. Il en trouve la cause : elle se trouve à « cent mètres à peine d'un affluent de la Garonne »[371]. Et la putréfaction, qui concerne d'abord la maison, l'envahit lui aussi : « Et ne serait-ce pas cette saturation, coupable de pourriture et de putréfaction, qui le ronge lui aussi, qui le fatigue tant ? »[372]. C'est le même jour que Patrick s'aperçoit que ni l'Enfant ni Rembrandt ne lui répondent plus. Il en déduit que son séjour à Amsterdam leur est apparu comme une trahison[373]. Patrick souhaite donc déménager une nouvelle fois. Christelle, qui ne sent pas l'humidité, et lasse de tous ces changements tandis que leur fils est encore bébé, ne voit pas l'urgence. C'est alors que Patrick s'isole et renforce l'aération du tableau à deux fois par jour. « Sauver L'Enfant de l'humidité et de la corrosion est l'objectif de chaque journée »[374]. La douleur dorsale est épuisante.

Quelques mois plus tard, énième déménagement, pour une maison récente, isolée,

---

[366] Sylvie Matton, op. cit., partie 2, chapitre 4
[367] *Ibidem*
[368] *Ibid.*
[369] Émission « Trésors volés », *op. cit.*
[370] Sylvie Matton, op. cit., partie 2, chapitre 4
[371] *Ibidem*
[372] *Ibid.*
[373] *Ibid.*
[374] *Ibid.*

sans humidité, sans termite, … « C'est dans cette maison que nous avons eu notre second fils »[375], témoigne Christelle, mais c'est aussi le lieu où les préoccupations de Patrick ont « pris le dessus sur toutes nos activités familiales ». En effet, il a l'idée que « s'il n'est plus pris en faute, L'Enfant et le peintre ne l'agoniront plus de reproches muets »[376]. Ses efforts redoublent alors pour imaginer les dangers et les déjouer. Il patrouille le soir autour de sa maison, suit une voiture à l'occasion. Il procède à une surveillance permanente, à l'intérieur comme à l'extérieur de la maison. Un jour, il trouve son chat, confortablement installé sur la couverture qui entoure le tableau. Il faudra faire encore plus attention ! Et voilà l'automne, et ses cueilleurs de champignons : « les voitures vont et viennent, peu nombreuses, mais toutes lui sont suspectes ». Plus largement encore, tout fait signe à Patrick : « Les fougères, mordorées et sèches, semblent attendre, elles aussi, on ne sait quoi ». Puis il imagine que la forêt qui les entoure présente à son tour le risque de s'enflammer.

> « Le temps de l'échange et de la contemplation est révolu ». « Quand, après un sourire complice et nostalgique au Rembrandt posé sur le chevalet, Patrick sent la douleur monter en lui ; quand, plié en deux, il attend que lentement elle se dissolve pour respirer à nouveau, le seul mot qu'il prononce alors est "pardon" »[377].

Patrick va de plus en plus mal, son épouse s'en inquiète, le couple se querelle. Les malaises se répètent jusqu'à ce qu'un médecin appelé en urgence diagnostique un « calcul vésiculaire développé en pancréatite ». S'ensuivent dix jours d'hospitalisation, puis un retour au domicile avant une opération prévue en septembre. Durant cette période, il ne se confie plus à l'enfant sur ses difficultés. Il se demande en effet si ces plaintes anciennes n'ont pas affecté le tableau. Si sa santé physique est sous contrôle, la persécution ne s'apaise pas. La sonnerie du téléphone, le fait de quitter sa maison, le risque de court-circuit puis d'incendie… Tout devient insupportable et toutes les démarches de vérification et de pare-angoisse qui se développent compulsivement n'y suffisent pas.

L'opération arrive, et ne se passe pas bien. P. Vialaneix fait l'objet d'un incident chirurgical qui donnera lieu à d'effroyables douleurs liées à un épanchement de bile

[375] Émission « Trésors volés », *op. cit.*
[376] Sylvie Matton, op. cit., partie 2, chapitre 5
[377] *Ibidem*

dans l'abdomen. « Dans ses délires sous morphine, Patrick croit que la douleur dans le ventre est un rat domestique qui le ronge ». Il est donc placé en coma artificiel pendant quinze jours. À son réveil : une semaine d'hallucinations où il se voit dans « un routier », avec « des rats au sol ». Lorsqu'il recouvre ses esprits, il s'inquiète d'avoir parlé du tableau. Suivront encore « trois semaines en réanimation dans l'unité de chirurgie digestive, puis en chambre pour le suivi », et enfin « une nouvelle opération prévue cinq mois plus tard à Bordeaux ». Patrick doit annuler sa formation, mais surtout, il se sait « possédé par des pensées qui ne sont pas les siennes » : « L'Enfant séducteur, son Jiminy Cricket, serait-il un mauvais génie ? », se demande-t-il sous la plume de S. Matton. Pour chasser cette idée, il se répète : « L'Enfant n'est qu'amour », mais se demande également si « avant le danger de trop, le moment de la séparation [ne serait pas] venu »[378]. Il en vient à la certitude qu'il est temps. Il ne peut plus conserver l'Enfant. Il le restituera donc dès qu'il ira mieux. D'ici là, chaque fois qu'il le verra sera comme un adieu. Il continue à le voir s'altérer, même lorsqu'il reste avec lui en permanence. L'auto-accusation est constante : il s'est trompé en pensant pouvoir garder le tableau. Voir l'enfant est désormais synonyme d'accablement. « Ma vie va vite asphyxier, ma vie est terminée. Pendant ces quinze ans, je n'ai fait que l'admirer, que l'adorer, le chérir. Et là, la décision a été prise et je devais le rendre »[379].

La question devient dès lors celle de savoir comment le restituer. « Se présenter au musée avec le tableau dans les mains en disant : je suis le voleur du Rembrandt, c'était difficile. Comment rendre un Rembrandt ? Je ne sais pas. Ce n'est pas écrit »[380], souligne-t-il. « De la même manière qu'on n'abandonne pas son enfant devant la porte du couvent, il est impensable pour lui de laisser là le tableau à la vue de tout le monde. Il pourrait lui arriver quelque chose. Et puis, il a peur, il a peur parce qu'il sait qu'il l'a volé »[381], indique son avocate. C'est alors qu'il se confie à un ami qui lui parle d'assureurs qui reprennent des tableaux volés, en une démarche tout à fait officielle. Contact est pris. On lui promet une indemnisation de 40.000 euros. « Mon choix a été rapide. Je voulais qu'il retourne au musée »[382]. L'échange a

[378] Sylvie Matton, op. cit., partie 2, chapitre 5
[379] Émission « Trésors volés », *op. cit.*
[380] *Ibidem*
[381] *Ibid.*
[382] *Ibid.*

lieu. « C'était la fin de l'histoire, le début d'une nouvelle vie »[383]. Mais l'assureur et l'ami, associés escrocs, se feront arrêter et le tableau sera récupéré par les autorités qui étaient à l'affût.

P. Vialaneix n'aurait jamais été inquiété s'il ne s'était pas manifesté. Or le 19 mars, il apprend dans la presse l'arrestation des deux receleurs. « J'ai eu une grande peur, des sueurs, même des vertiges en disant : je me suis planté, j'ai fait une erreur. J'étais le voleur du Rembrandt, le seul voleur. Il fallait prendre une décision ». « Je pensais obligatoirement aller en prison, c'était certain »[384]. Patrick consulte un avocat et prend la décision de se rendre. Il informe Christelle de la situation, lui parlant du tableau et du vol pour la première fois : « ça a été le moment le plus douloureux pour la famille, pour ma femme, pour mes enfants, qu'on ait eu à affronter »[385], mais cela permet à Christelle de resituer les événements passés au regard de cette nouvelle donne. Puis il se rend à la police où il sera entendu pendant six heures. À sa grande surprise, il est libéré : il y avait prescription pour le vol. Reste seulement le recel, l'association de malfaiteurs et le blanchiment d'argent dont il est soupçonné. Il est donc mis en examen[386].

Après avoir rendu le tableau, Patrick témoigne qu'il se sent « mieux, libéré. J'ai été le gardien pendant quinze ans, vraiment, j'en ai souffert »[387]. Pour autant, « ça a été très difficile, vraiment très difficile de l'abandonner. Maintenant, il me manque, oui »[388].

Patrick entreprend alors de raconter son histoire, celle de l'Enfant, à qui veut l'entendre : à S. Matton, mais aussi à la radio et à la télévision – Europe 1[389], itélé –, au journal *Le Monde*, … quasiment avec les mêmes termes à chaque fois : « on s'est rencontrés », « je me suis senti grandi », « je suis devenu parano », « je ne voulais plus sortir pour le garder »… et surtout : « j'étais son gardien » ; et la transformation de la joie du départ en fardeau. Il apprécie même l'idée que son histoire fasse l'objet d'un livre.

Et puis, quelques semaines après, en janvier 2015, P. Vialaneix décède brutalement d'un arrêt cardiaque à quarante quatre ans. Son épouse témoigne : « L'enfant à la

[383] Émission « Trésors volés », *op. cit.*
[384] Interview de Patrick Vialaneix à Europe 1, https://www.youtube.com/watch?v=Wnenk3PkYAw
[385] Émission « Trésors volés », *op. cit.*
[386] Anthony Verdot-Belaval, « Le voleur du Rembrandt mis en examen », *op. cit.*
[387] Interview de Patrick Vialaneix à Europe 1, *op. cit.*
[388] *Ibidem*
[389] *Ibid.*

bulle de savon et Patrick, à un moment donné, n'ont fait qu'un. Il l'a rendu et du moment qu'il l'a rendu, c'est Patrick qui est parti »[390].

4.2. Abord psychopathologique classique

Après ce récit composé à partir des différents témoignages de l'intéressé, nous proposons maintenant une lecture clinique classique, pas à pas. Si la réalité du contexte familial attire l'attention, l'important nous semble d'identifier ce que P. Vialaneix en déduit et la manière dont il s'y inscrit. Il témoigne d'un environnement sans parole, dans lequel les événements dramatiques qu'il traverse ne sont inscrits dans aucune trame qui permette l'advenue d'un sens et la sublimation des affects. Son père, qui oscille entre l'impératif de dresser son fils selon les règles militaires qu'il a lui-même connues, et le souhait d'établir une filiation virile, présente des crises de violence aiguë pendant lesquelles il confronte ses proches à ses attitudes brutales et ses propos extrêmement crus, sans qu'aucun voile ne vienne jamais les recouvrir. Ainsi, Patrick, son seul garçon, n'est-il introduit ni à la loi, ni au désir. Il subit les exigences paternelles aussi soudaines qu'insensées, et comprend qu'un enfant doit se conformer, puisqu'il est l'objet sur lequel le père a droit de vie ou de mort. Le risque est d'ailleurs bien réel à plusieurs reprises. Sa mère, elle, ne parvient pas véritablement à protéger ses enfants. Orientée vers sa propre survie, elle se réfugie dans la peinture. Patrick s'emploie donc à respecter les règles de ce père despotique, sans limite aucune, qui ont, pour lui, valeur de lois universelles. Sa seule idée, y compris dans des situations dramatiques comme lorsqu'il se fait atrocement molester par un voisin, est de ne pas incarner ce qui va déclencher la fureur de ce père, et de ne pas susciter sa déception. L'enfant se situe donc comme l'objet de ce père, lui-même en place d'idéal, objet cause du pire. À l'appui du discours de sa mère, il explique les sévices exercés par son père par les souffrances qu'il a vécues, et se forge l'idée qu'en l'écoutant, il parviendra à le délester d'une part de son tourment. La relation se révèle donc tout à fait en miroir, qui l'amène à considérer la possibilité d'un mécanisme de vases communicants concernant la souffrance : celle de son père peut devenir sienne. Une pente mélancolique se dessine déjà là avec une propension sacrificielle : l'enfant

[390] Émission « Trésors volés », *op. cit.*

pourrait prendre la souffrance à sa charge. Patrick se situe ainsi en attente d'une reconnaissance de la part de ce père, qu'il n'obtiendra jamais. C'est dans ce cadre que, pour faire face au détachement de son image, et à défaut d'inscription de ce qui constitue sa singularité et donc de ce qui serait apte à le représenter pour un autre signifiant, il met en place plusieurs mécanismes :

✓ **Les bulles**

Il y a d'abord ce qui se présente de prime abord comme un moyen de protection au regard de ce qui se passe dans la réalité. L'enfant, puis l'adulte se réfugie dans des petits endroits où il se sent mieux sécurisé. Mais il semble bien que la fonction de ces « coques protectrices » aille bien au-delà que de répondre à un danger immédiat du quotidien. Sans avoir l'idée de donner plus de poids que nécessaire au terme de « bulle », qui est mis en avant par S. Matton plus que par P. Vialaneix lui-même, force est de constater que l'alcôve de la première maison, puis tous les lieux dans lesquels il se love successivement, jusqu'à la cellule de la maison d'arrêt où il demande à être enfermé pour apaiser un état de crise, ont une fonction bien spécifique. Cette protection s'avère « essentielle, […] interdit la foule et la promiscuité, nécessite un espace qui l'encercle, une protection minimale d'un petit mètre de diamètre, telle une garde rapprochée émanant de lui-même »[391]. En effet, ces endroits semblent contribuer :

- premièrement, à restituer l'intégrité défaillante de son corps en constituant un bord corporel là où l'image du corps se révèle fragile[392],
- et donc consécutivement, à traiter les effets du défaut de capiton, c'est-à-dire à le protéger de l'Autre et à localiser ce qui ne se présente pas seulement comme le bourdonnement du S_1, le « bruit de fond de l'univers humain, "bruissement de lalangue"[393] qui enveloppe[394] le parlêtre »[395], mais qui, chez

[391] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 5
[392] Sophie Marret-Maleval, « Le Voleur de tableau », *op. cit.*, p. 115
[393] Formule empruntée à Rolland Barthes, *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris : Points / Essais, 1993 : « Le bruissement, c'est le bruit de ce qui marche bien. Il s'ensuit ce paradoxe : le bruissement dénote un bruit limite, un bruit impossible, le bruit de ce qui, fonctionnant à la perfection, n'a pas de bruit ; bruire, c'est faire entendre l'évaporation même du bruit : le ténu, le brouillé, le frémissant, sont reçus comme les signes d'une annulation sonore. »
[394] Formule empruntée à Jacques Lacan, « Vers un signifiant nouveau », Ornicar ?, n°17-18, p. 131: « Cet Un est l'ordre signifiant en tant qu'il s'instaure de l'enveloppement par où toute la chaîne subsiste »
[395] Jean-Luc Monnier, « Le rat, le scientifique et *lalangue* », L'a-graphe. L'inconscient et le corps, Revue de l'institut du Champ freudien, Section clinique de Rennes, 2012-2013., p. 141

ce sujet, se révèle comme une semi-extériorité[396], voire « se fai[t] entendre dans le réel »[397] avec le détachement de voix hallucinées.

Sous cet angle, lorsque P. Vialaneix indique concernant la bulle de savon du tableau, qu'elle est « prête à exploser […] comme la vie qui va s'arrêter à un moment donné »[398], le propos résonne dangereusement.

✓ **Les « doubles » : plusieurs identifications imaginaires**

Deuxième mécanisme : il met en place successivement des relations avec une instance qui lui sert de double, de support à son image. Notons que les deux modalités (la bulle et le double) sont nécessaires conjointement : lorsqu'il est en appui sur l'image du chien, il lui est nécessaire de se lover (notamment avec lui) dans de petits espaces ; de même lorsqu'il est dénué de support d'image (lorsqu'il est en prison par exemple), il a besoin de se faire réellement enfermer dans un plus petit endroit pour recouvrer son intégrité psychique. Mais revenons en à ces supports, qui ont varié tout au long de sa vie.

1) Ce sera d'abord **Prince, son chien**, dont la fonction est multiple :

L'enfant s'identifie au chien, et donc au gardien, le chien étant nommé par le père « un vrai chien de *garde* »[399]. Dès lors, l'enfant est le chien. Il soutient sa propre image dans le miroir de l'animal et se love contre son corps, ce qui contribue à restaurer son image, et à localiser le langage, qui, sans cela, l'envahit sur le mode d'échos de la pensée, voire de voix entendues. Le chien constitue un lieu d'adresse intime, à qui il parle comme on se parle à soi-même. La spécificité de cette instance est qu'elle se sonorise en la présence comme en l'absence du chien en question, et qu'elle répond au sujet, ce qui ne provoque ni effet d'énigme ni angoisse chez Patrick. Cela fait en effet partie du montage qui active le mouvement libidinal chez ce sujet. Le décès du chien est donc logiquement un moment de déstabilisation chez l'enfant dont l'image se décroche alors de lui-même – ce qui l'amène à inscrire conjointement leurs deux

[396] Nous empruntons ce terme à Francesca Biagi-Chai, « Sinthome ou suppléance comme réponse au vide », https://psychaanalyse.com/pdf/Sinthome-ou-suppleance%20COMME%20REPONSES%20AU%20VIDE%20(6%20pages%20-%201,4%20mo).pdf, p. 4

[397] Laure Naveau, « Des mercredis soir à Paris sur le Séminaire *Encore* », https://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2010/12/Des-mercredis-soir-8-1.pdf

[398] Émission « Trésors volés », *op. cit.*

[399] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 2

prénoms sur la tombe. L'image se détachant, sa fonction localisatrice cesse d'opérer, de sorte que l'écho se transfère et se multiplie jusqu'à ce que tout l'environnement envahisse bruyamment Patrick sous les espèces du calament qui pousse sur la tombe du chien, puis de tous les calaments, puis de toute la nature alentours : « Patrick se disperse dans le silence de l'Autre, le langage se désarrime », indique S. Marret-Maleval[400].

2) C'est alors que la fonction du chien va se déplacer sur **l'enfant peint par Rembrandt**. Cela se produit trois mois plus tard, au musée, sous l'effet des paroles maternelles dont Patrick se souviendra qu'elles lui indiquaient 1- la lumière du tableau, 2- le regard triste de l'enfant peint, et 3- une ressemblance entre lui et l'enfant du tableau. L'enfant se saisit de l'idéal porté dans le discours maternel. L'objet regard semble alors trouver à se localiser : l'enfant est captivé. À défaut d'être aliéné à sa propre image, il trouve là une autre image pour soutenir la sienne. Ensuite, sa recherche de cette image dans des livres restant vaine, c'est en jouant avec les angles et les lumières, avec les clairs et les obscurs, qu'il retrouvera l'enfant dans le miroir de sa salle de bain. L'image de Patrick est alors équivalente à l'image de l'enfant du tableau, et plus encore, il puise dans « la chair palpitante de l'Enfant »[401], sa propre matière vivante.

Puis, dans une temporalité très brève, outre le fait que Patrick perçoive la vie de l'enfant du tableau, il en conçoit également la volonté de parler. Il en fera dès lors rapidement son nouvel interlocuteur au quotidien, à qui il s'adressera en engageant son corps tout entier, puisqu'il lui parlera, comme au chien, en le regardant par-dessus son épaule. Voilà de nouveau le langage localisé.

Dans les mois suivants, physiquement éloigné du tableau, Patrick présente plusieurs difficultés :

- problème de ~~la~~ concentration, Patrick étant entièrement orienté vers l'enfant ;
- douleur physique, qui, à défaut de pouvoir être traitée efficacement suscite le début de sa consommation de médicaments : l'unification du corps est touchée et la jouissance, douloureuse, l'envahit ;
- diminution de son animation libidinale : perte de l'élan vital liée au défaut de l'image, dont l'accroche coordonne les différentes fonctions.

[400] Sophie Marret-Maleval, « Le Voleur de tableau », *op. cit.*, p. 112
[401] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 4

Est-ce l'échange constant avec le tableau, donc la localisation de la langue, qui annule tout besoin de retourner le voir ? Pourtant manque la présence du regard et de l'image. C'est en tout cas, semble-t-il, hors de toute articulation signifiante, qu'il y retourne à dix-sept ans. L'enfant ayant grandi, l'angle du regard a changé face à la toile. C'est un moment de vertige, de révélation et d'extase. La récupération de sa propre image dans l'union avec le tableau affecte son corps, engendre un retour de vie mais également un envahissement de jouissance, écho délirant à la jubilation de l'enfant dans le stade du miroir. Cet état se poursuit jusqu'à ce qu'il constate un manque : celui d'une statuette, dont il déduira la possibilité de voler un objet dans un musée[402].

3) Puis un nouveau glissement intervient, de la relation à l'enfant à la **relation au peintre**, corrélativement à l'avancée en âge de Patrick. Il semble alors s'orienter vers une figure identificatoire à sa mesure et prendre du recul par rapport à l'enfant. Plus encore tente-t-il ainsi de restaurer « la fonction paternelle manquante »[403]. Suivant la certitude selon laquelle « l'Enfant a été peint pour lui », c'est son créateur qui sera désormais son interlocuteur, mais, comme le souligne S. Matton, c'est une version très personnelle de Rembrandt. Les traits de souffrance du peintre – notamment en tant que père qui perdit ses enfants –, d'alcoolisation et la spoliation qu'il a subie, fondent cette nouvelle figure identificatoire.

Identifié à cette figure de souffrance, la vie de P. Vialaneix se poursuit à coup de prises massives de traitements médicamenteux, jusqu'à son acte suicidaire à vingt ans. Deux événements sont mentionnés pour expliquer ce geste, dont une rupture sentimentale. Mais il semble que Patrick soit venu adhérer réellement au propos prophétique de son père, alcoolisé. Son père dit qu'il va mourir, alors il meurt, sans médiation, sans symbolisation possible.

Lorsqu'il se remet en couple, il se fait « gardien » de l'enfant de sa compagne, jusqu'à se mettre en danger dans la relation avec sa belle-famille. L'incarcération qui s'ensuit pour utilisation d'une arme sera un tournant dans la vie de P. Vialaneix, à plusieurs titres : d'une part, il déduit du regard de son père, et du courrier que celui-ci lui adresse, qu'il est porteur d'une faute ; d'autre part le

[402] Sophie Marret-Maleval, « Le Voleur de tableau », *op. cit.*, p. 116
[403] *Ibidem*

décès du père viendra inscrire cette faute et déclencher un épisode dépressif sur fond d'auto-accusation. Les échanges avec l'enfant du tableau et le peintre ne suffisent pas à stabiliser Patrick, d'où la crise qui nécessitera qu'il soit physiquement isolé dans un espace restreint. Puis, la faute se déplace vers l'Autre, à partir de quoi advient la nécessité de réparation, qui va se déployer, comme nous l'avons sérié, sur plusieurs instances, dont le tableau qui mérite un meilleur « gardien ».

À sa sortie de prison, P. Vialaneix reprend rapidement un travail dans une société d'alarmes, réalisant de nouveau son statut de « gardien ». Il retourne au musée où la confrontation avec le tableau suscite un nouvel envahissement par une jouissance illimitée. Sa voix, jusque là confidente et de bon conseil, se révèle alors le pousser à l'acte : Patrick est confronté à l'impératif de la récupération de l'image. Le langage s'impose à lui sous forme d'écho de la pensée (il s'entend paraphrasé), et d'idées précises contre lesquelles il lutte. S'ouvrent alors deux années sinistres de chaos dépressif, jusqu'à l'internement. À sa sortie, sevré, il refait de son identification au gardien un métier, mais sans capitonnage possible de cette solution, l'idée de l'appropriation ne cesse de le tarauder. La disparition des photographies familiales est alors une nouvelle privation d'image insupportable. Cette privation donnant lieu aux idées imposées, déclenche la nécessité de « faire quelque chose de grand » pour réparer le défaut et donc la décision de commettre le vol. La résolution suffit à faire acte ; elle vaut déjà en partie récupération de l'image et accomplissement du S_1 qui le singularise, de sorte que Patrick se sent « un homme nouveau », il va mieux, il retrouve un corps. Son double le soutient. Il élabore alors un plan minutieux avec une idée qu'il se répète : « Je le veux, je le peux, je vais le faire »[404]. Lorsqu'il voit le tableau pour un repérage, il se sent appelé. Il s'organise donc pour en devenir lui-même le « gardien ». Pendant le vol, Patrick est successivement en proie à l'extase liée à la vision du tableau, l'angoisse, le calme. Tout lui fait signe des encouragements de l'Enfant. Sa fuite coïncide avec le début de plusieurs heures d'exaltation où le langage se débride. L'enfant du tableau s'émancipe, même s'il est silencieux, comme en témoigne la tournure de la phrase : « On s'est pris en photo tous les deux »[405]. La matérialité du tableau à ses côtés

[404] Sylvie Matton, *op. cit.,* partie 1, chapitre 8
[405] Émission « Trésors volés », *op. cit.*

change positivement sa perception : Patrick se sent libre. Mais le fait de le voir engendre aussi l'extase, et il joue à en retarder le moment pour en garantir l'intensité. P. Vialaneix se sent désormais « fort », « grandi », ce qui sera accentué par les commentaires sur le vol qu'il entendra ici et là : dans l'Autre, Patrick se voit « intrépide et courageux ». Sa propre image et son mode d'être changent. Il est devenu le « gardien » du tableau et doit le protéger. Ce S_1, « gardien », qu'il rend effectif, est ce qui dirige toute sa vie. Un double rituel se met en place : contemplation jubilatoire du tableau, et mise en place de mesures de protections. Sa vie s'organise entre sa compagne et le tableau. Le besoin de le voir est « viscéral », il se sent vitalisé par les moments de liberté où il est en transe devant le tableau, vitalisé par cette localisation du regard et cette image qui est la sienne propre. Il prend soin du tableau, comme de son propre corps, le sortant, l'aérant, l'enveloppant, … De le voir aussi souvent, leurs échanges verbaux diminuent.

4) Enfin, l'intérêt de P. Vialaneix se déporte vers **le tableau** lui-même. Sa lumière absorbe et vivifie le sujet. Leur relation, essentielle, est charnelle. Il joue avec ses différentes expositions, semblant tenter d'en extraire le regard. Le décès de l'ami équivalent à un nouveau décrochage de l'image et à la perte d'une figure paternelle, engendre une déstabilisation et donne lieu à un nouvel épisode dépressif. C'est aussi l'occasion de l'emménagement de son amie chez lui, qui le confronte à la question phallique et met à mal sa liberté avec le tableau. Un point de bascule est atteint : le tableau qui était facteur de vie et de liberté devient en même temps « une ombre sur sa vie »[406]. Leur relation devient cachée, même sous son toit. Il a en effet l'idée que dévoiler sa présence à sa compagne, c'est-à-dire lui dévoiler ce point éminemment intime, « aurait peut-être détruit des choses, des sentiments »[407]. Il espace donc les entrevues, mais chaque dévoilement du tableau donne lieu à des phénomènes de jouissance plus intenses.

La visite de l'exposition Rembrandt au musée du Louvre est un moment particulier. L'identification forte au peintre donne lieu à des « sensations

[406] Sylvie Matton, op. cit., partie 2, chapitre 2
[407] Émission « Trésors volés », *op. cit.*

célestes »[408]. Mais s'insinue aussi le « remords à la pensée de L'Enfant délaissé »[409]. La santé de Patrick s'améliore, la vie s'organise. Il va être père. C'est alors que le couple est confronté au cambriolage de son appartement. S'en déduit rapidement pour Patrick le sentiment d'avoir failli dans sa fonction de « gardien ». Il déploie alors des mesures fantastiques pour parer à l'angoisse. Mais trois semaines après la naissance de leur fils, c'est au tour de sa moto d'être volée. Dès lors, plus aucune mesure de sécurité, aucun déménagement, ne suffira. P. Vialaneix s'épuise, prend du poids, souffre dans son corps, craint en permanence pour le tableau. Son temps s'organise encore quelques temps autour des heures d'intimité quotidiennes avec le tableau, donnant lieu à des réelles transes douloureuses.

Puis, quelques mois plus tard, il porte un regard différent sur l'enfant, lui attribuant une souffrance en lien avec la contrainte de se présenter ainsi affublé. Patrick et l'enfant n'étant pas distingués, c'est son image qui est atteinte. C'est juste après cela qu'il voit une horloge se dissoudre dans sa main, rongée par les termites et que s'ouvre la perspective de la dissolution définitive de son image qui ne tient pas nouée. État de panique : le tableau pourrait aussi disparaître… par sa faute. La coupure correspondant au déménagement dans une autre maison restaure sa dignité. Patrick va mieux, d'autant qu'il bénéficie de moments seul chez lui, avec le tableau. Tentation… Résistance… S'adonner enfin à l'extase. Le contact visuel est douloureux. Il est parfois nécessaire de voiler le tableau. Mais par ailleurs, Patrick s'inscrit dans un lien social. Puis le couple se marie et se rend à Amsterdam. Si le séjour est agréable, du fait d'une osmose hallucinatoire de Patrick avec le peintre, un châtiment l'attend au retour : « les cimaises se sont retrouvées vers de gris »[410]. Cette fois, la certitude s'établit : il est responsable de la dégradation du tableau. Il est aux prises avec des hallucinations olfactives de type odeurs de putréfaction. Identifié au tableau lui-même, Patrick comme la toile sont en train de pourrir. Dans le même temps, l'appui sur l'hallucination verbale disparaît. Il en déduit sa faute : il a trahi le tableau en le laissant pendant son voyage à Amsterdam. Patrick souffre alors le martyre pendant plusieurs mois, obnubilé par la nécessité de sauver le tableau.

[408] Sylvie Matton, op. cit., partie 2, chapitre 2
[409] *Ibidem*
[410] Émission « Trésors volés », *op. cit.*

> Sa douleur physique est intense et exténuante. Les préoccupations et ce que son épouse appelle des TOC deviennent envahissants. Dans un épisode paranoïaque aigu, tout lui fait signe d'un danger imminent.
>
> Puis, le corps cède. Une hospitalisation l'éloigne de son domicile. Il interprète alors que les plaintes qu'il exprimait par le passé au tableau ont affecté l'enfant de la toile. Il ne se plaindra plus, donc. Privé de ce soutien, tout devient insupportable. Les suites de son opération dramatique donnent lieu à des délires « morphiniques » : Patrick voit des endroits dégradés, des rats, … Au-delà de l'effet de l'analgésique, il repère qu'il est « possédé par des pensées qui ne sont pas les siennes », qu'il attribue à l'enfant du tableau. L'idée que celui-ci peut être un « mauvais génie » se fait jour, même s'il essaye de la contrer en se répétant que « L'Enfant n'est qu'amour ».
>
> C'est alors que la décision s'impose : il doit se séparer du tableau. À ce titre, l'auto-accusation est paroxystique. « Ma vie va vite asphyxier, ma vie est terminée »[411], dira-t-il au sujet de ce moment. P. Vialaneix monte alors un stratagème qui aboutira à la douloureuse restitution du tableau. Mais il ne peut pas supporter de perdre ce qui fait sa singularité et sa valeur, c'est-à-dire de ne pas être reconnu comme « le voleur du Rembrandt ». Il se dénonce donc à la police, avec l'idée d'être châtié pour son crime, ce qui attesterait de son statut. Mais ce ne sera pas le cas. C'est alors un homme assez banal, presque effacé, qui témoignera de son histoire à ciel ouvert, et qui dira son espoir d'être invité au musée pour revoir le Rembrandt, en une tentative ultime de faire consister son être « le seul voleur » du Rembrandt. Il semble pourtant que ceci n'ait pas été suffisant. P. Vialaneix décède brutalement dans les semaines suivantes.

Concluons avec S. Marret-Maleval, en précisant que c'est à défaut de fonctionnalité du S_1 que P. Vialaneix doit mettre en place un montage qui lui permette de donner corps imaginaire à une singularité qui soit la sienne. La fonction logique du S_1 – ce signifiant asémantique qui commande la chaîne signifiante et l'énonciation – est double :

- d'une part, il est « porteur de l'identification, réduite au trait unaire, au fait de se compter pour un, d'être identique à soi-même sous ce seul aspect »[412] ; il

[411] Émission « Trésors volés », *op. cit.*
[412] Sophie Marret-Maleval, « Le Voleur de tableau », *op. cit.*, p. 104

est donc ce qui constitue le parlêtre et représente le sujet comme pure singularité[413],

- d'autre part, il est ce qui fait bord à la jouissance - c'est sa fonction de lettre, d'agraphe entre ce S_1 et l'objet *a* - et « permet [ainsi] le nouage des trois dimensions »[414].

Chez P. Vialaneix, le S_1, dans cette fonction classique, fait défaut, de sorte qu'il accroche la fonction de la nomination par un signifiant imaginaire – celui de « gardien ». Ce statut imaginaire se déduit de plusieurs indications :

- l'effort qui, à défaut d'inscription du trait unaire (référé au symbolique), lui est nécessaire pour le faire consister : il lui faut récupérer une image extérieure à partir de laquelle dessiner la sienne, il lui faut récupérer la fonction de la singularité, et encore extraire l'objet (regard) et le placer dans l'Autre afin d'éviter qu'il lui revienne du côté de l'horreur ;
- la fragilité intrinsèque de ce montage, qui aboutit à ceci que chaque décès auquel le sujet est confronté (du chien, du père, de l'ami) vaut détachement de l'image, que chaque mobilisation de la fonction du phallus (via la confrontation au savoir, à la question sexuelle, à la paternité, à la perte des figures paternelles, …) vaut déstabilisation ; voire même que chaque moment où son être « gardien » défaille le fragilise.

P. Vialaneix construit donc élément par élément cette fonction de la nomination sur laquelle nous reviendrons plus loin, tentant de faire consister un signifiant qui l'oriente dans sa connexion avec la jouissance, mais l'organisation est instable et laisse place à des moments de décompensation, et donc à l'éruption de phénomènes – notamment « quand se détache l'image et que l'identification manque à s'ancrer », « le langage se désarrime »[415], et la voix se positive. Pourtant ces manifestations sont sans cesse compensées[416], en un processus continu, sans coupure nette, sans déclenchement. La tentative de solution permet de mobiliser le sens, et de réinstaurer le dialogue intime, de sorte que quelque chose de son propre discours peut être mis en route à partir d'une image extérieure, mais cela s'exprime à haute voix au lieu d'être un dialogue intérieur avec lui-même : l'enfant lui parle, lui donne des conseils, etc. Pour autant, elle ne parvient pas à capitonner et à le

[413] Sophie Marret-Maleval, « Le Voleur de tableau », *op. cit.*, p. 105 et 107
[414] *Ibidem*, p. 104
[415] *Ibid.*, p. 112
[416] Jacques-Alain Miller, « Effet retour sur la psychose ordinaire », *in Quarto*, n°94-95, 2009, p. 50

prémunir du risque de perte réelle de son image. Ayant placé sa propre image dans un objet extérieur, la perte ou la dégradation de cet objet constituent un risque permanent.

D'un point de vue diagnostic, la question de la psychose ordinaire se pose à plusieurs titres :

- socialement : cet homme a toujours travaillé – ce qui se présentait comme une nécessité si l'on considère la mise en œuvre du signifiant imaginaire –, a fait couple et fondé une famille ;
- au regard de la psychiatrie : il est possible de soutenir qu'il ne présente aucun délire constitué – pas de « conte symbolique » apte à organiser un monde pour le sujet[417] –, pas de trouble du langage manifeste, la chaîne signifiante n'est pas dissociée, … Il est d'ailleurs surprenant de constater que dans ce qu'il rapporte de ces entretiens avec son dernier psychiatre, comme avec les journalistes, ou avec S. Matton, c'est une spécificité, voire une bizarrerie qui est notée, mais pas une maladie mentale caractérisée. À ce titre, un bel accueil est réservé à son histoire ;
- d'un point de vue psychanalytique : c'est « un désordre provoqué au joint le plus intime du sentiment de la vie »[418] qui est constaté, repérable « dans la manière dont [le sujet] ressent[…] le monde environnant, dans la manière dont [il] ressent[…] [son] corps et dans la manière de [se] rapporter à [ses] propres idées », ce que J.-A. Miller organise autour de trois externalités : sociale, corporelle et subjective[419]. Ici, concernant l'identification sociale, la fonction du « gardien » se déplie dans le registre professionnel, dans la sphère familiale (à se dépends), mais encore une fois, ceci n'est rendu possible qu'à l'appui d'un montage précaire et sans cesse à faire consister. Et même là, l'homme semble trahir une « détresse mystérieuse », en tout cas, on repère dans l'émission télévisuelle dans laquelle il a témoigné « une sorte de fossé qui constitue mystérieusement une barrière invisible »[420]. Au titre du corps, le constat est aisé de la nécessité « d'un serre-joint pour tenir avec son

[417] Jacques-Alain Miller, « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op. cit.*, p. 44
[418] Jacques Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », 1957-1958, *Écrits*, Paris : Seuil, 1966, p. 558
[419] Jacques-Alain Miller, « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op. cit.*, p. 45
[420] *Ibidem*

corps »[421], qui va jusqu'à l'impératif de se lover réellement dans des bulles. Enfin, l'externalité subjective « se repère dans l'expérience du vide, de la vacuité, du vague » en lien avec le défaut d'extraction de l'objet. Le sujet se trouve alors en peine pour pouvoir s'orienter dans l'existence. Ceci se révèle, chez P. Vialaneix, « d'une nature non dialectique »[422].

Pour autant, il paraît important de spécifier que P. Vialaneix a été aux prises avec plusieurs phénomènes bruyants : échos de la pensée, pensées imposées, voire hallucinations si l'on considère qu'il entend l'enfant du tableau – tantôt « ange gardien », tantôt « mauvais génie » – répondre à ses questions, en ce qui semble bien parfois aller au-delà de la mise en fonction du mouvement-même de la pensée ; mais aussi : épisodes dépressifs à tonalité mélancolique marquée, phénomène persécutif donnant lieu à des modalités de défenses très envahissantes et incompatibles avec un lien social ordinaire. Nous soutenons donc la prévalence de l'organisation schizophrénique chez ce sujet, la jouissance faisant retour de manière douloureuse dans le corps, avec un fond mélancolique (décelable dans la fixité de l'identification réelle avec l'objet *a* comme déchet : « le sujet va dans la direction de réaliser le déchet sur sa personne »[423]), et des poussées paranoïaques : si aucune faute n'est constituée, la cause de la situation passe de l'auto-accusation à l'accusation de l'Autre et va jusqu'à plusieurs épisodes nettement persécutifs. Enfin, la question de ce qui le singularise reste vive de bout en bout. Le trait de la singularité, qui octroie au sujet une valeur de nature phallique (ou pseudo phallique selon le type de nouage), ne peut être abordé que du côté de l'exceptionnalité, ce qui donne chez ce sujet un trait mégalomaniaque à certains moments. Ainsi lui faut-il impérativement faire advenir le S_1 « le voleur du Rembrandt », version du « gardien », ce qui lui donne un sentiment de liberté et une impression de grandeur. À défaut, cet homme n'a plus rien pour soutenir son être.

Comme nous l'avons précédemment mentionné, si nous nous sommes saisi ici du cas de P. Vialaneix et en avons déployé les articulations dans le détail, dans un abord chronologique visant à historiser, puis sur un versant psychopathologie classique, c'est pour qu'il fournisse l'étayage clinique nécessaire à notre

[421] Jacques-Alain Miller, « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op. cit.*, p. 46
[422] *Ibidem,* p. 45
[423] *Ibid.*, p. 46

démonstration. Ainsi, y reviendrons pour expliciter les points théoriques importants. Nous commencerons par une considération sur le parlêtre, pour en arriver, en fin de développement, à envisager ce cas sous l'angle des nœuds lacaniens, afin de contribuer à situer l'apport majeur de cette approche.

5. LE PARLETRE

Cette partie de l'élaboration tentera de démontrer en quoi la théorie des nœuds s'avère nécessaire à l'abord de la trinité constitutive du parlêtre, en situant celui-ci comme effet du signifiant qui troue. Ainsi, afin d'avancer sur la problématique, elle interrogera le statut du réel et celui du symbolique.

> « Il y a des mots, des paroles qui restent énigmatiques, qui demeurent imprononçables, qui soulèvent une horreur intraitable, ou qui provoquent une joie et une jubilation que l'on ne saurait retenir. Il y a des mots, des expressions qui ne cessent de faire retour, qui sont autant de points d'appui, de points de butée dans l'énonciation, des mots qui nous échappent. Ce n'est plus alors la signification, le sens, la volonté de vouloir dire qui sont au premier plan, mais la matière même de la parole, sa matière sonore »[424].

5.1. Le vivant

Commençons par essayer de retracer une forme de genèse du parlêtre et du sujet. Pour cela, nous proposons de partir du *vivant*. Qu'est-ce que le vivant ? Dans un premier temps, maintenons l'ambiguïté qui existe entre les termes du vivant et de la vie. À cette condition, nous pouvons dire avec Lacan que le vivant, « nous ne savons pas ce que c'est »[425], « le phénomène de la vie […] reste dans son essence complètement […] impénétrable », disait-il en 1955[426], pour préciser en 1974 : « nous ne savons rien de plus que ce terme vague qui consiste à énoncer le jouir de la vie »[427]. La science elle-même induit que la vie est ce qu'il y a de plus réel et impossible à imaginer : en effet, comment considérer l'émergence de la vie, ce qui a pu faire le départ de cette construction chimique qui, d'éléments épars, aurait constitué « tout d'un coup » « une molécule d'ADN », ce dont Lacan fait remarquer qu'il s'agit de « la première image d'un nœud », et de s'étonner « qu'on ait mis si tard à s'apercevoir que quelque chose dans le réel – et pas rien, la vie même – se structure d'un nœud ». Il se demande si la cause n'en serait pas « un certain type de refoulement, d'*Urverdrängt* ? »[428]. Nous y reviendrons, mais pour le moment,

---

[424] Jean-Pierre Rouillon, « L'inconscient et *lalangue* », 2012, http://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2012/06/ROUILLON-J.-P.-18.pdf
[425] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, *op. cit.*, p. 26
[426] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre II, *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, 1954-1955, Paris : Seuil, 1978, leçon du 12 janvier 1955
[427] Jacques Lacan, « La Troisième », *op. cit.*, p. 30
[428] *Ibidem*, p. 31

soulignons que c'est suivant ce raisonnement que Lacan, dans « La troisième »[429], situe la vie au niveau du réel, comme suit :

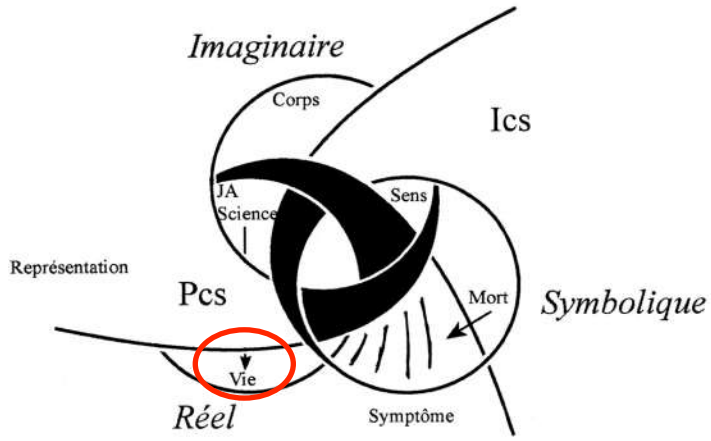


Schéma proposé dans La troisième

Avançons déjà que la vie se reproduit, que fondamentalement elle n'a pas de sens et qu'elle échappe à toute représentation. Ce que nous pouvons en dire, avec J.-A. Miller, c'est qu'« à l'opposé du corps vivant, nous trouvons la pierre », la pierre dans sa matérialité, la pierre « sans monde », celle qui n'a accès à rien[430], contrairement à celle qui s'inscrit dans un imaginaire : celle que l'on va trouver sur un chemin par exemple, ou celle dont parlent les poètes. Le texte « Biologie lacanienne et événement de corps »[431] nous aide à opérer une distinction entre le vivant en tant qu'il relève de la biologie, de la « présence qui palpite »[432] et la vie en tant qu'elle advient d'une frappe du langage sur le corps, puisque le langage est ce qui arrache le sujet à son être biologique. Précisons simplement qu'il n'est pas question ici du « sentiment de la vie », au joint duquel « un désordre » peut à l'occasion survenir chez le sujet[433] lorsque le nouage du R, S et I n'est pas borroméen. Ce sentiment est en effet du côté d'une construction, il se situe à l'« articulation entre l'affectivité et le langage », entre « signifiants de l'Autre et jouissance du sujet ». Il nécessite donc un nouage, tel que le phallus ait fonction d'opérer ce joint. À défaut, le sujet « s'éprouve

[429] Jacques Lacan, « La Troisième », *op. cit.*, p.30
[430] Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 7 à 59
[431] *Ibidem*
[432] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 16 mars 2011
[433] Jacques Lacan, *Écrits,* « D'une question préliminaire… », *op. cit.*, p. 558

incapable de vivre comme les autres, se plaignant souvent d'être là sans être présent, se décrivant parfois comme pseudo ou comme superficiel, ressentant ses sentiments et ses actes comme factices »[434]. Le *sentiment de la vie* se situe donc en un lieu précis de la triplicité, du nouage constitutif du sujet. La vie, elle, relève plutôt de la trinité constitutive du parlêtre.

Le vivant relève de la biologie	La vie relève de la trinité	Le sentiment de la vie relève de la triplicité de R, S et I.

Ce qui amène J.-A. Miller à cette réflexion sur le vivant, c'est la question de la jouissance puisque si Lacan s'intéresse à la vie, c'est dans sa connexion avec la jouissance, en faisant l'hypothèse qu'à ce titre, la vie puisse être « ce qui mérite d'être qualifié de réel »[435]. En 1972-73, dans son *Séminaire* dont le titre se lit mieux d'être écrit *En-corps*, Lacan avance en effet ceci : « Nous ne savons pas ce que c'est que d'être vivant sinon seulement ceci qu'un corps, cela se jouit »[436]. Pour expliciter, J.-A. Miller distingue deux conditions à la jouissance : la première est la vie – il n'y a « pas de jouissance sans la vie »[437]. Mais Lacan va plus loin, en 1971, en se demandant : « Où est-ce que ça gite, la jouissance ? Qu'est-ce qu'il y faut ? ». Et il répond aussitôt : « Un corps. Pour jouir il faut un corps »[438]. La condition de la jouissance est donc le *corps vivant* : « il n'y a jouissance qu'à la [première] condition que la vie se présente sous la forme d'un corps vivant ». « La vie [est donc] la condition de la jouissance », mais « la vie sous la forme du corps », de sorte que « la jouissance est impensable sans le corps vivant »[439]. Pour autant, « si la vie est condition de la jouissance, c'est une condition nécessaire, mais non pas suffisante »[440]. En effet, « si l'on se règle sur cette formule de Lacan que le signifiant

[434] Jean-Claude Maleval, cours 2009-2010, « La psychose », storage.canalblog.com/49/11/679387/47232749.doc
[435] Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 7 à 59
[436] Jacques Lacan, Le *Séminaire*, livre XX, *Encore*, *op. cit.*, p. 25
[437] Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 7 à 59
[438] Jacques Lacan, « Je parle aux murs », « Savoir, ignorance, vérité et jouissance », 1971-1972, Paris : Seuil, 2011, p. 28
[439] Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 7 à 59
[440] *Ibidem*

est cause de la jouissance »[441], la « seconde condition » du vivant est « la condition de *signifiant* ». J.-A. Miller distingue ainsi deux substances « extérieures l'une à l'autre »[442], hétérogènes, antinomiques[443] : « la *substance signifiante* et la *substance jouissante* »[444]. Et il précise « la position du réel, de deux coordonnées : le *signifiant*, et singulièrement le signifiant Un », et « la *jouissance* »[445]. Dans cette perspective, qu'est-ce que le réel ? « En fait *le réel, c'est la conjonction des deux* »[446] ; la « substance jouissante est strictement corrélative […] de la substance signifiante »[447]. Qu'est-ce à dire ? Cela signifie que la vie de l'être humain « est corps et discours entrecroisés »[448] ; elle se situe « dans le corps jouissant – au niveau du réel »[449], et ainsi « le réel a une cause qui est la conjonction de l'Un et de la jouissance »[450]. J.-A. Miller précise donc la « thèse de Lacan [selon laquelle] l'on attrape le Un à partir du signifiant et non pas à partir de la nature »[451] et déplie ce que Lacan avance en 1972[452], « ce qui pourrait passer pour le concept analytique de la vie et qui semble définir la vie par la jouissance »[453]. Nous avons donc d'un côté le vivant biologique et de l'autre, le concept analytique de la vie, à faire équivaloir au réel défini comme la conjonction du signifiant et du corps vivant.

[441] Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 7 à 59
[442] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 23 mars 2011
[443] *Ibidem*, leçon du 2 mars 2011
[444] *Ibid.*, leçon du 23 mars 2011
[445] *Ibid.*, leçon du 30 mars 2011
[446] *Ibid.*, leçon du 23 mars 2011
[447] *Ibid.*
[448] Bernardino V. Horne, « Vie », *in Scilicet « L'ordre symbolique au XXI^e siècle »*, Paris : École de la Cause freudienne, 2012, p. 403
[449] *Ibidem*
[450] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 30 mars 2011
[451] Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 7 à 59
[452] Jacques Lacan, Le *Séminaire*, livre XX, *Encore*, *op. cit.*
[453] Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 7 à 59

5.2. La conjonction du signifiant et du corps / le trou

L'être humain serait donc « corps et discours entrecroisés »[454]. Mais comment s'opère cette conjonction ? Jusque-là, Lacan avait toujours pris pour point de départ le langage[455]. Avec son dernier enseignement, il pose que, *au commencement*, au premier temps logique, *était la jouissance*. Entendons ici « la jouissance en tant que propriété d'un corps vivant »[456]. Partant du principe de disjonction fondamentale du corps et du signifiant, comment est-ce que le symbolique – soit ce qui est habituellement conçu du côté du bla-bla, du Verbe, etc. – parasite-t-il l'animal humain, puis comment cause-t-il le sens ?[457].

Cette question a particulièrement bénéficié des apports fondamentaux de J.-A. Miller, notamment dans son Séminaire « L'être et l'Un », qui se déplie entièrement autour de la question de la conjonction de deux registres hétérogènes. Néanmoins, il nous a semblé ici nécessaire de remonter à la source et de rechercher les propos de Lacan lui-même. Qu'en dit Lacan ? Les éléments suivants ne sont certainement pas exhaustifs, mais néanmoins chronologiques. Ainsi pouvons-nous peut-être remonter à septembre 1953, puisque dans « Fonction et champ de la parole et du langage », Lacan intitule un de ses paragraphes : « Les résonances de l'interprétation… »[458], où, avec J.-A. Miller[459], nous lisons la question de la résonance d'abord « dans une poétique du langage », puis dans une acception logique. Suivant le même angle de lecture, nous avançons jusqu'au 27 février 1957, au cours de son *Séminaire* IV, *La relation d'objet,* où Lacan indique que « dès l'origine, l'enfant se nourrit de paroles autant que de pain »[460]. Plus tard, le 19 décembre 1972, au cœur de son *Séminaire, Encore* qui produit en lui-même l'élaboration sur cette question de la conjonction du signifiant et du corps, Lacan avance qu'« un corps cela se jouit. Cela ne se jouit que de le corporiser de façon signifiante »[461]. En novembre 1974, dans La Troisième, il avance que le signifiant – « lettre que j'écris S_1 » – « ne s'écrit que de le faire sans aucun effet de sens » (ce que Lacan aborde dans une homologie avec ce qu'il a précédemment déplié de l'objet *a* en tant qu'il ex-siste au corps). Le signifiant, au

[454] Bernardino V. Horne, « Vie », *op. cit.*, p. 403
[455] Jacques-Alain Miller, « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*
[456] *Ibidem*
[457] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 11 Mars 1975
[458] Jacques Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *op. cit.*, p. 289
[459] http://disparates.org/lun/2011/05/14-cours-de-jacques-alain-miller-25-mai-2/
[460] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, 1956-1957, Paris : Seuil, 1998, p.189
[461] Jacques Lacan, Le *Séminaire*, livre XX, *Encore*, *op. cit.,* p. 26

titre de *lalangue*, est jouissance à partir de quoi l'inconscient consiste comme savoir. Le corps lui est noué « par le réel dont il se jouit ». « Le corps est à comprendre au naturel comme dénoué de ce réel qui, pour y ex-sister au titre de faire sa jouissance, ne lui reste pas moins opaque » : le réel ex-siste au corps en tant qu'il fait la jouissance du corps, il est ce dont le corps se jouit, tout en restant impénétrable, c'est-à-dire hors de l'Autre. C'est « *lalangue* qui, cette jouissance, la civilise […]. J'entends par là qu'elle la porte à son effet développé, celui par lequel le corps jouit d'objets » (en référence à l'objet *a* qui est « le noyau élaborable de la jouissance »). L'année d'après, en 1975, en juin, Lacan définit le symptôme comme « un événement de corps »[462]. Il semble que ce soit là la seule occurrence d'une expression extraite par J.-A. Miller « pour en faire une notion clef du dernier enseignement de Lacan et la situer dans la série des nouveaux concepts introduits par le renversement de perspective du *Séminaire* XX, *Encore*, où le signifiant a des effets de jouissance et non plus de mortification : le parlêtre, lalangue, et le sinthome »[463]. Toujours en juin 1975, à l'ouverture du cinquième symposium international James Joyce, il indique : « Je parle avec mon corps, et ceci sans le savoir »[464]. Puis en octobre, au cours de sa conférence à Genève, Lacan souligne que « c'est dans la rencontre de ces mots avec son corps que quelque chose se dessine »[465], avant d'avancer son néologisme du « *motérialisme* » : « C'est […] dans ce *motérialisme* que réside la prise de l'inconscient – je veux dire que ce qui fait que chacun n'a pas trouvé d'autres façons de sustenter que […] le symptôme ». Fin 1975, au cours de son *Séminaire,* livre XXIII, *Le sinthome*, Lacan définit les pulsions comme « l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire »[466], où le terme d'écho laisse à nouveau entendre la percussion et la résonance puisque « ce dire, pour qu'il résonne, qu'il consonne […] il faut que le corps y soit sensible »[467]. Enfin, dans le même cadre, le 17 février 1976, Lacan définit la parole comme « un parasite, la parole est un placage, la forme de cancer dont l'homme est affligé »[468], pour se

[462] Jacques Lacan, « Joyce le Symptôme », *op. cit.*, p. 569
[463] Anne Lysy, « Événement de corps et fin d'analyse », *in Quarto*, n°112-113, 2009, p. 116
[464] Jacques Lacan, *Joyce avec Lacan*, « Joyce le symptôme II », Paris : Navarin, 1987, p.32
[465] Jacques Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », 1975, *Le Bloc-Note de la psychanalyse*, 5, 1985, p. 5 à 21
[466] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII*, Le sinthome*, *op. cit.*, p. 17
[467] *Ibidem*, p. 17
[468] *Ibid.*, p. 95

demander comment il se fait que cela échappe à certains tandis que d'autres « vont jusqu'à le sentir »[469], en fonction du nouage subjectif.

Pour reprendre ces élaborations avec les apports de J.-A. Miller, avançons d'abord que la rencontre du langage, plus précisément de *lalangue* – c'est-à-dire « la parole avant son ordonnancement grammatical et lexico-graphique »[470], cette « sorte d'étape intermédiaire entre la jouissance du babillage et le langage proprement dit, qui s'y enracine »[471] – et du corps est de l'ordre du choc[472], de l'effraction[473], de la percussion : « percussion du corps par le signifiant »[474], dit J.-A. Miller. Il s'agit d'un *trauma*, au sens strict, c'est-à-dire au sens de la marque d'une dysharmonie originelle[475]. Et ce choc affecte le corps. C'est un événement qui *affecte* le corps[476]. Cette rencontre originelle « ne répond à aucune loi préalable »[477], elle est strictement contingente, accidentelle. C'est pourquoi l'on peut dire que le réel, au sens de la conjonction du signifiant et du corps, s'avère « hasardeux, contingent »[478], « sans loi »[479] : aucune loi ne vient régler la modalité de morsure du corps par le signifiant. Ce traumatisme[480] de la langue, ce ravage par le verbe[481], ne pourra être réparé ou guéri[482], et laisse le parlêtre dans une solitude radicale pour en répondre. Cette opération traumatique et contingente consiste en ceci que « le signifiant entr[e] dans le corps »[483], d'où la reprise par J.-A. Miller du terme lacanien de « corporisation ». « La corporisation est le signifiant saisi comme affectant le corps de l'être parlant, et le signifiant devenant corps »[484], « le point où le symbolique prend corps »[485], « soit le mouvement par lequel le corps du symbolique produit le corps comme tel »[486]. Un

---

[469] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII*, Le sinthome*, *op. cit.*, p. 95
[470] Jacques-Alain Miller, « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*
[471] Sonia Chiriaco, *Le désir foudroyé. Sortir du traumatisme par la psychanalyse*, Paris : Navarin, 2012, p. 54
[472] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 11 mars 1975
[473] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 23 mars 2011
[474] *Ibidem*, leçon du 25 mai 2011
[475] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », op. cit., leçon du 1er décembre 2004
[476] Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 7 à 59
[477] Jacques-Alain Miller, « Le réel au XXI^e^ siècle. Présentation du thème du IXe Congrès de l'AMP », *in Lacan Quotidien*, n°216, 2012 et *in La Cause du désir*, Paris : Navarin éditeur, n°82
[478] Jacques-Alain Miller, « Le réel au XXI^e^ siècle… », *op. cit.*
[479] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 138
[480] *Ibidem*, p. 130
[481] Jacques Lacan, *Le triomphe de la religion*, *op. cit.*, p. 90
[482] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », *op. cit.*, leçon du 1^er^ janvier 2004
[483] Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 7 à 59
[484] *Ibidem*
[485] Jacques Lacan, « Radiophonie », *op. cit.*, p. 408 et 409
[486] Blanca Sánchez, « Corporisation », in *Scilicet « Le corps parlant »*, *op. cit.*, p. 89

signifiant particulier, disons *originel*, vient percuter le corps, y faire trou, y introduit une faille[487], une négativité. En référence à la fonction de la lettre en psychanalyse, et à son caractère littoral en ceci qu'elle borde un trou, il est aussi possible de dire que ce signifiant s'imprime sur le corps[488], marque le corps : si l'impression ou la marque se distinguent fondamentalement de l'inscription d'une négativité, d'un trou dans le langage courant, elles se rejoignent au regard de la psychanalyse. Et c'est en effet le propre du signifiant d'opérer « comme vidage de ce qui est la substance et matérialité du monde »[489]. Lacan l'a maintenu tout au long de son enseignement : « le langage, c'est la castration »[490], c'est « la négation logique »[491], le signifiant est constitutif d'une barre, de sorte que dès qu'il y a entrée dans le langage, inscription d'un signifiant, un trou advient, « toute chose ou toute représentation » est, à son entrée dans le langage, marquée d'une négativation[492]. Dit autrement, « c'est une certaine dévitalisation qui fait de la chose un symbole »[493]. Dans cette perspective, le signifiant est du côté de la mort, « le signifiant comme tel fait trou ». Pour que cette rencontre ait lieu, pour que la langue ait une prise sur le corps, « ce dire, pour qu'il résonne, qu'il consonne […] il faut [aussi] que le corps y soit sensible »[494], il faut que le corps soit sensible aux mots de la langue[495]. Nous le constatons, le tout dernier enseignement de Lacan substitue « une exaltation du trou » en lieu et place de « la fonction œdipienne de l'interdit et de toutes les significations afférentes »[496]. Et ce trou se caractérise par l'*Urverdrängt*, le refoulement originaire, c'est-à-dire ce que, par essence, nous ne pouvons nommer, et à quoi nous ne pouvons donner ni forme, ni sens. C'est « impensable »[497], « c'est un impossible, irréductible »[498]. Ce réel est un « il n'y a pas », « à chercher du côté du zéro absolu »[499]. Dans ce cadre, il importe d'ailleurs de distinguer les registres du trou

[487] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 25 mai 2011
[488] *Ibidem*, leçon du 23 mars 2011
[489] Jacques-Alain Miller, « La Psychose. La Topologie dans l'ensemble de l'enseignement de Lacan », *in Quarto*, n°2, 1981, p. 13-29
[490] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 2 mars 2011
[491] *Ibidem*, leçon du 2 mars 2011
[492] *Ibid.*, leçon du 2 mars 2011
[493] Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 7 à 59
[494] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 17.
[495] Pierre Malengreau, « Retrouver, le piège de l'histoire », http://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2011/12/Théorie-de-la-clinique-réparé-II-14.pdf
[496] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 18 mai 2011
[497] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 81
[498] Esthela Solano-Suarez, « Un exercice de lecture », *op. cit.*
[499] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 116

et du manque : le trou dont il s'agit ici se situe « au niveau du réel », « alors que le manque autour de quoi tourne le désir est au niveau de l'être »[500].

5.3. Y a d'l'Un / l'ex-sistence

De « ce trou du réel » que Lacan appelle « la vie »[501], advient un mouvement, une émergence, une « jaculation »[502], ce qu'il spécifie d'être une ex-sistence : « Y a », dit-il en faisant « l'apocope du "il" », de façon « argotique »[503]. Et « Y a quoi ? », pourrait-on se demander. « *Y a d'l'Un* »[504], dit Lacan. Mais c'est déjà là une forme de redite si l'on considère l'*Un* comme consubstantiel du « Y a », soit du mouvement même de l'ex-sistence liée à la fonction du signifiant réduit à sa racine, réduit au fait pur du signifiant[505], le « signifiant en tant que réel »[506], réduit à sa « matérialité même »[507], le signifiant « pensé hors des effets de signifié, et en particulier pensé hors du sens de l'être »[508]. Lacan précise la nature de ce *Un* incarné dans *lalangue* (plus que dans le langage[509]) en disant qu'il est « quelque chose qui reste indécis, entre le phonème, le mot, la phrase, voire toute la pensée »[510], ce « n'importe quoi », ce signifiant qui s'écrit hors de tout effet de sens[511]. Daniel Loescher formalise ceci en disant que « le Un de sens » est ce qui « ser[…]t de semblant au fait que ce qu'il supporte c'est le non-sens radical. Il vient nous défendre contre [le fait] qu'en dernier ressort il ne se supporte que d'un trou, trou repérable par une lettre qui n'a aucun sens »[512]. L'inscription de la marque originelle, de l'Un, du « signifiant unaire »[513], est en effet la marque ex-sistant d'un trou. C'est ainsi que l'on peut situer l'Un comme

---

[500] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 18 mai 2011
[501] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 17 décembre 1974
[502] *Ibidem*, leçon du 11 février 1975
[503] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 11 mai 2011
[504] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XIX, *... ou pire*, *op. cit.*, p. 156 pour la première occurrence.
[505] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 11 mai 2011
[506] *Ibidem*, leçon du 16 mars 2011
[507] Pierre Jamet, « Le nœud de l'inconscient : nouer la clinique », Paris : Érès, 2006
[508] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 11 mai 2011
[509] Jacques-Alain Miller, « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*
[510] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », 1976-1977, inédit, leçon du 15 mars 1977
[511] Jacques Lacan, « La Troisième », *op. cit.*, p. 16
[512] Daniel Loescher, « L'objet a décentre le phallus », *in* Marcel Ritter et Jean-Marie Jadin, *La Jouissance au fil de l'enseignement de Lacan*. Toulouse : Érès, 2009, p. 439-459
[513] Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 7 à 59

« le signifiant du sujet de la seconde mort », soit de la mort signifiante[514], donc de la négativité induite par le signifiant. Pour reprendre les éléments de logique précédemment dépliés à partir de Frege, « pour dire zéro, il faut supposer qu'il y a quelque chose et c'est ça le Un »[515], le Un est ce qui nécessairement d'abord s'efface[516], il est équivalent à « l'ensemble vide », à partir de quoi l'« on peut compter » : « Il en faut un d'abord qui s'efface et on prend cet effacement pour le marquer de zéro et ça commence. Autrement dit, nous indique J.-A. Miller, ce que j'ai ici écrit d'un I latin, c'est le premier Un, celui qui préside à l'émergence de l'ensemble vide. Cet Un originel du signifiant [est] préalable aux nombres »[517]. Nous en déduisons que « Y a » se présente comme le mouvement initial conjoint d'effacement et d'avenue. L'Un isole un trou[518], « n'enferme qu'un trou »[519], à partir de quoi ex-siste une jouissance, celle inhérente au parlêtre, puis consiste le sujet. Cette lettre, qui vient cerner l'ex-sistence d'une jouissance, Lacan l'écrit S_1. Ces élaborations se situent à partir d'un changement de conception dans l'enseignement de Lacan, et de ce que J.-A. Miller a situé comme son sixième paradigme, qui se fonde sur la disjonction, donc le non-rapport fondamental, entre le signifiant et le signifié, entre la jouissance et l'Autre, entre l'homme et la femme – « sous la forme *Il n'y a pas de rapport sexuel*[520] »[521] : au niveau du réel, il n'y a pas de rapport, c'est le régime de la disjonction qui vaut. S'*il n'y a pas* de rapport sexuel, *il y a* la jouissance, la jouissance en tant que propriété d'un corps vivant[522]. Il y a donc d'une part la jouissance et le corps, la jouissance en tant que propriété d'un corps vivant, et d'autre part l'Autre, le langage, soit « le non-rapport entre jouissance et Autre »[523] : le point de départ de la jouissance est « l'Un-tout-seul, séparé de l'Autre »[524], un « Un qui n'a pas d'Autre »[525]. Cette jouissance est donc absolument « solitaire »[526], elle

[514] Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 7 à 59
[515] Roger Cassin, « Chapitres IV et V d'*Encore* », L'*a*-graphe « l'inconscient et le corps », Section Clinique de Rennes 2012-2013, p. 86
[516] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 9 mars 2011
[517] *Ibidem*, leçon du 16 mars 2011
[518] Esthela Solano-Suarez, « Un exercice de lecture », *op. cit.*
[519] Jacques Lacan, Le *Séminaire*, livre XX, *Encore*, *op. cit.*, p. 115
[520] *Ibidem*, en particulier les leçons du 12 dcembre 1972, p. 17 et du 13 février 1973, p. 53 et 54
[521] Jacques-Alain Miller, « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*
[522] *Ibidem*
[523] *Ibid.*
[524] *Ibid.*
[525] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 9 mars 2011
[526] Jacques-Alain Miller, « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*

« n'établit pas d'elle-même de rapport à l'Autre »[527]. C'est même la connexion de la jouissance et de l'Autre qui apparaît dès lors « comme problématique et comme dérivé[e] »[528]. Nous y reviendrons, mais avançons déjà que le corps, au titre de ce que le signifiant y a produit l'événement qu'est la jouissance, apparaît comme l'Autre du signifiant et que ce corps se situe dès lors comme « la véritable cause de la réalité psychique »[529], en ceci que c'est à partir de cet événement constitutif du parlêtre que va se déployer ce qu'il en est du sujet. Il nous semble que c'est ce qu'É. Laurent avance lorsqu'il dit que « même si l'Autre n'existe pas, n'empêche, il a un corps : le corps parlant »[530] :

Un ⇔ Autre
Corps ⇔ Signifiant

Ces considérations nécessitent une précision sur la fonction de lettre au regard du signifiant *Un*. Nous situons deux perspectives majeures dans l'enseignement de Lacan concernant la lettre. Dans un premier temps, littéral, l'inconscient est de l'ordre d'une écriture, dont le déchiffrage délivre un sens. Ce n'est pas sur ce versant que nous nous attarderons, mais sur le second, littoral, soit ce que l'on trouve dans « Lituraterre » – texte fondateur concernant la théorie de la lettre chez Lacan, en ceci que lettre et signifiant s'y trouvent distingués[531], et qu'il « essaie de démontrer l'effet de jouissance du langage »[532] –, puis dans le Séminaire « R.S.I. », et dans « La troisième ». Dans ce cadre, « la lettre devient littorale »[533], elle « promeut la séparation de l'objet et de l'Autre en désignant la jouissance au niveau du trou de l'achose »[534]. Elle dessine un « bord »[535] entre le réel et le symbolique, donc entre

[527] Jacques-Alain Miller, « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*
[528] *Ibidem*
[529] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 11 mai 2011
[530] Éric Laurent, *L'envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, *op. cit.*
[531] Leander Mattioli-Pasqual, « Usages cliniques de la lettre : du bien-dire au savoir-lire », Doctorat de psychanalyse : Paris 8 : 2016, disponible en ligne : www.theses.fr/2016PA080017.pdf, p. 12
[532] *Ibidem*, p. 224
[533] Éric Laurent, « La lettre volée et le vol sur la lettre », La Cause freudienne , n° 43, octobre 1999, p. 38
[534] Leander Mattioli-Pasqual, « Usages cliniques de la lettre : du bien-dire au savoir-lire », Doctorat de psychanalyse : Paris 8 : 2016, disponible en ligne : www.theses.fr/2016PA080017.pdf, p. 230
[535] Jacques Lacan, « Lituraterre », *Autres écrits*, Paris : Seuil, 2001, p. 14

jouissance et savoir. À ce titre, la lettre est « comme un isolat dans le langage »[536], elle est un signifiant déconnecté qui localise et véhicule la jouissance, elle creuse un vide et fait « accueil » à la jouissance[537]. Dans son dernier enseignement, Lacan fait équivaloir le signifiant premier, ce qui ex-siste, et la lettre. J.-A. Miller indique que le Un d'existence tient « à un effet d'écrit »[538], mais Lacan le dit plus directement : « Le sinthome – pour le dire prudemment – est de l'ordre de la lettre, et moins prudemment est une lettre »[539]. La lettre « est matière »[540] et l'écriture « rejoint le non-sens »[541], c'est pourquoi Lacan avance qu'« il n'y a pas d'autre idée sensible du réel »[542] que l'écriture, pas d'autre idée accessible de ce registre qui « correspond à l'ordre de l'ex-sistence », dans la mesure où le réel est hors imaginaire – donc irreprésentable –, et hors du symbolique – donc hors-sens[543]. Voilà pourquoi, pour accéder à l'ex-sistence qui est sans monde (soit non tressée d'imaginaire et de symbolique), il s'agit d'attraper le langage au-delà de ce qu'il véhicule l'être, c'est-à-dire « au niveau de l'écriture »[544], et ce, par le « maniement de la lettre, de la trace »[545]. La proporiété de la lettre est donc d'être « ce qui permet l'accès au réel »[546].

Signifiant		Lettre
Parole	≠	Écriture
Écrit de parole		Écriture d'existence

[536] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 23 mars 2011
[537] *Ibidem*, leçon du 23 mars 2011
[538] *Ibid.*
[539] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », *op. cit.*,leçon du 2 janvier 2005
[540] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 25 mai 2011
[541] *Ibidem*, leçon du 25 mai 2011
[542] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 17 décembre 1974
[543] Esthela Solano-Suarez, « Un exercice de lecture », *op. cit.*
[544] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 23 mars 2011
[545] *Ibidem*, leçon du 23 mars 2011
[546] Luis Izcovich, « Lettre et nomination », *Figures de la psychanalyse* 1/2010 (n° 19), p. 81-90, www.cairn.info/revue-figures-de-la-psy-2010-1-page-81.htm

5.4. « L'inconscient, soit réel »[547]

Cet « il y a », cette ex-sistence du réel, il nous semble que c'est ce que J.-A. Miller, à suivre Lacan, repère au titre de « l'inconscient comme réel »[548], et ce à partir d'un dire de Lacan datant de 1976 : « Quand […] l'espace d'un lapsus n'a plus aucune portée de sens (ou interprétation), alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient »[549]. Cette phrase va à rebours de la thèse selon laquelle « le désir inconscient, c'est son interprétation »[550] et marque « la disjonction entre l'inconscient et l'interprétation »[551] en situant l'inconscient hors sens[552]. Ici l'inconscient n'est plus l'inconscient transférentiel, tissé du lien entre S_1 et S_2, mais cet espace fugace, « cet étrange être coupé, qui est seul ». « Coupé », c'est-à-dire « comme antérieur »[553] au sens et à l'interprétation, d'avant l'interprétation et le sens, d'avant l'articulation avec S_2, c'est-à-dire justement *tout seul*, contemporain plutôt de « l'émergence de ce qui fait trou »[554]. L'inconscient comme réel est donc « analogue, homologue, à ce que nous évoquions d'abord du traumatisme »[555], c'est-à-dire que c'est l'inconscient référé à cet os qui situe le trauma de la rencontre du langage et du corps. C'est un nom de S_1, de « l'Un-tout-seul », qui n'*est* pas, mais qu'*il y a*, sans lien à l'Autre. C'est donc aussi « un inconscient irréductible », un « inconscient [qui] ne sera jamais interprété »[556] et qui restera comme un « c'est ainsi »[557].

Afin d'avancer, il nous semble ici nécessaire de préciser le principe de l'existence, puis d'ouvrir à la question de la consistance nodale, d'où le parti-pris méthodologique de spécifier ce qu'il en est de l'événement de corps et de l'affect, de la nécessité d'une construction pour qu'un monde consiste, puis de préciser ce qu'il advient de la jouissance Une en quatre versions de la jouissance, réductibles à deux.

---

[547] Jacques Lacan, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », 1976, *Autres écrits*, Paris : Seuil, 2001, p. 571
[548] Jacques-Alain Miller, « L'inconscient réel », *in Quarto*, n°88-89, 2006, p. 9
[549] Jacques Lacan, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *op. cit.*, p. 571
[550] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, 1958-1959, Paris : Éditions de La Martinière, 2013, p. 21
[551] Jacques-Alain Miller, « L'inconscient réel », *op. cit.*, p. 7
[552] *Ibidem*, p. 9
[553] *Ibid.*, p. 9
[554] *Ibid.*, p. 10
[555] *Ibid*, p. 9
[556] Jacques Lacan, « La Troisième », *op. cit.*, p. 30
[557] Jacques-Alain Miller, « Le réel au XXI^e siècle… », *op. cit.*

5.5. Événement de corps et affect

Abordons donc la question sous l'angle du corps. Qu'est-ce que ce corps vivant, dont la propriété est la jouissance ? Pour expliciter, revenons aux paradigmes du « corps lacanien »[558]. Avec Lacan, le corps est d'abord essentiellement imaginaire, c'est le « corps du *stade du miroir* » à partir de quoi se « déchiffre la théorie du narcissisme »[559]. Le principe est ici l'unité du corps, au fondement du concept du *moi*. Puis le corps est symbolique, c'est alors le corps affecté par les signifiants de l'Autre et les formations de l'inconscient, le corps en tant qu'il se « montre apte à figurer, comme surface d'inscription, le lieu de l'Autre du signifiant ». C'est le corps négativé, dévitalisé, mortifié par le signifiant. Lacan utilise à plusieurs reprises à ce titre la métaphore du blason puisque « les armoiries sont un code »[560]. Enfin, le corps réel, lieu du mystère « de l'union de la parole et du corps »[561]. Ce corps-là, le corps du parlêtre ou plus exactement son versant de jouissance, n'a pas de forme en soi, il reste en-deçà du symbole et de l'image, tandis que le corps du sujet, lui, « on se le construit »[562], ce que nous entendons au titre du nouage de R, S et I. En définissant la jouissance comme la pure exigence de satisfaction de la pulsion, d'une part, et comme l'« équation : jouissance plus libido, avec la pulsion de mort », c'est-à-dire ce qui se situe au-delà du principe de plaisir, d'autre part, Miquel Bassols définit le corps réel comme « corps de jouissance », ce à quoi nous souscrivons d'autant plus que Lacan a spécifié les pulsions d'être « l'écho dans le corps qu'il y a un dire »[563], c'est-à-dire ce qui advient, comme vivant, à partir de l'inscription de la marque du signifiant sur le corps. Dit autrement, « ce que Lacan appelle le corps, c'est l'incarnation du *ça* freudien, c'est le corps en tant qu'il se jouit »[564]. La conjonction du signifiant et du corps engendre une jouissance[565], c'est en quoi le langage peut être dit « un appareil de la jouissance » puisque sa morsure sur le corps crée « un événement de jouissance »[566]. Lacan le dit ainsi : ce corps « ne se

---

[558] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 9 mars 2011
[559] *Ibidem*, leçon du 9 mars 2011
[560] Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 7 à 59
[561] Jacques-Alain Miller, « L'inconscient et le corp parlant », *op. cit.*
[562] Miquel Bassols, « Le corps et ses jouissances », Le Pont freudien, 2003, http://pontfreudien.org/content/miquel-bassols-le-corps-et-ses-jouissances
[563] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le* sinthome, Paris : Seuil, 2005, p. 17.
[564] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 18 mai 2011
[565] *Ibidem*, leçon du 23 mars 2011
[566] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 30 mars 2011

jouit que de le corporiser de façon signifiante »[567], donc ce corps ne devient vivant qu'à partir de cette marque qui le fait se jouir. À la condition de la corporisation, le corps se trouve aux prises avec l'« auto-jouissance » : ce n'est pas qu'il jouisse, mais il jouit de lui-même : le corps *se jouit*. Ce corps qui n'est « ni imaginaire, ni symbolique, mais vivant »[568] est « substance jouissante éprouvée et perçue »[569], quelque chose *qui se sent*, un « *çasysent* »[570], une « esthésie corporelle »[571] – ce qui est sans doute ce qui fait affirmer à ceux qui s'engagent dans la procédure de la passe un « c'est comme ça ». Ce corps-là est difficile à appréhender ; de très nombreuses recherchent s'élaborent autour de cet insaisissable mystère, sans toutefois parvenir – par définition – à en donner un aperçu suffisamment sensible. « Par définition », parce que ce corps en lui-même, il n'y a aucun sujet constitué pour le ressentir. Il se révèle dans les modalités pulsionnelles et l'ensemble des modes de jouir qui animent et affectent le corps du sujet. Dès lors, nous rejoignons Patrick Monribot lorsqu'il considère que « pour s'approprier mentalement cette notion, chacun doit construire, déduire ou produire sa propre élaboration de "corps parlant" »[572]. Avec E. Solano-Suarez, ce point ne semble pouvoir être mieux révélé que par l'expérience du petit Hans, « qui ne savait que faire de son pénis indocile, cette chose attachée à son corps et qui ne lui obéissait pas »[573] : il y a « quelque chose [qui] tourmente le corps, un hors-corps qui tourmente le corps à l'intérieur »[574]. À défaut de ce que le signifiant puisse rendre compte de toute la jouissance, celle-ci se présente dans le corps propre du parlêtre, et le rend sensible de manière singulière. Ce corps est donc un corps « dérangé » par des « événements de discours » qui y laissent des « traces », qui sont ce qui le « singularise ». Précisons que ce corps de jouissance se constitue à partir d'une marque, un vide. « Que ce réel, Lacan a voulu lui donner la forme borroméenne, on peut en prendre acte, il n'empêche que au cœur, là où se coincent les cercles, les ronds borroméens, il y a toujours à placer un prélèvement corporel »[575]. En effet, lorsque le signifiant vient

[567] Jacques Lacan, Le *Séminaire*, livre XX, *Encore*, *op. cit.,* p. 26
[568] Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 7 à 59
[569] Patrick Monribot, « Au vif de la psychanalyse », 2016, https://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2016/09/1_MONRIBOT.pdf, p. 5
[570] Jacques Lacan, « L'étourdit », *op. cit.*, p. 480
[571] Éric Laurent, « Parler *lalangue* du corps », *Études lacaniennes,* Séminaire ECF 2014-2015 (disponible à l'écoute sur internet : *Radio Lacan*).
[572] Patrick Monribot, « Au vif de la psychanalyse », *op. cit.*
[573] Sonia Chiriaco, *Le désir foudroyé. Sortir du traumatisme par la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 54
[574] Esthela Solano-Suarez, « Un exercice de lecture », *op. cit.*
[575] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 25 mai 2011

s'incarner dans le corps[576], ce dernier s'en trouve *affecté*. C'est ce que Lacan aborde dans « Télévision », notamment le chapitre IV[577]. Le terme d'*affect* est ici à entendre comme « ce qui vient perturber, faire trace dans le corps ». E. Solano le reprend ainsi : « Le corps est affecté par le refoulement, autrement dit par le trou du symbolique. Et c'est de là que provient l'inhibition de ses fonctions c'est-à-dire, chaque fois qu'un signifiant manque pour donner du sens à ce qui affecte le corps »[578]. Ce qui affecte le corps est donc bien le trou effectué par le signifiant, ce qui a pour effet de rendre impossible au sujet de mettre des mots et des images sur ce qui affecte son corps. La rencontre du signifiant et du corps a donc un effet corporel, c'est en quoi elle relève d'un « événement fondamental de corps »[579]. Entendons ici l'événement en tant qu'« il a à voir avec ce qui peut, ou pas, s'écrire » – donc en tant qu'il « participe de la réduction du phénomène en ce qu'il ne serait qu'un artefact », de sorte que « l'événement se définit dans son opposition au savoir »[580]. Pour J.-A. Miller, « l'événement lacanien au sens du trauma, c'est le non-rapport sexuel », c'est la rupture, c'est l'hétérogénéité, c'est le trou. Et cet événement du non-rapport « laisse une trace pour chacun, non pas comme sujet, mais comme parlant », comme parlêtre. Quelque chose s'inscrit au niveau de l'être charnel et laisse des traces au sens d'un « signe sans objet », « signe de l'absence d'objet »[581]. Le trauma du non-rapport, qui peut dès lors s'écrire « trou-matisme », « laisse des traces dans le corps, qui sont symptômes et affects »[582].

[576] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 18 février 1975
[577] Jacques Lacan, « Télévision », *op. cit.*, p. 521 à 528, particulièrement p. 524 et 525
[578] Esthela Solano-Suarez, « Un exercice de lecture », *op. cit.*
[579] Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 7 à 59
[580] François Leguil, « L'événement de corps et la différence des sexes », *in Quarto*, n°103, 2012, p. 78
[581] *Ibidem*, p. 82
[582] Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 7 à 59

5.6. De la nécessité d'une construction pour que le monde soit monde

Dans cette perspective, nous comprenons que dès lors que le parlêtre advient, son corps est un « amas de pièces détachées »[583]. Primitivement – c'est-à-dire avant le stade du miroir – le corps de l'être parlant n'est pas un tout, il « fout le camp à tout instant », il ne tient que « miraculeusement » durant son inexorable consumation, qui se produit « du fait de le dire »[584]. De même le monde, si l'on considère l'Un, « ce n'est évidemment pas monde qu'il est, c'est *im-monde* »[585], déconnecté de ce qui fait que le monde tourne ; « la nature se spécifie de n'être pas une, d'où le procédé logique pour l'aborder. […] la nature ne se risque à rien qu'à s'affirmer d'être un pot-pourri de hors nature »[586], c'est-à-dire qu'elle est tissage, faite de réel noué de symbolique et d'imaginaire. « On ne s'aperçoit pas que le corps est fait de pièces détachées, indique J.-A. Miller, tant qu'on reste captif de sa forme, tant que la prégnance de la forme impose l'idée de son unité »[587]. Mais c'est bien au prix d'une construction qu'advient l'unité de l'image du corps – avec ses conséquences en termes de narcissisme : « la continuité de l'espace n'est pas là d'emblée ». D'ailleurs, si le nouage échoue, « s'il n'y avait pas de symbolique, et pas d'ex-sistence du réel, le corps n'aurait pas d'esthétique du tout »[588]. C'est ce dont nombre de personnes schizophrènes témoignent. À partir de là, Lacan conçoit le corps comme consistance, comme une tresse, un nouage entre le réel, le symbolique et l'imaginaire[589], le réel participant de « l'animation du corps vivant »[590], le symbolique participant de sa spécification singulière – puisque « le corps qui est le mien, c'est le langage qui me le décerne » – et l'imaginaire participant de sa « consistance – mentale, bien entendu »[591] – et donc de sa tenue avant sa dissolution.

Dit autrement, le corps est *torique*[592]. La figure du tore apporte en effet quelque chose d'« original topologiquement par rapport, par exemple, à la sphère ou au

---

[583] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », *op. cit.*
[584] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 66
[585] Jacques Lacan, « La Troisième », *op. cit.*, p. 28
[586] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 12
[587] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », *op. cit.,* leçon du 1er décembre 2004
[588] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 18 mars 1975
[589] Éric Laurent, « "Le Sinthome" Lacan, Séminaire XXIII. Lectures Freudiennes à Lausanne », *op. cit.*, p. 11
[590] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », *op. cit.*
[591] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 66
[592] Éric Laurent reprend Lacan dans « "Le Sinthome" Lacan, Séminaire XXIII. Lectures Freudiennes à Lausanne », *op. cit.*, p. 11

plan » en ceci que c'est une « surface de révolution [d'un] cercle autour d'un axe », c'est une surface trouée. « Le tore-boyau, c'est une construction mathématique, c'est-à-dire faite de ce rapport inex-sistant qu'il y a entre le symbolique et le réel »[593]. En effet, elle permet de considérer qu'une zone extérieure soit en même temps intérieure, de sorte qu'elle permet d'appréhender le point « d'exclusion interne »[594] qui caractérise l'Un.

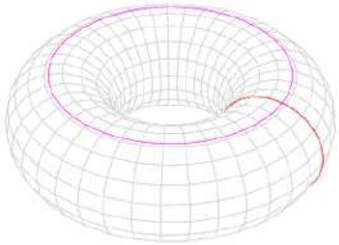


Figure du tore

C'est ainsi que Lacan nous oriente vers l'utilisation de la topologie, seule à même de rendre compte de son « architectonique » consistant à « arranger des surfaces autour d'un vide »[595]. En effet, précise É. Laurent, « le réel impose une topologie qui n'est pas celle d'un corps circonscrit, déterminant un intérieur et un extérieur, par rapport auquel l'objet pourrait être *extime*. Cette topologie est davantage celle du trou central du tore, celui qui met en connexion directe l'intérieur et l'extérieur – l'autre trou restant intérieur au tore lui-même »[596]. Dit autrement, à partir du moment où le signifiant advient, l'unité, la totalité, la complétude n'existent plus / pas – « une fois introduit dans le monde, [le Un] le décompose »[597] –, contrairement à l'évidence du visible qui nous rend captifs de l'idée d'une forme pleine du corps. Le corps se jouit et l'être parlant a affaire à un corps en morceaux dans lequel il a à se reconnaître.

[593] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 11 mars 1975
[594] Jacques-Alain Miller, « La Psychose. La Topologie dans l'ensemble de l'enseignement de Lacan », *op. cit.*, p. 13-29
[595] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 19 janvier 2011
[596] Éric Laurent, *La bataille de l'autisme*, Paris : Navarin, 2012, p. 76
[597] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 23 mars 2011

En effet, contrairement à ce qu'il en est pour l'animal qui *est* son corps – raison pour laquelle il « prête son corps à l'ineffable et stupide dressage comportemental »[598] –, le parlêtre, lui, en tant que tel – en tant que position logique du corps vivant, du corps jouissant, du fait qu'il est marqué par le langage, marqué d'un trou –, le parlêtre *a* un corps. « C'est un avoir qui ne se marque qu'à partir du vide du sujet », précise Lacan, ce en quoi il se situe « du côté de l'existence »[599]. Disons-le ainsi : on n'a un corps qu'en passant par le signifiant. Ou encore : au regard du parlêtre, « l'être dont il s'agit ne précède pas la parole. C'est au contraire la parole qui décerne l'être à cet animal par effet d'après-coup, et dès lors son corps se sépare de cet être pour passer au registre de l'avoir »[600]. LOM – que Lacan inscrit ainsi en s'appuyant sur son aspect trinitaire – « LOM a un corps » : « LOM, LOM de base, LOM cahun corps et nan-na Kun »[601]. L'équivoque autour du nom de Claude Cahun, écrivain et photographe française qui produisit beaucoup d'autoportraits évoquants, dans le miroir, un rapport spécifique à l'image, et qui rencontra Lacan en 1935-1936[602], souligne que le parlêtre a un corps dans la mesure où il y reconnaît son entité, où il parvient à s'y identifier à défaut de pouvoir l'être puisqu'« on ne se reconnaît pas dans ce qu'on est », mais « seulement dans ce qu'on a »[603], dit Lacan. C'est ainsi que ce corps, on l'aime « parce qu'on ne l'est pas »[604] – jusqu'à en produire une « énorme boursouflure narcissique, qui est caractéristique de l'espèce »[605], précisément parce qu'on croit qu'on l'a, soit du fait même « de ce défaut d'identification subjective au corps »[606]. Ajoutons qu'à partir de la rencontre du signifiant et du corps, d'un côté il y a « le corps qui sait ce qu'il faut pour survivre, le corps épistémique, […] et de l'autre côté, le corps libidinal », « d'un côté, le corps-plaisir qui obéit, et de l'autre côté, le corps-jouissance, dérégulé, aberrant, où s'introduit le refoulement comme refus de la vérité et ses conséquences », « d'un côté le corps-moi, et de l'autre côté le corps-

[598] Laura Sokolowsky, « Le meilleur ami de LOM », *in La Cause du désir*, Paris : Navarin éditeur, n°93, 2016, p. 16
[599] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 3 mai 2011
[600] Jacques-Alain Miller, « L'inconscient et le corp parlant », *op. cit.*
[601] Jacques Lacan, « Joyce le Symptôme », *op. cit.*, p. 565 à 566
[602] « François Leperlier et Juan Vicente Aliaga présentent Claude Cahun au Jeu de Paume », 2011, http://lemagazine.jeudepaume.org/2011/08/francois-leperlier-et-juan-vicente-aliaga-presentent-claude-cahun/
[603] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 124
[604] Bruno Miani, « La rupture du paradigme VI, la substance jouissante », exposé à l'Antenne clinique de Gap, 2011, http://www.section-clinique.org/dossiers-seminaire_de_lectures_de_gap-la_rupture_du_paradigme_6_la_substance_jouissante
[605] Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 7 à 59
[606] *Ibidem*

jouissance qui n'obéit pas au moi »[607]. LOM a un corps où le signifiant a laissé des traces dénaturantes, dysfonctionnelles[608]. Le prototype en est le corps de l'hystérique, « disputé entre l'autoconservation et la jouissance pulsionnelle morcelée »[609].

5.7. La jouissance Une et ses quatre versions… resserrées en deux

Revenons à ceci que l'Un est une marque, **«** c'est comme une écriture sauvage de la jouissance »[610]. L'inscription du signifiant originel, le trou causé par le signifiant Un permet une « jaculation »[611], permet qu'ex-siste cette jouissance particulière qu'est la *jouissance Une*. Cette jouissance corrélative du signifiant Un[612], à suivre Lacan, « c'est du réel ». Elle est « opaque au sens »[613], donc « insymbolisable, indicible »[614], « impensable »[615] de structure, mais également « inéliminable[616] si nous la référons à *das Ding*[617] – dans sa « massivité », dans son « absoluité »[618] –, ce qui lui donne « des affinités avec l'infini »[619]. Cette jouissance n'est « nulle matière »[620], elle n'est que pure négation d'espace, un espace sans point qui « littéralement n'est pas un espace », en tout cas « rien de sensible »[621]. Cette jouissance n'est donc « ni découpée ni cousue », mais « continue »[622] et « résiste à la structure »[623] – ce qui nous est difficilement appréhendable, à nous qui sommes dans un monde régi par le signifiant qui « discrétise, introduit "la discontinuité" ».

---

[607] Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 7 à 59
[608] *Ibidem*
[609] *Ibid.*
[610] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 6 avril 2011
[611] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XIX, *... ou pire*, *op. cit.*, p. 156
[612] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 16 mars 2011
[613] *Ibidem*
[614] *Ibid.*, leçon du 2 mars 2011
[615] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 10 décembre 1974
[616] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 9 février 2011
[617] Das Ding est la Chose, en tant qu'elle est « au centre, mais comme exclue, inapprochable et protégée par une barrière… Lacan a inventé plus tard un très joli mot pour qualifier cela, à savoir « extimité » - Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Du Symptôme au fantasme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, inédit, leçon du 12 janvier 1983
[618] Jacques-Alain Miller, « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*
[619] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 2 mars 2011
[620] *Ibidem*, leçon du 19 janvier 2011
[621] Guy Briole, « Se reconnaître dans ce qu'on est », *in Quarto*, n°103, 2012, p. 47
[622] Gilles Chatenay, « Réelles paroles », *Les autistes doivent-ils nous écouter ou devons-nous les entendre ?*, Toulon : éditions du losange, 2012
[623] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 2 février 2011

J.-A. Miller avance que ce « Un de jouissance », est un élément rigide qui « se retrouve à la même place dans les différents symptômes dont un sujet pâtit »[624]. « Le langage introduit dans la jouissance la répétition du Un » : c'est le principe d'itération, qui correspond à la « commémoration » d'une jouissance « inoubliable »[625]. Cette itération du Un fait dire à Lacan « qu'on ne dit jamais qu'une seule et même chose »[626] : quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, dans notre dire, au cœur de notre dire se situe toujours l'Un. Est-ce ce que Freud avait déjà repéré lorsqu'il disait que l'analysant « répète au lieu de se souvenir » et qu'il « répète également pendant le traitement tous ses symptômes »[627] ? En effet, « l'itération n'est pas du tout libératrice », mais « au contraire asservissante et c'est cette itération que Lacan vise quand il assimile le symptôme à partir d'un dit d'analysant à des points de suspension, à un *et cætera* »[628]. « Le *Yadl'Un* réduit le symbolique à l'etc. »[629], à l'itération d'un noyau. À partir de là, « la jouissance s'inscrivant sur une surface, mais n'ayant pas de corrélat subjectif »[630], il lui faut s'incarner. J.-A. Miller, dans son article « Les six paradigmes de la jouissance »[631], relève dans l'enseignement de Lacan différentes « versions » de cette Une-jouissance, différentes modalités qui répercutent et révèlent en même temps la présence de ce trognon rigide non inscrit dans le rapport à l'Autre : la *jouissance du corps propre*, la *jouissance phallique*, la *jouissance de la parole* et la *sublimation*. Nous nous proposons ici de les présenter, en distinguant :

a. Le *blablabla* et la sublimation. Le parlêtre, « qui est comme tel substance jouissante »[632] se révèle de différentes manières, qui sont autant de modalités pour le corps de se jouir : le corps parle et le corps sublime. Levons d'emblée une équivoque : dans les deux cas, contrairement à ce que suggère l'intuition, la jouissance est « coupée de l'Autre »[633], le corps « n'est qu'attaché à sa jouissance propre, à sa jouissance Une »[634]. La parole n'est ici à entendre ni comme

[624] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 30 mars 2011
[625] *Ibidem*, leçon du 23 mars 2011
[626] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu-que-sait de l'Une-bévue s'aile à mourre », in *Ornicar ?*, n°14, 1978, leçon du 11 janvier 1977, p.7
[627] Sigmund Freud, « Remémoration, répétition et élaboration », *La technique psychanalytique*, Paris : PUF, 1953, p. 110
[628] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 6 avril 2011
[629] *Ibidem*, leçon du 18 mai 2011
[630] Éric Laurent, L'envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance, *op. cit.*, p. 16
[631] Jacques-Alain Miller, « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*
[632] Jacques-Alain Miller, « L'inconscient et le corps parlant », op. cit.
[633] Jacques-Alain Miller, « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*
[634] *Ibidem*

articulation, ni comme communication, ni même au titre de ce qui viserait la reconnaissance ou la compréhension, mais uniquement comme « un mode de satisfaction », du côté du « blablabla » solitaire[635]. De même, la « *sublimation* » est ce que fabrique le parlêtre « à tour de bras »[636] : à partir de la jouissance Une, il « voit la Beauté, le Bien - sans compter le Vrai »[637]. « L'être et sa splendeur, le vrai, le bon, le beau, etc. » sont en effet « les sublimations disponibles au magasin des accessoires »[638]. En effet, « quand on s'y met, il semble que l'on peut faire sens de tout. On oppose, on médiatise, on surmonte, on sublime, on lie – *l. i. e.* –, et ça fait sens »[639], ce qui met l'accent sur la prise d'une jouissance sans lien *a priori* dans un lien qui fait sens. C'est ainsi que J.-A. Miller décrit l'« opération ascensionnelle », le « moyen élévatoire de la sublimation » que Lacan spécifiait souvent du « terme hégélien bien connu d'*Aufhebung* »[640], terme qui « caractérise le processus de dépassement d'une contradiction dialectique où les éléments opposés sont à la fois affirmés et éliminés et ainsi maintenus, non hypostasiés, dans une synthèse conciliatrice »[641]. Cette version de l'Une jouissance qu'est la sublimation est introduite par Lacan dans *Encore*, « comme étant l'issue propre de la parole de jouissance, de la parole solitaire »[642].

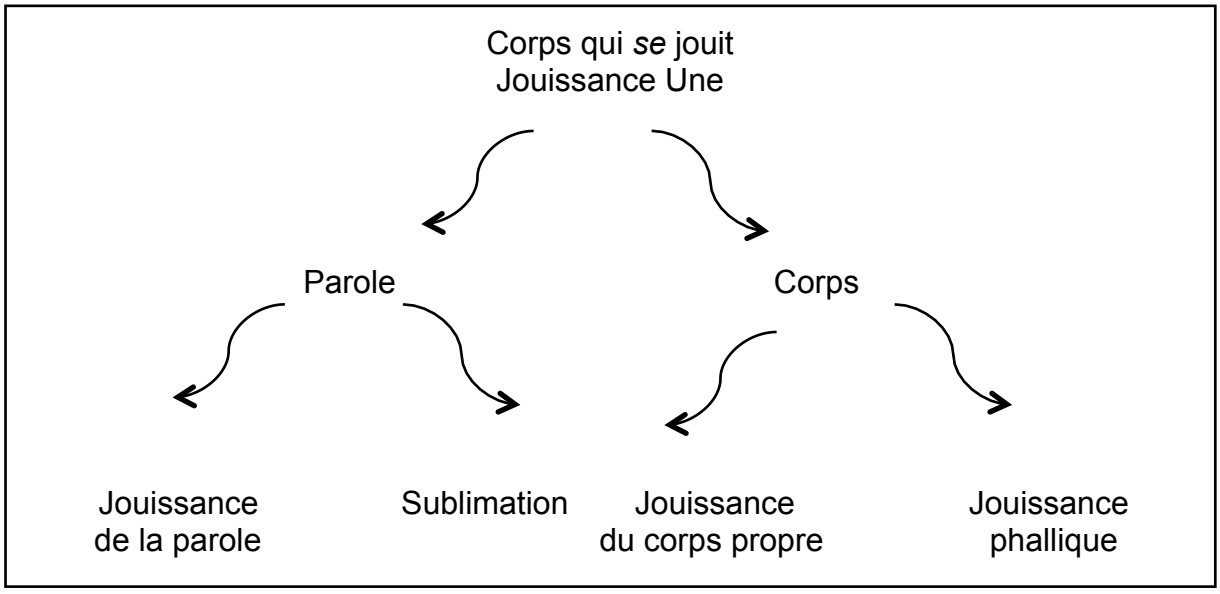
b. Le corps propre et la spécialité phallique. Fondamentalement, la *jouissance du corps propre* correspond à strictement parler à la jouissance Une de sorte que l'on peut dire que « c'est toujours le corps propre qui jouit, par quelque moyen que ce soit ». Il s'agit là du corps en tant qu'il se-jouit, « *le corps, comme lieu des affects* » [643], « la jouissance dans son statut autistique, fermé » [644] et « foncièrement asexuée »[645]. Nous proposons de rendre ce point sensible en évoquant une femme qui confie en septembre 2013 qu'à l'occasion d'un réveil nocturne, dans un état de demi-sommeil, elle voit sur un tapis, à l'autre bout de la

[635] Jacques-Alain Miller, « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*
[636] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, *op. cit.,* p. 109
[637] *Ibidem*
[638] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 209
[639] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », *op. cit.*, leçon du 18 mars 2009
[640] Jacques-Alain Miller, « Notice de fil en aiguille », *op. cit.*, p. 209
[641] Wikipédia, article « Aufhebung », https://fr.wikipedia.org/wiki/Aufhebung
[642] Jacques-Alain Miller, « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*
[643] Marcus André Vieira, « Le corps parlant : L'inconscient et les marques de nos expériences de jouissance. Entretien avec Éric Laurent », Lacan Quotidien n° 576, *19 avril 2016*
[644] Jacques-Alain Miller, « Introduction à la lecture du séminaire L'Angoisse de Jacques Lacan », http://docslide.fr/documents/miller-introduction-a-la-lecture-du-seminaire-langoisse-de-jacques-lacan.html
[645] Jacques-Alain Miller, « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*

pièce, une forme, quelque chose qui tressaute légèrement, ce qui lui fait dire que « c'est vivant ». Elle distingue mal (hors imaginaire) et ne comprend pas (hors symbolique), malgré la mise en marche de la machine à sens – qui, en l'occurrence l'amène à se demander si ce n'est pas un nourrisson, voire un fœtus. Lorsqu'elle s'approche, l'objet regard est convoqué, puisque prévalent pour elle : elle fixe la chose et réalise qu'il s'agit en fait d'un morceau de chair, informe et palpitant. « Palpitant » est le signifiant qui permet à ce sujet de nommer cet état de son corps, ce qui a affecté son corps libidinal, et qui se traduit, dans la rêverie, par la figure d'un morceau de chair tressautant donc vivant, mais qui avait surtout pris forme en se déclinant dans un certain nombre de symptômes, tous témoins d'un même mode de jouir singulier.

Puis vient la *jouissance phallique*, cette jouissance « spécialement concentrée sur la partie phallique du corps », cette jouissance masturbatoire, « jouissance de l'idiot, du solitaire », qui s'établit dans le non-rapport à l'Autre.

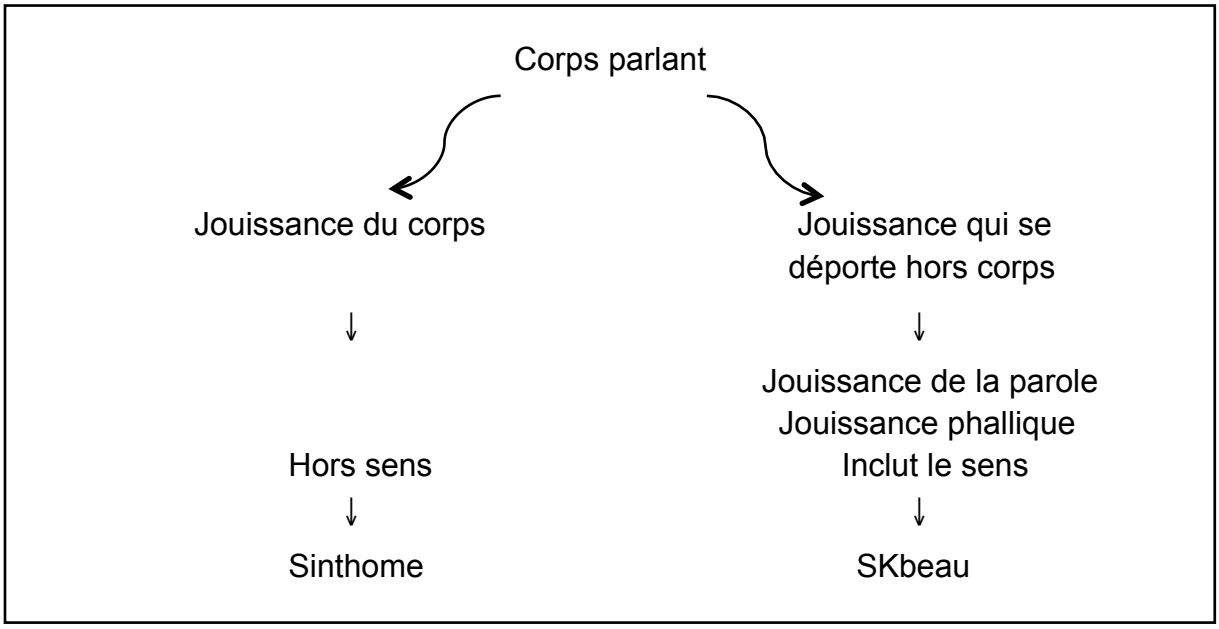
Si nous proposons de regrouper la modalité de la jouissance phallique de celle du corps propre, c'est au titre de ce propos de J.-A. Miller selon lequel « une dialectique est évidemment possible entre la jouissance du corps propre et la jouissance phallique, c'est-à-dire spécialisée »[646], ce que nous proposons de répartir ainsi :



[646] Jacques-Alain Miller, « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*

Nous l'avons dit, quelle que soit la version dans laquelle la jouissance s'incarne, « il y a un corps qui jouit par différents moyens »[647], ce corps qui « n'est attaché qu'à sa jouissance propre, à sa jouissance Une »[648]. Dès lors, « cet événement de corps qu'est la jouissance apparaît comme la véritable cause de la réalité psychique » [649] de sorte que l'on peut dire qu'elle est ce qui « vient à causer ce qui se lit comme le monde »[650]. C'est en effet autour de cet Un que le sujet va broder[651] et faire consister ses modalités singulières d'être et de jouissance. Dit autrement, face à cette marque, l'être parlant n'aura pas « d'autre choix que de construire un symptôme »[652].

À partir de « Joyce le symptôme »[653], J.-A. Miller repère le resserrage de cette répartition des versions de la jouissance Une, notamment dans son texte de présentation du thème du dixième congrès de l'AMP qui s'est déroulé à Rio de Janeiro en 2016, intitulé « L'inconscient et le corps parlant ». Restent alors deux jouissances : celle de la parole et celle du corps, « l'une qui mène à l'escabeau, l'autre qui soutient le sinthome », l'une qui inclut le sens, l'autre qui l'exclut[654], ce que nous proposons de synthétiser ainsi :



[647] Jacques-Alain Miller, « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit*.
[648] *Ibidem*
[649] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 11 mai 2011
[650] Jacques Lacan, « Télévision », *op. cit.*, p. 516
[651] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 123
[652] Sonia Chiriaco, *Le désir foudroyé. Sortir du traumatisme par la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 54
[653] Jacques Lacan, « Joyce le symptôme. Conférence donnée le 16 juin 1975 dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, en ouverture du V^{è} Symposium international James Joyce », *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris : Seuil, 2005, p. 166 ou *Autres écrits*, Paris : Le Seuil, 2001, p. 565.
[654] Jacques-Alain Miller, « L'inconscient et le corp parlant », *op. cit.*

J.-A. Miller spécifie cette répartition autour de la distinction opérée par Lacan entre « jouissance du corps » et « jouissance qui se déporte hors corps », les deux étant le propre du corps parlant. Lacan identifie dans ce cadre une première jouissance, par laquelle le corps « jouit de lui-même, il s'affecte de jouissance, il *se jouit* » et une autre, que Lacan identifie de la jouissance phallique, où un organe de ce corps devient « hors-corps »[655] se distingue de jouir pour lui-même, donnant lieu à une jouissance qui devient dès lors « anomalique à la jouissance du corps »[656] ; cet organe « condense et isole une jouissance à part qui se répartit sur les objets *a* »[657]. Ces deux modalités, d'une part du corps qui jouit de lui-même et d'autre part d'un organe qui s'en distingue par le fait de jouir pour lui-même est ce qui fait que « le corps parlant est divisé quant à sa jouissance »[658]. Deux néologismes lacaniens viennent nommer ces deux modalités : l'SKbeau et le sinthome.

Le terme d'escabeau est avancé par Lacan en 1975 dans « Joyce le Symptôme »[659] à propos de Joyce. É. Laurent précise que le terme d'escabeau s'écrit « S.K.beau », ce qui conjoint « le *Es*, le Ça freudien, sous forme de deux lettres hors sens, S.K., et le beau de la gonfle (montée sur l'escabeau) »[660]. Cette inscription (S.K.) est nécessaire à permettre de s'extraire de l'imaginaire et à faire valoir la dimension d'écriture qui supporte un réel[661]. L'S.K.beau est ce qui, au titre du parlêtre, noue la sublimation freudienne et le narcissisme. Il est ce « par quoi le parlêtre se croit maître de son être »[662] et ce sur quoi le parlêtre monte pour se faire beau, soit pour « s'élever lui-même à la dignité de la chose »[663]. Ainsi indique J.-A. Miller, « ce qu'on appelle la culture n'est pas autre chose que la réserve des escabeaux dans laquelle on va puiser de quoi se pousser du col et faire le glorieux ». L'S.K.beau correspond au parlêtre « sous sa face de jouissance de la parole […] qui donne naissance aux idéaux du Bien, du Vrai et du Beau », ce qui le situe « du côté de la jouissance de la parole qui inclut le sens »[664]. Ainsi la fonction des L'S.K.beaux est de « faire de la beauté » au titre de ce que celle-ci correspond à « la défense dernière contre le réel ». Du point de vue du processus analytique, « la forme de sublimation nouvelle

[655] Jacques Lacan, « La Troisième », *op. cit.*, p. 21
[656] *Ibidem*
[657] Jacques-Alain Miller, « L'inconscient et le corp parlant », *op. cit.*
[658] *Ibidem*
[659] Jacques Lacan, « Joyce le Symptôme », *op. cit.*, p. 565-570.
[660] Éric Laurent, L'envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance, *op. cit.*, p. 64
[661] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI », *op. cit.*, leçon du 17 décembre 1974, p.100
[662] Jacques-Alain Miller, « L'inconscient et le corp parlant », *op. cit.*
[663] *Ibidem*
[664] *Ibid.*

solidaire de l'escabeau qui inclut une jouissance liée au sens [est ce par quoi] il faut passer avant d'atteindre le hors-sens »[665]. « Faire une analyse, c'est travailler à la castration de l'escabeau pour mettre au jour la jouissance opaque du symptôme »[666], après quoi « il reste encore au parlêtre analysé à démontrer son savoir-faire avec le réel, son savoir en faire un objet d'art, son savoir dire, son savoir le bien dire » [667]. Alors, dans la passe, ce dont il s'agit, c'est de « faire de son symptôme un escabeau », de « joue[r] de son symptôme et de sa jouissance opaque »[668], de « jouer du symptôme […] nettoyé pour s'en faire un escabeau, aux applaudissements du groupe analytique » [669].

Le sinthome, quant à lui s'écrit par distinction avec le symptôme qui est « formation de l'inconscient structuré comme un langage ». Il est précisément « le symptôme réduit à son noyau »[670], à l'« être de jouissance »[671], c'est-à-dire la conjonction du symbolique et du réel. Il est le signifiant Un en tant qu'il a des effets de jouissance. Il s'écrit alors S_1a, les dits effets de jouissance, comme réel, étant inscrits sous les espèces de l'objet *a*. Ainsi, « c'est le reste irréductible, inanalysable, réel, du symptôme »[672]. « C'est précisément à partir de Joyce que Lacan va pouvoir scinder symptôme et inconscient, et formuler le symptôme comme un réel non analysable, comme rejet, donc, de l'inconscient »[673]. Le sinthome tient alors au corps du parlêtre, c'est « un événement de corps, une émergence de jouissance »[674]. Il « surgit de la marque que creuse la parole quand elle prend la tournure du dire et qu'elle fait [dès lors] événement dans le corps » [675]. « Le *sinthome* désigne [alors] ce qui du symptôme est rebelle à l'inconscient, ce qui du symptôme ne représente pas le sujet, ce qui du symptôme ne se prête à aucun effet de sens »[676]. Le sinthome est en effet hors sens et nous n'en avons pas de représentation imaginaire. Il reste donc

---

[665] Éric Laurent, L'envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance, *op. cit.*, p. 103
[666] Jacques-Alain Miller, « L'inconscient et le corp parlant », *op. cit.*
[667] *Ibidem*
[668] *Ibid.*
[669] *Ibid.*
[670] Sophie Marret-Maleval, « Le sinthome. Introduction à la lecture du livre XXIII », http://www.causefreudienne.net/le-sinthome/
[671] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 2 février 2011
[672] Pierre Skriabine, « Introduction à la clinique borroméenne. De RSI au sinthome », *op. cit.*
[673] *Ibidem*
[674] Jacques-Alain Miller, « L'inconscient et le corp parlant », *op. cit.*
[675] Éric Laurent, L'envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance, *op. cit.*, p. 197
[676] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », *op. cit.,* leçon du 15 octobre 2004

« rebelle au savoir »[677]. Il n'apparaît que par la négative, soit par l'absence de sens et d'image. C'est ce qui le rend « si difficile à cerner ». Impossible donc de « dire ce que c'est, on peut dire seulement que c'est »[678]. Le sinthome relève ainsi de « la constatation »[679] ; « on constate que ça se répète »[680] : ce qui se répète, c'est l'Un de jouissance, c'est l'Un-tout-seul. C'est pourquoi Lacan l'inscrit « sinthome roule », il avance tout seul, avec comme seule consistance, celle du réel[681]. Le symptôme, réduit à ce noyau sinthomatique, n'est donc pas vérité, mais jouissance »[682]. On ne peut que le cerner, et ce par « l'équivoque hors sens »[683], puisque le sens ne l'atteint pas. « La bonne façon, indique Lacan, est celle qui, d'avoir bien reconnu la nature du sinthome, ne se prive pas d'en user logiquement, c'est-à-dire d'en user jusqu'à atteindre son réel, au bout de quoi il n'a plus soif »[684], dit autrement, « il s'agit dans l'analyse de lui trouver, de lui bricoler une fonction »[685].

Ces considérations contribuent à l'élucidation de notre problématique, puisqu'elles établissent le statut du réel dans le dernier enseignement de Lacan. Le réel n'est plus seulement, comme au temps antérieur de la primauté du symbolique, ce qui échappe au système d'articulation signifiante et donc ce qui fait trou dans le symbolique, qui, dès lors pouvait lui être dit ex-sistant. Le réel devient précisément la jouissance en tant qu'elle émerge du corps vivant. Sous cet angle, le réel est donc ce qui ex-siste du fait de l'opération de la marque d'un signifiant sur le corps. Du fait du trou du symbolique, le réel ex-siste.

---

[677] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 2 février 2011
[678] *Ibidem*, leçon du 18 mai 2011
[679] *Ibid.*, leçon du 6 avril 2011
[680] *Ibid.*
[681] Éric Laurent, L'envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance, *op. cit.*, p. 197
[682] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », *op. cit.,* leçon du 24 novembre 2004
[683] Éric Laurent, L'envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance, *op. cit.*, p. 197
[684] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », *op. cit.,* leçon du 17 novembre 2004
[685] *Ibidem*, leçon du 24 novembre 2004

5.8. Retour à Patrick Vialaneix

Que nous enseigne le cas de P. Vialaneix sur ces questions ? Tentons de repérer « comment il se débrouille avec les paroles qui l'ont précédé, qui l'ont entouré, qui le poursuivent, qui l'embarrassent, et qui affectent son corps », « comment il […] appareille[…] ce flot de paroles, cette masse en mouvement perpétuel »[686]. Chez cet homme, comme chez tout un chacun, la conjonction du signifiant et du corps vivant fait advenir un réel, soit une jouissance du vivant, dont il a à répondre. Du trou issu de la frappe du signifiant sur le corps, ex-sistent l'*Un* comme marque de ce trou et la *jouissance Une*. Seul un nouage, une consistance issue de l'articulation dans R, S et I peut donner forme limitée à cette Une-jouissance. Le parlêtre doit en effet « inventer une solution permettant de traiter discursivement ce qui, du réel inarticulable, l'assaille dans son corps »[687]. Le corps de jouissance, ce qui se sent sans avoir de forme, doit donner lieu à une construction, pour advenir en corps du sujet où le réel contribue à « l'animation du corps vivant »[688], le symbolique à sa spécification singulière et l'imaginaire à sa « consistance – mentale »[689] – et donc de sa tenue avant dissolution.

Dans le cas de P. Vialaneix, l'instance qui inscrit le lien entre le signifiant *Un* et la jouissance, ou plus précisément entre S_1 et *a*, fait défaut. Comme le souligne S. Marret-Maleval, la fonction du S_1 est défaillante à faire bord à la jouissance et à représenter le sujet comme singularité[690]. C'est ce que nous avons esquissé pour le moment en termes psychopathologiques classiques et que nous déplierons plus loin au moyen des nœuds lacaniens. Notons néanmoins d'emblée que la défaillance du nouage laisse le sujet face à la crudité du réel : il reste « sujet de la jouissance »[691], c'est-à-dire qu'il est douloureusement aux prises avec les effets de la frappe du signifiant sur le corps. C'est pour parer à cette souffrance et traiter malgré tout le trou qui lui est constitutif, que P. Vialaneix mobilise un signifiant – cette fois imaginaire – celui de « gardien ». Ce signifiant issu du discours paternel est ce qu'il fait consister tout au long de sa vie, qu'il décline dans de multiples acceptions, et qui oriente ses choix.

---

[686] Jean-Pierre Rouillon, « L'inconscient et lalangue », *op. cit.*
[687] Pascal Pernot, « Du sujet de l'inconscient au parlêtre », *op. cit.*
[688] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », *op. cit.*
[689] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 66
[690] Sophie Marret-Maleval, « Le Voleur de tableau », *op. cit.*, p. 105 et 107
[691] Jean-Pierre Rouillon, « L'inconscient et lalangue », *op. cit.*

Le sujet tente donc de faire advenir un solution alternative à la borroméanité, qui a certains effets (comme nous l'avons déjà situé plus haut), mais qui échoue finalement à le protéger de la perte de l'image et à refreiner la jouissance. Par ailleurs, rien ne le singularise, le S_1 ne le représente pas comme sujet. Là encore sa tentative de faire consister une singularité par l'exceptionnalité *du voleur du Rembrandt* ne tiendra que tant qu'il aura le tableau en sa possession, et encore, au prix fort en termes de jouissance douloureuse. Le sujet reste aux prises avec un « désordre provoqué au joint le plus intime du sentiment de la vie »[692] qui nous semble venir en écho direct au trou d'où émerge l'Une-jouissance. Ajoutons que lorsque l'animation libidinale qui se déduit de la prise de l'*Un* dans le nouage et la consistance du corps vivant ne permet plus sa tenue, il se dissout. Nous faisons alors le constat que c'est au moment où plus rien ne vient dire son être, ni faire support à son image, qu'il meurt subitement dans son sommeil, ce que son épouse interprète au titre d'un lien de cause à effet : « du moment qu'il […] a rendu [le tableau], c'est Patrick qui est parti »[693].

[692] Jacques Lacan, *Écrits,* « D'une question préliminaire… », *op. cit.*, p. 558
[693] Émission « Trésors volés », *op. cit.*

6. LA CONNEXION ET L'EMBRAYAGE DU PARLETRE SUR LE SUJET

Suivant le fil de notre question initiale consistant à établir que parce que « nous ne procédons que de l'Un »[694]*, les nœuds borroméens s'avèrent nécessaires à la clinique, en précisant le statut du réel et celui du symbolique dans le tout dernier enseignement de Lacan, et ayant spécifié comment, du point de vue du parlêtre, le réel ex-siste au trou du symbolique, il nous importe à présent d'indiquer comment la théorie lacanienne des nœuds rend compte de l'articulation du parlêtre et du sujet. Le rapport entre le parlêtre et le sujet nous semble équivaloir au « rapport, [à] la filiation et pourtant [à] la différence entre le manque à être et le trou par quoi Lacan voulait, dans son dernier enseignement, définir le symbolique lui-même »*[695]*. C'est donc ici cette filiation que nous envisagerons, en reprenant un terme utilisé par J.-A. Miller dans son texte « L'inconscient réel »*[696] *: le terme d'embrayage. C'est en effet ce terme qu'il convoque pour traiter du lien entre le « signifiant du lapsus » et le « signifiant de l'interprétation » : « Nous nous trouvons là atteindre, à sa jonction, le lien du fameux S_1 et du fameux S_2 […] – signifiant premier et signifiant second – […] et qui comporte, quand S_1 embraye sur S_2, que le signifiant 1 représente le sujet pour un autre signifiant, le S_2. Or […] cette phrase comporte, si on la lit comme je le fais ici, que S_1 ne représente rien, qu'il n'est pas un signifiant représentatif ».*

[694] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 9 mars 2011
[695] *Ibidem*, leçon du 11 mai 2011
[696] Jacques-Alain Miller, « L'inconscient réel », *op. cit.*, p. 7

Le dernier enseignement de Lacan, repris et déplié par J.-A. Miller, se fonde sur la discrimination, voire l'opposition entre le parlêtre et le sujet. Y sont distingués : le *ça*, l'instance pulsionnelle, et l'*inconscient*[697] structuré comme un langage ; « quelque chose de l'ordre de la substance » et « les phénomènes »[698] ; le réel et les semblants[699] ; la jouissance Une et ses différentes versions[700] ; l'ex-sistence et l'être ; l'*Un* et l'Autre ; la *trinité* (comme hors-sens) et la *triplicité* (prise dans le sens)[701]. Il nous semble dès lors important de faire valoir ceci : dans le même temps qu'ils sont précisés comme deux registres hétérogènes, relevant d'une « bipartition »[702], c'est leur connexion qui est envisagée – connexion qui peut dès lors apparaître « comme problématique et comme dérivé[e] »[703]. Il s'agit donc de considérer la manière dont l'*Un* embraye sur l'Autre, la manière dont le parlêtre embraye sur le sujet, la manière dont la jouissance en vient à faire sens, et mettre en évidence qu'il n'y va pas là de création *ex nihilo*[704], mais d'une « dénivellation »[705]. Cette question nous semble centrale à plus d'un titre :

- parce que le travail consistant à faire s'articuler deux domaines hétérogènes est « l'une des questions qui traversent tout l'enseignement de Lacan »[706] (le fantasme – écrit $\$<>a$ – en étant un outil conceptuel où le poinçon figure l'ensemble des relations possibles). C'est aussi l'objet même du Séminaire « L'être et l'Un » puisque dans le même temps que J.-A. Miller y traite, comme fond de son propos, de l'écart entre l'Un et le sujet, il nous fait éprouver dans l'expérience leur nécessaire articulation, mais aussi ce qui y fait nécessairement difficulté ;
- parce que cette lecture nous écarte de toute notion de prédominance ou de primauté de l'un des registres sur l'autre, sauf à entendre par le « primat de

[697] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 9 mars 2011 : Jacques-Alain Miller souligne que le premier enseignement de Lacan était fondé sur la confusion du ça et de l'inconscient.
[698] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 26 janvier 2011
[699] Jacques-Alain Miller, « L'inconscient et le corp parlant », *op. cit.*
[700] Jacques-Alain Miller, « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*
[701] Éric Laurent, « Parler avec son corps-escabeau », Extrait de la Quatrième séance des études lacaniennes à l'ECF : « Parler lalangue du corps » : « L'escabeau et la sublimation – Lecture de « Joyce le symptôme », 04.02.2015, http://www.congressoamp2016.com/uploads/4fa8de97ef7cebe33b65fbaac67974ba0301f4da.pdf
[702] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 4 mai 2011
[703] *Ibidem*, p. 7-29
[704] Jacques-Alain Miller, « Notice de fil en aiguille », *op. cit.*, p. 214
[705] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçons du 23 mars et du 4 mai 2011
[706] Victoria Horne Reinoso, « Fantasme (fenêtre-écran) », *in Scilicet « Le corps parlant »*, *op. cit.*, p. 128

l'*Un* », le fait qu'il n'est que secondaire d'un point de vue logique que cet *Un* « soit l'objet d'un interdit »[707], le fait que sa prise dans le tressage de l'imaginaire et du symbolique n'intervient que dans un second mouvement, de sorte que nous pourrions dire, en reprenant le propos de Lacan dans « Télévision », qu'« il n'y a d'inconscient que chez l'être parlant »[708], qu'il n'y a d'inconscient qu'à partir de l'*Un* ;

- dès lors parce que cette articulation, et donc le mode d'embrayage de l'*Un* sur l'Autre – et le repérage du mode sur lequel il s'opère – semblent essentiels à la pratique analytique.

Or, l'étude nous amène à considérer que cette articulation a été envisagée sous différents angles par Lacan et J.-A. Miller, notamment ceux-ci :

6.1. L'itération

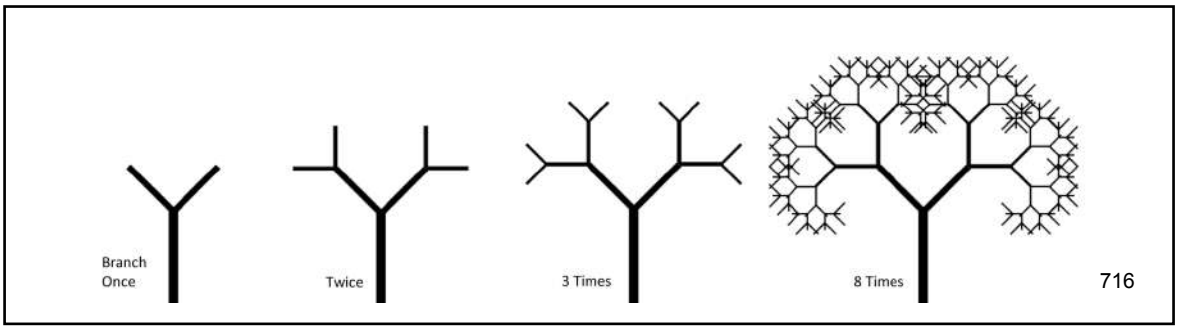
Dès 1960, dans « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », Lacan avance que le S(Ⱥ) – le signifiant du manque dans l'Autre et donc de ce qui rend la rencontre impossible – est « comme tel imprononçable », est l'innommable, « mais non pas son opération car elle est ce qui se produit chaque fois qu'un nom propre est prononcé »[709]. Ce qu'il inscrit à ce moment-là S(Ⱥ) sera qualifié par J.-A. Miller « comme une donnée première » dans la mesure où l'on ne peut pas « remonter au-delà »[710] et c'est à partir de cet événement « originel » que quelque chose s'« articule » et se répercute. L'Un, tel que nous l'avons défini, « préside et conditionne toutes les équivoques, tous les semblants de l'être dans le discours »[711], c'est l'os qui peut être dit premier en ce sens qu'il fait la trame de tout discours.

Ceci est également mis en lumière par J.-A. Miller au regard du processus analytique et de ses effets lorsqu'il indique que pour que la parole dépliée dans l'expérience analytique puisse avoir des effets et « atteindre au réel », il faut d'abord que

---

[707] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 11 mai 2011
[708] Jacques Lacan, « Télévision », *op. cit.*, p. 511
[709] Jacques Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, Paris : Seuil, 1966, p. 819
[710] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 16 mars 2011
[711] *Ibidem*

« l'axiome classique qui veut qu'il y ait une homogénéité de la cause et de l'effet, que cause et effet soient du même ordre » soit respecté. « Si nous admettons qu'il faut que le réel soit du même ordre que ce qui a des effets sur lui, alors il faut que par quelque biais le réel subsiste de parole »[712]. Cette homogénéité permet d'avancer que « l'être dépend de l'Un »[713], que « chaque signifiant se supporte du Un » ou plus exactement chaque signifiant *est* cet Un[714], en un principe de répercution itérative, d'itération, que J.-A. Miller imaginarise grâce à une allusion aux objects fractals[715], ces objets mathématiques caractérisés par le fait que chaque partie y est auto-similaire à l'ensemble, selon la modalité suivante :



716

Voici, dans l'ordre chronologique de l'élaboration de J.-A. Miller, quelques précisions sur cette notion d'itération issues de son séminaire de 2011 :

- « C'est en quelque sorte ce vide qui est le ressort de sa réitération »[717] : J.-A. Miller, évoquant les séminaires de Lacan comme un « work in progress » à partir d'un trou qui en constitue le ressort, décrit ici le mouvement même de l'ex-sistence, dans son articulation à une consistance.
- « Si on donne à la répétition un contenu de jouissance, si c'est d'elle qu'il est question dans la répétition, alors le terme même de chaîne est inapproprié. Parce qu'il ne s'agit plus d'une succession qui se compte et s'additionne […], il s'agit d'une réitération. C'est ça qu'on peut appeler la pure répétition, la réitération du Un de jouissance, pour laquelle on a aujourd'hui dû inventer,

[712] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 26 janvier 2011
[713] *Ibidem*, leçon du 16 mars 2011
[714] *Ibid.*
[715] *Ibid*, leçon du 6 avril 2011
[716] http://robymilling.blogspot.fr/2015/11/the-fractal-patch.html
[717] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 19 janvier 2011

promouvoir le terme d'addiction »[718]. Nous entendons ici que l'itération se distingue de la répétition, en ceci qu'elle ne se situe pas comme une chaîne articulée, une succession, une addition, mais, parce qu'elle est constitutive d'une jouissance, elle se situe plutôt comme ré-percussion d'un même (que nous inscrivons ici en deux mots, pour signifier la percussion qui se répète à l'identique). C'est pourquoi J.-A. Miller avance le terme d'addiction, en tant qu'il vient dire le principe de cette itération du *Un* de jouissance.

- « La pure réitération de l'Un de jouissance que Lacan appelle sinthome »[719]. Lacan nomme la « pure réitération dans le réel de l'Un de jouissance », le sinthome.
- « L'itération n'est pas du tout libératrice, comme Lacan était parti à le croire, l'itération ici est au contraire asservissante et c'est cette itération que Lacan vise quand il assimile le symptôme à partir d'un dit d'analysant à des points de suspension, à un *et cætera* »[720]. *Et cetera*, étymologiquement « et le reste », employé pour synthétiser une énumération qui ne se termine pas, mais se poursuit avec trois petits points, laisse bien appréhender ce dont il s'agit en effet dans le symptôme, quelque chose qui ne se tarit pas dans sa répétition, mais se poursuit plutôt à l'infini et asservit au titre de l'addiction.
- « C'est ce qui oblige à définir aussi le savoir comme la seule itération de S_1, d'une identité de soi à soi qui se maintient et qui constitue le fondement même de l'existence. C'est ici que Lacan nous a invités à penser l'inconscient non pas à partir de ce qui donne sens, non pas à partir de la vérité, mais comme ce qui consiste en un signifiant qui peut s'inscrire d'une lettre »[721]. Ici la question est abordée à partir de ce que l'on considère comme l'inconscient et le savoir : si l'inconscient est situé comme réel, le savoir doit être défini en lien avec le trognon, le noyau du S_1, comme sa « seule itération ». D'un point de vue pragmatique, c'est aussi ce qui fait qu'à l'occasion le trajet de l'analyse puisse être perçu comme un tournage en rond – ou plus exactement une spirale concentrique –, mouvement qui, au titre de l'Un, n'apparaît pas comme une mauvaise façon d'avancer.
- « L'itération du symptôme […] est référable à […] un semelfactif – semel veut

[718] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 30 mars 2011
[719] *Ibidem*
[720] *Ibid.*, leçon du 6 avril 2011
[721] *Ibid.*, leçon du 4 mai 2011

dire en latin : une fois –, un semelfactif, un événement singulier, unique qui a valeur de traumatisme »[722]. Ce qui est situé ici, c'est le symptôme comme non plus seulement comme l'itératif (1-1-1-…), mais comme semelfactif, c'est-à-dire comme ce qui n'a lieu qu'une seule fois (1 tout seul), donc comme l'événement singulier, originel et traumatique que nous avons décrit précédemment.

- Dernière occurrence que nous retenons : « l'itération, ça veut dire : c'est stationnaire. Donc [Lacan] radicalise d'un côté la dynamique de l'expérience, mais de l'autre côté, il radicalise aussi son aspect stationnaire »[723]. Dans la suite du passage de l'itératif au semelfactif, J.-A. Miller précise le côté immobile de l'itération, ce qui, du point de vue du mouvement, se situe hors de l'expérience, mais en en constituant cependant le ressort.

6.2. La résonance

Nous mettons en lien avec ces notions de percussion, répercussion, itération, semelfactif, ce que Lacan avance comme résonance. La résonance est à la fois, l'« augmentation de l'amplitude d'oscillation d'un système, sous l'influence d'impulsions régulières de fréquence voisine de la fréquence propre du système », soit le fait de répercuter un son par exemple, et « ce qui provoque une réponse chez quelqu'un, ce qui l'émeut »[724], comme dans l'exemple : « Son discours a eu une très grande résonance dans le milieu enseignant ». Ayant soulevé cette équivoque, nous nous en tiendrons ici à l'abord quasiment physique. J.-A. Miller souligne que Lacan y fait référence dès le début de son enseignement[725], puisqu'il est présent dans le titre de la troisième partie de son texte « Fonction et champs de parole et du langage » : « Les résonances de l'interprétation »[726]. Bien sûr, au début, il est question de la résonance en tant qu'elle est « prise dans une poétique du langage ». Ce n'est qu'ensuite qu'elle prendra son acception logique, en référence à la percussion initiale

[722] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 4 mai 2011
[723] *Ibidem*, leçon du 15 juin 2011
[724] Larousse, article « résonance », http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/résonance/68656
[725] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 25 mai 2011
[726] Jacques Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *op. cit.*, p. 289

qu'il s'agit dans la cure de faire résonner pour tarir le sens qu'elle engendre[727]. C'est ce que dit Lacan dans *Le sinthome* : **«** c'est uniquement par l'équivoque que l'interprétation opère », l'équivoque en tant qu'elle est le seul procédé à même de faire en sorte « qu'il y ait quelque chose dans le signifiant qui résonne »[728]. À ce titre, l'interprétation peut se réduire à faire tinter *lalangue*, donc « à faire résonner un son, sans plus »[729], par exemple. Cette pratique dans l'analyse est requise au titre de ce que la parole produit dans le corps un écho, « elle l'affecte sous la forme de phénomènes de résonance et d'écho » qui est le réel lui-même : « la résonance, l'écho de la parole dans le corps sont le réel, le réel à la fois de ce que Freud a appelé inconscient et pulsion. C'est en ce sens que l'inconscient et le corps parlant sont un seul et même réel »[730].

6.3. L'accroche, le branchement, la superposition

Dans « Joyce le symptôme »*,* Lacan indique que l'inconscient comme analysable, « se noue au sinthome, qui est ce qu'il y a de singulier chez chaque individu »[731]. En toute logique, nous entendons cette articulation à deux titres : accroche de signifiant et articulation de jouissance. En effet, le 11 mai 1976, Lacan indique que les nœuds « supportent un os »[732] et que leur modalité d'écriture démontre parfaitement « quelque chose à quoi on peut accrocher des signifiants ». À partir de cet « os », s'ajoute une dit-mension, celle du nouage subjectif, à partir de quoi se déploie une chaîne signifiante et se tisse toute une broderie. J.-A. Miller reprend ce principe d'accroche au titre d'un branchement en soulignant que Lacan « rappelle que les chaînes signifiantes que nous déchiffrons à la freudienne sont branchées sur le corps et qu'elles sont faites de substance jouissante »[733]. C'est reprendre le propos de Lacan dans « Télévision »*,* lorsqu'il définit un symptôme comme « un nœud de signifiants », nœud à entendre « comme ces nœuds qui se construisent réellement à faire chaîne de la matière signifiante. […] chaînes […] qui ne sont pas de sens mais

[727] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 25 mai 2011
[728] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 17
[729] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 23 mars 2011
[730] Jacques-Alain Miller, Intervention au Congrès de l'AMP à Rio, avril 2016, inédit
[731] Jacques Lacan, « Joyce le symptôme », *Le Séminaire,* livre XXIII, *Le sinthome*, Paris : Seuil, 2005, p.168
[732] *Ibidem*, p.144 et 145
[733] Jacques-Alain Miller, « L'inconscient et le corp parlant », *op. cit.*

de jouis-sens »[734]. Le jouis-sens fait la matière des mensions du dit. É. Laurent fait à son tour valoir que c'est « sur l'écriture [d'un] vide […] que les signifiants viendront s'accrocher au corps[735] et ce, en fonction des « équivoques propres à *lalangue* »[736], c'est-à-dire dans la contingence de ce qu'aura initialement marqué chaque *Un*. Reprenant la logique frégéenne, É. Laurent indique ceci : « Le corps comme ensemble vide se compte Un et les différents ensembles pulsionnels s'articulent à lui »[737] : le corps en tant qu'ensemble vide {Ø}, s'écrit Un (1), à partir de quoi il est possible de compter, en l'occurrence à partir de quoi se déplient les différentes modalités pour le corps de se jouir (ce que Lacan a généralisé sous le concept d'objet *a*).

6.4. La relation de cause à effet

À condition de concevoir le rapport de cause à effet comme une formule du mouvement d'advenue, il est possible de considérer le lien entre l'*Un* et l'Autre sous cet angle. En effet, dans *Le sinthome*, Lacan soutient que la parole a des effets : à cause du fait que « nous sommes parlés »[738] survient une jouissance, de sorte que les pulsions sont elles-mêmes l'effet « dans le corps du fait qu'il y a un dire »[739]. J.-A. Miller le reprend de deux manières en 2011 :

- en janvier 2011, au regard du réel : il situe l'« appartenance conceptuelle essentielle entre le réel et la cause », de sorte que l'on peut soutenir que « le réel est cause », qu'il n'est même légitime d'utiliser ce signifiant « qu'à condition que ce à quoi on attribue la qualité d'être réel est cause, cause d'un certain nombre d'effets »[740] ;
- et en mai 2011, au regard de la jouissance : il indique que l'*Un*, la jouissance-Une est la cause de « ce qui se lit comme le monde ». C'est-à-dire que c'est sur ce fond que s'articule l'ordre symbolique et toute l'ontologie, qui est la doctrine de l'être. La jouissance, c'est le secret, c'est la cause dernière de

[734] Jacques Lacan, « Télévision », *op. cit.* p. 516 et 517
[735] Éric Laurent, L'envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance, *op. cit.*, p. 16
[736] *Ibidem*, p. 18
[737] *Ibid.*, p. 18
[738] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 162
[739] *Ibidem*, p. 17
[740] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 26 janvier 2011

l'ontologie[741]. Dit autrement : « la racine de l'Autre c'est le Un »[742].

6.5. Le chiffrage

Cet abord de l'embrayage comme chiffrage est suscitée par ce propos de J.-A. Miller dans sa présentation du thème du dixième Congrès de l'AMP à Rio en 2016. Dans ce texte extrêmement riche, est notamment établi le lien entre l'événement de corps, le refoulement auquel il donne lieu, et la métaphore qui s'en déduit : le trou originel que constitue l'événement de corps, le trou d'où ex-siste la jouissance et qui fait l'objet du refoulement primordial, est pris dans le tissage des signifiants où il fait l'objet de la métaphore. Ainsi, à rebours, la métaphore se trouve donner « l'enveloppe formelle de l'événement de corps ». Et J.-A. Miller d'établir que « le refoulement [ainsi] explicité par la métaphore, c'est un *chiffrage* et l'opération de ce chiffrage travaille pour la jouissance qui affecte le corps »[743]. C'est dire autrement la fonction de « chiffrage du réel »[744] qui est celle du symptôme, soit l'opération de transformation, d'inscription dans des raies, de traduction de la jouissance Une en symptôme. Notons que cette réflexion relève pour J.-A. Miller « d'un […] ravaudage de pièces diverses d'époques différentes, empruntées à Freud et à Lacan », mais qui permet néanmoins de nous situer dans la psychanalyse lacanienne induite par le dernier enseignement.

6.6. La défense

Enfin, et sans doute plus simplement, cet embrayage de l'*Un* sur l'Autre peut également être abordé comme défense – c'est d'ailleurs le sens d'une question adressée à J.-A. Miller lors du Séminaire anglophone à Paris en 2008 : « Cette conception nous conduit vers le concept du sujet comme défense. Toutes les structures sont des défenses. Mais des défenses contre quoi ? Quel est le statut de

[741] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 11 mai 2011
[742] *Ibidem*, leçon du 25 mai 2011
[743] Jacques-Alain Miller, « L'inconscient et le corp parlant », *op. cit.*
[744] Sophie Marret-Maleval, « Le sinthome. Introduction à la lecture du livre XXIII », *op. cit.*

ce contre quoi nous nous défendons ? »[745]. Le manque à être, le désir, se présentent en effet comme une défense contre ce que Freud a abordé par les pulsions et que Lacan a nommé la jouissance[746]. Cette fonction de « défense contre le réel »[747 et 748], de protection contre quelque chose qui se dérobe au signifiant et à l'image est aussi celle du « serrage du non-rapport dans le nœud borroméen »[749]. Ainsi E. Solano situe-t-elle le registre du manque et du désir comme relevant d'une place dans un nouage qui enserre un trou, relevant, quant à lui, d'« une négativité absolue »[750]. Dans cette perspective, le manque, et le voile tissé d'imaginaire et de symbolique par lequel nous constituons une réalité, répondent du trou et sont « nécessaire[s] à l'être parlant et au sujet qui s'y produit, pour *se protéger*[751] de ce réel ». À ce titre, P. Skriabine ajoute que « cette protection, qui permet qu'un discours se développe et fasse lien, implique une contrepartie, qui est limitation de la jouissance »[752], point sur lequel nous reviendrons.

6.7. Deux écritures du signifiant ?

Ainsi avons-nous tenté, sans prétendre à l'exhaustivité, de répertorier différents abords de l'embrayage de l'*Un* sur l'Autre par Lacan (dans « R.S.I. » et *Le sinthome*), à partir de l'enseignement de J.-A. Miller en 2011. Ceci nous a amené à tenter de suivre Lacan dans son questionnement sur la « bifidité de l'Un »[753]. La *bifidité* est définie de manière imagée par le Larousse comme la caractéristique de ce qui est « à demi partagé par une fente longitudinale, comme la langue des serpents ou certaines feuilles »[754]. Ceci nous semble très précis à considérer deux régimes de l'unaire :

---

[745] Question posée à J.-A. Miller par « un participant venant d'Israël », « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op. cit.*, p. 49
[746] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 11 mai 2011
[747] *Ibidem*, leçon du 9 février 2011
[748] Jacques-Alain Miller, « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op. cit.*, p. 49
[749] Jacques Lacan, 1973-1974, *Le Séminaire*, « Les non dupes errent », leçon du 15 janvier 1974.
[750] *Ibidem*, leçon du 15 janvier 1974.
[751] C'est nous qui soulignons.
[752] Pierre Skriabine, « Introduction à la clinique borroméenne. De RSI au sinthome », *op. cit.*
[753] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XIX, *... ou pire*, *op. cit.*, p. 134
[754] Larousse, article « Bifide », http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/bifide/9199

- l'« Un de l'ensemble vide »[755], le S_1 considéré tout seul ou dans son articulation avec *a*, le creuset qui accueille la jouissance, de sorte que le S_1 est ce « signifiant asémantique qui représente le sujet comme Un […] et nomme l'objet de sa jouissance »[756], et
- le S_1 déployable en essaim, celui qui se situe dans le registre de la relation possible avec S_2, qui articule le sujet et le savoir.

La question s'est alors faite jour de savoir si deux écritures devaient venir distinguer ces deux régimes. Deux textes[757] dits par Lacan et constitués en écrits pour publication sous la direction de J.-A. Miller sont venus soutenir ce questionnement du fait que nous y avons repéré deux écritures distinctes : tantôt « L'S_1 » tantôt « le signifiant Un » :

- le premier extrait de la leçon du 26 juin 1973 dans le cadre du *Séminaire*, livre XX, *Encore* :

> « L'S_1, l'essaim, signifiant-maître, est ce qui assure l'unité, l'unité de la copulation du sujet avec le savoir. C'est dans *lalangue*, et pas ailleurs, en tant qu'elle est interrogée comme langage, que se dégage l'existence de ce qu'une linguistique primitive a désigné du terme στοιχεῖον, élément, et ce n'est pas pour rien. Le signifiant Un n'est pas un signifiant quelconque, il est l'ordre du signifiant en tant qu'il s'instaure de l'enveloppement par où toute la chaîne subsiste. […]
> Le Un incarné dans lalangue est quelque chose qui reste indécis entre le phonème, le mot, la phrase, voire toute la pensée. C'est ce dont il s'agit dans ce que j'appelle le signifiant-maître. C'est le signifiant Un, et ce n'est pas pour rien qu'à l'avant-dernière de nos rencontres, j'ai amené ici pour l'illustrer le bout de ficelle, en tant qu'il fait ce rond, dont j'ai commencé d'interroger le nœud possible avec un autre »[758].

- et le second, issu de « La troisième », intervention du premier novembre 1974 :

> « Quand je pense que je me suis amusé pendant un moment à jouer avec ce S_1 – que j'avais poussé jusqu'à la dignité du signifiant Un – et le *a*, en les nouant par le nombre d'or ! Ça vaut mille ! Je veux dire que ça prend portée de l'écrire. En fait, c'était

[755] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XIX, *... ou pire*, *op. cit.*, p. 134
[756] Sophie Marret-Maleval, « La condition littorale. Lecture de "Lituraterre" », https://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2017/10/03-Ironik26-Sophie-Marret-Maleval.pdf, p. 6
[757] Considération non exhaustive
[758] Jacques Lacan, Le *Séminaire*, livre XX, *Encore*, *op. cit.*, p. 131

> pour illustrer la vanité de tout coït avec le monde, c'est-à-dire de ce qu'on a appelé jusqu'ici la conséquence. Car il n'y a rien de plus dans le monde qu'un objet *a*, chiure ou regard, voix ou tétine, qui refend le sujet, et le grime en ce déchet qui, lui, au corps, *ex-siste* »[759].

Mais qu'en était-il vraiment ? Ces deux textes spécifient :

- D'une part l'élément a-sémantique qui prend corps dans *lalangue* et induit des résonances. Ce signifiant « est l'ordre du signifiant en tant qu'il s'instaure de l'enveloppement par où toute la chaîne subsiste ». Nous entendons ceci en référence à Frege puisqu'à l'appui des développements précédents, il nous semble possible de concevoir cette acception du S_1 comme le Un-tout-seul qui s'ajoute à l'ensemble vide pour initier la suite des nombres. Du point de vue topologique, ce signifiant est ce qui cerne un trou, c'est pourquoi Lacan l'illustre d'un rond de ficelle et s'interroge sur sa possible articulation pour souligner « la vanité de tout coït avec le monde », soit la vanité de l'idéal de l'agrafe.
- D'autre part, le S_1 déployable en essaim, qui se situe dans le registre de la relation possible avec S_2, qui articule le sujet et le savoir.

Cette distinction nous semble rejoindre le propos de J.-A. Miller dans son article « Biologie lacanienne et événement de corps »[760] concernant « les deux faces du sujet », celle « de disparition » et celle d'« éternisation » : « Lacan commente [d'un côté] l'effacement signifiant du sujet et corrélativement ce que le sujet conserve d'ineffaçable, à partir du moment où le signifiant l'a épinglé comme ce qu'il appelle une chose fixe ». Enfin, É. Laurent nous semble également aller dans ce sens lorsqu'il indique que « le réel est la répétition matérielle du même, en tant que cette jouissance se répétant » hors de toute articulation à quoi que ce soit. Par opposition, « au niveau du symbolique, il y a des Un [à écrire dès lors avec le chiffre *1*], mais qui font série »[761] de s'articuler à S_2.

Si une différenciation s'opère là nettement entre deux registres de l'unaire – d'une part le S_1 hors sens, détaché de tout S_2[762], d'autre part articulable au S_2 pour

---

[759] Jacques Lacan, « La Troisième », *op. cit.*, p. 16
[760] Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 7 à 59
[761] Éric Laurent, « "Le Sinthome" Lacan, Séminaire XXIII. Lectures Freudiennes à Lausanne », https://lecturesfreudiennes.files.wordpress.com/2013/03/eric-laurent-le-sinthome-juillet-2012.pdf, 2012, p. 10
[762] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 30 mars 2011

constituer le savoir – c'est toujours le même pivot, l'unaire, qui, dans sa bifidité, tantôt ne s'articule pas et tantôt s'articule. C'est toujours le même Un dont il est question – ce que le principe d'itération précédemment déplié précise parfaitement –, de sorte que nous comprenons la nécessité de ne pas distinguer deux écritures, mais au contraire d'en maintenir une seule.

Ceci étant, l'amphibologie mentionnée en introduction au présent travail se trouve ici précisée dans cette bifidité qui nous permet de considérer le passage du trou à l'ex-sistence, puis à la consistance, donc la différence, mais néanmoins la filiation, « entre le manque à être et le trou par quoi Lacan voulait, dans son dernier enseignement, définir le symbolique lui-même »[763]. C'est également une façon d'argumenter la pertinence des nœuds et de l'écriture qu'ils constituent dans l'abord du parlêtre et du sujet et dans leur clinique.

6.8. Patrick Vialaneix

Revenons très brièvement à P. Vialaneix, chez qui l'embrayage apparaît précisément comme ce qui fait difficulté, puisque la filiation ne s'opère pas dans le registre du symbolique – du symbolique qui troue à un symbolique qui soit noué – ce qui laisse le sujet, à défaut de fonctionnalité du S_1 à faire bord à la jouissance et à le représenter comme singularité, devant l'obligation incessante de faire consister une solution qui ne capitonne pas. Ainsi, *ce qui se sent* dans son corps n'est-il pas spécifié, pas limité, la résonance se fait envahissante, voire douloureuse, l'ordre symbolique n'articule pas un chiffrage opérant, la défense échoue à préserver le sujet.

[763] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 11 mai 2011

7. LA SUBJECTIVITE HUMAINE : LE SUJET DU NŒUD BORROMEEN

Procédons désormais au pas suivant : les nœuds lacaniens, s'ils sont d'un apport désormais établi à la question du parlêtre et dès lors à sa considération dans la cure analytique, le trou du symbolique et le réel à lui ex-sistant en étant deux propriétés essentielles, les nœuds sont également particulièrement précieux à la considération que nous portons au sujet et à sa clinique. En quoi ? Voici la question à laquelle nous allons désormais tenter d'apporter quelques éléments de réponse. Pour ce faire, il nous importera de préciser les différents registres constitutifs de l'être, ainsi que de révéler quelques principes généraux de leur articulation, qui permettront de cerner les modalités – borroméenne, puis non borroméenne – du nouage. Ce propos fondamentalement éthique puisque au cœur de l'orientation actuelle de la psychanalyse cherchera ensuite son fondement, au-delà de la théorie, dans un certain nombre de cas, afin d'en tirer des conséquences pour la clinique.

7.1. Les registres de l'être : définition du réel, du symbolique, et de l'imaginaire dans le tout dernier enseignement de Lacan

Comme cela a été précisément démontré par J-A. Miller, notamment dans son enseignement de 2011, le dernier et le tout dernier enseignement de Lacan nous font passer de la tradition de l'ontologie[764], à celle de l'hénologie, c'est-à-dire de la doctrine de l'être à celle de l'Un[765], en marquant « une opposition entre ontologie et jouissance »[766]. Ceci change radicalement notre conception de l'inconscient, du symptôme et de la cure analytique. À partir du trognon constitutif du parlêtre, issu de la rencontre du signifiant et du corps, reprenons donc maintenant la manière dont la subjectivité humaine se noue, la façon dont le sujet advient. En effet, si « le réel (…) est premier »[767], si la conjonction du signifiant Un et de la jouissance est première, comme le souligne E. Solano-Suarez, « le signifiant, percutant le réel, produit des embrouilles et introduit une faille », et c'est à cette place que le sujet advient. Mais « comment, par quelle fonction, ce qui est là toujours rejeté – puisque ce rejet de jouissance est dans tous les cas –, ce sans-nom se trouve-t-il apprivoisé ? »[768]. Au-delà de la question de l'articulation entre parlêtre et sujet, ce qui nous retiendra ici sera ce que Lacan avance comme le nouage de trois registres : celui du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Commençons alors par retracer ce à quoi correspond chacune de ces « dit-mansions »[769] – ainsi inscrites pour souligner leur valeur de « mansion du dit », de dimensions constitutives du lieu du dit. Cette écriture permet en effet de bien nous situer dans la géométrie lacanienne, soit la géométrie faite de langage, celle qu'habite l'être parlant. À ce titre, « le réel, l'imaginaire et le symbolique relèvent chacun de l'*Un*. Ils s'organisent ainsi à partir des principes d'équivalence et de distinction. Ce qui fonde le nouage de ces trois ronds en tant que trois *Un*, c'est le principe de non-rapport entre eux. Dans le Séminaire, « R.S.I. », Lacan spécifie trois effets correspondant à ces trois Un : un effet de sens provenant du symbolique, un effet de jouissance qui est le propre de l'imaginaire en tant qu'il

[764] Ontologie : « Partie de la philosophie qui a pour objet l'étude des propriétés les plus générales de l'être ». http://www.cnrtl.fr/lexicographie/ontologie
[765] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 9 mars 2011
[766] *Ibidem*, leçon du 11 mai 2011
[767] Esthela Solano-Suarez, « Étude de cas problématiques », « Le savoir psychanalytique à ciel ouvert » : présentation du programme du 11 octobre 2017
[768] Jacques-Alain Miller, « Forclusion généralisée », *in Cahier de l'Association de la Cause freudienne-Val de Loire & Bretagne*, n°1, 1993, p. 7
[769] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXI, Les non-dupes errent, *op. cit.*, leçon du 13 novembre 1973

relève du corps et un effet de non-rapport qui caractérise le réel. C'est ainsi que l'inconscient advient comme broderies autour du trognon du réel[770]. Nous traiterons ci-après des principes de cette broderie, des principes de leur nouage pour constituer une réponse subjective. « Pour faire avec cette trace indélébile qui le singularise, [le sujet] devra en effet bricoler un fantasme – cette « phrase impersonnelle qui se construit à partir des énoncés marquants de l'Autre […] et qui donne forme à la jouissance »[771], c'est-à-dire ce « traitement du réel par le symbolique et l'imaginaire »[772] – et des symptômes qui seront « séquelles du trauma »[773] originel. P. Skriabine précise ceci :

> « Il est […] essentiel de souligner que le langage, le symbolique, met en jeu ce *défaut dans l'univers,* que Freud a développé sous différents aspects. Tout d'abord, le refoulement originaire [*Urverdrängung*], puis l'inanalysable, que ce soit sous les espèces de l'ombilic du rêve ou, plus structuralement, du « roc de la castration » : il y a un point où le langage est impuissant, où le symbolique laisse apparaître son point de défaillance, où le mot manque, où ça ne peut pas se dire, du côté de la jouissance sexuelle. C'est encore la castration elle-même, perte à laquelle il faut consentir au nom de la Loi, qui n'est autre que la Loi symbolique. Notre espace est donc structuré par la perte, même si nous n'en voulons rien savoir ou refusons d'y consentir. Plus jamais de coalescence avec le monde resté hors langage, avec la défunte nature, plus de coaptation avec son environnement, plus de rapport sexuel qui ne soit problématique : la pomme d'Ève n'est rien d'autre que le langage. Chassé du paradis, qui était sphérique, le sujet parlant est désormais étranger à lui-même ; ridicule ou lucide, sublime ou abject, il s'agite dans un monde troué. Le champ de la psychanalyse est *a-sphérique* ; la topologie de Lacan en déploie la structure, dans laquelle et sur laquelle nous opérons.
> Ce défaut dans l'univers, Lacan l'écrit A barré. Ceci veut dire simplement que l'Autre, absolu, radical, celui qui sait, l'Autre du langage et de *la* vérité, celui qui serait le garant ultime, autrement dit *le* père, ou Dieu, n'existe pas. Dieu est mort. On se l'invente, on le remplace par autre chose, mais il n'existe pas : la topologie de Lacan est une topologie de A barré qui prend de là son assise. Une structure n'est jamais qu'un mode d'organisation du trou – c'est-à-dire, une topologie »[774].

---

[770] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 19
[771] Patricia Bosquin-Caroz, « De la langue des larmes à l'impact de la langue désinvolte », *in Quarto*, n°103, 2012, p. 49 à 52
[772] Sonia Chiriaco, *Le désir foudroyé. Sortir du traumatisme par la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 22
[773] *Ibidem*, p. 23
[774] Pierre Skriabine, « Introduction à la clinique borroméenne. De RSI au sinthome », *op. cit.*

7.1.1. La catégorie du réel

Nous l'avons compris, dans le dernier et le tout dernier enseignement de Lacan « la question "Qu'est-ce que le réel ?" devient instante, urgente, dominante »[775], tandis que Lacan fait des usages variés de ce terme. Le réel se situe entre un « il n'y a pas » fondamental **–** le réel correspondant au constat qu'il n'y a pas de rapport sexuel **–** et un « il y a » **–** émergence de l'Un, noyau fondamental du parlêtre, comme nous l'avons déplié précédemment. Ainsi, parfois, Lacan parle-t-il du réel et conjointement de jouissance ; parfois distingue-t-il les deux ; parfois parle-t-il d'un rond de ficelle, et parfois d'un nouage, ce qui contribue à l'apparent pardoxe de notre problématique. Essayons de préciser. En suivant la conférence de présentation du thème du huitième congrès de l'Association Mondiale de Psychanalyse par J.-A. Miller en 2012, nous isolons deux acceptions du réel. Premièrement, « le réel n'est pas un cosmos, pas un monde, ni un ordre »[776], ce que nous entendons comme ce qui se situe à l'opposé de l'imaginarisable et du symbolisable. Au contraire de pouvoir s'inscrire dans un monde ou dans un ordre régi par des règles, c'est « un bout, un trognon »[777], un reste, une partie, un élément, un « fragment asystématique » **–** asystématique, de *a* privatif et *systématique*, qui procède d'un ordre **–**, donc « séparé du savoir de la fiction ». Il ne rentre pas dans une élaboration signifiante déployant un sens, mais ex-siste, « naît de cette rencontre avec *lalangue* et le corps »[778], c'est-à-dire de la « percussion » dont nous avons parlé plus tôt. « C'est certes un trognon autour duquel ma pensée brode, mais son stigmate, à ce réel comme tel, c'est de ne se relier à rien »[779], d'être sans Autre. Ce réel n'a pas d'essence, ni au sens de la « nature propre à une chose, à un être, ce qui le constitue fondamentalement », ni au sens du « principe, contenu fondamental de quelque chose »[780] : « c'est par le biais de son existence qu'il s'impose et qu'il éteint la question de son essence »[781] : cette ex-sistence ne se spécifie d'aucun qualificatif. Or, « le premier réel qui se distingue de la donation de sens et sur lequel s'exerce la

[775] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 2 mars 2011
[776] Jacques-Alain Miller, « Le réel au XXI^e^ siècle… », *op. cit.*
[777] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p.123
[778] Jacques-Alain Miller, « Le réel au XXI^e^ siècle… », *op. cit.*
[779] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p.123
[780] Larousse, article « essence », http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/essence/31094
[781] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 2 mars 2011

donation de sens, c'est la jouissance »[782]. Le réel se présente « en tant que ce qui résiste à la structure et, au fond, comme un pur *il y a* »[783]. Il se caractérise donc aussi d'être un « reste inéliminable », non résorbable dans aucune structure : « C'est trognon, équivoque J.-A. Miller, parce qu'on a bouffé toute la pomme imaginaire, on dit : il n'y a plus rien, on jette le trognon, mais le trognon est là », il « vous revient dans la figure » à la manière d'un boomerang[784]. En effet, de ne se relier à rien, ce réel « ne parle pas »[785] et donc « n'est pas quelque chose qui se déchiffre », « ce n'est pas quelque chose sur quoi la parole opère comme sur les formations de l'inconscient »[786]. Il est là et itère, à l'insu de la plupart. Malgré son omniprésence pour le sujet, et la trace qu'il constitue et qui devient lit dans lequel se décline l'inconscient, pour y avoir accès, pas d'autre choix que d'en passer par « la dimension de semblant de l'objet *a* »[787]. À ce titre, nous ne pouvons que constater que ce *trognon* reste « exclu de l'expérience » analytique, et en situe les limites, en ceci qu'il comporte un élément qui lui est « rebelle »[788], puisqu'il ne s'inscrit pas dans les rais du signifiant**.** Dans l'expérience du sujet, cela se présente sous forme d'une butée, d'un impossible **–** impossible à dire, « impossible à pénétrer »[789], mais à l'occasion aussi, impossible à supporter puisqu'il est ce que l'on tente d'éviter, et que l'on essaye de recouvrir lorsqu'il se présente sous les espèces du trauma. En effet, face à ce qui ex-siste du point de vue du parlêtre, mais qui, du point de vue du sujet, se présente comme un trou, « tous, nous inventons un truc pour [le] combler […]. Là où il n'y a pas de rapport sexuel, ça fait *troumatisme*. On invente. On invente ce qu'on peut, bien sûr »[790].

La seconde version du réel, c'est le sinthome en tant qu'il devient le ressort du symbolique, et donc le facteur du principe de répétition : « On verse au crédit du réel la répétition dont il est le ressort. Et donc, par là, le réel apparaît lui-même comme principe et comme ressort du symbolique »[791]. En effet, envisager ce « bout » seul,

---

[782] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 11 mai 2011
[783] *Ibidem*, leçon du 2 février 2011
[784] *Ibid.*, leçon du 9 février 2011
[785] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Le tout dernier Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 23 mai 2007
[786] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 6 avril 2011
[787] Sophie Marret-Maleval, « L'anti-oedipe de Lacan », http://www.congressoamp2016.com/uploads/bd62679df0a406f6f438383c141a2dabe5da27a7.pdf
[788] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 6 avril 2011
[789] Jacques Lacan, « Conférences et entretiens », *in Scilicet*, n°6-7, Paris : Seuil, 1976, p. 55 à 56
[790] Jacques Lacan, *Le séminaire*, livre XXI, « Les-non-dupes-errent », leçon du 19 février 1974, inédit. Citation reprise dans la brochure d'invitation aux XLIII journées de l'École de la Cause freudienne
[791] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 9 février 2011

considérer le réel de façon indépendante est impossible – au sens strict. Dès lors, le réel se présente-t-il au fondement d'une articulation, au principe du nœud. Lacan indique ainsi que « si, comme nous l'avons proposé, la jouissance *Une*, c'est du réel, le réel, lui, ne commence qu'au chiffre 3 »[792] : la consistance – qui, rappelons-le, ne se supporte que du nœud – n'est donnée au réel que par son nouage avec l'imaginaire et le symbolique[793]. « Le réel est [donc] caractérisé de se nouer »[794] et commence au chiffre trois. Dit autrement, la faille initiale doit rencontrer la butée du symbolique et de l'imaginaire[795], doit subir l'arrêt de la castration[796], la fonction du S_2 doit y faire halte ; c'est pourquoi « Lacan essaya de présenter le réel comme un nœud borroméen »[797].

J.-A. Miller le souligne : « Pour Lacan, à la fin des fins, ce qui est réel, c'est la topologie », une topologie définie comme « ce qui n'est nulle matière », comme une négation, une négation d'espace, « un *n'espace*, avec un *n* apostrophe qui indique ici qu'il ne s'agit de rien de sensible »[798], mais qui pourtant « se manifeste dans le langage par un certain nombre de relations »[799]. Et nous avons là la définition même de la structure : le nouage qui tresse et révèle dans le même temps le réel en jeu. Dit autrement, selon le propos de P. Skriabine cité plus haut : « Une structure n'est jamais qu'un mode d'organisation du trou – c'est-à-dire, une topologie. »[800].

Chaque témoignage de passe nous donne un accès à ces deux acceptions du réel en ceci qu'il nous livre d'une part les « récits de l'élucubration fantasmatique »[801] produits par un sujet et « la façon dont il s'exprime et refait l'expérience analytique pour la réduire à un noyau, à un pauvre réel », et, d'autre part que ce réel est ce qui « s'efface comme la pure rencontre avec *lalangue* et ses effets de jouissance dans le corps ». La cure est le lieu par excellence où se révèle, en des temps logiques différents au regard de sa mise en évidence, mais intimement liée du point de vue du dire analysant, l'oscillation entre une conception du réel comme un *il y a*, quelque chose qui ex-siste du trou effectué par le symbolique et une conception du réel comme un trou, fondamentalement insymbolisable – asystématique – et non

[792] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 18 Mars 1975
[793] *Ibidem,* leçon du 14 Janvier 1975
[794] *Ibid.,* leçon du 15 Avril 1975
[795] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p.50
[796] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 25 mai 2011
[797] Jacques-Alain Miller, « Le réel au XXI^e^ siècle… », *op. cit.*, p. 94
[798] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 19 janvier 2011
[799] *Ibidem*, leçon du 2 février 2011
[800] Pierre Skriabine, « Introduction à la clinique borroméenne. De RSI au sinthome », *op. cit.*
[801] Jacques-Alain Miller, « Le réel au XXI^e^ siècle… », *op. cit.*

imaginarisable. Il nous semble que ces deux acceptions ne sont donc nullement antinomiques, mais qu'elles témoignent bien plutôt de deux angles de considération de cette Chose : considération au regard du parlêtre, d'une part, considération au regard du sujet, d'autre part. Concernant le parlêtre, le réel est donc une jouissance qui ex-siste de la percussion du corps par un signifiant ; concernant le sujet, le réel reste ce qui fait trou dans le symbolique, mais qui s'y articule ainsi qu'à l'imaginaire.

7.1.2. Le registre du symbolique

Ici encore, le dernier enseignement de Lacan nous permet de considérer le symbolique selon deux angles distincts, déjà esquissés dans les propos précédents. Première acception, suivant les précédentes considérations sur le parlêtre : le signifiant fait trou dans le réel, de sorte que « le trou est le propre du symbolique »[802]. Dans cette perspective, le signifiant est non articulé à l'Autre, c'est « un-tout-seul », *Un* qui est une ex-sistence de jouissance, *Une*-jouissance. Le signifiant est ici invoqué au regard de sa fonction topologique de lettre : il creuse un vide qui fait ex-sister l'*Une*-jouissance. Mais ce reste accidentel que constitue cette lettre ne consiste pas en tant que tel : il est un élément logique, il est ce à partir de quoi le sujet va *être* et donc advenir comme tel.

Seconde acception : le symbolique est ce qui contribue à permettre au parlêtre de répondre du trou en se constituant comme sujet. L'être, qui est la consistance du sujet, est en effet une modalité de défense que le sujet brode et qui garde la trace de l'*Un*, ce qui permet de dire que l'*Un* « préside et conditionne toutes les équivoques, tous les semblants de l'être dans le discours »[803]. C'est de l'*Un* « dont chaque signifiant se supporte ou plutôt que chaque signifiant est »[804]. Le signifiant *Un* se répercute et devient à ce titre « ce autour de quoi se cumule ce qu'il en est du savoir »[805]. Ce mouvement est ce qui permet qu'advienne l'inconscient fictionnel à partir de l'inconscient réel. J.-A. Miller souligne même le caractère « impératif » de ce signifiant *Un* qui exige la « création de fiction »[806] : le signifiant marque le corps et

[802] Esthela Solano-Suarez, « Un exercice de lecture », *op. cit.*
[803] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 9 mars 2011
[804] *Ibidem*
[805] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 89
[806] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 23 mars 2011

nous pousse à nous défendre de cette faille par le langage. Nous pouvons donc dire que c'est « le langage qui nous impose l'être ». Disons-le ainsi, le trauma initial de la rencontre du signifiant et du corps fait trou, n'a pas d'existence *a priori*. Il n'ex-siste qu'à être pris dans les rais d'un traitement par le symbolique et l'imaginaire. Le trou doit être cerné, bordé, et le symbolique restera ce qui tourne autour du trou irréductible. Nous comprenons ainsi que l'être se construit comme une « signification »[807] à partir du signifiant *Un*, qui, lui, en est dénué autant qu'il est dénué de sens, et restera « impossible à rejoindre pour le sujet »[808], impossible à dire. Cette considération du signifiant comme bord, si nous laissons un instant de côté ce qu'il borde – un trou –, correspond donc à « l'effort du symbolique pour appréhender le réel »[809]. Dans cette acception, le symbolique est un mode de traitement, c'est une forme donnée à ce qui n'en a pas, c'est donc un semblant constituif de l'être, ce qui amène Lacan, dans son dernier enseignement à considérer que « tout l'ordre symbolique est un délire »[810]. Signifiant, discours, sens, … ont ainsi statut identique à celui du semblant : ils sont une enveloppe plus ou moins consistante « qui se soutient de la densité d'un vide »[811]. Quelques considérations sur cette enveloppe. Premièrement, *semblant* et *semblable* ont même racine, comme le souligne J.-A. Miller[812], ce qui situe la filiation du semblant et de l'imaginaire. Mais ce n'est pas tout. Deuxièmement, cette enveloppe est organisée. En effet, « du côté du symbolique, on a à la fois la structure, la combinatoire, la dialectique, l'histoire »[813], les fictions sont structurées sur la base de règles permettant le déplacement. « Dans l'ordre symbolique, [Lacan] a mis en valeur un certain nombre de relations mathématiques, des réseaux et aussi les relations proprement linguistiques qui prévalent »[814]. Troisièmement, elle « travaille pour un principe du plaisir, le bonheur, c'est-à-dire le confort, », contrairement à la répétition, qui, elle, « est au contraire un facteur d'intranquillité »[815]. Dans cette conception, par rapport au premier temps de l'advenue de la jouissance, c'est dans un second temps que « la logique s'introduit […], avec l'élucubration, le fantasme, le sujet supposé savoir

[807] *Ibidem*
[808] Jacques Lacan, « La Troisième », *op. cit.*, p. 12
[809] Silvia Salman, « Semblant » *in Scilicet « L'ordre symbolique au XXI^e siècle »*, *op. cit.*, p. 339
[810] Jacques-Alain Miller, « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op. cit.*, p. 44
[811] Mauricio Tarrab, « Las ficciones contemporáneas y la indiferencia del volcán », Revista lacaniana de psicoanalisis, n°10, Buenos Aires, 2010, p. 37 à 39
[812] Jacques-Alain Miller, « De la nature des semblants », *in Mental*, n°35, juillet 2017, p. 98
[813] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 26 janvier 2011
[814] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 9 février 2011
[815] *Ibidem*, leçon du 2 février 2011

et la psychanalyse »[816]. Le symbolique et le symptôme sont subordonnés au réel[817] : le sujet est une réponse à l'existence de l'*Un*[818]. Dit autrement, l'être se constitue comme semblant à partir de la jouissance qui se situe alors comme « la cause dernière de ce qui se présente comme l'ordre symbolique ».

7.1.3. Le registre de l'imaginaire

Enfin, l'imaginaire. Voici ce par quoi Lacan a débuté son enseigement avec la fonction de la représentation et du narcissisme, pour lui faire prévaloir l'ordre symbolique – période où le corps est « signifiantisé, porté par le langage »[819] –, et y revenir dans le dernier temps de son enseignement, avec un imaginaire réduit à la corde, au titre de la consistance et de l'inertie de la jouissance. La fonction consistant à assurer « l'unité […] de l'être composite qu'est l'homme »[820], qui était celle du symbolique, incombe alors à l'imaginaire. Afin d'expliciter ce que recouvre ce registre dans le dernier enseignement de Lacan, partons de ceci :

> « Je dirai que la nature se spécifie de n'être pas une, d'où le procédé logique pour l'aborder. Par le procédé d'appeler nature ce que vous excluez du fait même de porter intérêt à quelque chose, ce quelque chose se distinguant d'être nommé, la nature ne se risque à rien qu'à s'affirmer d'être un pot-pourri de hors-nature.
> Cet énoncé a un avantage qui est le suivant. Si vous trouvez, à bien le compter, que le nommé homme tranche sur ce qui paraît être la loi de la nature pour autant qu'il n'y a pas chez lui de rapport naturellement sexuel – sous toute réserve, donc, ce naturellement – eh bien, cet énoncé vous permet de poser logiquement que ce n'est pas là un privilège de l'homme, ce qui se trouve être le cas »[821].

Dans ce propos de Lacan, nous entendons ceci : la nature – conçue comme le lieu de l'unité et de l'existence du rapport sexuel – se pervertit dès lors que l'on parle. À partir du moment où l'homme est nommé, où il entre dans le langage, sa condition tranche avec la nature ; il entre dans le registre du non-rapport entre des éléments

---

[816] Jacques-Alain Miller, « Le réel au XXI^e^ siècle… », *op. cit.*
[817] Jacques-Alain Miller, « L'inconscient et le corps parlant », *op. cit.*
[818] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 3 mai 2011
[819] *Ibidem*, leçon du 11 mai 2011
[820] Alfredo Zenoni, « Imaginaire, symbolique et réel chez Lacan », http://www.causefreudienne.net/imaginaire-symbolique-et-reel-chez-lacan/
[821] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 12

épars. D'où la nécessité de la logique pour le concevoir. Selon ces considérations, qu'est-ce donc qui fait tenir cet être composite ? Lacan soutient que c'est la consistance du corps. À quoi cela correspond-il ? Dans *Le sinthome*, Lacan, pour préciser ce point, distingue le nœud de la corde : le nœud en tant que « ça peut se faire »[822] versus la corde qu'*il y a* et qui tient. Ici se situent deux statuts du corps, qui donnent lieu à deux acceptions de l'imaginaire. D'abord le *corps-corde*, qui est le corps du parlêtre. La consistance tient à ce que le corps se jouit, et donc à « ce qui se sent »[823]. C'est le corps en tant qu'il « apparaît […] comme l'Autre du signifiant, en tant que marqué, en tant que le signifiant y fait événement »[824], de sorte que « le parlêtre c'est aussi le *n'a qu'un corps* »[825]. Ce corps est la seule consistance du parlêtre. C'est ensuite seulement que cet « être charnel ravagé par le verbe »[826] va se tresser en *corps-nœud*. Sa consistance, sur fond d'un amas de pièces détachées, de ce qu'il « fout le camp à tout instant », se fera mentale. Le parlêtre croit avoir ce corps, de sorte qu'il l'adore, nous dit Lacan, ce qui est le fondement de « l'amour-propre ». Cet amour de son propre corps est ce que Lacan appelle la « mentalité » qui est « la racine de l'imaginaire »[827]. Cette consistance sera symbolisée par la surface[828] et donnera lieu à projection, qui fera le lit de la représentation. Cette projection est celle d'une image de notre corps comme unité, un tout, une entité délimitée par une enveloppe déterminant un intérieur et un extérieur. Le modèle de notre conception du monde est donc le corps comme sphère[829]. Notre « conception commune » du monde, de l'espace, est fondée sur cette image du corps qui est celle par laquelle nous nous représentons ce dans quoi nous évoluons. Elle nous est nécessaire à nous orienter, à nous repérer puisqu'elle suppose un espace « déjà là avant que nous y trouvions place », espace immuable, constitué de lieux indépendants de nous, de sorte que les références sont stables et doivent l'être[830]. Plus largement, c'est toute la pensée, « la cogitation », qui est « engluée d'un imaginaire qui est… imaginaire du corps. Ce qui se cogite est en quelque sorte

[822] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 65
[823] Patrick Monribot, « Au vif de la psychanalyse », *op. cit.*
[824] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 4 mai 2011
[825] *Ibidem*, leçon du 25 mai 2011
[826] Jacques Lacan, *Le triomphe de la religion*, *op. cit.*, p. 90
[827] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 66
[828] *Ibidem*, p. 65
[829] Gilles Chatenay, « Réelles paroles », *op. cit.*
[830] Gilles Chatenay, « Réelles paroles », *op. cit.*

retenu par l'imaginaire comme enraciné dans le corps »[831]. « On n'imagine pas à quel point l'imaginaire est engluant »[832], nous dit Lacan, qui souligne la « puissance de captivation » du corps « qui est telle que, jusqu'à un certain point, c'est les aveugles qu'il faudrait envier »[833] : « nous sommes en effet toujours captivés au départ par une géométrie que j'ai qualifiée de comparable au sac, c'est-à-dire à la surface »[834], par la géométrie de la sphère. « Toute supposition d'imaginaire participe d'abord implicitement de [la] sphère »[835], sphère dont « il est difficile de ne pas concevoir qu['elle] est lié[e] à l'idée de tout »[836]. Son aspect fermé donne en effet l'idée d'une complétude.

Cet espace se met en place avec le stade du miroir. Ce processus, rappelons-le rapidement, est celui qui, à partir de l'image, permet que le corps d'abord « prématuré », « incoordonné », soit saisi comme unité, comme rassemblé, et maîtrisé : « En faire un corps, savoir qu'il le maîtrise »[837]. L'imaginaire se noue à ce qui tient à l'articulation signifiante. Les registres de l'imaginaire et du symbolique fonctionnent en effet « parallèlement » et sont liés par le Nom-du-Père, ce qui établit une « liaison fondamentale du corps et de l'image »[838]. Lorsqu'il réussit, le stade du miroir inscrit donc « un statut subjectif du corps », permet l'avènement du moi et aboutit à ceci que le sujet trouve une fonction à chacun de ses organes[839]. « La satisfaction propre au stade du miroir, c'est l'identification du sujet conçu comme désarroi organique originel à […] l'image corporelle complète »[840], nous dit J.-A. Miller, qui précise que c'est le « modèle de l'individu […] en indivision, et ce mot dit bien ce que l'individu doit à la vision, et même la biologie en reste tributaire »[841]. Ceci est également le point de vue de la neurophysiologie, comme en atteste par exemple l'expérience de « la main en caoutchouc »[842] :

---

[831] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 8 Avril 1975
[832] *Ibidem*
[833] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 18
[834] *Ibidem*, p. 28
[835] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 18 Mars 1975
[836] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 109
[837] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 11 Mars 1975
[838] Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 7 à 59
[839] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », *op. cit.*
[840] Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 7 à 59
[841] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », *op. cit.*
[842] Matthew Botvinick, Jonathan Cohen, « Rubber hands "feel" touch that eyes see », *in Nature*, n°391, 1998, p. 756.

> « Un volontaire, dont le bras est dissimulé à la vue, est assis à une table sur laquelle repose un bras en caoutchouc. Le chercheur caresse simultanément la main du volontaire et celle du bras en caoutchouc. Au bout d'un temps, le sujet dit avoir la sensation que le faux bras lui appartient. Cette illusion, conclut alors Matthew Botvinick, « *révèle une triple interaction entre la vision, le toucher et la proprioception* »[843].

Ainsi, l'expérience démontre-t-elle que le sujet peut intégrer à son schéma corporel des éléments qui lui sont extérieurs[844], donc que l'on ressent le corps que l'on voit. Et, de la perception de l'unité de son corps, le sujet déduit l'idée d'une unité de son être, l'idée de soi comme unité. Le témoin en est la jubilation de l'enfant dans le temps du stade du miroir, cette satisfaction qui n'est pas fondée sur une complétude naturelle, mais qui s'ancre dans un manque et s'établit sur une discordance, la discordance chez l'être parlant entre l'organisme et le corps[845].

Pour terminer ce point, il nous semble important de préciser ce qu'il en est de l'imaginaire au regard de la cure analytique. Ainsi convient-il de souligner sa nécessaire réduction dans la cure d'un sujet névrosé, au titre de l'imaginaire conçu comme ce qui voile le réel, et donc nous en éloigne. Mais « peut-on penser l'imaginaire… l'imaginaire lui-même en tant que nous y sommes pris par notre corps… peut-on penser l'imaginaire comme imaginaire pour en réduire, si je puis dire, de quelque façon l'imaginarité, ou l'imagerie comme vous voulez ? On est dans l'imaginaire, c'est là ce qu'il y a à rappeler. Il y a pas moyen de le réduire dans son imaginarité »[846]. Cet imaginaire est en effet, de fait, nécessaire à tenir et évoluer dans le monde. Alors, à l'appui du parallèle qu'opère J.-A. Miller entre, d'une part, réel, symbolique et imaginaire et, d'autre part, duperie, délire et débilité, nous considérons qu'« analyser le parlêtre demande à […] diriger un délire [dans le sens de ce que « tout le monde délire », c'est-à-dire que chacun procède à son propre bricolage pour faire tenir ensemble imaginaire, symbolique et réel] de manière à ce que sa débilité [sa conception à partir de l'image] cède à la duperie du réel »[847]. Voilà l'orientation qui mène au sinthome[848].

---

[843] Bernard Andrieu, « L'externalisation du soi par la décorporation sensorielle », https://hal.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/447818/filename/EVPsy10.doc
[844] Alain Berthoz, « L'œil et la main ont partie liée », *in Le 1*, n°166, 16 août 2017, p. 6
[845] Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 7 à 59
[846] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 11 mars 1975
[847] Jacques-Alain Miller, « L'inconscient et le corp parlant », *op. cit.*
[848] Andrés Borderias, « Délire », *in Scilicet « Le corps parlant »*, *op. cit.*, p. 103

Si ces trois définitions – du réel, du symbolique et de l'imaginaire – nous semblent avoir contribué de nouveau à la formulation de la réponse à notre problématique, avançons encore avec la considération pour le nouage lui-même.

7.2. Le nouage borroméen

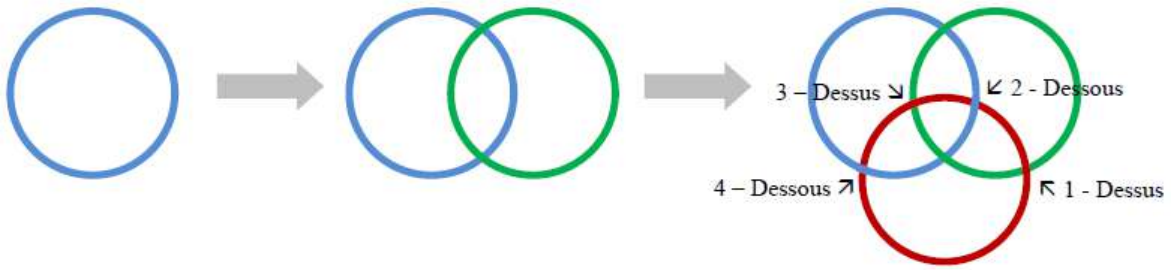
7.2.1. Le nœud borroméen à trois

Ces sont ces trois registres, ces trois consistances du réel, du symbolique et de l'imaginaire que Lacan articule dans le nœud borroméen. Mais la pratique des nœuds ne va pas de soi, il faut s'y rompre et souvent s'y emmêler : « Encore ce nœud faut-il le faire »[849], et pour cela, en poser les jalons. Avant d'aller plus loin dans la manière dont se constitue le sujet à partir du parlêtre, il apparaît important de préciser ici quelques éléments de cette topologie particulière qu'est celle des nœuds chez Lacan. Commençons par ceci : pour appréhender les propriétés du nœud, il convient d'en passer par sa mise à plat. Celle-ci peut sembler trompeuse au sens où elle utilise une forme d'imaginarisation, qui, de surcroît ne permet pas d'appréhender certaines propriétés du nœud et semble en induire faussement d'autres. Pour autant, en tant qu'elle est relative à une forme d'écriture, elle est nécessaire à l'appréhension des points d'intersection et des articulations du nœud. C'est en cela qu'elle permet de nous dégager – relativement – de l'imaginaire dont nous sommes incapables de nous extraire complètement, ce qui fait la limite de nos capacités d'abstraction. Les nœuds consistent donc en une approche « vidée de significations ou de représentations parasites »[850].

En mathématiques, le nœud borroméen est un entrelacs de trois cercles – au sens topologique du terme : c'est-à-dire de trois consistances autour d'un trou. C'est une chaîne, puisqu'il est formé de plus d'un rond. C'est une chaîne composée de plusieurs anneaux qui tiennent ensemble. « Ce qui fonde le nouage de ces trois ronds en tant que trois *Un*, c'est le principe de non-rapport entre eux »[851]. C'est ainsi qu'E. Solano-Suarez reprend de Lacan le principe d'indépendance des tores[852] : chaque anneau reste intègre, « inviolé », sans rapport avec les autres, contrairement aux anneaux olympiques qui s'entrelacent. Comment tiennent-il dès lors ? La caractéristique du nœud borroméen est qu'il est articulé de telle manière que si l'un des anneaux est rompu, les autres sont libres. Afin d'expliciter, puisqu'il s'agit de manipuler les nœuds, voyons le schéma suivant :

---

[849] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 15 avril 1975
[850] Pierre Skriabine, « Introduction à la clinique borroméenne. De RSI au sinthome », *op. cit.*
[851] Esthela Solano-Suarez, « Un exercice de lecture », *op. cit.*
[852] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 11 février 1975



Logique du nœud borroméen

Ce nœud est obtenu par l'opération que les mathématiciens appellent le « flip », qui est cette interversion des dessus/dessous ; « le flip […] consiste à transformer un croisement en croisement opposé, en faisant passer le brin supérieur en brin inférieur, grâce à une opération successive de coupure, puis de recollage »[853]. Le nœud borroméen consiste donc « dans ce rapport qui fait que ce qui est enveloppé par rapport à l'un de ces cercles se trouve enveloppant par rapport à l'autre »[854].

Dès lors, « le nœud borroméen consiste en strictement ceci que trois en est le minimum. […] La définition du nœud borroméen part de trois »[855]. L'existence du troisième anneau se supporte « du fait que deux soient libres l'un de l'autre »[856]. Pour autant, comme le souligne Lacan, le nœud borroméen peut être constitué de plus de trois anneaux.

Précisons que, si nous parlons ici d'anneaux, un nouage borroméen ne se fonde pas forcément sur l'articulation de trois ronds de ficelle, mais qu'il en faut au moins un[857]. En effet, « en combinant deux droites [infinies] avec le cercle, on a l'essentiel du nœud »[858]. Voici alors un exemple de nouage fondé sur le coinçage de deux droites infinies au moyen d'un rond de ficelle.

---

[853]Thierry Florentin, « Le nœud borroméen à travers le Séminaire des Non-dupes-errent », http://docplayer.fr/46888816-Le-noeud-borromeen-a-travers-le-seminaire-des-non-dupes-errent-premiere-partie-le-20-decembre-2010-thierry-florentin.html, 2010

[854] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 34

[855] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 10 décembre 1974

[856] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 50

[857] Jacques Lacan, « La Troisième », *op. cit.*, p. 27

[858] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 145

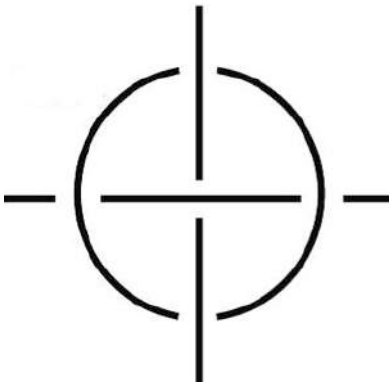


Schéma proposé par Lacan, dans « La Troisième »[859] *et dans Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*[860]

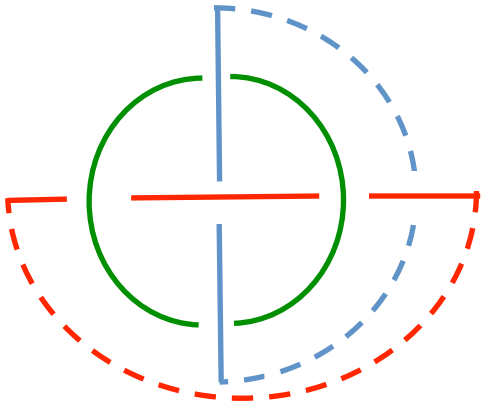
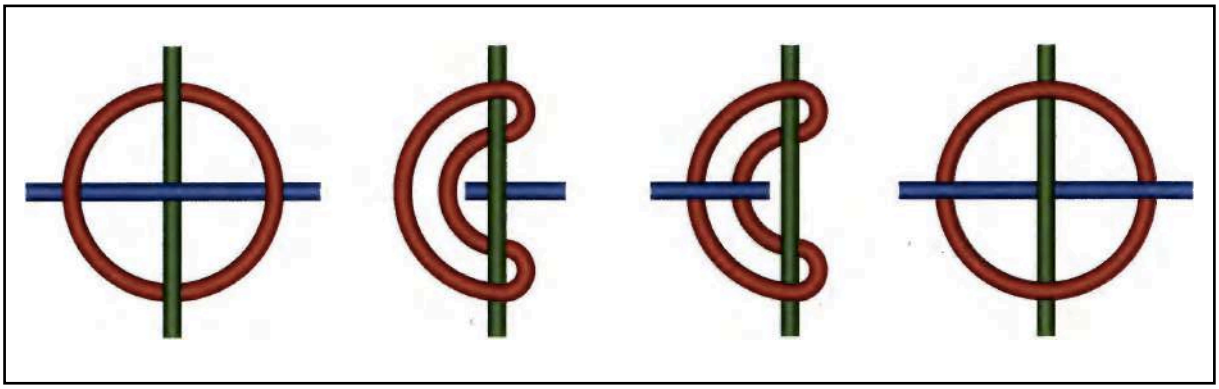


Schéma équivalent

À ce titre, Lacan apporte encore deux indications majeures qui ont trait à la mobilité du nouage borroméen : la possibilité de retournement et l'orientation du nœud.

- Le retournement fait l'objet du schéma ci-dessous, proposé verticalement dans Le *Séminaire*, *Le sinthome*[861] :

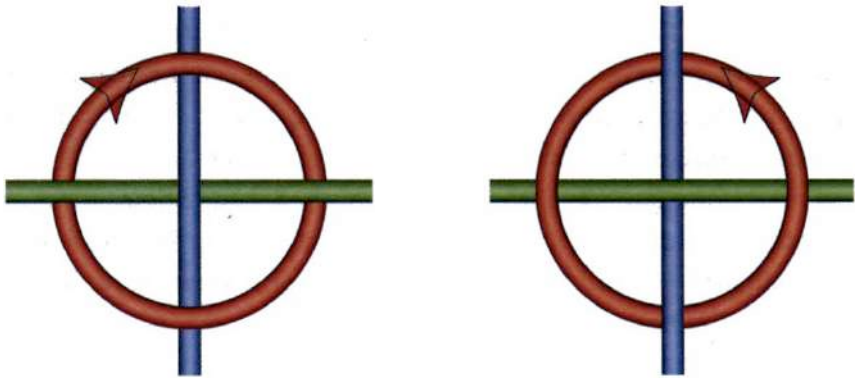


Entre le nœud de droite et celui de gauche, on repère une inversion telle que la ligne verte apparaît, à gauche, au-dessus du rond rouge, tandis qu'elle apparaît, à droite, en-dessous. Inversement pour la ligne bleue. Les deux schémas de nœuds

[859] Jacques Lacan, « La Troisième », *op. cit.*, p. 2
[860] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 108 et p. 112
[861] *Ibidem*, p. 112

intermédiaires nous indiquent comment le passage de l'un à l'autre s'opère : la droite infinie bleue pivote autour de l'axe constitué par la droite verte et, entraînant dans son mouvement le rond rouge, le fait se retourner. Cette opération est évidemment grandement facilitée par la manipulation directe de ficelles. Ceci nous semble démontrer la mobilité du nouage, qui reste en lui-même identique – au sens où les deux schémas de gauche et de droite sont le même si l'on considère qu'il est seulement vu de devant, puis de derrière par son observateur –, mais engendre un espace alentour différent, ce qui est le point crucial en topologie mathématique.

- Le deuxième point est l'orientation du nœud, question qui est présentée dans les pages suivantes du même *Séminaire*[862], à l'appui des deux schémas suivants :



dextrogyre lévogyre

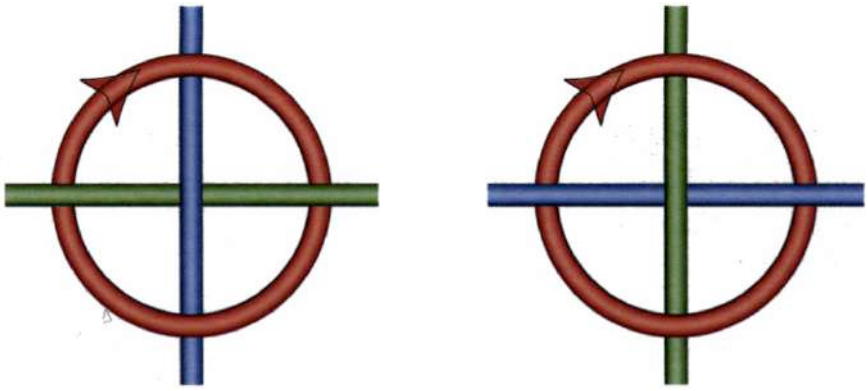
Inversion de l'orientation[863]

En mathématique, l'orientation du nœud tient aux types de croisement (dessus / dessous) et non au sens de rotation : « En fixant un sens de parcours du nœud on peut définir une notion d'orientation à chaque croisement […]. On remarque que la notion d'orientation ne dépend que de la nature du croisement et non de l'orientation globale du nœud qui peut donc être définie de façon arbitraire »[864]. Dans le schéma

[862] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 114 à 116
[863] *Ibidem*, p. 114
[864] Mathieu Voland, « Nœuds et matroïdes orientés. Stage Master 2 Mathématiques Fondamentales Université Montpellier 2, 2013, http://www.math.univ-montp2.fr/~ramirez/Teomatro/report.pdf, p. 7

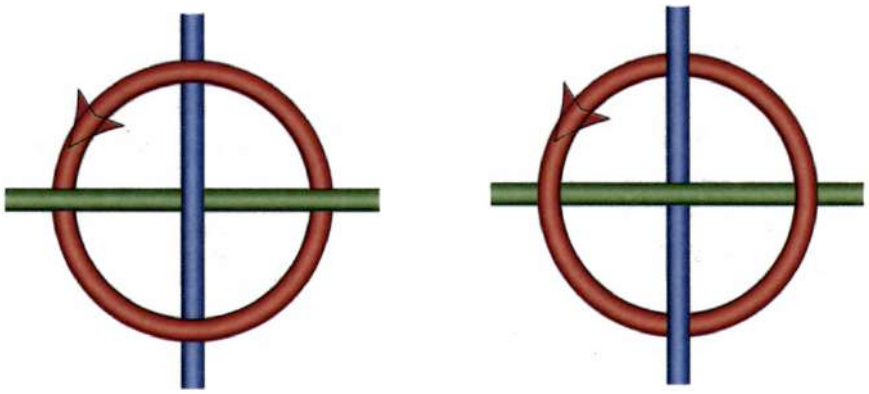
ci-dessus de l'« inversion de l'orientation », ce qui est déterminant est donc l'inversion des croisements. Ajoutons que si deux nœuds sont orientés différemment, ils sont dits « non inversibles ». S'ils ne sont pas inversibles, deux nœuds ne sont pas équivalents.

Suivons le cheminement de Lacan. Celui-ci commence par expliquer la non équivalence entre un nœud non orienté et un nœud orienté, puis il avance qu'« il n'est pas indifférent de dire que les trois doivent être orientés ou qu'il suffit qu'un seul le soit ». Pour Lacan « un seul suffit à être orienté », ce qu'il démontre avec le nœud borroméen constitué de deux droites infinies (donc non orientées) et d'un rond, qui peut être orienté soit dans un sens soit dans le sens opposé, si nous nous contentons de retourner l'ensemble (ou de nous positionner sur le point de vue opposé par rapport au nœud). Nous voyons cela sur le schéma ci-dessus. D'une part, « un seul suffit à être orienté », d'autre part, Lacan en déduit que l'orientation n'est pas « quelque chose qui se maintienne ». Il ajoute qu'« en inversant non l'orientation, mais les couleurs […], on obtient un objet incontestablement différent, à condition de laisser la même orientation à l'élément orienté ». C'est ce qu'indiquent les schémas ci-dessous, obtenus en inversant simplement les couleurs des deux droites dans le rond :



Inversion des couleurs (bleu et vert)

Et les nœuds sont encore différents, malgré le même sens de rotation du rond rouge, si les droites sont non pas inversées, mais dans une position différente l'une par rapport à l'autre, comme suit :



Comparaison des lévogyres

Ainsi, puisqu'il est possible d'orienter chaque composante de l'entrelacs au même titre que l'on peut en orienter un seul[865], « c'est l'orientation maintenue qui différencie les triples qui peuvent être dits avoir la même présentation ».

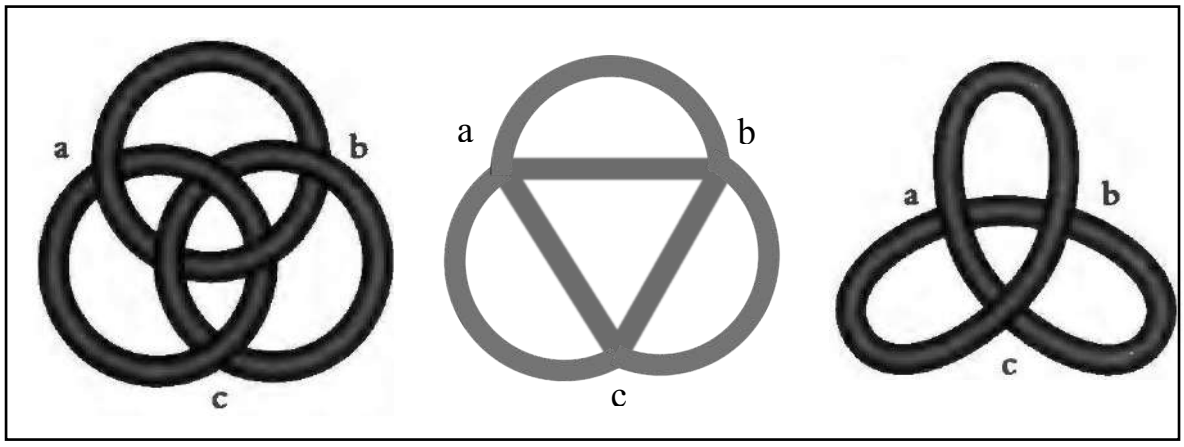
Ces considérations sur l'orientation du nouage, comme celle sur le vrai ou le faux trou, sont mobilisées par Lacan dans le Séminaire « R.S.I. » autour de son questionnement clinique concernant la psychose : s'il y a une infinité de manière de nouer R, S et I et s'il n'y a aucune limite à leurs possibilités d'arrangement dès lors qu'ils sont trois, qu'est-ce qui distingue le nœud de la psychose de celui de la névrose ? Ainsi, sur la base des précédentes précisions et du principe de non-rapport entre l'*Un* de la jouissance et l'Autre du langage, lorsque Lacan considère la subjectivité humaine à partir du nouage entre R, S et I, il nous amène à considérer chacun des registres comme relevant de l'*Un*, sans lien à l'Autre, autonome, distinct[866], chacun dissocié. Les dimensions sont deux à deux disjointes[867]. C'est d'ailleurs ce que leurs nominations respectives nous amènent à considérer. « Ces trois registres sont foncièrement hétérogènes et n'ont rien en commun »[868]. Par contre, en termes de consistance, les trois ronds de ficelle sont strictement équivalents, indifférenciés même, puisque la consistance réside seulement dans le fait d'être troué et dès lors « de pouvoir faire nœud »[869]. En tant qu'ils tressent et font tenir le nœud, ils sont équivalents. Ainsi n'y a-t-il plus, dans ce dernier temps de

[865] Wikipédia, article « Entrelacs (théorie des nœuds) », https://fr.wikipedia.org/wiki/Entrelacs_(théorie_des_nœuds)
[866] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 17 décembre 1974
[867] Pierre Skriabine, « La clinique différentielle du sinthome », *in Quarto*, n°86, 2006, p. 58 à 64 et sur internet « Introduction à la clinique borroméenne, de RSI au sinthome », *op. cit.*
[868] Pierre Skriabine, « Introduction à la clinique borroméenne. De RSI au sinthome », *op. cit.*
[869] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 11 février 1975

l'enseignement de Lacan, de hiérarchisation, d'ordre, comme il avait pu y avoir précédemment, entre les registres du symbolique, de l'imaginaire et du réel, avec la prédominance de l'un sur les deux autres. Ceci est permis par la démarcation d'avec la logique plane, euclidienne. Dès lors, « il y a le 1, il y a le 2, il y a le 3 », et l'« on peut indifféremment écrire 231 ou 321 ou 132… »[870]. La question devient ainsi de savoir de quelle manière l'un et l'autre des registres s'articulent et pour tresser quel type de nouage.

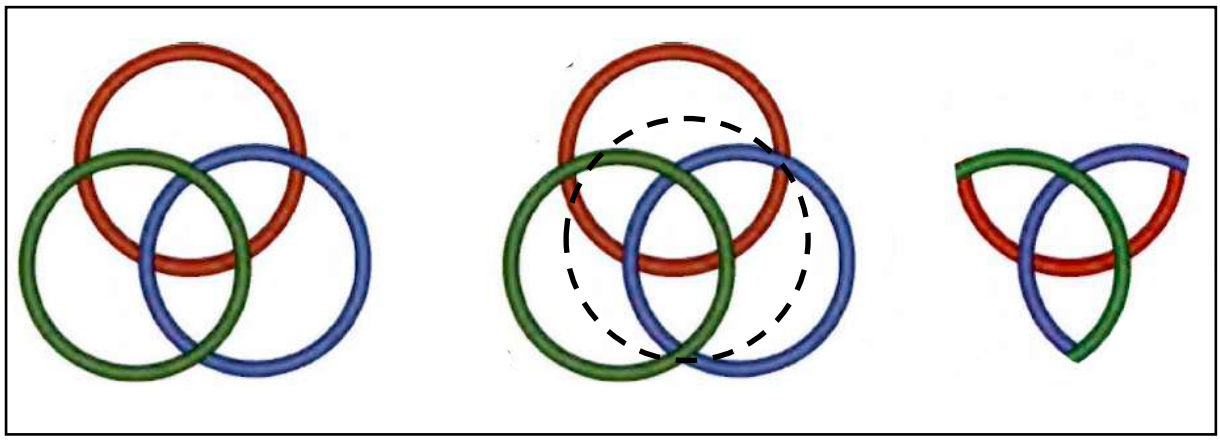
Lacan met alors l'accent sur le risque d'une mise en continuité des trois registres, soit d'une agrégation des termes dans le nouage subjectif. Le nœud à trois comporte en effet le « risque », de contiguïté en continuité, de former un tout et d'« homogénéiser » les trois ronds, de leur donner « commune mesure »[871]. Ceci se fonde sur une « trouvaille » lacanienne, consistant en ceci que le nœud trèfle, « c'est le même nœud que le nœud borroméen, quoiqu'il n'ait pas le même aspect ». Il démontre en effet que « le nœud de trèfle […] provient du nœud borroméen »[872], ce que nous avançons de deux manières :

- « de ce que ça se joint en a, et en b, et en c, et que ça continue »[873], soit ceci :



[870] Esthela Solano-Suarez, « Un exercice de lecture », *op. cit.*
[871] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 10 décembre 1974
[872] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 86
[873] *Ibidem*

- ou, comme l'aborde Lacan dans sa leçon du 21 janvier 1975[874], ceci :



Dans les deux cas, nous obtenons une mise en continuité des trois registres qui deviennent dès lors homogènes, impossibles à distinguer et constituent un nœud de trèfle :



Nœud de trèfle aux trois couleurs[875]

[874] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 21 janvier1975
[875] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 108

7.2.2. La forclusion généralisée

Si le nœud borroméen à trois comporte donc intrinsèquement le risque de son homogénéisation, d'un point de vue clinique, il est aussi une figure idéale qui « fait figure du manque ». P. Skriabine indique en effet que « dans la topologie borroméenne que développe […] Lacan, le nœud borroméen à trois fait figure du manque, de ce qu'il n'y a pas. Le nœud borroméen à trois […], solution parfaite, est toujours raté »[876]. C'est, à notre sens, ce que recouvre la théorie de la forclusion généralisée[877]. La forclusion, terme emprunté au lexique juridique, renvoie bien évidemment, dans les termes de Lacan, d'abord à la psychose où le signifiant du Nom-du-Père fait l'objet d'un « rejet dans le réel »[878]. Pour autant, J.-A. Miller étend le concept et le généralise à partir des avancées de Lacan, après Freud, qui ont contribué à nous éviter d'envisager l'Œdipe ou le Nom-du-Père comme une solution idéale et « normale ». En effet, le non-rapport sexuel et l'existence, au cœur du parlêtre, pour tous et non plus seulement dans la psychose, d'une part inchiffrable, d'un « sans nom », d'un « indicible » permet ce pas supplémentaire. Cet élément indicible est en effet qualifié de « forclos » tandis que l'objet de cette forclusion, c'est le rapport sexuel, de sorte qu'il n'y a pas de réponse établie, pour qui que ce soit : il y a une béance de l'Autre, « la référence fait défaut dans le champ du symbolique »[879] pour rendre compte des questions sur le sexe et la mort. Dit autrement : le signifiant apte à signifier la jouissance manque dans l'Autre, pour tous.

S'en déduit logiquement la nécessité pour chacun de « se débrouiller avec la jouissance qui n'a pas de nom » et de « se débrouiller avec la cause du désir »[880], c'est-à-dire de constituer une réponse à ce trou, de nouer ce réel. C'est ce qui fait dire à J.-A. Miller que « tout le monde délire »[881] à entendre comme la nécessité pour chacun de bricoler ce qu'il peut pour répondre à son réel. Deux conséquences à ce principe :

---

[876] Pierre Skriabine, « La clinique différentielle du sinthome », *op. cit.*
[877] Jacques-Alain Miller, « Forclusion généralisée », *op. cit.*, p. 4 à 8
[878] *Ibidem*, p. 7
[879] Jean-Claude Maleval, « Éléments pour une appréhension clinique de la psychose ordinaire », https://psychaanalyse.com/pdf/psychose_ordinaire_apprehension_clinique.pdf, 2003, p. 17
[880] Jacques-Alain Miller, « Forclusion généralisée » *op. cit.*, p. 8
[881] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Cause et consentement », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 8 juin 1988, inédit

- il n'y a pas *La* solution « normale » ; aucune solution n'est meilleure qu'une autre, même si certaines peuvent s'avérer plus délicates – et pas forcément celles que le discours courant loge du côté de la folie ;
- mais plus encore, il n'y a pas de solution *a priori*, pas de nouage qui soit là d'emblée. En ce sens nous pourrions avancer, sur le mode de la formule de Lacan selon laquelle « *La* femme n'existe pas » – c'est-à-dire qu'il n'y pas d'existence de l'universel de La femme ou, dit autrement, qu'« il y a de la jouissance féminine qui ne répond pas à la logique de l'universel »[882] – que *RSI n'existe pas* : il n'existe pas de nouage « prêt à porter » du réel, du symbolique et de l'imaginaire.

Le parlêtre se spécifie donc d'un nouage – ou d'une articulation – particulier entre les dimensions indépendantes que sont le réel, le symbolique et l'imaginaire, mais rien ne relie a priori ces ronds de ficelle distincts et équivalents, rien ne relie a *priori* R, S et I. C'est cela, la « forclusion généralisée »[883]. Ceci nous amène à considérer et « travailler leur mode de connexion »[884]. Dit autrement, « la structure comporte des trous et, dans ces trous, il y a place pour des connecteurs »[885]. Et ces connecteurs sont de l'ordre de l'invention. En effet, si, comme l'indique P. Skriabine, « il y a bien des façons de rater le nouage » selon le principe de la forclusion généralisée, il y en a autant « de suppléer à ce ratage pour faire tenir ensemble quand même R, S et I »[886]. Les différentes positions subjectives se présentent alors comme des stratégies différentes de réponse au réel, différentes façons de faire tenir ensemble R, S et I.

[882] Marie-Hélène Brousse, Conférence « Qu'est-ce qu'une femme ? ». *Le Pont Freudien*, http://pontfreudien.org/content/marie-hélène-brousse-quest-ce-quune-femme, 2000
[883] Pierre Skriabine, « La clinique différentielle du sinthome », *op. cit.*
[884] Sophie Marret-Maleval, « Introduction à la lecture du séminaire XXIII. Le sinthome », *op. cit.*
[885] Jacques-Alain Miller, « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*
[886] Pierre Skriabine, « La clinique différentielle du sinthome », *op. cit.*

7.2.3. Le quatrième terme

Pour opérer ce nouage et ainsi « marquer la différence entre les trois »[887], Lacan introduit un élément. Le lien de l'imaginaire, du symbolique et du réel implique en effet l'ex-sistence d'un quatrième terme pour que l'ensemble soit noué borroméennement. Notons que, posant le quatrième terme, « le nœud borroméen à trois disparaît en tant que tel », « il n'est plus un nœud. Il n'est tenu que par le symptôme »[888].

7.2.3.1. La fonction de nomination

Pour appréhender ce qu'est ce quatrième terme, Lacan part de deux considérations :

- la fonction du Nom-du-Père qu'il a dépliée précédemment ;
- la notion de nomination qu'il précise dans le Séminaire « R.S.I. ».

L'ensemble de son enseignement fait état de l'avancée de ses recherches sur la question, mais son dernier enseignement tourne la page du registre de la communication et du sens, impliquant l'Autre, pour traiter de la nomination[889]. Pour préciser, Lacan se fonde sur l'étude du nom propre et le présente comme « ce qui dans la langue ne se traduit pas »[890]. Le nom propre « ne signifie pas, il ne fait que référer », ce qui fait apparaître un trou dans le sens, car la référence d'un nom n'est pas donnée par les traits qui le singularisent ni par ses propriétés identificatoires[891]. Le nom propre relève de la logique du signifiant sur son versant « asémantique originaire », sans signification, du « signifiant réduit à son statut de lettre »[892]. Pour autant, comme le précise Alfredo Zenoni, il ne correspond pas à ce qui vient dire la singularité du sujet, puisque ceci ne peut se dire. C'est un signifiant en moins. Or, dans la mesure où le nom propre ne signifie rien, pourrait se déduire l'idée qu'il est ce qui correspond à ce vide. Mais il n'en est rien : le nom propre n'est pas ce rien, mais un semblant qui le recouvre. Le nom propre, qui certes fait trou dans le sens,

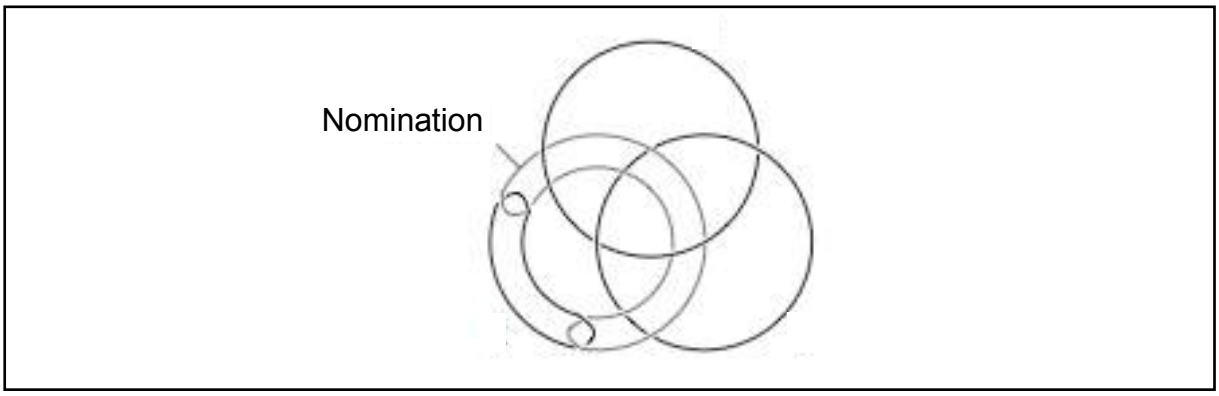
---

[887] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 53
[888] *Ibidem*, p. 41
[889] *Ibid.*, leçon du 11 mars 1975, *Ornicar ?* n° 5, p. 19.
[890] Liliana Cazenave, « Nomination », *in Scilicet « L'ordre symbolique au XXI^e siècle »*, *op. cit.*, p. 242 à 245
[891] Éric Laurent, « Symptôme et non propre », *in La Cause freudienne*, n°39, Paris : Seuil, 1998, p. 19 à 33
[892] Alfredo Zenoni, « Du nom au sinthome », *in Quarto*, n°98, 2011, p. 12

comble lui-même un trou. Dès lors qu'est-ce qui vient nommer l'être de jouissance du sujet, qu'est-ce qui vient établir un raccord entre le symbolique et le réel ? C'est la fonction de la nomination qui se dessine là, en tant qu'elle établit, à partir d'un vide, du fait d'un trou, la connexion entre R, S et I, en se situant dans le registre de l'acte consistant à « dire ce qu'il y a »[893]. Or, cette fonction de nomination était, dans les séminaires antérieurs au *Sinthome*, dévolue au Nom-du-Père. Au début de l'enseignement de Lacan, celui-ci se formule sous les espèces de la métaphore paternelle, héritage freudien du complexe d'Œdipe, qui correspond à l'opération de substitution de la dimension du désir (maternel) par celle de la loi (paternelle) et ainsi à l'introduction d'une nouvelle signification (phallique) dans le monde symbolique du sujet[894]. Il opère donc la substitution d'un ordre à un autre, la subordination de l'imaginaire au symbolique, avec pour effet de modifier le rapport du sujet à la satisfaction. À ce moment-là, le primat était celui du symbolique, qui déterminait et traduisait l'élaboration de la jouissance, l'Autre du signifiant imposait sa structure à la Chose[895], le Nom-du-Père était le(s) signifiant(s) qui donnait(ent) sens à la jouissance. À cette époque, « le sens semble […] déterminer la jouissance »[896]. Puis le Nom-du-Père, d'abord unique, se pluralise et se réduit à une modalité de la fonction logique, plus large, de la nomination, ce qui le ramène à être « l'opérateur qui permet d'associer le symbolique et le réel »[897]. Cette agrafe, dans la pluralité de ses modalités (nous y reviendrons), devient le sinthome. « Le père est un symptôme, ou un sinthome », dit Lacan le 18 novembre 1975[898]. « Le Père se divise entre l'Un (qui donnera l'exception paternelle des formules de la sexuation) et l'Autre, ici rapporté à l'objet (comme Autre du sujet), mais aussi déjà à son manque, annonçant dans *Encore* sa réduction à l'Autre sexe, à S(Ⱥ) »[899], d'où l'écriture S_1a pour le sinthome qui, dans son statut de chiffrage et de jouissance[900], est ce qui permet le nouage des trois dimensions. Dans ce changement de perspective supporté par le trou du nœud borroméen, la fonction de nomination fait en elle-même trou[901] et fait

[893] Alfredo Zenoni, « Du nom au sinthome », *op. cit.*, 2011, p. 13
[894] Alfredo Zenoni, 2010, atelierclinique.unblog.fr/files/2010/10/alfredozenonidunprelautre.doc
[895] Jacques-Alain Miller, « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*
[896] Liliana Cazenave, « Nomination », *op. cit.*, p. 242
[897] Alfredo Zenoni, « Du nom au sinthome », *op. cit.*, 2011, p. 13
[898] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 19
[899] Sophie Marret-Maleval, « La condition littorale. Lecture de "Lituraterre" », https://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2017/10/03-Ironik26-Sophie-Marret-Maleval.pdf, p. 6
[900] Miller J.-A., « Préface », in Aubert J. (dir.), *Joyce avec Lacan*, Paris, Navarin, 1987, p. 11
[901] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 15 avril 1975

« obstacle à ce que les trois registres […] se nouent par eux-mêmes »[902]. La nomination vient en effet « doubler » un registre, pour assurer l'existence d'un vrai trou et donc du nouage, selon le principe suivant, que Lacan précise dans la leçon du 18 novembre 1975 de son *Séminaire*, *Le sinthome* :



La fonction connectrice est ainsi dévolue au *symptôme*, puis au *sinthome* : *l*e *symptôme* conçu comme ce qui *se répète* pour le sujet, « ce qui ne cesse pas d'écrire la particularité de la jouissance, fixant le non-rapport comme réel de référence qui ne cesse pas de ne pas s'écrire »[903]. Le symptôme est ici à entendre comme « hors discours »[904], « le symptôme [en tant qu'il] ne dit rien à personne », le « symptôme qui est rebelle à l'inconscient, ce qui du symptôme ne représente pas le sujet, ce qui du symptôme ne se prête à aucun effet de sens »[905], le symptôme comme « chiffrage et jouissance, jouissance pure d'une écriture »[906], soit une version du symptôme déjà réduite à son os, au sinthome, en tant qu'il est l'agrafe entre S_1 et *a*, le signifiant et la jouissance.

Un pas de plus est encore franchi lorsque, comme le souligne S. Marret-Maleval[907], dans cette écriture S_1a, la distinction entre le petit *a* et la jouissance est opérée. En effet, le premier est « le noyau élaborable de la jouissance », ce qui de la jouissance « peut circuler avec les signifiants », tandis que la seconde est « ce qui ne se

[902] Fabián Schejtman, « Sinthome », *in Scilicet, « L'ordre symbolique au XXI^e siècle »*, *op. cit.*, p.352 à 355
[903] Liliana Cazenave, « Nomination », *op. cit.*, p. 244
[904] Jacques-Alain Miller, « Préface », in Jacques Aubert (s/dir.), *Joyce avec Lacan*, Paris : Navarin, 1987, p. 11
[905] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », *op. cit.*
[906] Jacques-Alain Miller, « Préface », in Jacques Aubert (s/dir.), *op. cit.,* p. 11
[907] Sophie Marret-Maleval, « Le sinthome. Introduction à la lecture du livre XXIII », *op. cit.*

conforme pas au moule »[908]. Dès lors le Nom-du-Père se réduit encore à « ce qui aide à rendre lisible la jouissance »[909], lisible, précise S. Marret-Maleval, à considérer au sens de « la lettre du symptôme »[910] : « Le Nom-du-Père, c'est ce S_1 qui vous permet de fabriquer du sens, avec de la jouissance »[911]. Le Nom-du-Père, dans cette nouvelle acception de nomination, est la dit-mention qui permet l'acte constitutif du nouage du réel, le symbolique et l'imaginaire. La nomination ajoute la dimension « du nouage lui-même »[912], comme le souligne S. Marret-Maleval, « par l'action du dire, du S_1, dont le produit est le dit »[913]. « Le S_1 désigne [alors] le parlêtre comme pure différence, le fait exister comme un, et fait surgir la chose comme réelle, l'objet cause du désir, qui commande sa jouissance et autour duquel gravitent les signifiants maîtres »[914]. Ainsi le parlêtre, faisant « advenir le nœud, corrèle à son dire les trois dimensions »[915]. C'est ensuite la modalité de nouage (borroméenne ou non) qui aura des incidences en termes de chute de l'objet, et de mise en fonction du S_1 qui supporte différentes fonctionnalités, notamment celle d'agrafer la jouissance qui commande le symptôme.

7.2.3.2. Les Noms-du-Père

Pour en arriver à ce point, l'élaboration en passe par la pluralisation du Nom-du-Père. En effet, consécutivement à la forclusion généralisée, il n'y a de solution type qui vaille, il n'y a même pas *La* solution qui serait celle de la névrose. Avant d'aller plus loin, il nous semble nécessaire ici de resituer brièvement ces considérations sur le plan social. Pour cela, et c'est un parti pris, appuyons-nous ici sur le propos de Michel Serres[916], philosophe, historien des sciences et homme de lettres français, qui, le 5 mai 2013, sur la radio *France Info*, reprenait à son compte la thèse de

[908] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », *op. cit.,* leçon du 12 janvier 2005
[909] *Ibidem,* leçon du 19 janvier 2005
[910] Sophie Marret-Maleval, « Le sinthome. Introduction à la lecture du livre XXIII », *op. cit.*
[911] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », *op. cit.,* leçon du 19 janvier 2005
[912] Sophie Marret-Maleval, « Le Voleur de tableau », *op. cit.*, p. 105
[913] *Ibidem*
[914] *Ibid.*
[915] *Ibid.*
[916] Michel Serres, intervention dans l'émission « Le sens de l'info » sur France inter, le 5 mai 2013, sur le thème de « mai 1968 », http://www.franceinfo.fr/education-jeunesse/le-sens-de-l-info/mai-1968-963621-2013-05-05

Georges Dumézil[917]. Celui-ci, s'appuyant sur l'étude de nombreuses langues, cultures, religions, etc., avance en effet que « depuis la plus haute antiquité, dans les pays de l'aire indo-européenne, les sociétés sont « toujours et de façon constante », divisée en trois parties, trois rôles, trois fonctions : « les prêtres, les guerriers et les producteurs ». C'est à partir de ce constat que M. Serres évoque la période allant des années 1955 à 1970. Il revient sur trois souvenirs qui font événement et avance que cette période a vu trois changements majeurs :

- premièrement, un changement de génération dans les armées avec l'électronique et la bombe atomique. Tandis que « les amiraux qui étaient aux commandes étaient des anciens de la seconde guerre mondiale », « les jeunes étaient adaptés à tout ce qui était les nouveaux outils électroniques […] et discutaient éperdument sur les conséquences de la bombe nucléaire et de la géopolitique que cela inspirait ». M. Serres constate donc « un basculement extraordinaire entre l'ancienne génération des amiraux qui n'étaient pas au courant du moment actuel et les jeunes qui étaient au courant » ;
- deuxièmement, un « changement complet dans l'agriculture ». M. Serres se souvient des événements survenus en Bretagne en 1959 (meetings et violences dans la rue), puis le 8 juin 1960 à la préfecture de Morlaix : « des milliers d'agriculteurs envahissent la préfecture et le mouvement s'étend partout en France ». Il situe ce mouvement comme une conséquence d'une rupture : auparavant, « le vieillard à la ferme commandait aux jeunes gens […] qui n'avaient pas droit à la parole » ; désormais, « dès les années 55-60, les fils commencent à faire entendre leur voix aux parents et s'aperçoivent qu'il y a l'accouchement d'un nouveau monde ». La paysannerie se modifie donc au cours des Trente Glorieuses » (1945-1973) : « l'économie, la production, les échanges agricoles, industriels, etc., se voient transformés puisque les cols blancs cèdent peu à peu la place aux cols bleus, et la classe ouvrière est transformée » ;
- troisièmement, un changement au niveau de la religion et donc de la culture. En effet, entre 1962 et 1965, a lieu, conduit par Jean XXIII, le concile Vatican II,

[917] Georges Dumézil (1898-1986) est présenté par Michel Serres comme étant « à la fois linguiste, historien, anthropologue, historien de la religion, etc. »

qui « met à jour [...] les textes et les institutions de l'Église catholique, qui est à cette époque l'Église la plus importante dans le monde ».

M. Serres situe mai 1968 comme un événement exemplaire d'une transformation qui a touché « les fondements même de notre société ». Il semble que nous avons là en effet les conséquences de la dévalorisation, dans nos sociétés, du Père freudien, dont il devient sensible qu'il ne tient pas. « Le Nom-du-Père selon la tradition a été touché, dévalué, par la combinaison des deux discours, celui de la science et celui du capitalisme »[918], souligne J.-A. Miller. En effet, la science ignore ce que désigne le Nom-du-Père « au sens de l'origine, du principe, de l'ordre », puisque le père représente « cette ignorance nécessaire de l'origine qui permet au savoir d'apparaître »[919] et d'avancer ; de son côté, le capitalisme, qui pousse le sujet dans la quête des objets de jouissance y rencontre l'objection d'une limite. L'ordre qu'il sous-tendait, s'il est encore défendu par certaines instances de notre société, a *de* facto été mis à mal. L'ordre symbolique se révèle dans son intrinsèque fragilité, de manière paradigmatique « dans notre siècle parce que les semblants qui paraissaient le rendre "solide" ont disparu »[920]. Le réel « s'est mis à foisonner »[921]. Le sujet s'en trouve désorienté, privé de boussole. Lacan en rend compte, avec son temps d'avance habituel, à partir du 20 novembre 1963, en caractérisant le Nom-du-Père issu de l'Œdipe freudien de semblant et en avançant sa théorie sur la pluralisation du Nom-du-Père. *Le* Nom-du-Père n'existe pas. Pour chaque sujet, en viendra-t-il à considérer, le S_1, le dire singulier, fait advenir les dimensions R, S et I et leur nouage se soutient de différentes solutions, différentes fonctions, bref, différents connecteurs.

Ajoutons encore que le constat du non-rapport et de la pluralisation des Noms-du-Père met à mal la notion de structure. La structure est fondée sur le principe du rapport et l'organisation de ses modalités – notamment rapport de « nécessité », rapport de « conjonction » entre S_1 et S_2, via « l'Autre, le Nom-du-Père, le phallus »[922] : « Le structuralisme n'a pas été autre chose, qui a, sous son pavillon,

[918] Jacques-Alain Miller, « Le réel au XXI^e^ siècle… », *op. cit.*
[919] Philippe La Sagna, « Science et Nom-du-Père », http://www.causefreudienne.net/science-et-nom-du-pere/
[920] Hebe Tizio, « Réel », *in Scilicet, « L'ordre symbolique au XXI^e^ siècle »*, *op. cit.*, p. 297 à 299
[921] Jacques Lacan, « Alla Scuola Freudiana », 1974, http://ecole-lacanienne.net/wp-content/uploads/2016/04/1974-03-30.pdf
[922] *Ibidem*

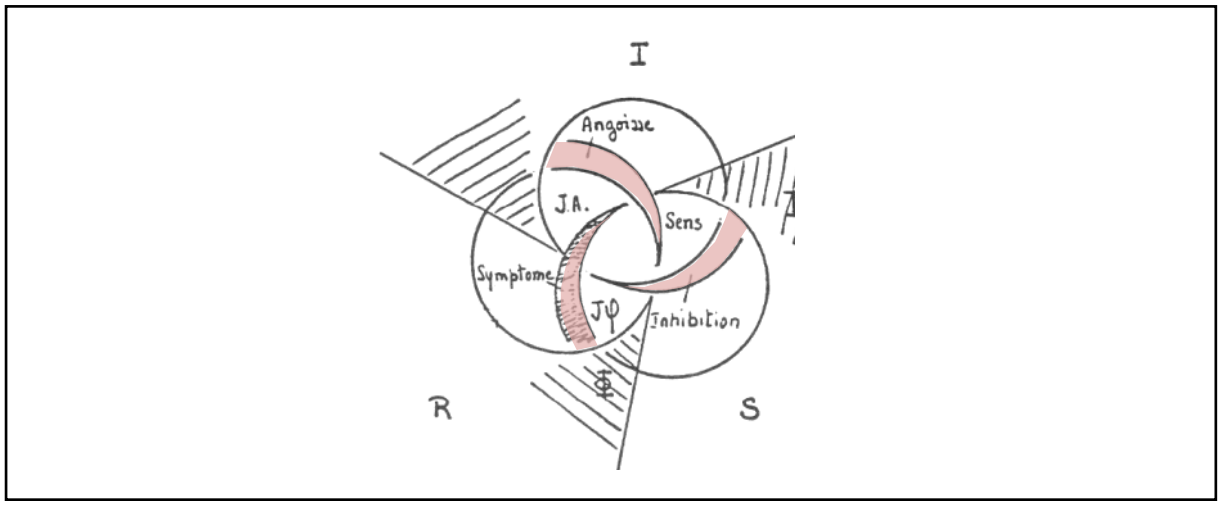
établi, sacralisé, sous couvert de science, un certain nombre de rapports »[923], indique J.-A. Miller. *A contrario*, le dernier enseignement de Lacan a pour principe fondateur un « il n'y a pas » : pas de rapport entre signifiant et signifié, entre jouissance et Autre, entre hommes et femmes[924]. Le parlêtre advient d'une effraction contingente dans un cadre d'hétérogénéité entre deux registres et la réponse subjective est éminemment singulière. Là où le Nom-du-Père antérieur était vecteur d'universalité, le seul point où il soit possible de situer un universel désormais est au niveau de la fonction, qui va prendre corps dans chaque cas particulier où « elle ne s'incarne**,** elle n'opère que dans la forme de la singularité »[925] : il y a – ou pas – telle fonction de connexion, telle modalité d'être du sujet, mais même là, sa forme d'expression est propre à chacun puisque le réel rend le parlêtre éminemment singulier, en tant qu'il ex-siste à cette rencontre par une « invention originale »[926].
Cette fonction du Nom-du-Père dans le dernier enseignement de Lacan est donc ce qui agrafe la jouissance, il est réduit au sinthome, puis au S_1. S'ouvre alors « une clinique des suppléances au non-rapport » où, comme nous allons le voir maintenant, « la réparation sinthomatique peut se supporter de différentes épissures – réelles, symboliques ou imaginaires »[927].

7.2.3.3. Les connecteurs du nouage borroméen

« La structure comporte des trous et, dans ces trous, il y a place pour l'invention, pour du nouveau, pour des connecteurs qui ne sont pas là depuis toujours »[928]. Suivant cette logique de pluralisation des Noms-du-Père, comme nous l'avons évoqué, Lacan avance en proposant trois types de nominations, dont chacune vient suppléer au lâchage originel du nouage à trois par la complémentation d'un des registres, opérant un nouage qui garantit l'existence du trou – du vrai trou – et donnant ainsi à chaque registre une orientation – non au sens d'une ordination qui placerait un registre en premier, mais d'un arrangement qui le distingue des autres, par exemple, RSI de SIR. C'est « l'inhibition, comme nomination de l'imaginaire », « le

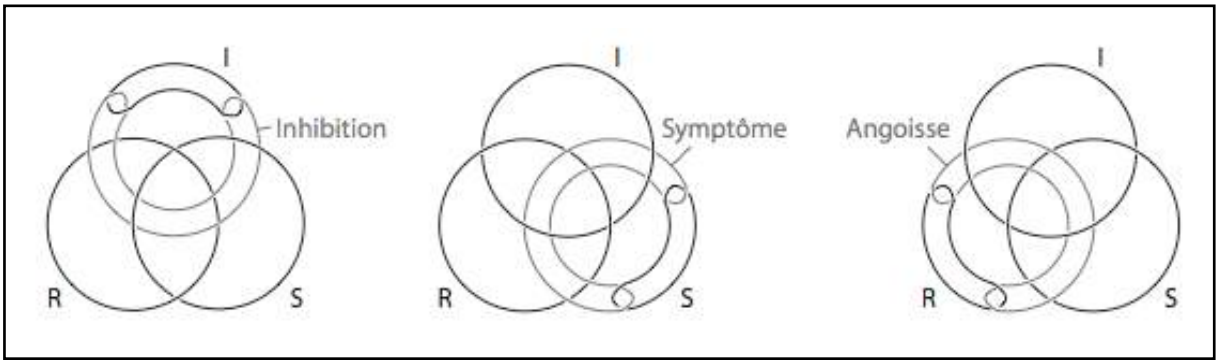
[923] *Ibid.*
[924] *Ibid.*
[925] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 3 mai 2011
[926] *Ibidem*, leçon du 3 mai 2011
[927] Fabián Schejtman, « Sinthome », *op. cit.*, p. 352 à 355
[928] Jacques-Alain Miller, « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*

symptôme comme nomination du symbolique », « l'angoisse comme nomination du réel »[929]. Situant bien le mouvement dont il est question et la détermination d'un espace alentour, François Sauvagnat propose de situer ces fonctions comme « immixtions » : « Inhibition : immixtion de l'imaginaire dans le symbolique (I>S) ; Symptôme : immixtion du symbolique dans le réel (S>R) ; Angoisse : immixtion du réel dans l'imaginaire (R>I) »[930]. Ceci reprend strictement le schéma de Lacan du 21 janvier 1975[931] où chacun des registres déborde dans l'autre pour constituer l'inhibition, le symptôme et l'angoisse :



« L'inhibition-sinthome, l'angoisse-sinthome et le symtôme-sinthome peuvent ainsi être considérés comme étant les modalités canoniques de traitement du non-rapport sexuel »[932]. Inhibition, symptôme et angoisse se conjoignent en effet chacun à un rond de ficelle pour garantir le caractère borroméen du nouage, ce dont nous pouvons rendre compte ainsi :

[929] Jacques Lacan, « La Troisième », *op. cit.*, p. 11 à 33
[930] François Sauvagnat, Maud Vinet-Couchevellou, « Démence ou inhibition psychotique ? », Sigma, n°4, 2010, p 79-98
[931] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 21 janvier 1975
[932] Fabián Schejtman, « Sinthome », *op. cit.*, p.352 à 355



La nomination du symbolique par le symptôme fait l'objet du *Séminaire Le sinthome*, et permet d'établir le fonctionnement même du quatrième terme et du trou qu'il permet d'inscrire, permettant au réel, au symbolique et à l'imaginaire de se nouer. Plus spécifiquement, le symptôme apparaît comme l'effet du symbolique dans le réel. Concernant l'angoisse comme nomination du réel, nous trouvons peu d'indications supplémentaires. Partant de la considération de l'inhibition comme effet de « l'intrusion de l'imaginaire dans le trou du symbolique » et du schéma présenté plus haut, extrait de la leçon du 21 janvier 1975 du Séminaire, livre XXII, « R.S.I. », nous proposons de considérer l'angoisse comme produit de l'intrusion du réel dans l'imaginaire. « L'angoisse part du réel et va donner dans l'imaginaire son sens à la jouissance phallique, hors corps. Ce sens, c'est la castration, qui cause l'angoisse »[933]. À ce sujet, P. Skriabine indique que « Lacan l'anticipe dès son *Séminaire* I, avec son commentaire du Cas Dick de Mélanie Klein et de la nomination par l'Œdipe du réel indifférencié où se trouvait cet enfant, lui permettent ainsi d'assumer l'angoisse inhérente au processus d'entrée dans le symbolique, à quoi il se refusait. »[934]

Enfin, considérons l'inhibition comme nomination de l'imaginaire. Dans le Séminaire « R.S.I. », Lacan nous indique que l'inhibition « est toujours affaire de corps, soit de fonction », et la définit comme « cet effet d'arrêt qui résulte de son intrusion dans le champ du symbolique »[935]. Joaquin Caretti Rios nous rappelle que ce que l'inhibition vient voiler, c'est « une érotisation » et que ceci se fait « au moyen d'un signifiant S_1, dont le siège est le corps et la fonction, sa manifestation ». Le lien entre inhibition et

[933] Brigitte Lemérer, « La nomination dans le séminaire *R.S.I.* Le nom-du-père et le nommer-à », http://epsf.fr/wp-content/uploads/2016/01/Brigitte-Lemerer_82.pdf
[934] Pierre Skriabine, « Introduction à la clinique borroméenne. De RSI au sinthome », *op. cit.*
[935] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 10 décembre 1974

imaginaire s'établit au titre de ce que l'inhibition comme empêchement, frein, arrêt du corps est causée par le S_1 sans lien avec S_2 et donc hors sens. Dans le dispositif de la cure, seule une interprétation spécifique de l'analyste, qui ne sera pas signifiante, mais davantage jaculation ou coupure, pourra atteindre ce lieu. E. Solano nous propose une lecture de la nomination par l'inhibition dans le cas freudien du petit Hans, repris par Lacan[936]. Elle resitue comment Hans s'est saisi, dans sa langue maternelle d'un signifiant, *cheval*. *A priori*, ce signifiant n'a aucune valeur particulière, il relève de la parlotte, mais, pour Hans, ce signifiant cerne, noue, un réel, ce qui est pour l'enfant impossible à nommer. C'est pourquoi l'on peut dire qu'il a un effet de nomination. Lacan indique en effet que le cheval permet de circonscrire le champ de l'angoisse, qui est le signe du réel, en nommant un point particulier de jouissance qui en est la cause. Il note également les conséquences de cette opération sur le corps de l'enfant, puisque celui-ci se trouve frappé d'inhibition dans sa fonction motrice. « Il redéfinit ainsi l'inhibition en disant qu'elle affecte le corps – donc l'imaginaire – et qu'elle résulte de l'intrusion de l'imaginaire dans le trou du symbolique »[937]. « Située sur la droite infinie qui traverse un faux-trou, elle limite le symbolique en produisant un retour sur le corps »[938]. Comprenons que chaque fois que l'enfant est confronté à ce qu'enserre le signifiant *cheval*, son corps se trouve affecté d'inhibition. « Le corps est affecté par le refoulement, autrement dit par le trou du symbolique. Et c'est de là que provient l'inhibition de ses fonctions c'est-à-dire, chaque fois qu'un signifiant manque pour donner du sens à ce qui affecte le corps »[939].

Inhibition, symptôme et angoisse apparaissent donc bien comme des « opérateurs de connexion »[940] particuliers entre les ensembles disjoints. Il s'agit sans doute là des modes de connexion classiques qui se situent du côté de l'« héritage », de la « tradition », du Nom-du-Père. Si l'on considère leur stricte fonctionnalité – constituer un vrai trou et faire tenir –, il en existe d'autres. Dès lors, quand Lacan dit que « sans le complexe d'Œdipe, rien ne tient »[941], sans doute faut-il entendre que sans un connecteur, sans une nomination, rien ne tient – c'est en quoi l'on peut dire que le quatrième rond correspond au nœud lui-même, sans qu'existe aucune échelle de valeurs qui en situerait les modalités de tenue sur un spectre de normalité.

---

[936] Esthela Solano-Suarez, « Un exercice de lecture », *op. cit.*
[937] *Ibidem*
[938] Vera Gorali, « Inhibition » *in Scilicet « L'ordre symbolique au XXI^e siècle »*, *op. cit.*, p. 196
[939] Esthela Solano-Suarez, « Un exercice de lecture », *op. cit.*
[940] Jacques-Alain Miller, « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*
[941] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 14 janvier 1975

Pour autant, sans considérer aucune perspective d'échelle, un point fait débat entre ce qui se situerait comme connecteurs non plus classiques, mais modernes dans la névrose et ce qui s'avèrerait plutôt du côté de la psychose ordinaire. Ce concept avancé par J.-A. Miller en 2005[942] et qui « n'a pas de définition rigide »[943], a vu plusieurs ouvrages lui être consacrés, notamment en 2009, la revue *Quarto* n°94-95 intitulée « Effet retour sur la psychose ordinaire », ou plus récemment la revue *Mental* de juillet 2017 intitulée « Signes discrets dans les psychoses ordinaires ». Nous y reviendrons, mais notons simplement ici que, dans ce cadre, les connecteurs dont nous parlons seraient à considérer au titre de ce qui permettrait de suppléer de manière parfois très solide et durable à la forclusion du Nom-du-Père, soit à la non borroméanité du nouage. Nous ne trancherons pas ici la controverse entre névrose contemporaine et psychose ordinaire. Indiquons simplement que dans son article sur le sinthome, Fabián Schejtman propose une lecture de ce qu'il est advenu des connecteurs classiques, qu'il appelle « monomorphes »[944], dans la modernité :

> « Le relâchement de l'inhibition est l'un des effets de la prévalence et de la globalisation du discours capitaliste, évident chez les plus jeunes, mais répandu sans limite d'âge, étant donné le *pousse-à-jouir* contemporain. Les deux autres effets en sont la difficulté dans la mise en forme traditionnelle du symptôme – effacé derrière les modalités actuelles de la souffrance (addictions, dépression, anorexie et boulimie qui ont vraiment peu à voir avec les symptômes classiques) – et l'absence des limites de l'angoisse devenue souvent inaccessible derrière ces modalités. Ainsi, les réponses à l'absence du rapport sexuel sont aujourd'hui de plus en plus diversifiées. »[945]

Ce propos nous conduit à nous demander d'une part, si la modernité induit une modification substantielle de la névrose, avec soit la possibilité d'un nouage spécifique – qui ne serait plus exclusivement borroméen –, soit de nouveaux types de connecteurs, ou, d'autre part, s'il ne faut pas considérer une certaine extension de la psychose de type ordinaire dans l'époque contemporaine. À ce titre, dans la mesure où une névrose se caractérise de ne pas déclencher au sens d'une décompensation avec ses incidences dans la psychose – même si la rencontre traumatique peut laisser apparaître la crudité du réel et donner le sentiment, comme

---

[942] Jacques-Alain Miller, *La Psychose ordinaire. La convention d'Antibes*, Paris : Agalma éditeur, « Le Paon », 1999
[943] Jacques-Alain Miller, « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op. cit.*, p. 41
[944] « Monomorphes » au sens où ils sont situés en un seul point du nouage
[945] Fabián Schejtman, « Sinthome », *op. cit.*, p. 352 à 355

en témoigne par exemple Guy Briole[946], qu'il n'y ait « plus de corps » de corps qui tienne – il semble que le caractère borroméen du nouage soit préservé. Par contre, « si l'Œdipe […] demeure actif, mais comme une modalité parmi d'autres de nouage des trois dimensions de l'imaginaire, du symbolique et du réel »[947], il y a lieu de considérer spécifiquement ces modalités modernes de connexion entre R, S et I dans une névrose qui serait alors en effet dite contemporaine, non plus tant au titre de catégories comme inhibition, symptôme et angoisse, mais au titre de ce qui fait connecteur singulier assurant la borroméanité du nouage, même si désormais ces solutions laissent bien souvent le sujet aux prises avec l'illimité de sa jouissance. Pour autant, la clinique quotidienne indique assez clairement combien la solution névrotique n'est qu'une parmi d'autres et combien il importe de pouvoir considérer l'importance de la psychose ordinaire.

7.2.4. Les effets du nouage borroméen

Quels sont dès lors les effets du nouage borroméen mis en place par la nomination ?

7.2.4.1. Limitation du réel

Le premier effet de ce nouage est sans doute de tenir noué, ça ne « claque » pas, de sorte que vous ne devenez pas « fou », mais que vous être « névrosé », nous dit Lacan, qui ajoute que « les névrosés sont increvables »[948] en ceci que le nouage constitutif de leur subjectivité ne se défait pas, même au paroxysme de l'angoisse.
« Ça tient » parce qu'« à l'imaginaire et au symbolique, c'est-à-dire à des choses qui sont très étrangères l'une à l'autre, le réel apporte l'élément qui peut les faire tenir ensemble »[949]. Une fois noués borroméennement, le réel résiste à l'imaginaire et au symbolique. Cette résistance est une limite. Quand Lacan reprend les élaborations

[946] Guy Briole, « Se reconnaître dans ce qu'on est », *op. cit.*, p. 46 à 49
[947] Marie-Hélène Brousse, « Inconscient », *in Scilicet, « L'ordre symbolique au XXI^e siècle »*, *op. cit.*, p. 192
[948] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre *XXI*, « Les Non-dupes-errent », *op. cit.*, leçon du le 11 décembre 1973
[949] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p.132

de Freud sur le principe du plaisir, il désigne une limite, la limite presque naturelle, dit-il, que le plaisir impose à la jouissance »[950].

C'est ensuite seulement que la Loi se superposera à cette limite pour en faire une interdiction : « les signifiants transforment cette limite presque naturelle en une loi qui, elle, s'inscrit dans le registre de la culture »[951]. Lacan l'indique ainsi dans « Télévision » : « L'impasse sexuelle secrète les fictions qui rationnalisent l'impossible dont elle provient »[952].

Le nouage borroméen constitutif de la névrose pare au risque d'homogénéisation ou de dénouage par l'existence en son sein d'un vrai trou, qui constitue une limite à laquelle le sujet donnera forme[953], la forme de l'inconscient[954]. Cette limitation liée à la borroméanité du nouage permet l'avènement de la fonction phallique en tant qu'elle fait point d'arrêt.

7.2.4.2. Aux intersections du nœud borroméen

Dès lors qu'il est borroméennement noué, le nœud enserre des points particuliers. Notons que dès son premier *Séminaire*, *Les écrits techniques de Freud*, Lacan situe aux jonctions du réel, du symbolique et de l'imaginaire certains concepts, certaines fonctions, qui sont à l'époque l'amour, la haine et l'ignorance : « à la jonction du symbolique et de l'imaginaire la passion ou la cassure, si vous voulez, ou la ligne d'arête qui s'appelle l'amour, à la jonction de l'imaginaire et du réel, celle qui s'appelle la haine, et à la jonction du réel et du symbolique, celle qui s'appelle l'ignorance »[955]. Les concepts ayant été remaniés entre 1953-54 et les années 70, l'accent se trouve désormais mis sur JΦ – jouissance phallique –, J$\mathbb{A}$ – la jouissance de l'Autre qu'il n'y a pas – et le sens. Et Lacan situe *a* – l'objet *a* – au cœur du nouage. Le nouage figure ainsi trois champs d'ex-sistence comme suit :

---

[950] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 2 mars 2011
[951] *Ibidem*, leçon du 2 mars 2011
[952] Jacques Lacan, « Télévision », *op. cit.*, p. 532
[953] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p.70
[954] *Ibidem*, p.54
[955] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, 1953-1954, Paris : Seuil, 1998, p. 297 et 298

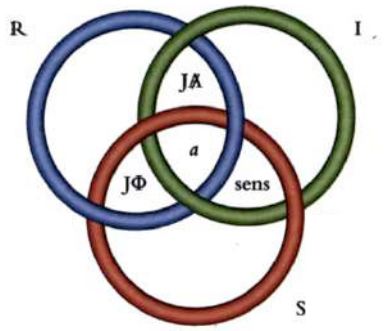


Schéma RSI[956]

Plusieurs considérations sont essentielles à préciser ces points. Ces trois champs sont situés aux coincements du nouage en ce qu'ils sont ce qui lui ex-siste et donc ce qui constituent un certain nombre d'effets dès lors que le nouage est borroméen.

7.2.4.2.1. La jouissance phallique

Lacan situe topologiquement la jouissance phallique au joint du réel et du symbolique, ce qu'il précise à plusieurs reprises : « la jouissance phallique se situe à la conjonction du symbolique avec le réel » [957], plus précisément, « la jouissance dite du phallus, […] sort du rapport du symbolique avec le réel »[958], ce que le schéma de Lacan du 21 janvier 1975[959], repris plus haut (p. 181), indique clairement. En effet, « Le phallus, c'est la conjonction de ce que j'ai appelé ce parasite, qui est le petit bout de queue en question, avec la fonction de la parole »[960], c'est ce qui joint la jouissance du sujet à la parole et en fait donc une jouissance limitée. Précisons. Rose-Paule Vinciguerra, dans son article « Le phallus, résidu qui vérifie »[961], reprend Lacan pour préciser que la jouissance est interdite à qui parle comme tel : du fait même de son inscription dans le langage, la jouissance originelle est perdue. Et cette perte laisse une marque, qui est le phallus, marque dont le principe est symbolique – son origine et sa substance sont signifiantes –, et dont la fonction est imaginaire –

[956] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 72
[957] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 56
[958] *Ibidem*, p. 56
[959] Jacques Lacan, *Le* Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 21 janvier 1975
[960] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 15
[961] Rose-Paule Vinciguerra, « Le phallus, résidu qui vérifie », Cause freudienne, n°75, 2010, p. 189 et 190

puisque les opérations qui s'en déduisent se déclinent dans le registre imaginaire. La jouissance perdue du fait de la morsure du signifiant, se trouve alors nommée, incarnée par « le signifiant-limite du phallus »[962]. Le phallus se trouve ainsi « au principe du nouage du signifiant et de l'objet », sur son versant de jouissance.

Et plus nettement encore dans le tout du dernier enseignement de Lacan, « phallus et S_1 se confondent, à la fois comme signifiants qui désignent le sujet et dans leur fonction de nommer la jouissance »[963]. Lacan précise en effet dans *Le sinthome* que « pour autant que, chez le sujet se supportant du parlêtre, qui est ce que je désigne comme étant l'inconscient, il y a le pouvoir de conjoindre la parole et ce qu'il en est d'une certaine jouissance, celle dite du phallus, qui est éprouvée comme parasitaire, du fait de cette parole elle-même, du fait du parlêtre »[964]. Cette modalité de jouissance est donc réelle au sens du réel comme ex-sistence[965], elle ex-siste sur la base d'une élision[966]. Soulignons avec Lacan que la jouissance phallique survient exclusivement dans le cadre du nœud strictement borroméen ; elle ne se situe que de ce coincement particulier entre le réel et le symbolique, avec ses conséquences au niveau l'imaginaire : « la jouissance en tant que phallique […] implique sa liaison à l'Imaginaire comme ex-sistence »[967]. Le phallus est une signification qui, « orientée par l'inexistence du rapport sexuel »[968] et sa « fonction nodale », consiste à empêcher que réel et symbolique se rejoignent, à vérifier leur distinction, en trouant le faux-trou qu'ils constituent. Dans la mesure où il assure cette fonction borroméenne, le phallus est en tant que tel « le signifiant de le la Jouissance *Une*, impossible à négativer »[969]. À ce titre, c'est un semblant, mais avec ce statut particulier d'être « le seul qui, comme le réel, situe dans l'ordre de la limitation le symbolique et l'imaginaire ». Le phallus est donc un semblant « se faisant prendre lui-même pour le réel »[970].

Du point de vue du sujet, la jouissance phallique est « celle qui doit être refusée pour

---

[962] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, 1971, Paris : Seuil, 2007, p. 148.
[963] Sophie Marret-Maleval, « Le Voleur de tableau », *op. cit.*, p. 116
[964] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 56
[965] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 17 décembre 1974
[966] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 11 mars 1975
[967] *Ibidem*, leçon du 18 mars 1975
[968] Rose-Paule Vinciguerra, « Le phallus, résidu qui vérifie », *op. cit.*, p. 189 et 190
[969] *Ibidem*, p. 192
[970] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. De la nature des semblants », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris viii, 1991-1992, inédit, leçon du 26 février 1992

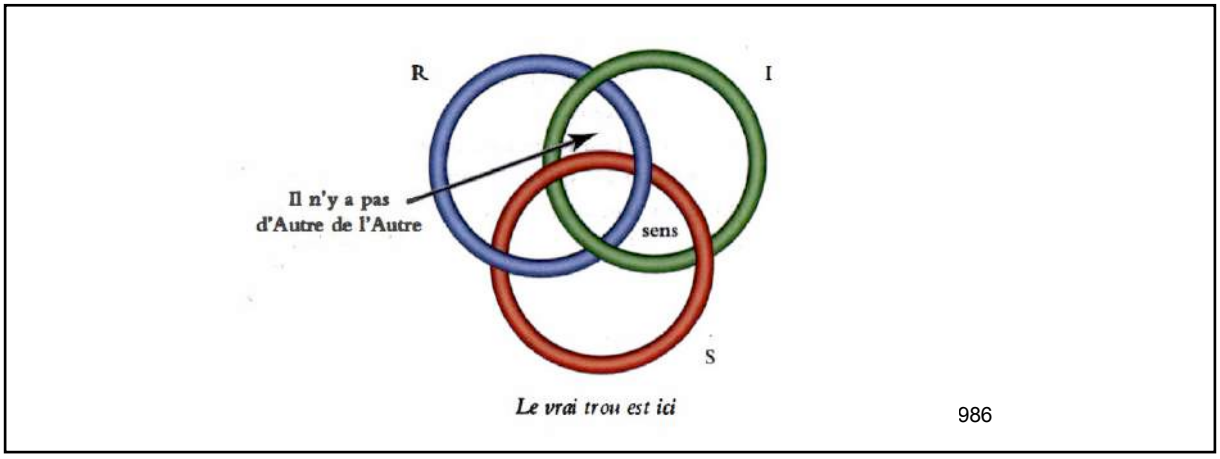
être atteinte », celle qui doit d'abord être interdite, passer par un non, n.o.n., pour être ensuite positivée et dès lors permise[971]. C'est la jouissance qui répond à la Loi du Nom-du-Père, à la Loi œdipienne, « qui dit : non, au sens de ce qui interdit »[972] – Loi dont J.-A. Miller souligne qu'elle s'écrit « avec un L majuscule – telle que Lacan en a fait valoir l'instance avant son dernier enseignement »[973]. D'où vient ce *non* ? Il est constitutif du champ du langage, comme nous l'avons vu, de l'annulation qui lui est inhérente. Nous l'entendons bien ici : il y a la jouissance « primaire »[974], « celle du corps qu'on appelle le corps propre et qui est le corps de l'Un »[975], et il se trouve secondairement qu'elle est « l'objet d'un interdit »[976]. Lacan déplie ce point de manière tout à fait précise dans « Télévision »[977] lorsqu'il traite du rapport entre refoulement et répression. Il y indique que ce qui ex-siste, ce qui advient comme réponse du réel, le domaine des « créations [qui s'édifient] du refoulement » [du refoulement originaire, *Urverdrängung*], c'est l'inconscient, qui s'ordonne à partir de la signification phallique. C'est donc le niveau du « souvenir de la répression familiale », dont Lacan dit que « même (s'ils) n'étaient pas vrais, il faudrait les inventer, et on n'y manque pas. Le mythe, c'est ça, c'est la tentative de donner forme épique à ce qui s'opère de la structure. L'impasse sexuelle secrète les fictions qui rationnalisent l'impossible dont elle provient ». C'est donc bien dans ces rais de l'Autre que s'instaure la répression : là où, avec le refoulement, c'est la structure qui provoque « l'égarement de notre jouissance », avec la répression, c'est l'Autre qui nous empêche de jouir. J.-A. Miller, dans « L'être et l'un », reprend ce même mouvement d'ex-sistence et de prise dans le registre de l'Autre, à partir de la question de la jouissance et son interdiction : il nous indique que Lacan « retrouve dans Freud […] ce qu'il élabore de la régulation vitale [de la jouissance] sous le nom du principe de plaisir. Au fond, Lacan fait du principe de plaisir le motif qui apporte à la jouissance [comme telle] ses limites, [comme nous l'avons vu plus haut] à quoi ce qu'il appelle la loi [œdipienne] se superpose[978] pour en faire une interdiction »[979].

---

[971] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 2 mars 2011
[972] *Ibidem*, leçon du 2 mars 2011
[973] *Ibid.*, leçon du 2 mars 2011
[974] *Ibid.*, leçon du 11 mai 2011
[975] *Ibid.*, leçon du 11 mai 2011
[976] *Ibid.*, leçon du 11 mai 2011
[977] Jacques Lacan, « Télévision », *op. cit.*, notamment le chapître V, p. 529-534
[978] C'est nous qui soulignons.
[979] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 2 mars 2011, p. 4

7.2.4.2.2. La jouissance de l'Autre – J$\not A$

Si nous revenons strictement aux propos de Lacan à ce sujet, la jouissance de l'Autre barré[980] – à entendre au titre du « génitif non pas subjectif mais objectif »[981], soit une jouissance qui s'origine dans l'Autre et non que possèderait l'Autre – apparaît comme ce qui « sûrement fait trou »[982] : « Il est clair que s'il y a pas de Jouissance de l'Autre comme telle, c'est-à-dire s'il y a pas de garant rencontrable dans la jouissance du corps de l'Autre, qui fasse que jouir de l'Autre comme tel ça existe »[983]. Cet A barré, indice de l'inexistence de l'Autre de l'Autre, situé entre le réel et l'imaginaire, à l'opposé du symbolique, signifie que « rien n'est opposé au symbolique, lieu de l'Autre comme tel » [984]. Et logiquement, s'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, il n'y a pas non plus sa jouissance : « J$\not A$, la jouissance de l'Autre de l'Autre, n'est pas possible pour la simple raison qu'il n'y en a pas »[985].



986

J.-A. Miller revient sur ce point le 9 février 2011, en faisant remarquer que Lacan ayant « cerné son grand S de grand A barré, S($\not A$), et ses questions de la jouissance, il étudie la jouissance dans son rapport à l'Autre […] jusqu'au jour où il dira, parce

980 Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 55
981 Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 11 Février 1975
982 *Ibidem*, leçon du 17 décembe 1974
983 *Ibid.*, leçon du 21 janvier 1975
984 Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 56
985 Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 56
986 *Ibidem*, p. 134

que ça ne marche pas comme ça : l'autre en question, c'est le corps »[987]. Le sixième paradigme de la jouissance chez Lacan développé par J.-A. Miller explique clairement ce passage, en mettant en avant que le dernier enseignement de Lacan, à rebours des précédents, est fondé sur le non-rapport entre l'Autre et la jouissance. À ce titre, l'Un est situé dans sa disjonction avec l'Autre, ce qui fait dire à Lacan que « l'Un est le véritable Autre de l'Autre » et « l'Autre […] apparaît comme l'Autre de l'Un », ce qui n'est pas à entendre comme la consistance d'un Autre de l'Autre qui serait l'*Un*, mais comme une disjonction radicale. Dès lors si l'on considère toutes les formes de jouissance comme relevant de la jouissance *Une*, qui, elle, est assurément sans l'Autre, la jouissance de l'Autre, c'est la jouissance du corps, la jouissance du corps propre. C'est ce qui justifie de la situer à l'articulation du réel et de l'imaginaire, mais qui explique aussi sans doute que l'usage de l'expression « jouissance de l'Autre » s'arrête avec le *Séminaire* XXIII au profit de « l'inexistence du rapport sexuel ».

7.2.4.2.3. Le sens

Dans le nœud spécialement borroméen, le sens se situe topologiquement « au joint de l'imaginaire et du symbolique »[988], à l'opposé du réel. Le sens ex-siste donc de ce type de nouage particulier et prend consistance pour un sujet. Dans un premier temps, nous n'entendions que la dimension de cette seule consistance. Le présent travail a ouvert à l'autre aspect, en nous permettant de considérer que la chaîne de S_1 avec S_2 se fonde sur un trou. Voilà un nouvel élément qui nous permet d'avancer sur notre problématique concernant le statut du symbolique (comme trou, ex-sistence ou consistance). Nous proposons donc ici de commencer par le sens comme trou, celui dont le comble est l'énigme[989], pour ensuite déplier comment il relève de la suture.

D'une part, Lacan situe le sens comme ce qui fuit : « C'est de ce qu'il fuit (au sens : tonneau) qu'un discours prend son sens »[990]. Ce propos indique bien le mouvement

---

[987] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 9 février 2011
[988] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 13 mai 1975
[989] Jacques Lacan, « *Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des* Écrits », Scilicet, n°5, 1975, pp. 11-17.
[990] *Ibidem*

dont il est question : à partir de quelque chose qu'il n'y a pas, soit d'un trou creusé, quelque chose advient et prend forme. J. A. Miller, dans son cours du 22 novembre 1995[991], inscrit le sens « petit sigma : σ », par distinction avec le grand sigma du signe, pour le spécifier comme « quelque chose […] qui ne fait pas la paire », qui, contrairement au fonctionnement du signifiant et du signifié qui peuvent s'articuler, ne fait pas deux. Le sens est situé là, à rebours de la signification, en référence à quelque chose qui échappe, qui fuit, qui ne peut s'appareiller. S'il ne peut faire articulation, il peut par contre capter le réel. C'est là sa fonction d'écriture : le sens relève d'une écriture. Nous avancerons même que le sens est écriture d'un illisible, de sorte qu'en effet, le comble en est le non-sens. L'écriture est ici à entendre en référence à la fonction de la lettre que nous avons précédemment précisée ; et l'illisible comme ce qui ne ressort pas d'une articulation signifiante, mais qui se situe au niveau de la stricte fonction – la fonction *F(x)* étant « à proprement parler ce qui s'appelle illisible » [992] – autour de quoi tourne tout discours. « L'illisible a un sens » [993], F(x) a un sens : « Le sens du symptôme c'est le réel »[994] : le sens est supporté par le S_1 qui relève de ce qui nomme la jouissance du symptôme, et de ce qui singularise. Dans cette perspective, le sens est insensé, hors du sens commun, il vient du réel. Du point de vue de la cure, ceci se présente comme « quelque chose auquel on ne comprend rien », ce dont Lacan dit que « c'est le signe qu'on en est affecté »[995], où l'on entend le sens comme « la copulation du langage […] avec notre propre corps »[996].

D'autre part, le sens est situé par Lacan dans le nœud borroméen, à l'opposé du réel, dans un rapport d'incompatibilité, d'hétérogénéité, mais dans un rapport d'ex-sistence. J.-A. Miller aborde ce rapport d'engendrement en soulignant comment « des accidents de signifiants […] causent des effets de sens, et […] tissent autour de ce qui vous arrive, ils tissent une structure de fiction véridique, c'est-à-dire de vérité menteuse à laquelle vous vous accordez pour intégrer à votre survie, à votre

[991] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris viii, 1995-1996, inédit, leçon du 22 novembre 1995
[992] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, *op. cit.*, p. 111
[993] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, *op. cit.*, p. 105
[994] Jacques Lacan, « La Troisième », *op. cit.*, p. 17
[995] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, *op. cit.*, p. 105
[996] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 122

homéostase, ces *tuché* successives ». Il situe ainsi deux niveaux de contingence, le premier relevant de « l'événement qui fait signifiant », « le deuxième étant la contingence du sens ». L'événement initial se cristallise s'articule en structure, d'où l'effort de Lacan pour formuler des lois de ladite structure (métaphore et métonymie). Malgré tout, derrière la vérité menteuse, « l'identité du sens reste marquée de contingence par rapport à la cause signifiante »[997].

Le sujet est donc conduit, par le parlêtre dont il s'origine, à tenter de suturer imaginaire et symbolique pour parer au surgissement du réel qui se présente sous les espèces de l'angoisse. C'est ainsi que se déploie la puissance du sens, même si celui-ci est trompeur et que la jouissance l'excède toujours. « Faire sens de ses traumatismes, de ses images indélébiles, de ses scènes monumentales, ou de ses trous, en les remplissant, en les filant, en rétablissant une continuité, en racontant une *hystoire* – à laquelle on peut mettre déjà l'*y* grec qui signale que c'est *pour un autre*, que c'est dans le rapport intersubjectif, entre guillemets, que cela se tisse ». L'important est alors ceci : « dans cette narration-même, des trous se manifestent, des achoppements, qui sont autant de signes d'une autre vérité, d'un autre sens » [998], qui, eux ont à voir avec la matière du parlêtre.

L'effort du sujet consiste malgré tout dans le tissage de symbolique et d'imaginaire, à faire consister un retentissement imaginaire à ce qui vient du symbolique. Sur le versant symbolique, S_1 commande à S_2, S_1 s'article à S_2, en une suite qui ne capitonne jamais sur la Chose : c'est la « fuite du sens ». Ainsi, le sens glisse autour de ce qu'il échoue à attraper. Sur son versant imaginaire, ce tissage fait référence au corps puisque « la représentation n'est que le reflet de [l']organisme »[999 et 1000]. Ainsi, se produit l'effet de sens – sphérique s'il en est – qui donne l'impression une fois la phrase capitonnée, dans l'après-coup, d'y comprendre quelque chose. Les termes de Lacan concernant l'ancrage dans l'imaginaire sont étonnants : la pensée est « ce qu'il y a de plus crétinisant à agiter le grelot du sens »[1001] ; elle correspond à ceci que « des mots introduisent dans le corps quelques représentations imbéciles »[1002]. Cet

[997] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 18 mai 2011
[998] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », *op. cit.*, leçon du 18 mars 2009
[999] Jacques Lacan, « La Troisième », *op. cit.*, p. 11 à 33
[1000] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 10 Décembre 1974
[1001] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 64
[1002] Jacques Lacan, « La Troisième », *op. cit.*, p. 14

enracinement du corps lui-même[1003] ferait sa « débilité mentale ». Néanmoins, il ne nous semble pas que nous puissions trouver là quelqu'entreprise de dénigrement, mais une affirmation de l'ancrage dans le corps. Et dans la mesure où il n'y a pas d'Autre de l'Autre et donc pas de jouissance de cet Autre, c'est-à-dire qu'il y a un trou au point du nœud nommé J$\mathbb{A}$, comme nous l'avons établi plus haut, Lacan pointe l'obligation du sujet de procéder à une suture, une épissure entre le symbolique et l'imaginaire. Le sens apparaît alors comme ce qui permet au sujet de ne pas rester devant la béance du réel, mais d'en cerner quelque chose.

Ajoutons qu'à considérer le sens, d'autres concepts apparaissent, comme celui de la vérité. « Vérité fait couple avec sens, et les deux font trio avec fiction »[1004], nous indique J.-A. Miller, soulignant le ravalement de l'ordre symbolique au registre de la fiction dans le dernier enseignement de Lacan. La fiction se tisse donc sur la base d'une vérité dernière (ou première, les deux formulations étant présentes chez Lacan et J.-A. Miller) qui se situe de S($\mathbb{A}$) – le signifiant manquant du fait qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre – ou du non rapport-sexuel. Cette vérité-là ne pouvant *de facto* pas se dire toute, elle se mi-dit[1005] en fiction. « La vérité a structure de fiction ; elle est de part en part fantasmatique, mensonge, songe qui ment ; c'est un semblant »[1006], donc « variable » et « instable »[1007]**,** elle est un « mirage »[1008].

Concluons cet exposé en revenant à son objet même : ce que Lacan situe au coincement du symbolique et de l'imaginaire, à l'opposé du réel, pour souligner son jeu d'équivoque dans *Le sinthome*, sur « j'ouis-sens », « ouïr un sens »[1009]. Lacan élabore à ce moment-là autour de l'épissure, soit de ce qui réunit deux bout distincts, qu'il considère nécessaire dès lors qu'il pas de jouissance de l'Autre : si le nouage ne tient pas d'un côté, il est nécessaire qu'il tienne de l'autre[1010]. L'épissure consiste donc à mettre en lien deux domaines hétérogènes (ici le sens et la jouissance), pour rendre la « jouissance possible »[1011], ce que nous entendons au titre d'inscrire le vivant dans une forme qui lui permette de se soutenir dans le monde. Se déplie là la

---

[1003] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 10 Décembre 1974
[1004] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », *op. cit.*, leçon du 18 mars 2009
[1005] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 8 avril 1975 et *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 31
[1006] Jacques-Alain Miller, « Notice de fil en aiguille », *op. cit.*, p. 238
[1007] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 23 mars 2011
[1008] Jacques Lacan, « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », *op. cit.*, p. 572
[1009] Jacques Lacan, *Le Séminaire,* livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 73
[1010] *Ibidem*, p. 72
[1011] *Ibid.*, p. 73

logique qui a animé Lacan depuis longtemps et qu'il a dépliée dans ses élaborations sur le fantasme, qui articule $ – du registre du signifiant – et *a*, du registre de la jouissance ; et qui prendra corps dans l'écriture du sinthome : S_1a.
La psychanalyse opère donc à partir du sens, elle l'accueille et tente de le réduire. Par l'équivoque, elle intervient à rebours de la constitution du sujet, qui va du réel vers le sens ; le sens répondant du réel, elle part du sens et va vers le réel, et ce jusqu'à la constitution d'une « épissure entre son sinthome et le réel parasite de la jouissance »[1012], jusqu'à l'articulation de la jouissance avec un S_1.

7.2.4.2.4. L'objet *a*

Dans son orientation vers le réel, « Lacan baisse les bras s'agissant de l'objet petit *a* » – ce que J.-A. Miller situe à partir du chapitre VIII du *Séminaire*, livre XX : « l'objet petit *a* ne peut pas "se soutenir dans l'abord du réel" ». En effet, cet objet a été conçu à partir de l'imaginaire, comme « un objet qu'on met en valeur à partir de l'image de soi, c'est-à-dire de la théorie du narcissisme ». L'objet *a* « est la jouissance incluse dans l'image », l'image de soi chez Lacan s'appellant i(*a*) » : ainsi y a-t-il une « affinité de ce petit *a* à son enveloppe », de sorte que manier l'objet petit *a*, à ce titre, c'est manier de l'imaginaire[1013]. Pour autant, cet objet fait aussi partie de l'articulation fantasmatique : « il est au cœur de la pulsion, et il a certaines propriétés du signifiant » : il « se présente par unités, il est comptable, et numérable »[1014]. Ceci étant, dès le *Séminaire*, livre x, l'objet *a*, en tant que « sans nom », objecte à la puissance ordonnatrice du symbolique, il est ce qui résiste à l'emprise du signifiant[1015]. Au fil du *Séminaire* XX, Lacan entreprend de reléguer l'objet *a* au rang de « dégradé de la jouissance », de « faux semblant »[1016] : « la jouissance sous les espèces de l'objet petit *a*, c'est la jouissance comme significative et comme imaginaire »[1017]. L'objet veut donc toujours dire quelque chose, ce qui se situe à rebours du réel, lui, à « *contre-sens* », qui « *ne veut rien dire* »[1018]. Pour autant, dans

[1012] Jacques Lacan, *Le Séminaire,* livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 73
[1013] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 9 mars 2011
[1014] Jacques-Alain Miller, Intervention au Congrès de l'AMP à Rio, *op. cit.*
[1015] Sophie Marret-Maleval, « Le Voleur de tableau », *op. cit.*, p. 103
[1016] Jacques-Alain Miller, Intervention au Congrès de l'AMP à Rio, *op. cit*
[1017] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 6 avril 2011
[1018] *Ibidem*, leçon du 9 mars 2011

« La troisième », puis dans « R.S.I. » et *Le sinthome*, Lacan en fait le point nodal de la connexion borroméenne. L'objet *a* correspond à l'ex-sistence de la jouissance dans le champ pulsionnel et devient « le noyau élaborable de la jouissance », c'est-à-dire ce qui peut « circuler avec les signifiants et le sujet du signifiant ». C'est une localisation de la jouissance « à la place que lui prescrit le signifiant. C'est la jouissance, si on peut dire, qui se moule dans le trou préparé à l'avance ». À ce titre, l'objet *a* est un semblant et se distingue de la jouissance elle-même, qui, elle, comme nous l'avons précédemment précisé, est « ce qui ne se conforme pas au moule »[1019].

7.2.4.3. Conséquences

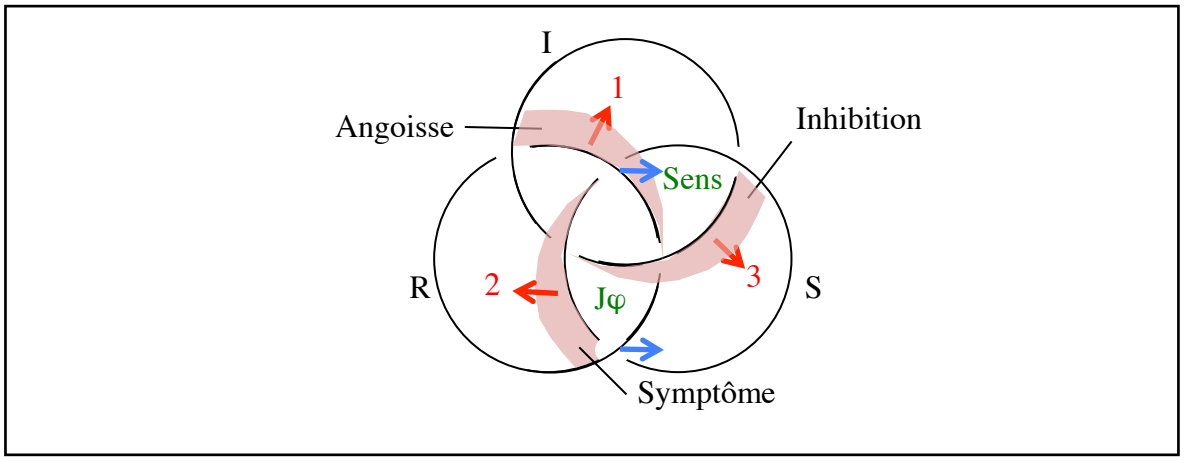
Trois points pour clore ce développement sur le nouage de type borroméen.

Premièrement, il nous semble que se démontre ici de nouveau que, y compris dans le registre du sujet, le champ de l'ex-sistence est du registre du réel. En effet, pour le redire simplement : à partir de l'accident originel provoquant l'effet d'affect du *Un*-signifiant sur le corps, donc du fait du trou produit par le symbolique, le réel advient et se décline en différentes versions qui correspondent à autant de localisations topologiques différentes. Chaque cas clinique démontre alors le versant réel de cette catégorie de l'ex-sistence. Plus l'enseignement de Lacan avance, plus cette caractéristique se fait saillante : une fois considéré le trou effectué par le symbolique, ce registre est dévalué et se réduit au semblant, avec sa fonction nodale consistant à circonscrire, mais qui laisse néanmoins échapper la jouissance, le réel en jeu, soit ce qui ex-siste du trou originel. La question essentielle serait alors celle de savoir si ce bord s'effectue du côté d'un vrai ou d'un faux trou.

Deuxièmement, F. Sauvagnat situe les trois jouissances comme des « surmontements » : « Sens : surmontement de l'imaginaire par le symbolique (S/I) ; Jouissance phallique : surmontement du symbolique par le réel (R/S) ; Jouissance de l'Autre : surmontement du réel par l'imaginaire (I/R) ». Il repère ainsi chez Lacan le lien de complémentarité entre ces surmontements et le

[1019] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », *op. cit.,* leçon du 12 janvier 2005

mouvement d'immixtion constitutif de la nomination, la série inhibition, symptôme et angoisse [1020] se caractérisant de s'opérer selon ce mouvement d'immixtion. Il s'appuie en cela à son tour sur la lecture lacanienne du cas du petit Hans dans laquelle l'angoisse est articulée à la détermination phallique du symptôme. Reprenons ici cette logique à l'appui du schéma du 21 janvier 1975[1021].



Il décrit le trajet suivant (les couleurs dans le texte renvoient au schéma ci-dessus) :

- Émergence de la jouissance phallique liée au surmontement du symbolique par le réel (→) : « dans ce texte, la jouissance phallique est un surmontement du symbolique par le réel, au rebours du symptôme, qui est immixtion du symbolique dans le réel » (→ 2).
- « D'où apparition de l'angoisse » du fait de l'immixtion du réel dans l'imaginaire (→ 1) : l'angoisse vient de l'intérieur du corps, elle ex-siste et tourmente le sujet ; chez Hans, la jouissance phallique, venue s'associer à son corps, génère l'angoisse.
- S'en déduit « la solution symptomatique de la phobie du cheval, où un signifiant vient s'immiscer dans ce réel » (immixtion du symbolique dans le réel : → 2) ». Un effet de sens se déduit de cette opération autour de la figure du cheval, effet qui prendra corps dans le vécu phobique. Dit autrement, le symptôme phobique vient donner forme à l'angoisse, en situant toute une série d'équivalents au phallus[1022],

[1020] François Sauvagnat, Maud Vinet-Couchevellou, « Démence ou inhibition psychotique ? », *op. cit.*
[1021] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 21 janvier 1975
[1022] *Ibidem*, leçon du 17 décembre 1974

- de sorte que survient l'inhibition, comme la crainte issue de l'immixtion de l'imaginaire dans le trou du symbolique (I>S) »[1023] (→ 3).

Troisièmement, Lacan souligne que « chez la plupart [ce qui s'inscrit en faux par rapport à la représentation commune qui situe une forme de norme névrotique], le symbolique, l'imaginaire et le réel sont embrouillés au point de se continuer les uns dans les autres, à défaut d'opération qui les distingue comme dans la chaîne du nœud borroméen ». Dès lors « pourquoi ne pas saisir que chacune de ces boucles se continue dans l'autre d'une façon strictement non distinguée ? Du même coup, ce n'est pas un privilège que d'être fou »[1024]. Le nouage qu'opèrent alors les connecteurs est spécifique, il est borroméen avec toutes ses conséquences donnant lieu à un type de délire particulier, un « délire standard »[1025], *délire* à entendre au sens où l'embrayage qui se produit du *Un* tout seul, à S_1 qui s'articule à S_2, constitue un savoir : « l'effet de signification qui se produit […] est équivalent à délire »[1026]. Mais Lacan précise qu'il existe d'autres types de nouages ; il fonde même tout un pan de son enseignement sur ces cas non-borroméens. La nature et la localisation du sinthome peuvent effectivement être variées. Les connecteurs sont alors « des connecteurs qui ne sont pas là depuis toujours » au sens des connecteurs classiques, mais ils sont du registre de « l'invention »[1027]. Le nouage borroméen, dans sa spécificité, coince donc ces points – JΦ, J$\mathbb{A}$, sens et objet petit *a*. À défaut, ces jouissances se trouvent débridées et ce sont « la jouissance phallique, Jϕ, la jouissance de l'Autre non barré, JA, et le sens dont la psychose est pleine »[1028].

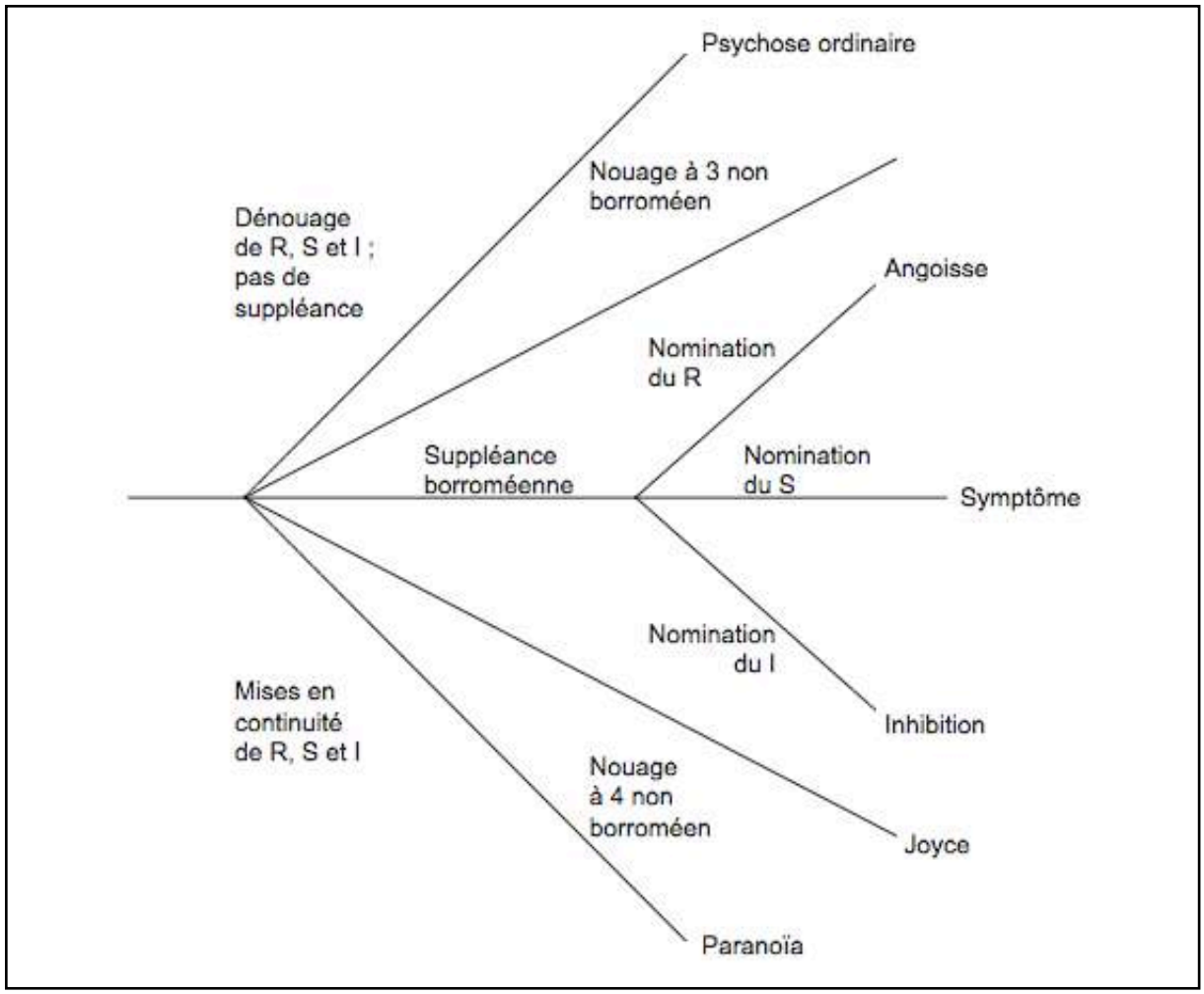
[1023] François Sauvagnat, Maud Vinet-Couchevellou, « Démence ou inhibition psychotique ? », *op. cit.*
[1024] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 87
[1025] Andrés Borderias, « Délire », *in Scilicet « Le corps parlant »*, *op. cit.*, p. 102
[1026] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Nullibiété. Tout le monde est fou », enseignement prononcé dans le cadre du Département de psychanalyse de Paris VIII, inédit, leçon du 11 juin 2008
[1027] Jacques-Alain Miller, « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*
[1028] Michel Bousseyroux, « Conditions de la psychose *», in L'en je lacanien*, n°4. Toulouse : Érès, 2005, p. 47 à 60

7.3. Le sujet au nœud non borroméen

Nous venons de situer les modalités spécifiques d'inscription du sujet dans un nouage de type borroméen. Il convient maintenant de sortir de cette spécificité pour considérer les modalités non borroméennes de nouage.

7.3.1. Étude de phénomènes liés au ratage dans le nouage

À cette fin, nous proposons ici de nous appuyer sur P. Skriabine qui, dans son article de 2006, « La clinique différentielle du symptôme »[1029], établit un schéma intéressant des réponses possibles à la « forclusion généralisée », sous le titre : « La clinique différentielle dans la topologie des nœuds » :



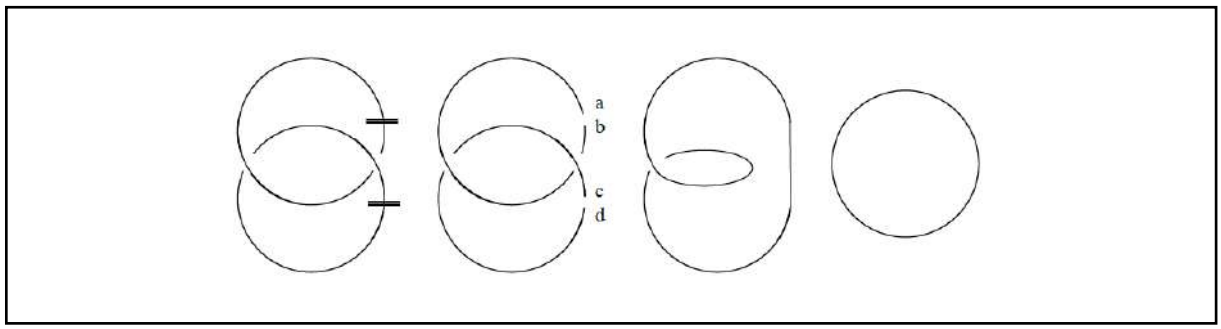
[1029] Pierre Skriabine, « La clinique différentielle du sinthome », *op. cit.*, p. 58 à 64 et sur internet « Introduction à la clinique borroméenne, de RSI au sinthome », *op. cit.*, et « La psychose ordinaire du point de vue borroméen », *in Quarto*, n°94-95, 2009, p. 18 à 23

Avec une grande prudence par rapport au risque de figer ce qui se révèle chez Lacan comme une trajectoire, une élaboration continue, nous proposons ici une étude de ce schéma, qui nous semble avoir ceci d'essentiel qu'il situe clairement les solutions névrotiques comme un type de solutions parmis d'autres, et donc la « suppléance borroméenne » dans le champ des suppléances possibles à la forclusion généralisée. Mais il tente aussi d'établir des connexions entre les typologies cliniques classiques (symptôme, inhibition, angoisse, paranoïa), ou désormais devenue telles (psychose ordinaire) et différentes modalités de nouage ou de dénouage de R, S et I. Ainsi, dans une lecture du schéma qui part du bas pour arriver en haut, associe-t-il les « mises en continuité de R, S et I » à la paranoïa, le « nouage à 4 non borroméen » à Joyce – à entendre comme le paradigme joycien, nul ne pouvant bien entendu identifier Joyce à un type clinique –, le « nouage à 3 non borroméen » à la psychose ordinaire. Le « dénouage de RSI sans suppélance » restant isolé. Revenons sur chacune de ces propositions :

7.3.1.1. « Mise en continuité de R, S et I » et paranoïa

Le lien entre mise en continuité de R, S et I et paranoïa s'étaye sur le propos de Lacan dans sa leçon du 16 décembre 1975, lorsqu'il établit le rapport d'équivalence entre psychose paranoïaque et personnalité : « la psychose paranoïaque et la personnalité n'ont comme telles pas de rapport, pour la simple raison que c'est la même chose ». Ceci s'entend si l'on considère plusieurs points : d'une part, R, S et I sont équivalents puisqu'ils ont même consistance (consistance de la corde) ; d'autre part le nouage est en lui-même une mise en continuité, au sens où il fait tenir plusieurs éléments ensemble ; c'est ainsi que l'on peut dire qu'« en tant qu'un sujet noue à trois l'imaginaire, le symbolique et le réel, il n'est supporté que de leur continuité ». S'articule donc ici, comme équivalents, la personnalité comme nouage et la paranoïa comme mise en continuité (*cf.* p. 170-171).

Du point de vue strictement topologique, comme nous l'avons démontré plus haut, la mise en continuité est obtenue par coupure et raboutage. Par exemple, sur le schéma ci-dessous, elle est le résultat de coupures en *a*, *b*, *c* et *d* et raboutages de *a* avec *d* et *b* avec *c*, de sorte qu'à partir d'au moins deux éléments, on n'en obtient plus qu'un seul, les deux du départ ne pouvant plus être différenciés.



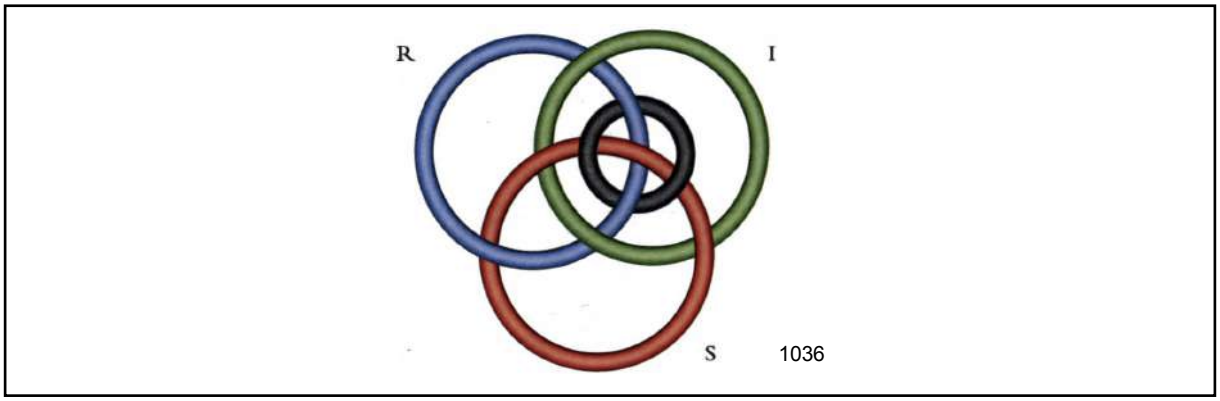
Du point de vue de la subjectivité, la paranoïa se situe alors comme l'homogénéisation de trois ronds de ficelle qui « sont une seule et même consistance »[1030]. Cliniquement, le nouage paranoïaque opère un « cadrage de la jouissance » [1031] tel que « la certitude délirante se révèle inébranlable, imaginaire, symbolique et réel se prolongent l'un dans l'autre, la jouissance se prend à des formations imaginaires, ce qui rend possible des procédures d'homéostase »[1032] , c'est-à-dire d'équilibre et de régulation. Lors du déclenchement, les trois registres de la structure subjective ne s'autonomisent donc pas. On constate bien plutôt qu'un postulat surgit par lequel « le réel se trouve pris en masse par le signifiant, générant la certitude d'une signification délirante »[1033], « le semblant s'y confond avec l'image, mais fonctionne comme réel absolu, non métaphorisable »[1034]. Cette position se caractérise ainsi de la « fixité du capitonnage de la jouissance dans le moi mégalomaniaque et dans l'Autre persécuteur »[1035].

L'élément qui manque pour éviter cette homogénéisation paranoïaque du nœud de trèfle, est, comme nous l'avons déplié, un quatrième terme.

[1030] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 53
[1031] Yohan Trichet, « L'entrée dans la psychose : apparition ou déclenchement ? La clinique de l'entrée dans la psychose, ses mécanismes, ses thérapeutiques et ses auto-traitements dans le champ de la psychopathologie », 2010, https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00458219/document, p. 371
[1032] Jean-Claude Maleval, *La forclusion du Nom-du-Père*, Paris : Seuil, 2000, p. 148.
[1033] Yohan Trichet, « L'entrée dans la psychose… », *op. cit.* , p. 370
[1034] Marie-Hélène Brousse, « La psychose ordinaire », *Lettre mensuelle*, bulletin de l'ECF, n°272, novembre 2008, p. 5
[1035] Gil Caroz, « Le point de capiton », Colloque Uforca, 2016, https://www.lacan-universite.fr/2016/02/23/le-point-de-capiton/

7.3.1.2. « Nouage à 4 non borroméen » et Joyce

L'identification de la position de Joyce comme un nouage à 4 non borroméen se fonde sur les élaborations de Lacan dans l'ensemble de son *Séminaire Le sinthome*. Lacan y situe un ratage dans le nouage chez Joyce, de telle manière que symbolique et réel sont entrelacés à la manière des anneaux olympiques (ce qui se distingue du surmontement du nœud borroméen), laissant l'imaginaire s'en aller. L'invention joycienne consiste alors en la mise en place d'un quatrième rond qui permet de faire tenir l'ensemble de manière non borroméenne.



1036

Puisque nous entreprendrons plus loin de déplier les aspects cliniques, restons-en pour le moment à l'aspect strictement topologique. Ici, le risque n'est pas l'homogénéisation, puisque le constat est patent que, chez l'artiste, quelque chose lâche à un moment, à un endroit du nœud. C'est en réponse à ce point que la survenue de certains phénomènes cliniques démontre la non borroméanité du nouage. Malgré cela, quelque chose, une invention, un quatrième rond, empêche l'autonomisation des ronds et donc le lâchage complet du montage : l'intégrité psychique est maintenue. Notons ici que P. Skriabine distingue cette configuration de celle de la psychose ordinaire (qu'il situe comme un nouage à trois non borroméen), ce qui peut faire l'objet de discussion si l'on s'en réfère à la définition élargie qui en a été donnée en 1999, lors de la convention d'Antibes[1037].

[1036] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 152
[1037] Jacques-Alain Miller, *La Psychose ordinaire. La convention d'Antibes*, *op. cit.*, p. 230.

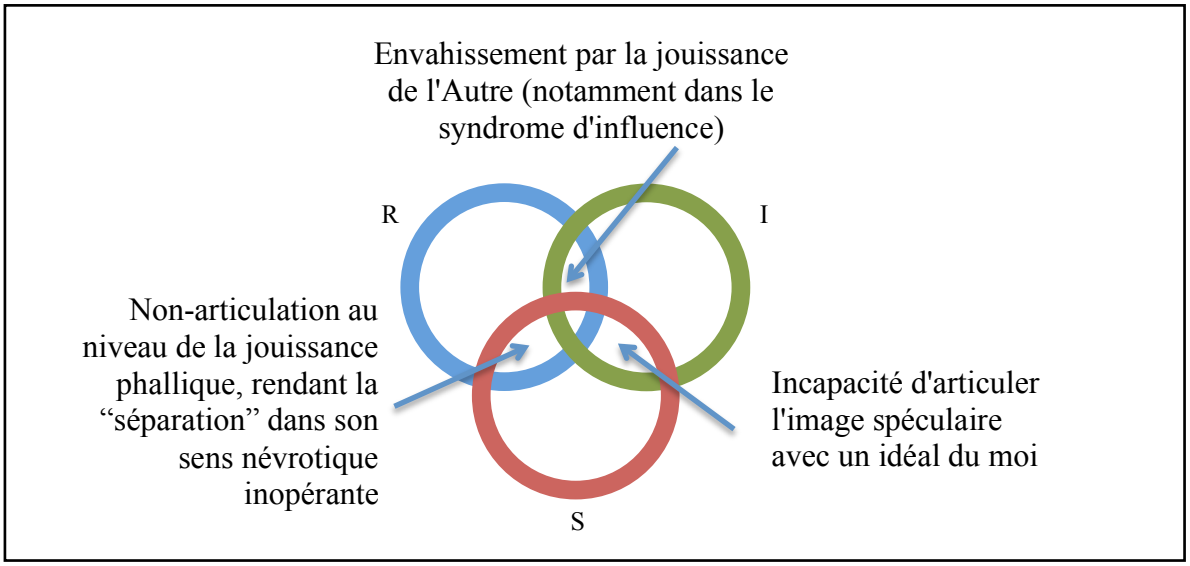
7.3.1.3. « Dénouage de RSI sans suppléance »

Dans son schéma, P. Skriabine laisse le « dénouage de RSI sans suppélance » isolé, sans correspondance avec un type clinique précis. Nous y associons la situation de déclenchement psychotique ou le défaut de possibilité de stabilisation, situation dans laquelle l'intégrité psychique est fort compromise. C'est à l'appui du Président Schreber, dans le *Séminaire* XX[1038] que Lacan établit directement ce lien entre dénouage – avec l'autonomisation, la libération d'un registre – et psychose. Ainsi, selon la lecture de Y. Trichet, « le déclenchement équivaut si l'on utilise les différentes désignations de la généralisation du Nom-du-Père de J.-A. Miller au dénouage, au désappareillage, au désagrafage, au décapitonnage de la structure borroméenne du sujet »[1039], non pas que la situation fut précédemment borroméenne, mais elle s'inscrit par distinction avec cette modalité de nouage. Colette Soler s'inscrit dans cette même perspective lorsqu'elle repère ceci dans la clinique schreberienne : « à deux moments spécialement, ceux du déclenchement et de la stabilisation, on voit s'isoler les trois dimensions, symbolique, imaginaire, réelle »[1040], ce qui peut avoir comme conséquence secondaire le fait que deux registres se retrouvent dans un rapport d'équivalence. J.-A. Miller le repère précisément chez Schreber, où « le symbolique rejoint le réel », « une partie du symbolique devient réel »[1041]. Ainsi, Lacan introduit-il l'équivalence entre le principe du dénouage des éléments de la structure subjective et la psychose déclenchée. À ce dénouage, Y. Trichet précise deux modalités pour les délires chroniques : « schizophréniques ou paranoïaques »[1042]. Si l'on considère dès lors le déclenchement paranoïaque comme la mise en continuité des registres, le déclenchement schizophrénique, se situe, quant à lui, du côté du lâchage d'un au moins des ronds de ficelle qui composent la chaîne. Alors, avec F. Sauvagnat, nous considérons que « la multiplicité peut être considérée comme une caractéristique essentielle »[1043] du dénouage schizophrénique. F. Sauvagnat précise cette diversité :

[1038] Jacques Lacan, Le *Séminaire*, livre XX, *Encore*, *op. cit.*, p. 115.
[1039] Yohan Trichet, « L'entrée dans la psychose… », *op. cit.*, p. 366
[1040] Colette Soler, *L'inconscient à ciel ouvert dans la psychose*, Toulouse : Presses Universitaires Mirail, 2008, p. 13-14
[1041] Jacques-Alain Miller, « Clinique ironique », *in La Cause freudienne*, n°23, Février 1993, p. 9
[1042] Yohan Trichet, « L'entrée dans la psychose… », *op. cit.*, p. 366
[1043] François Sauvagnat, « Secrétaire de l'aliéné aujourd'hui », in *Ornicar ?* digital, n°77 à 81, 1999, http://wapol.org/ornicar/articles/svg0086.htm

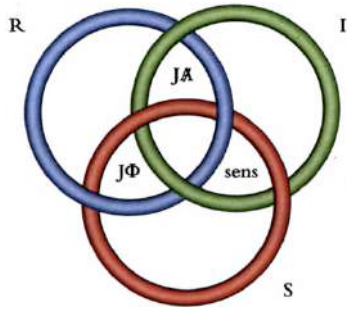
> « On peut relever ainsi, en plus de la désorganisation “indépendante” de chaque dimension : - non-articulation S//I, tout particulièrement dans l'incapacité d'articuler l'image spéculaire avec un idéal du moi ; - non-articulation I//R, avec, par exemple, envahissement par la jouissance de l'Autre (notamment dans le syndrome d'influence) ; - non-articulation R//S, avec une non-articulation au niveau de la jouissance phallique, rendant la “séparation” dans son sens névrotique inopérante. De ce fait, la dimension symbolique souvent ne suffit pas pour stabiliser le patient, et l'on peut considérer que cette impossibilité de modifier le réel par le symbolique serait spécifique à ces patients »[1044].

Voici une figuration de ce propos, dans un schéma où chaque registre est libre (ce qui n’est bien entendu pas toujours cliniquement le cas) :



Mettons ce schéma au regard de celui proposé par Lacan dans *Le sinthome* au titre, lui, du nouage borroméen :

[1044] François Sauvagnat, « Secrétaire de l’aliéné aujourd’hui », *op. cit.*



Les trois champs centraux du schéma RSI[1045]

Nous avons alors, dans la juxtaposition des deux schémas (le premier non borroméen puisque chaque cercle y est simplement juxtaposé aux autres, et le second borroméen), mis en évidence le fait que ce qui s'obtient par coinçage dans la névrose est spécialement ce qui se trouve débridé dans la psychose de sorte que ce sont « la jouissance phallique, Jϕ, la jouissance de l'Autre non barré, JA, et le sens dont la psychose est pleine »[1046].

Ainsi, si nous reprenons la proposition de F. Sauvagnat point par point, nous avons ceci :

- « non-articulation S//I, tout particulièrement dans l'incapacité d'articuler l'image spéculaire avec un idéal du moi » : l'image spéculaire, l'image où le sujet se voit, c'est-à-dire le moi idéal, est du registre de l'imaginaire, tandis que l'idéal du moi, ce lieu de l'Autre d'où le sujet se voit relève du registre du symbolique. Lorsque le nouage est borroméen, « s'inscrit la marque du trait unaire de l'idéal du moi, comme agrafe symbolique de "ce procès imaginaire qui de l'image spéculaire va à la constitution du moi sur le chemin de la subjectivation par le signifiant"[1047] »[1048]. Dès lors, « la fonction idéalisante, le comblement S_1-S_2, les métaphores subjectivées, les significations, sont pour le sujet des recours symboliques au moyen duquel construire une illusion d'identité avec le modèle de l'unité du corps et, dans le même mouvement, occulter le manque de signifiant de l'Autre »[1049], ce qui correspond à la fonction du sens. C'est ce qui fait défaut dans la schizophrénie en cas de non-

[1045] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 55
[1046] Michel Bousseyroux, « Conditions de la psychose », *op. cit.*, p. 47 à 60
[1047] Jacques Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir… », op. cit., p. 809
[1048] Esthela Solano-Suarez, « Un-corps », *op. cit.*, p. 308
[1049] Viviana Berger, « Idéal du moi – moi idéal », *in Scilicet « Le corps parlant »*, *op. cit.*, p. 138

articulation S//I.

- « non-articulation I//R, avec, par exemple, envahissement par la jouissance de l'Autre (notamment dans le syndrome d'influence) ». Dans le nouage borroméen, à l'articulation de l'imaginaire et du réel, Lacan situe ce qui fait vraiment trou, soit J$\not{A}$. À défaut de borroméanité du nouage, l'Autre n'est pas barré, il se positivise, prend consistance, et laisse le sujet aux prises avec l'idée, voire la certitude, que cet Autre jouit de lui. C'est en effet ce qui s'exprime de manière paradigmatique dans le syndrome d'influence, où se manifeste un Autre qui contraint le sujet en lui imposant sa pensée et/ou ses actes.
- « non-articulation R//S, avec une non-articulation au niveau de la jouissance phallique, rendant la "séparation" dans son sens névrotique inopérante ». Avouons que ce point nous a posé question, dans la mesure où il nous semble conjoindre deux temps différents de l'enseignement de Lacan – celui de la considération pour la séparation, dans le *Séminaire* livre XI, en 1964, et l'époque des nœuds dans les années soixante-dix – et ainsi craindre de commettre un anachronisme. Le concept de séparation a en effet donné lieu, chez Lacan, ses prédécesseurs et ses contemporains, à des acceptions très diverses. La reprise du texte de J.-A. Miller « Les six paradigmes de la jouissance » qui décrit les grandes tendances chez Lacan, même si plusieurs notions se retrouvent d'un paradigme à l'autre, permet d'établir un pont. Dans le quatrième paradigme en effet, J.-A. Miller reprend les élaborations lacaniennes en précisant la séparation dans son rapport à l'aliénation, les deux constituant une articulation étroite entre le symbolique, le signifiant et la jouissance. L'aliénation correspond ainsi à l'opération strictement symbolique qui génère une réponse de jouissance, qu'il nomme la séparation. Par l'aliénation, le sujet s'identifie à un signifiant de l'Autre[1050], qui est refoulé. Du fait de ce refoulement, le sujet reste donc ensemble vide, mais représenté comme signifiant (ce que Lacan appelle la « division subjective »). C'est sur cette base que survient la séparation : « Là où c'était le sujet vide, alors vient l'objet perdu, l'objet petit *a* ». « Ici ce que comporte la séparation, c'est le fonctionnement normal de la pulsion en tant qu'elle vient répondre au vide qui

[1050] Jacques-Alain Miller, « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*

> résulte d'identification et refoulement. Cela suppose de surimposer la structure du sujet [ce que nous entendons ici comme l'objet *a* et ce qui l'articule en structure] à celle de la jouissance, et de la même façon que le sujet vaut comme un manque-à-être ». Lacan « appelle séparation […] la récupération de la libido comme objet perdu, dont il essaye de montrer avec son appareil qu'elle répond nécessairement au manque proprement signifiant qui s'ensuit de l'articulation de l'identification et du refoulement ». Aliénation et séparation sont les deux opérations permettant « d'approcher l'articulation entre le sujet et l'Autre ». Le sujet rencontre un manque dans l'Autre[1051], et y localise son propre manque. Mais J.-A. Miller précise bien que ce qui est spécifique à ce temps de l'élaboration lacanienne, c'est la nature de la perte : à l'époque du *Séminaire* XI, c'est une « perte naturelle », conçue comme « indépendante du signifiant », ce qui évoluera par la suite. Cette notion de perte sur quoi se fonde la conceptualisation de la séparation est également ce sur quoi s'appuie la jouissance phallique : une position d'exception (réelle) par rapport à la chaîne signifiante. Les deux ont donc structure comparable à la « séparation » du *Séminaire* XI. Nous en déduisons que lorsque le lien entre réel et symbolique s'établit sur le mode borroméen, la jouissance se présente sur le mode phallique. La séparation en son sens névrotique est en ce sens corrélative de l'articulation borroméenne qui permet l'advenue de la jouissance phallique. À défaut de ce nouage particulier, le sujet n'accède pas à la modalité phallique de la jouissance. Ceci se révèle dans ses conséquences en termes de séparation : le sujet se trouve notamment aux prises avec des vécus de type « laisser-tomber »[1052].

Ces points seront repris, d'un point de vue clinique, plus loin dans le présent travail, avec une proposition de lecture du cas de Madame O.

[1051] Jacques Lacan, Le *Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 1964, Paris : Seuil, 1973, p. 194

[1052] François Sauvagnat, Maud Vinet-Couchevellou, « Démence ou inhibition psychotique ? », *op. cit.*

7.3.1.4. « Nouage à 3 non borroméen » et « psychose ordinaire »

Reste la quatrième association proposée par P. Skriabine dans son schéma, entre le « nouage à 3 non borroméen » et la « psychose ordinaire ». Ceci nous permet de nous attarder sur ce concept avancé par J.-A. Miller, en 1998, lors de la convention d'Antibes, à partir de l'étude de certains cas qui ne relevaient pas de la psychose « extraordinaire », celle des « gens qui cassaient vraiment la baraque »[1053], c'est-à-dire dans laquelle le déclenchement était patent. Ce concept, qui s'est précisé au fil des élaborations, s'inscrit dans la perspective de la clinique borroméenne. Il ne tend pas à regrouper les cas difficiles à trancher d'un point de vue diagnostique, mais bien à situer des cas répondant aux critères fondamentaux de la psychose – nouage non borroméen de R, S et I –, mais sans phénomènes bruyants (phénomènes élémentaires, délire, …), et ce, de notre point de vue, soit du fait d'un entrelacement particulier de R, S et I, soit du fait de la présence d'un élément qui tienne le nouage et ainsi stabilise le sujet, ne laissant apparaître que de « petits indices »[1054] de la non borroméanité du nouage. Cette simple considération nous amène à prendre une distance avec la proposition de P. Skriabine de réduire la psychose ordinaire à un type de nouage non borroméen seulement « à 3 », ce qu'il fait en situant la psychose ordinaire du côté de la personnalité *as if* : « le sujet ne faisant que semblant, il faisait comme s'il était capable de faire tenir ensemble R, S et I »[1055]. Notre conception en la matière est plus large et nous semble mieux correspondre à la proposition de J.-A. Miller lorsqu'il spécifie la psychose ordinaire d'être « la psychose compensée, la psychose supplémentée, la psychose non-déclenchée, la psychose médiquée, la psychose en thérapie, la psychose en analyse, la psychose qui évolue, la psychose sinthomée », mais aussi à la psychose *discrète*, *qui réserve des surprises*, ou *qui permet de se fondre dans une sorte de moyenne* et finalement la psychose modeste[1056] et peut-être encore à la « psychose à sublimation » – terme employé plus tard par J.-A. Miller, dans le cadre de la conversation qui s'est tenue en 2016 sous le titre « Le point de capiton »[1057]. Nous avons alors l'idée que le terme de psychose ordinaire vient qualifier tous les types de psychose structurale sans

[1053] Jacques-Alain Miller, *La Psychose ordinaire. La convention d'Antibes*, *op. cit.*, p. 230.
[1054] Jacques-Alain Miller, « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op. cit.*, p. 49
[1055] Pierre Skriabine, « La psychose ordinaire du point de vue borroméen », *op. cit.* p. 21 et 22
[1056] Jacques-Alain Miller, *La Psychose ordinaire. La convention d'Antibes*, *op. cit.*, p. 230.
[1057] Jacques-Alain Miller, « Le point de capiton », conversation Uforca à la Maison de La Mutualité, 2016, inédit.

manifestation clinique bruyante, c'est-à-dire, tous les types de nouage non borroméens dans lesquels R, S et I tiennent malgré tout ensemble – ce qui constitute en soit une quatrième dimension – quel qu'en soit le moyen. C'est d'ailleurs ce qu'indique J.-A. Miller lorsqu'il qualifie la « psychose joycienne » – dont nous savons qu'elle est spécifiée par Lacan comme le nouage de R, S et I au moyen d'un quatrième rond qui est l'ego – de « *discrète*, à la différence de l'œuvre de Joyce »[1058], précise-t-il. Ceci nous semble également rejoindre le point de vue déplié par Dossia Avdelidi, dans l'ouvrage fondé sur sa thèse et intitulé *La psychose ordinaire. La forclusion du Nom-du-Père dans le dernier enseignement de Lacan*. Se basant sur son expérience clinique, elle ne considère pas la psychose ordinaire forcément du côté de la fragilité, caractérisée par la possibilité d'un effondrement imminent. Avec J.-A. Miller[1059], elle va jusqu'à questionner « la psychose non déclenchable », malgré des moments de débranchement ou de déstabilisation[1060], la rapprochant de « la psychose de type roseau »[1061], soit celle qui plie, mais ne rompt pas. Elle relève alors les différents critères qui parent au risque de déclenchement franc de la psychose : 1/ l'installation de la suppléance « dès le premier temps » (en s'appuyant sur les argumentations de Freud puis d'Alexandre Stevens) ; 2/ la situation topologique de la suppléance en un lieu qui empêche le délitement de R, S et I (en suivant Anne Lysy) ; 3/ le fait que les identifications imaginaires soient porteuses d'idéal et qu'elles soient connectées avec le réel (en reprenant Jean-Claude Maleval) [1062].

[1058] Jacques-Alain Miller, *La Psychose ordinaire. La convention d'Antibes*, *op. cit.*, p. 230.
[1059] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. De la nature des semblants », *op. cit.*, leçon du 18 novembre 1991
[1060] Dossia Avdelidi, *La psychose ordinaire. La forclusion du Nom-du-Père dans le dernier enseignement de Lacan*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2016, p. 191
[1061] Jacques-Alain Miller, *La Psychose ordinaire. La convention d'Antibes*, *op. cit.*, p. 276
[1062] Dossia Avdelidi, « La psychose non déclenchable », *in Mental*, n°35, 2017, p. 115 à 118

7.3.1.5. Conclusion

À partir du schéma de P. Skriabine, nous proposons ceci :

1. Le « dénouage de RSI sans suppléance » correspond à la psychose déclenchée dans laquelle le sujet ne parvient pas à capitonner une quelconque solution – ce qui donne lieu, du côté du dénouage du symbolique, à des troubles de la chaîne signifiante ; du côté du dénouage du réel à des phénomènes d'envahissement de la jouissance ; et du côté du dénouage de l'imaginaire à des phénomènes relevant du désastre imaginaire[1063] ;
2. Plus spécifiquement, le lâchage d'un au moins des ronds de ficelle est équivalent à la schizophrénie, avec des phénomènes spécifiques en fonction du lieu du dénouage. Ce deuxième point ne nous semble pas contradictoire avec le premier si l'on considère, avec J.-A. Miller, que « la schizophrénie […] peut être dite la mesure de la psychose »[1064] ;
3. La « mise en continuité de R, S et I » relève de la paranoïa ;
4. Une pluralité de modalités de raboutage servent à faire tenir ensemble R, S et I de manière non borroméenne, au moyen de solutions permettant à la psychose de se présenter comme ordinaire, ce que nous considérons, soit du côté du quatrième rond, soit du côté du nouage à trois qui constitue en lui-même un quatrième rond.

[1063] Yohan Trichet, « L'entrée dans la psychose… », *op. cit.,* p. 366
[1064] Jacques-Alain Miller, « Clinique ironique », *op. cit.*, p. 9

7.3.2. Possibilités de suppléances

Dans son dernier enseignement, Lacan avance donc l'existence d'une instance qui « permet au symbolique, à l'imaginaire et au réel de continuer de tenir ensemble », voire « de réparer la chaîne »[1065], c'est-à-dire le nœud. Ceci indique :

- premièrement, qu'il peut y avoir ratage. En effet, « pourquoi n'arriverait-il pas qu'un nœud ne soit pas borroméen, que ça rate ? »[1066] – ce que nous entendons au titre des propriétés borroméennes du nouage et non du « nœud bo », qui, lui, correspond à la quatrième dimension que constitue le nœud lui-même par l'intermédiaire de la dit-mension[1067] ;
- et, deuxièmement, que ce n'est pas parce que le nœud ne satisfait pas aux propriétés borroméennes, que l'ensemble s'évapore.

Lacan considère donc la possibilité de ratage du nœud en tant qu'ayant des propriétés borroméennes, et la possibilité de suppléances à ce ratage dans le « nœud bo ». « Ce que je suggère, c'est de supposer maintenant la correction de cette erreur »[1068], propose-t-il dès lors. La clinique démontre en effet qu'il est possible à certains sujets d'inventer des connecteurs qui, s'ils ne permettent pas d'inscrire la borroméanité du nouage, sont pourtant aptes à faire tenir ensemble R, S et I, et ce parfois de manière temporaire, parfois de manière définitive. Lacan s'appuie sur Joyce pour éclairer ce principe, mais notons d'emblée, comme l'affirme P. Skriabine qu'au-delà de la solution joycienne, « il y a […] plein d'autres moyens pour essayer de faire tenir ensemble R, S et I ; de multiples sortes de nouages non borroméens, d'enlacements, de mises en continuité entre R, S et I, et plein de rafistolages ou de bricolages douteux qui ne s'avèrent pas toujours suffisants pour protéger le sujet du réel et de la jouissance »[1069]. C'est par la clinique que nous entendons maintenant démontrer ce point. Nous en repasserons donc également par le paradigme joycien pour déplier ce qu'il en est d'une possibilité de nouage non borroméen à quatre, puis nous en viendrons à la question du nouage non borroméen à trois, c'est-à-dire à la possibilité d'un raboutage sans agrafe, avant de terminer par la question de la mobilité du nouage.

[1065] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 94
[1066] *Ibidem*, p. 151
[1067] *Ibid.*, p. 144
[1068] *Ibid.*
[1069] Pierre Skriabine, « La psychose ordinaire du point de vue borroméen », *op. cit.* p. 20

7.3.2.1. Connexions par l'invention

Afin de démontrer la possibilité pour un sujet d'établir le nouage de R, S et I par l'invention de « quelque chose »[1070] qui fasse quatrième rond, nous allons proposer ici deux travaux. Le premier se fonde sur une relecture des éléments dépliés par Lacan concernant James Joyce, au titre de l'apport fondamental qu'ils représentent en termes de remaniement de son enseignement et donc pour la clinique. Le second sera issu de notre clinique.

7.3.2.1.1. Le paradigme joycien

Lacan a rencontré Joyce une fois, en 1918, à Paris, chez Adrienne Monnier (libraire, éditrice de livres, organisatrice de soirées et rencontres littéraires, écrivain et poétesse française). Il a alors 17 ans. Quelques années plus tard, il assiste à la première lecture de la traduction française d'*Ulysse*. Mais c'est l'invitation qui lui est faite par Jacques Aubert de faire une intervention lors d'un symposium international consacré à l'œuvre de l'écrivain (en juin 1975) qui fut déterminante (ce qui nous parvient grâce au texte « Joyce le symptôme »). Ce qui retient l'attention de Lacan chez Joyce, et l'a amené à faire l'hypothèse de sa psychose, ce sont les écrits du romancier et poète, et non « des notions issues de la symptomatologie psychiatrique »[1071], comme le souligne J.-C. Maleval. C'est donc sur cette base qu'il fonde son approche radicalement nouvelle puisque, bien évidemment, « ce qu'il écrit est la conséquence de ce qu'il est »[1072].

Joyce, célèbre poète et romancier irlandais, né à Dublin en 1882 et décédé à Zurich en 1941, est l'auteur de nombreux romans, recueils de poèmes et autres nouvelles et essais. Ses œuvres majeures sont un recueil de nouvelles, intitulé *Dubliners – Les Gens de Dublin –* (1914), et des romans tels que *A Portrait of the Artist as a Young Man – Portrait de l'artiste en jeune homme –* (1916), *Ulysse* (1922), et *Finnegans Wake* (1939). Nous trouvons une biographie détaillée de l'artiste sur le site internet *Wikipédia*[1073].

Lacan repère les effets du ratage du nouage en tant que borroméen dans l'écriture

---

[1070] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 94
[1071] Jean-Claude Maleval, « Éléments pour une appréhension clinique … », *op. cit.*, p. 10
[1072] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 79
[1073] Wikipédia, article « James Joyce », https://fr.wikipedia.org/wiki/James_Joyce

joycienne des épiphanies. Afin de rendre notre propos concret, nous reprenons ici l'épiphanie n°5 de Joyce, extraite du texte de S. Marret-Maleval, « Lacan lecteur de Joyce »[1074] :

> High up in the old, dark-windowed house: firelight in the narrow room: dusk outside. An old woman bustles about, making tea; she tells of the changes, her odd ways, and what the priest and the doctor said … I hear her words in the distance. I wander among the coals, among the ways of adventure … Christ! What is in the doorway? … A skull - a monkey; a creature drawn hither to the fire, to the voices: a silly creature.
>
> - Is that Mary Ellen? -
> - No, Eliza, it's Jim -
> - O …O, goodnight, Jim -
> - D'ye want anything, Eliza?
> - I thought it was Mary Ellen …I thought you were Mary Ellen, Jim[1075]

Voici la traduction qu'en propose Jacques Aubert[1076] :

> Tout en haut de la vieille maison aux fenêtres sombres : la lumière d'un foyer dans la pièce étroite : dehors, le crépuscule. Une vieille femme s'affaire, préparant le thé ; elle parle des changements, de ses manières étranges et de ce que le prêtre et le docteur ont dit… J'entends ces paroles au loin. Je vagabonde parmi les braises, sur les chemins de l'aventure… Oh mon Dieu ! Qu'y a-t-il dans l'encadrement de la porte ? Une tête de mort, un singe ; une créature attirée ici vers le feu, vers les voix : une créature imbécile.
>
> « Est-ce Mary Ellen ?
> - Non, Eliza, c'est Jim.
> - Ah … Ah, bonsoir Jim.
> - As-tu besoin de quelque chose, Eliza ?
> - Je croyais que c'était Mary Ellen… Je croyais que tu étais Mary Ellen, Jim. »

S. Marret-Maleval relève une progression en trois temps dans la constitution même de l'œuvre de Joyce : tout d'abord, celui-ci compose des fragments entre 1901 et 1904, puis il les constitue en recueil pour les faire reconnaître comme textes à part entière, avant de proposer une « définition des "épiphanies" qui participent ainsi à un

---

[1074] Sophie Marret-Maleval, « Lacan lecteur de Joyce », in *Tresses*, Bordeaux : publication de l'Association de la Cause freudienne-Aquitania, n°24, Septembre 2006, pp. 24-35

[1075] James Joyce, *Epiphanies*, in *Poems and Shorter Writings*, edited by Richard Ellman, A. Walton Litz and John Whittier-Fergusson, London : Faber & Faber, 1991, p. 165.

[1076] James Joyce, *Epiphanies*, traduction par Jacques Aubert, Paris : Gallimard, col. Pléiade, 1981, p. 89-90

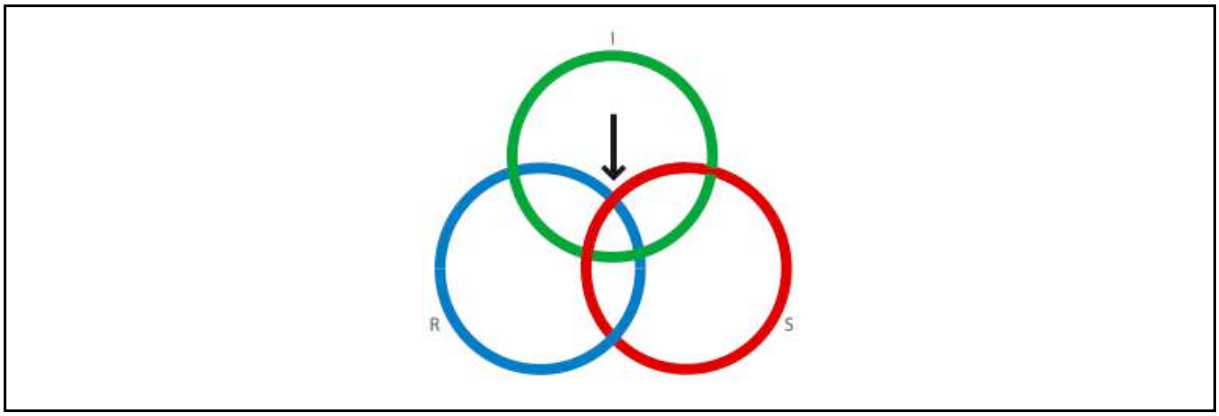
projet esthétique, ce qui se manifeste par leur insertion dans une ouvre narrative »[1077], en l'occurrence *Stephen Hero* et *A Portrait of the Artist as a Young Man*. Ces courts textes en prose « se présentent pour la plupart sous forme de fragments de dialogues, et […] semblent avoir valu comme témoignage d'une expérience spirituelle sur laquelle l'écrivain fondait la certitude de sa vocation d'artiste » [1078]. La définition joycienne des épiphanies atteste des expériences singulières sur lesquelles elles se fondent. Ces textes « en sont des enregistrements » qui semblent avoir deux fonctions : les « figer dans la lettre » et conférer à l'artiste « une identité d'homme de lettre porteur d'une mission »[1079]. Ce sont des « fragments cruciaux de dialogues qu'il avait entendus ou des méditations personnelles » [1080] qui avaient pour vocation « de le représenter en tant qu'écrivain »[1081]. Elles « s'ancrent dans des expériences dont la signification paraît s'être absentée, ce qui incite Lacan à les situer hors-imaginaire – à la connexion du symbolique et du réel »[1082]. Comme dans l'épiphanie n°5 mentionnée ci-dessus, « il y est question […] d'une manifestation dans le Réel […] ou du détachement d'un signifiant qui n'est pas sans évoquer un moment de perplexité, la rencontre avec un hors-sens, saisie dans le sens, dans l'après-coup »[1083]. Portées à l'écriture, ces expériences surviennent du fait du lien spécifique, de l'articulation inhabituellement étroite du réel et symbolique chez Joyce[1084], et du défaut d'accroche de l'imaginaire. C'est ce défaut qui laisse place à ce type d'épisodes qui émaillent son œuvre et auxquels Lacan a accordé toute son attention. Par exemple, à l'adolescence, « il s'est trouvé des camarades [Héron et deux complices] pour le ficeler à une barrière en fil de fer barbelé, et lui donner, à lui, James Joyce, une raclée ». L'événement passé, « il avait senti qu'une certaine puissance le dépouillait de cette colère subitement tissée, aussi aisément qu'un fruit se dépouille de sa peau tendre et mûre »[1085]. Joyce constate et interroge d'une part une sorte d'absence d'affect – il n'en voulait pas au camarade qui l'avait molesté, et d'autre part une mise à distance

[1077] Sophie Marret-Maleval, « Lacan lecteur de Joyce », *op. cit.*
[1078] Jean-Claude Maleval, « Éléments pour une appréhension clinique… », *op. cit.*, p. 15
[1079] Sophie Marret-Maleval, « Lacan lecteur de Joyce », *op. cit.*
[1080] James Joyce, *Epiphanies*, in *Poems and Shorter Writings*, edited by Richard Ellman, A. Walton Litz and John Whittier-Fergusson, London : Faber & Faber, 1991, p. 157.
[1081] Sophie Marret-Maleval, « Lacan lecteur de Joyce », *op. cit.*
[1082] Jean-Claude Maleval, « L'élaboration d'une suppléance par un procédé d'écriture : Raymond Roussel », *in Che Vuoi ?*, n°19, 2003, p. 116
[1083] Sophie Marret-Maleval, « Lacan lecteur de Joyce », *op. cit.*
[1084] Jean-Claude Maleval, « Éléments pour une appréhension clinique… », *op. cit.*, p. 16
[1085] James Joyces, *Œuvres*, tome 1, Paris : Gallimard, p. 611

de son corps – « toute l'affaire s'est évacuée, *comme une pelure* »[1086]. Que faut-il entendre de cet épisode ? Confronté à cette expérience de la raclée, Joyce ne réagit pas sur le moment et éprouve une sorte de détachement de son propre corps qui lui semble s'en aller. C'est ce qui fait dire à Lacan que chez Joyce, il y a « quelque chose qui ne demande qu'à s'en aller, qu'à lâcher comme une pelure »[1087] ; il témoigne d'un « laisser-tomber du rapport au corps propre »[1088], c'est-à-dire d'une dissolution de l'unité de l'image du corps laissant place à un discret phénomène de discordance. Lacan fait dès lors du « laisser-tomber du corps » (phénomène isolé par Chaslin[1089]) le signe clinique qui l'amène à « inférer une déconnexion de l'élément imaginaire de la structure du sujet »[1090]. « Le rapport imaginaire n'a pas lieu ». Plusieurs conséquences à cela « le sujet manque à être représenté comme pure singularité par le S_1 », « la jouissance se trouve […] dénouée du langage », ce que nous retrouvons dans bien d'autres cas, et ce n'est pas non plus à partir de l'image du corps que peut se supporter l'ego. Prenons un instant ici pour spécifier la fonction de l'ego par rapport à celle du moi. C'est en 1976, dans le cadre de son travail sur Joyce, que Lacan les distingue. Auparavant, les deux sont synonymes et correspondent à l'instance qui permet à l'individu de se défendre contre la réalité et les pulsions. C'est la deuxième topique freudienne, où le moi relève du narcissisme infantile. Lacan inscrira l'ancrage imaginaire de cette instance – « Si l'ego est dit narcissique, c'est bien parce que, à un certain niveau, il y a quelque chose qui supporte le corps comme image »[1091] – et l'équivalence du moi et de l'ego dans la névrose : « Quand la fonction narcissique opère prise au nouage borroméen, nous indique J.-C. Maleval, l'ego ne se distingue pas du moi »[1092]. La distinction advient alors, avec Lacan, dans les cas de non borroméanité du nouage de R, S et I. Dans certaines configurations – notamment de lâchage de l'imaginaire –, l'ego, défini comme « l'idée de soi comme corps »,[1093] ne peut se supporter de l'image du corps. Ainsi avons-nous rencontré récemment une petite fille qui se trouve dans l'incapacité de situer quelque partie de son propre corps à partir de l'image, mais, recourant avec

[1086] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 149
[1087] *Ibidem*, p. 149
[1088] *Ibid.*, p. 150
[1089] François Sauvagnat, « Du détail pictural « non significatif » aux phénomènes élémentaires discrets : un bref parcours », 2015, http://www.amp-nls.org/page/fr/49/nls-messager/0/2015-2016/2496
[1090] Jean-Claude Maleval, « Éléments pour une appréhension clinique… », *op. cit.*, p. 6
[1091] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 148-150
[1092] Jean-Claude Maleval, « Éléments pour une appréhension clinique… », *op. cit.*, p. 14
[1093] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 150

succès à la réflexion et au savoir pour se situer et situer les parties du corps entre elles, elle semble se constituer un ego par un autre truchement que celui de l'imaginaire. Chez Joyce, l'ego a également « une autre fonction que narcissique : il corrige la défaillance du nœud, grâce à son "raboutage" par l'écriture »[1094].



La faute dans le nouage se situe au niveau d'un flip entre réel et symbolique (c'est cette articulation de type olympique qui génère le lien inhabituellement étroit entre les deux registres R et S et qui laisse l'imaginaire libre). Ce qui est marquant chez Joyce, c'est que, face à la situation de la raclée, si un instant rien ne fonctionne, laissant le sujet sans réponse, quelque chose « fonctionne tout juste après », soit « au moment où Joyce témoigne ne plus garder aucune reconnaissance, si je puis dire, à qui que ce soit d'avoir reçu cette raclée »[1095]. Que se passe-t-il ?

1. Quelque chose ne fonctionne pas et la colère glisse.
2. Le laps de temps nécessaire à Joyce pour mettre en place une réponse laisse envisager qu'il y a invention, création.
3. Cette invention consiste en la mise en marche d'un ego, même si celui-ci n'est pas supporté par l'image du corps.
4. Cet ego a rapport avec « l'écriture de la métaphorisation du corps »[1096], c'est-à-dire non plus avec l'image du corps, avec l'idée du corps comme image, qui correspondrait au moi, mais avec « un encadrement formel tracé par l'écriture »[1097]. Dès lors en effet, il est possible de considérer qu'un ego

[1094] Jean-Claude Maleval, « Éléments pour une appréhension clinique… », *op. cit.*, p. 14
[1095] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 151
[1096] Éric Laurent, L'envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance, *op. cit.*, p. 139
[1097] Jean-Claude Maleval, « Éléments pour une appréhension clinique… », *op. cit.*, p. 14 et 15

puisse se passer d'assise imaginaire, d'appui sur le corps.

Lacan avance que Joyce a mis en place quelque chose « qui permet au nœud à trois, non pas de faire encore nœud à trois, mais de se conserver dans une position telle qu'il ait l'air de faire nœud à trois »[1098], et c'est ce qu'il appelle le sinthome[1099]. Ainsi, si la structure de Joyce atteste de la forclusion du Nom-du-père, il a mis en place un connecteur pour réparer le nouage. Qu'a fait Joyce ? Il a tenté « d'être un artiste qui occuperait tout le monde, le plus de monde possible en tout cas », c'est-à-dire qu'il a essayé de se faire « un nom », un nom qui tienne, comme une compensation à la forclusion. Lacan rapporte cela à la position du père de Joyce, ce père qui « n'a jamais été pour lui un père », qui « non seulement […] ne lui a rien appris, mais […] a négligé à peu près toutes choses, sauf à s'en reposer sur les bons pères jésuites, l'Église diplomatique »[1100]. Là réside pour Lacan le cœur du fait que, chez Joyce, le « père était carent, radicalement carent »[1101], au sens cette fois de la fonction paternelle. En conséquence, ce dont dispose Joyce pour faire nomination manque de la référence paternelle ; « les noms dont il dispose manquent de référents »[1102]. Comme le relève J.-A. Miller, Joyce s'est donc attaché à valoriser son propre nom, et ce « aux dépens du père », c'est-à-dire à « se valoriser dans sa singularité »[1103]. Pour Joyce, se faire un nom, c'est en effet constituer et fixer une solution apte à chiffrer le réel. Le nom propre ici « fait tout ce qu'il peut pour se faire plus que le S_1, plus que le signifiant du maître »[1104], puisque celui-ci échoue à représenter le sujet comme singularité. Le nom-propre doit jouer cette fonction de chiffrage et représenter le sujet. Puisque la langue ne s'est pas ordonnée dans le régime du père, elle « s'est mise à bruisser d'échos ». La nomination par l'ego s'est alors située comme sinthome et « c'est ce dont il a fait un produit de l'art, de son art, il a accueilli son symptôme pour en faire un usage »[1105]. Lacan nous indique en effet que « comme il avait la queue un peu lâche », ce qui ne semble pas à entendre du côté sexuel mais bien de son rapport au phallus, « c'est son art qui a suppléé à sa

---

[1098] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 94
[1099] *Cf.* Sophie Marret-Maleval, « L'anti-oedipe de Lacan », *op. cit.*
[1100] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 88
[1101] *Ibidem*, p. 94
[1102] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », *op. cit.,* leçon du 15 janvier 2004
[1103] *Ibidem,* leçon du 15 janvier 2004
[1104] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 89
[1105] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », *op. cit.*, leçon du 24 novembre 2004

tenue phallique », c'est son art qui est strictement venu répondre de son phallus[1106], soit ce qui, comme nous l'avons déplié plus haut, a pour fonction de nouer la jouissance au langage. L'écriture permet à Joyce d'opérer un nouage secondaire entre le réel et le symbolique, coinçant l'imaginaire et l'empêchant ainsi de glisser :

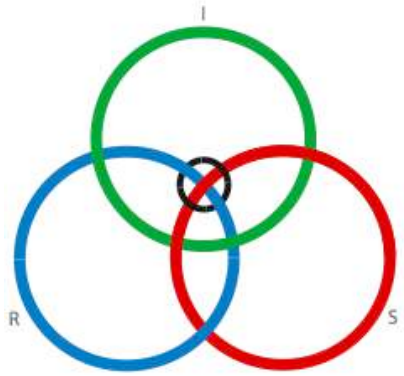


Schéma du positionnement du sinthome chez Joyce

Cette solution, que Joyce fait consister par l'implication de son corps dans l'écriture et la production qui s'en déduit, tient le nœud et s'avère en cela une suppléance. Elle donne à l'écrivain l'équivalent d'un ego, mais spécifique : cet ego a une « fonction toute particulière »[1107]. En effet, il ne s'agit pas d'un ego classique, névrotique, qui se supporte de l'image du corps[1108], mais d'un ego « constitu[é] sans corps par l'entremise d'un encadrement formel tracé par l'écriture »[1109]. Cette écriture à partir du réel et du symbolique, fabrique quelque chose qui borde et constitue dès lors un corps puisqu'il attrape l'imaginaire dans le nouage. En effet, son procédé d'écriture implique une forme d'encadrement, qui procède au minimum de l'homonymie : « Joyce en passe toujours par ce rapport à l'encadrement »[1110]. C'est la logique même qui prévaut dans les épiphanies, souligne S. Marret-Maleval, puisqu'elles ont « pour fonction d'opérer une découpe dans le réel de l'expérience et de restaurer le cadre défaillant »[1111]. L'« encadrement a toujours un rapport au moins d'homonymie

[1106] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 15
[1107] *Ibidem*, p. 150
[1108] Jean-Claude Maleval, « Éléments pour une appréhension clinique… », *op. cit.*, p. 14
[1109] *Ibidem*, 14 à 15
[1110] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 147
[1111] Sophie Marret-Maleval, « Lacan lecteur de Joyce », *op. cit.*

avec ce qu'il est censé raconter comme image »[1112]. L'homonymie est « la relation entre plusieurs formes linguistiques ayant le même signifiant graphique et/ou phonique et des signifiés totalement différents »[1113]. Pour Joyce, les moments d'homonymie de la vie quotidienne avaient une valeur spéciale. Lorsque « deux signifiants qu'aucune dimension de sens ne rapproche se trouvent soudainement mis en rapport », « l'arrimage s'effectue sans la médiation du sens, au plus près du mot, à la lettre ». Le premier exemple concernant la fonction d'encadrement est l'épisode concernant Cork. Lorsque Franck O'Connor demande à Joyce de parler d'une image de Cork encadrée qui trônait dans le salon de l'artiste, celui-ci répond : « c'est Cork », désignant à la fois le contenu – l'image de la ville de Cork – et le contenant – le cadre étant en liège, qui, en anglais se dit *cork*. « Ainsi, chacun des chapitres d'*Ulysse* se veut supporté d'un certain mode d'encadrement qui est pour lui lié à l'étoffe même de ce qu'il raconte »[1114]. Cette autoréférence illustre le fond d'autosimilarité du symptôme (l'autosimilarité étant le principe selon lequel « le fractal est identique à lui même à plusieurs échelles »[1115], c'est-à-dire que « la totalité est semblable à l'une des parties »[1116]). Le deuxième exemple est extrait par Denys Gaudin. Joyce interrompt un travail pour se retrouver dans un bar à boire du vin :

> « Rappelons cet épisode où, interrompant un travail de traduction, il propose de se rendre à l'église. L'affaire s'éclaire lorsque l'on apprend qu'il souhaite assister au prêche du Père Pinard, lieu d'une scène homonymique, où le Père bien nommé partage le breuvage du même nom. L'histoire se terminera dans un bar où devant un verre, Joyce débitera quelques vers sur le Père Pinard »[1117].

Ainsi l'écriture est-elle essentielle à Joyce à maintenir son ego et ainsi constituer une image de lui-même apte à le représenter. S. Marret-Maleval le souligne avec Lacan : « Joyce tenta de se faire accompagner d'une image de lui-même, d'y loger sa singularité en prenant appui sur une image extérieure de lui-même enfant, vouée à le représenter. Les textes des épiphanies eurent plus précisément pour mission de le représenter comme trace, trait de son énonciation, comme énigmes, soit de faire

[1112] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 146
[1113] Trésor de la Langue Française, cité par Denys Gaudin, dans « L'humus homonymique », http://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2011/04/PAZALIR-11.pdf
[1114] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 146
[1115] Anne Siegel, « Fractals, autosimilarité et combinatoire », 2006, https://www.irisa.fr/symbiose/people/asiegel/Presentations/Neuchatel.pdf
[1116] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 4 mai 2011
[1117] Denys Gaudin, « L'humus homonymique », *op. cit.*

émerger la fonction du S_1 »[1118]. Son écriture « fait [donc] fi du sens et des déploiements de l'imaginaire », mais permet la tenue de l'intégrité psychique de l'auteur pendant un certain temps.

Deux points nous semblent à souligner du fait de leur valeur clinique générale : il nous importe, premièrement, d'élucider la question de la continuité ou de la discontinuité du nouage rabouté, et, deuxièmement, de traiter de la question de la solidité du nouage rabouté.

Premièrement, le raboutage restitue-t-il un nouage borroméen ? Les indications de Lacan dans *Le sinthome* semblent paradoxales en première lecture :

- il indique que le nouage joycien, avec l'art, « permet au nœud à trois, non pas de faire encore nœud à trois, mais de se conserver dans une position telle qu'il ait l'air de faire nœud à trois »[1119] . Ceci laisse penser que l'ego est une suppléance à la non borroméanité du nouage, qui permet que R, S et I tiennent ensemble, sans donner au nouage les spécificités du nouage borroméen ;
- mais plus loin, il avance que « par cet artifice d'écriture, se restitue, dirai-je, le nœud borroméen »[1120], conception qui conduirait à concevoir une continuité entre les différents types de nouage et donc entre les structures de la névrose et de la psychose.

Y a-t-il donc discontinuité ou continuité ? Une solution existe-t-elle pour parvenir à obtenir un nouage borroméen à partir d'un nouage qui ne le serait pas à l'origine ? Précisons d'abord que d'un point de vue topologique, sans coupure et épissure, ceci est impossible. Pourtant, certains cliniciens adoptent ce point de vue. J.-C. Maleval[1121] ne semble pas de cet avis lorsqu'il considère qu'un raboutage – et dès lors quel que raboutage que ce soit – ne restaure pas un nouage avec des caractéristiques borroméennes. Il souligne même que l'ego chez Joyce consiste en un « raboutage mal fait », qui « garde la trace de la faute initiale » en ceci que l'« élément imaginaire lui fait défaut ». Il repère ceci dans l'écriture de Joyce qui « abolit le symbole, elle coupe le souffle du rêve », qui ne tient pas compte du lecteur,

[1118] Sophie Marret-Maleval, « Le Voleur de tableau », *op. cit.*, p. 109
[1119] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 94
[1120] *Ibidem*, p. 152
[1121] Jean-Claude Maleval, « Éléments pour une appréhension clinique… », *op. cit.*, p. 15

pour qui la lecture n'est d'ailleurs pas particulièrement agréable[1122]. P. Skriabine indique quant à lui :

> « Ce savoir-faire avec la lalangue inventé par Joyce, probablement très tôt […], cette invention sinthomatique qui fait pour lui tenir ensemble R, S et I, ce savoir-faire élevé au rang de l'art, cet *ego* comme sinthome, comme suppléance, restitue pour Joyce un deuxième lien entre le symbolique et le réel, et fait tenir l'imaginaire. Mais cette façon minimale de réparer la faute, de faire tenir R, S, et I, garde la mémoire, la trace, de la faute initiale : raccommodage artisanal qui laisse enlacés réel et symbolique, les *épiphanies* constituant le reste, le résidu de la réparation. »[1123]

Nous soutenons ici le propos discontinuiste, même si la lecture de l'article de S. Marret-Maleval, « Lacan lecteur de Joyce », nous conduit à ne pas souscrire à ce que les épiphanies constituent « le résidu de la réparation ». Elles apparaissent bien plutôt comme parties intégrantes de la solution, en ceci qu'elles sont ce qui articule sens et signification : « les épiphanies présentent le sens (qu[e Lacan] situe à la jonction du symbolique et de l'imaginaire), mais […] laissent en marge la signification (ce qui tranche et fait choix dans l'ambiguïté du sens, et qui ressortit plutôt de l'imaginaire) »[1124]. Dès lors que réel et symbolique maintiennent l'imaginaire, alors ex-siste un champ de jouissance qu'est le sens, même si l'articulation de celui-ci à la signification garde chez Joyce la trace de la faute dans le nouage et que tout un montage visant la représentation et l'inscription dans une narration lui sont nécessaires. « L'"épiphanie" est écriture du hors-sens rencontré par [Joyce]. Le fragment donné à lire a pour fonction de restaurer le sens »[1125]. L'écriture – toujours à mettre en œuvre – redouble le nœud du réel et du symbolique, de sorte que :

1- un traitement du sens s'opère, qui s'articule avec une signification particulière,
2- « la jouissance de la lettre [advient en] esthétique, et
3- se « révéla à Joyce sa vocation d'écrivain »[1126].

Mais revenons à la question de la continuité ou de la discontinuité. Sauf à envisager le continuisme au regard de la forclusion généralisée – ce qui revient à considérer que, le nœud étant défectueux, pour tout parlêtre il est question de nouage –, le point de vue continuiste nous semble radicalement ne pas être non plus celui de Lacan.

[1122] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 151 : Joyce, par son procédé d'écriture, « n'évoque en nous aucune sympathie ».
[1123] Pierre Skriabine, « Introduction à la clinique borroméenne. De RSI au sinthome », *op. cit.*
[1124] Sophie Marret-Maleval, « Lacan lecteur de Joyce », *op. cit.*
[1125] *Ibidem*
[1126] Sophie Marret-Maleval, « Lacan lecteur de Joyce », *op. cit.*

En effet, celui-ci indique juste avant son propos sur la restitution du nouage borroméen par le procédé d'écriture joycien, que cette solution par l'ego « comme correcteur du rapport manquant » « ne noue pas borroméennement l'imaginaire à ce qui fait chaîne de réel et d'inconscient »[1127]. Il apparaît en effet bien plutôt que « le texte de Joyce, c'est tout à fait *comme* un nœud borroméen »[1128] au sens de la définition du sinthome comme faisant tenir ensemble (de quelque façon que ce soit) réel, symbolique et imaginaire, et en aucun cas au sens d'un nouage d'une structure psychotique qui restituerait la spécificité borroméenne du nouage de la névrose. Notons que les considérations récentes dans le champ de la psychanalyse lacanienne pourraient laisser penser que la question de la continuité ou de la discontinuité deviendrait secondaire voire superfétatoire dans un temps qui se situe désormais au-delà de l'Œdipe. Il nous semble au contraire que, si la névrose et le nouage borroméen apparaissent – et peut-être de plus en plus dans la modernité – comme une solution parmi d'autres à la forclusion généralisée, Lacan dessine des nouages différents qui ont, comme nous l'avons démontré, des conséquences spécifiques en matière de modalités de jouissance et donc de maniement de la cure. Les nœuds dans une approche discontinuiste constituent alors comme une boussole supplémentaire dans la modernité.

Venons en maintenant à la deuxième question, qui est celle de la solidité du nouage rabouté. Si l'expérience clinique nous amène à souscrire au propos de D. Avdelidi lorsqu'elle se demande, concernant certains sujets, « si leur psychose est déclenchable »[1129], nous constatons aussi qu'il en est bien d'autres pour qui la suppléance, non seulement garde la marque de la faute initiale, mais encore qu'elle s'opère au prix d'une pratique souvent incessante, qui, pour certains sujets, va jusqu'à l'effort permanent pour parer au dénouage – nous extrayons et soulignons le terme d'*effort* du propos de Lacan :

> « Dans l'effort qu'il fait depuis ses premiers essais critiques, puis ensuite dans le *Portrait de l'artiste*, enfin dans *Ulysses*, pour terminer par *Finnegans Wake*, dans le progrès en quelque sorte continu qu'a constitué son art, il est difficile de ne pas voir qu'un certain rapport à la parole lui est de plus en plus imposé – à savoir, cette parole qui vient à être écrite, la briser, la démantibuler – au

[1127] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 152
[1128] *Ibidem,* p. 153
[1129] Dossia Avdelidi, *La psychose ordinaire…*, *op cit.*, p. 191

point qu'il finit par dissoudre le langage même »[1130].

Plusieurs cliniciens soulignent également le caractère temporel de certaines solutions : Patricia Bosquin-Caroz, notamment, lorsqu'elle propose que le nom « se fixe un certain temps »[1131], qu'il tempère « un temps » la jouissance. La suppléance peut en effet tenir le sujet pendant une période, mais n'est nullement garantie de subsister *ad vitam aeternam*, comme le schéma de l'ego chez Joyce pourrait le laisser imaginer. É. Laurent met l'accent sur ce point lorsqu'il revient sur le parcours de Joyce dans *L'envers de la biopolitique*. Nous y lisons ceci :

1. La nécessité absolue de la suppléance pour parer au délitement de la subjectivité : Joyce écrit très tôt dans sa vie puisque son premier poème date de ses dix ans ; son « écriture est essentielle à son ego »[1132], et « il fallait que quelque chose *ne se sente pas* dans le corps pour que l'artiste voue sa vie à le récupérer »[1133].
2. La mise en fonction permanente de la solution par le sujet – Joyce y « voue sa vie » –, notamment dans les moments difficiles : « autour de 1907, au moment où il se produit des événements importants dans sa vie et dans son écriture – c'est le moment […] où naît Lucia [sa fille] –, il décide de récrire tout en cinq chapitres »[1134].
3. L'évolutivité du travail subjectif. Y. Trichet souligne que « le travail de Joyce montre que loin d'être figée une fois pour toute, une suppléance peut évoluer dans un progrès continu de sorte que l'œuvre de Joyce ne se réduit pas à l'addition de ces écrits, une fonction supplémentaire doit y être adjointe comme Lacan l'a enseigné »[1135],
4. Enfin, la solution joycienne laisse apparaître la fragilité du nouage subjectif : « l'irlandais » n'a jamais cessé de se heurter au réel, ce qui se révèle dans une position sociale décalée, dans des phénomènes de surgissement dont il rend compte dans son écriture, mais également dans son rapport à l'alcool. Des

---

[1130] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 96
[1131] Patricia Bosquin-Caroz, « L'usage du point de capiton : un procédé de traduction de la jouissance », http://www.antennecliniquebrestquimper.com/medias/files/patricia-bosquin-caroz-l-usage-du-point-de-capiton.pdf
[1132] Éric Laurent, L'envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance, *op. cit.*, p. 139
[1133] *Ibidem*, p. 19
[1134] Jacques Aubert, « Galeries pour un portrait », in *Joyce avec Lacan, Sous la direction de Jacques Aubert*, Paris : Navarin, coll. Bibl. des Analytica, 1987, p. 70, repris par Éric Laurent, L'envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance, *op. cit.*, p. 146-147
[1135] Yohan Trichet, « L'entrée dans la psychose… », *op. cit.* , p. 374

beuveries étaient déjà d'actualité lors de son séjour à Paris après l'obtention de son diplôme, mais ses alcoolisations devinrent massives à Dublin après la mort de sa mère[1136]. L'alcool fut encore sa réponse lorsque la publication du *Portrait de l'artiste* lui fut refusée, et sa consommation pris de l'ampleur à Trieste après sa paternité[1137], de telle sorte qu'elles vont scandaliser sa vie à Zurich et à Paris jusqu'à son décès à 58 ans d'une perforation d'un ulcère duodénal.

Ainsi, comme le souligne D. Avdelidi, « les indications données par Lacan concernant Joyce, son absence de tenue phallique, sa pente à un laisser tomber du corps, ses épiphanies, son désir d'être artiste pour parer à la démission paternelle, son écriture mise au service d'un raboutage de l'ego constituent des contributions majeures à la clinique de la psychose ordinaire »[1138], dans le sens de ce qui permet que R, S et I tiennent ensemble grâce à une solution originale, évitant toute manifestation bruyante de la psychose. Pour autant, il semble important de resituer que cette solution a bien souvent un prix en termes d'économie psychique, de rapport au corps ou de lien social, et qu'elle ne parvient pas toujours à parer à de douloureux phénomènes psychiques.

[1136] Cf. Kevin Birmingham, *The most dangerous book. The Battle for James Joyce's Ulysses*, London : Penguin Book, 2015, p. 25
[1137] *Ibidem*, p. 149
[1138] Dossier Avdelidi, « À propos de la "psychose ordinaire" », http://www.hebdo-blog.fr/a-propos-de-la-psychose-ordinaire-de-d-avdelidi/?print=pdf

7.3.2.1.2. Le cas de L

De très nombreux travaux ayant été présentés concernant Joyce, il nous a semblé nécessaire ici de poursuivre l'élaboration à l'appui d'un cas clinique issu de notre pratique. Celui-ci a fait l'objet d'une présentation, en mars 2015, dans le cadre des séminaires pratiques de la Section clinique de Rennes. Notre question de départ était d'identifier ce qui fait que le nouage tient chez un sujet de manière à lui permettre de s'orienter dans la vie malgré des signes évidents d'une modalité non borroméenne de nouage. Une lecture classique du cas de L précèdera une tentative de présentation topologique.

L est un jeune garçon de 11 ans qu'il nous a été donné de recevoir en cabinet pendant environ huit mois. Il est alors scolarisé en sixième, au collège, où il est décrit comme un enfant « très pertinent », même s'« il ne sait pas toujours exploiter son potentiel »[1139]. C'est un garçon par ailleurs sociable, qui a des copains, et qui sait faire face à la solitude au moyen de multiples activités – jeux sur console, activités manuelles, dessin, lecture, BMX[1140], « bidouillages » informatiques, … – dans lesquelles il démontre souvent une belle inventivité.

Il accepte la proposition de sa mère de venir en consultation parce qu'il « ressent des choses ». Depuis un mois particulièrement, il est en proie à des « angoisses profondes » ce qui l'amène notamment à de petites mutilations : il se ronge douloureusement les envies – ces petites peaux autour de l'ongle – en les décrochant au moyen de ses bagues dentaires. Il fait aussi d'importantes crises de colère, qui, elles, remontent à plus longtemps.

L, son petit frère – de 4 ans son puîné –, et ses parents ont vécu dans une autre région jusqu'à ses 6 ans. À ce moment-là, sa mère trouve du travail, et le couple décide de déménager. Ceci se fait progressivement sur quatre mois. Le père de L, qui continuait, lui, à travailler dans leur région d'origine, vient le week-end pendant trois semaines, puis « il nous a laissés », dit la mère. Cette séparation, c'est après-coup qu'elle l'a constatée, sans qu'elle n'ait réellement été parlée. Madame explique que, pendant les trois années suivantes, elle a attendu son compagnon, le père de ses enfants, sans parvenir à concevoir qu'il ne les rejoindrait pas. Elle a par contre constaté, dans ses échanges avec L, qu'il avait, lui, cessé de croire au retour de son

[1139] Propos rapportés par la mère de l'enfant
[1140] Bicycle motocross

père après deux ans d'attente (soit vers huit ans). De cette séparation si singulière, rien ne se dit, personne ne se fait responsable. Si telle est la manière dont L vit la situation, c'est aussi apparemment la manière dont cela s'est réellement passé. Aujourd'hui, le père et la mère de L ont chacun refait leur vie de leur côté. Le père s'est marié et a eu d'autres enfants. Il vit dans un lieu géographiquement très reculé où il reçoit L et son frère une à deux fois par an ; les contacts se font par téléphone, de manière irrégulière.

En séances, L est souriant, charmeur. Il parle volontiers, montre ses constructions (bracelets en nœuds d'élastiques, …). Dans un premier temps, il évoque son père comme étant la cause de ce qu'il appelle sa « colère ». Il dénonce un père qui « s'en fiche » et qui lui préfère ses autres enfants. L a l'idée que son père lui a refusé l'inscription dans sa lignée, puisque, par exemple, face à toute question sur son propre père – le grand-père de L –, il lui répond : « t'occupe pas de lui ! ». Il semble que la parole de son père ne tienne pas pour l'enfant, qui dit tantôt qu'« il fait que des mensonges », notamment sur les raisons de son départ, tantôt qu'il promet des choses qu'il ne tient pas, comme des rencontres. Ce père ne semble en effet que rarement en phase avec les attendus, pouvant offrir un cadeau de Noël au mois de juin. L compare son père à son beau-père, qui, lui, est « beaucoup plus sévère », « donne des ordres », tandis que son père, lui, « laisse couler ». Chez lui, on joue aux jeux vidéo « sans limite » ; la seule limite qui vaille, ce sont « les disputes et les cris ». Face aux critiques que son fils lui adresse, ce père semble avoir trouvé une réponse : « il n'a pas les moyens » de faire autrement. Si nous pouvons entendre là un défaut de moyens psychiques, cette réponse ne satisfait pas L. Par dessus tout, l'enfant voudrait que son père « revienne » et que la vie reprenne « comme avant », mais il suppose à son père de vouloir « s'éloigner des autres ». La mère rapporte en ses propres termes qu'auparavant, L avait « une relation fusionnelle » avec son père, ce que l'enfant traduit en disant qu'ils étaient très proches et que, par exemple, « tous les jours, on faisait du basket ou du foot ensemble ». Il semble alors avoir vécu son départ du côté d'un laisser-tomber. En témoigne le fait que le signifiant « père » a désormais un effet direct sur le corps : le simple fait que résonne ce signifiant, ou le prénom de celui-ci, le fait pleurer. En séances, la plainte de L se trouve accueillie ; si celle-ci vise l'Autre, les élaborations de l'enfant le mènent à rétablir un dialogue avec son père. Notons deux éléments :

- Le premier – surprenant – : L oublie d'appeler son père pour sa fête. Celui-ci,

contre toute attente, rappelle alors à son fils qu'il est son père. Un apaisement s'en déduit qui permet à L de questionner Monsieur sur les raisons de son départ. Celui-ci apporte son explication : son ex-compagne avait à l'époque changé de lieu de travail, et lui avait alors préféré rester chez lui plutôt que de suivre sa famille. Se trouve là, d'une part, affirmée la place du père et, d'autre part, un début de sens est proposé sur la séparation.

- Le second : l'été suivant est l'occasion d'une nouvelle discussion, Monsieur fait remarquer à son fils que, parfois, celui-ci élève la voix sans s'en rendre compte, « comme [s'il s]'énervait », affirmant que ce n'est « pas correct ». Ce qui se présente comme une tentative de poser des règles, et donne l'occasion d'expliquer à L que celles-ci sont différentes chez lui et chez sa mère, est reçu comme une interprétation : son père dit à L qu'il s'énerve. Durant cette même période, le père revient aussi sur les raisons de son départ : « il ne s'entendait pas bien avec ma mère, dit L ; ils s'énervaient un peu trop », et puis « il n'aimait pas la [région] et il a refait sa vie ». Sur la question des engagements non tenus, le père reformule : il n'a pas assez d'argent pour venir plus souvent, offrir des cadeaux, … S'ils ne se voient pas plus c'est donc à cause d'un manque : celui de l'argent.

Pour ce père que L nous laisse entendre encombré du rôle paternel, *exit* les questions de l'amour et du désir : s'il quitte femme et enfants, c'est, dit-il, parce qu'il n'aime pas la région. Quelle que soit la réalité de sa position, orientons-nous sur la réponse subjective de L. Ces interventions semblent avoir pour effet de délimiter une béance et de donner un minimum de sens à la position du père, ce qui régule quelque peu la jouissance de l'Autre, et L de moins dénoncer son père. La relation s'apaise donc, mais, consécutivement, la « colère » ne trouve plus sa cause dans cette relation, ce qui laisse l'enfant aux prises avec un envahissement par la jouissance. L réagit de plus en plus vivement à des questions quotidiennes, et peut en rendre compte en séance. Ainsi, lorsque sa mère lui demande de *ranger* (sa chambre, …), la pensée de son père absent, de ce qu'ils faisaient ensemble auparavant s'impose à lui, et il se met à « taper partout ». À chaque fois qu'il doit ranger, une crise se déclenche ; « ça me rappelle des souvenirs », dit-il, et c'est « ranger, ranger, obéir, obéir ». Voir sa mère se disputer avec son nouveau compagnon est également insupportable : la tristesse qu'il suppose à sa mère le rend triste à son tour. Mais surtout, il affirme que « maman ne se rend pas compte de

la tristesse que ça me donne de rester avec Paul », ce beau-père qu'il dénonce à son tour comme jouisseur : il est celui qui ne fait rien, qui donne des ordres… et qui rend sa mère malheureuse. Et puis, dit-il en un néologisme, « il *compresse* les ordres, et ça me donne envie d'exploser ». L en vient même à se plaindre de sa mère, mais sur un autre versant : il ne comprend plus le sens de ses demandes ou de ses interventions. La questionner à ce sujet, selon lui, « empirerait les choses ». Sa mère « ne comprends pas ses réactions » et peut s'emporter à son tour, ce dont elle témoigne bien volontiers. De sorte que L indique : « Je ne sais pas toujours les mots qui l'énervent ». Et puis, il y a ces crises, ces moments où, seul dans sa chambre, dans une grande violence, il tape, crie et met tout sens dessus dessous. Il en vient ainsi, dans une grande agitation du corps, à casser des objets, taper dans les murs, et parfois se blesser. L ne comprend pas ces « colères » qui s'imposent à lui. Il est surpris lorsque sa mère lui demande de se calmer. Il est alors sans prise sur le phénomène, qui s'arrête aussi brutalement qu'il a commencé. C'est seulement dans l'après-coup, en séances, à l'appui du transfert, qu'il peut en dire ceci :

- soit que sa colère vient « sans doute » du fait qu'il ne voulait pas aller à l'école,
- soit : « ça sort tout seul ; c'est dans ma tête ». « Je sens de la colère dans ma tête ; je ne sais pas pourquoi ; je tape partout », parfois dès le réveil, remarque-il stupéfait.

Le questionnement sur ce qui est hors-sens l'amène à constater ce qui s'agite en lui : « Moi, je ne suis pas énervé, dit-il, mais dans ma tête, il dit que je suis énervé ». Parfois « c'est comme si je ne pouvais plus bouger et que mon cerveau me disait : fais ci, fais ça, et que moi, je ne pouvais rien faire ». Le cas échéant, les retombées effectives de ces colères sur ses proches – lorsqu'il casse du matériel ou insulte sa mère – le peinent énormément.

L soutient ma proposition de venir une fois en séance avec sa mère. Il se place alors dans l'attente que nous réglions toutes deux son problème. À cette occasion, la mère décrit son fils comme rebelle à ses exigences quotidiennes, trouvant toujours de bonnes raisons, dénonçant la faute de l'Autre et niant sa part. Quand elle se montre injonctive, il lui renvoie notamment une plainte : elle n'est pas toujours disponible. Pourtant, lorsque c'est elle qui vient vers lui, il n'est que rarement disposé. Et puis, elle rapporte un souvenir : petit, il était déjà arrivé à L d'avoir l'« envie de pousser des cris le matin au petit déjeuner ». Lors de cet entretien, nous tentons de donner à

cette mère quelques indications pour faire face à ces « crises » de son fils de manière tempérée, et l'invite à mettre du sens sur ses propres exigences. Ceci aura pour effet de leur permettre de passer du temps ensemble. Pourtant, rien n'est encore réglé et peu de temps après, Madame me dit – à juste titre –, avoir l'impression que s'est ouverte « la boîte de Pandore » – expression particulièrement précise en ceci que la jarre donnée par Zeus à Pandore en guise de dot contenait, parmi les autres maux de l'humanité, la folie. Néanmoins, quand la boîte se referme, reste l'espoir, l'attente de l'advenue de quelque chose… L s'énerve en effet tout seul face à son bureau, mais Madame a surtout l'impression globale qu'il « se laisse abattre » ; lui-même a « l'impression de ne plus pouvoir bouger », « d'être possédé ». L est en proie à un abattement, un sentiment d'*incoercible étrangeté* et de dépossession face à ce qu'il ressent comme *mouvements imposés*. La perplexité augmente. Lors d'une séance, une fois n'est pas coutume, avançant la main et touchant le bras de L, nous lui soutenons fermement qu'il n'est pas une victime, que s'il a l'impression que la colère n'est pas de lui, elle est bien dans son corps et que ce corps, il en est responsable. Nous tenons ici à préciser notre grande vigilance à associer le tableau clinique à suivre à des conséquences de cette intervention, la clinique nous invitant quotidiennement à la plus grande humilité. Pour autant, nous avons constaté dès la séance suivante, une semaine après, d'une part que les pensées liées aux affects de tristesse et de colère ont cessé, d'autre part que l'animation libidinale s'est ravivée. L a même décidé de reprendre certaines activités laissées de côté pendant cette période. Autre élément : l'enfant fait une trouvaille : « ça y est, j'ai compris pourquoi je suis en colère : mon frère arrive à pleurer et pas moi », affirme-t-il. Puis, les séances sont de nouveau consacrées à son discours de dénonciation de son père, qui s'est engagé à le recevoir pour les vacances, mais qui s'est de nouveau dédit ; ce père qui est capable de s'occuper des enfants des autres, mais pas des siens, etc. Depuis, L est plus animé, les colères paroxystiques disparaissent, et, de la décision de son père, il peut dire, avec aigreur : « pour l'instant, je m'en fiche ». La jouissance de l'Autre semble donc s'être de nouveau localisée sur le père (ce qui n'est pas sans évoquer la position de son père à l'endroit de son propre père), de sorte que l'enfant a souhaité arrêter les consultations. J'ai eu l'occasion de croiser L à plusieurs reprises depuis la fin de son suivi et je peux témoigner de ce qu'il se présente comme un jeune garçon animé, sympathique, entouré de copains et dont la scolarité se passe sans souci majeur puisqu'il a

récemment obtenu son brevet des collèges, avec mention.

Sur la base de ce récit, spécifions maintenant les points saillants du cas. Tout d'abord, dans le transfert, bien évidemment plusieurs temps se distinguent. Dans le premier temps, L vient en séances, sur l'indication de sa mère, à partir de phénomènes qui se trouvent alors déséquilibrer la situation antérieure, mais qui, somme toute, restent assez circonscrits ; il est alors charmeur, sympathique, souriant, évoque spontanément les inventions et « bidouillages » dont il est féru, et se confie facilement sur la localisation de la jouissance de l'Autre dans la figure de son père. Dans le deuxième temps, sa présentation est beaucoup plus rude même s'il vient avec l'idée de traiter les phénomènes envahissants dont il est l'objet. Lorsqu'il est invité à parler, il dit alors les « choses » qu'il « ressent », parle de l'énervement, de sa « colère ». Il confie la manière dont le corps s'émancipe, dont le langage devient obscur, et surtout son incompréhension. Enfin, dans le troisième temps, très bref, il fait part de sa trouvaille, puis se détache. Précisons ces trois temps :

1- Le premier correspond à la plainte initiale : des colères inexpliquées surviennent, dont l'enfant situe la cause du côté de son père. S'exprime là un reproche, qui, de se systématiser, peut être identifié comme révélateur d'un point persécutif : son père est cet Autre jouisseur, qui lui préfère ses autres enfants, qui lui refuse l'inscription dans sa lignée, cet Autre dont la parole ne tient pas, un Autre sans limite, mais par-dessus tout un Autre qui l'a laissé-tomber. Pour autant, si la jouissance de l'Autre se présente comme positivée, elle semble localisée : la « colère » semble venir dire ce reproche, c'est ce qui fait bord à la jouissance de l'Autre et limite son envahissement. L exprime sa « colère » contre son père, sa relation avec celui-ci s'avère très difficile, et lorsque le signifiant « père » ou le prénom de son père résonne, L s'en trouve très affecté et pleure. Pour le reste, L tient du point de vue du corps, du langage et du lien social. Sur le plan du travail clinique, ce temps permet à L de parler de son père, d'exprimer son reproche, mais ceci ouvre au questionnement et donc au deuxième temps.

2- En effet, L suppose que dans ce reproche, quelque chose est à solutionner, qui se situe de son côté. C'est ainsi qu'il tente d'apaiser son rapport à son père. À ce titre, l'apport de sens produit un apaisement dans la relation et une satisfaction, mais dès lors, la colère ne trouve plus sa cause dans le père, elle ne s'y localise plus. Le sujet trouve alors – très temporairement – une autre figure pour tenir ce rôle et

reconstituer la solution de départ : celle du beau-père, mais cela ne tient pas. C'est alors que le signifiant prend une tournure tout à fait étrange pour le sujet lui-même :

- le signifiant « ranger », parfaitement révélateur de l'opération symbolique – en ceci qu'à chaque chose est assignée une place, que les éléments se regroupent en catégories… – apparaît dans sa dimension d'injonction pure ;
- un néologisme survient avec le terme de « compresser », en lien avec la nouvelle localisation de la jouissance mauvaise du côté du beau-père ;
- le sens se délite, laissant l'enfant face à des incompréhensions : il ne saisit plus les mots, les intentions, …

Puis, ce que recouvrait le signifiant « colère » se dévoile : des crises de violence surviennent, qui restent énigmatiques pour L et le laissent aux prises avec un sentiment d'étrangeté : il tape, casse, se blesse à l'occasion, sans que cela réponde à quelqu'affect et sans qu'il le souhaite ou le maîtrise, comme l'indique précisément le fait que cela peut survenir dès le réveil. Ce qui apparaît ici évoque l'automatisme moteur, phénomène décrit par De Clérambault dans le cadre de sa définition du syndrome d'automatisme mental. Ce phénomène équivaut à la survenue chez le sujet, de manière non volontaire de gestes et mouvements parasites, imposés, hors sens. Le corps de L s'agite, tout seul. Comme il est indiqué plus haut, c'est seulement après-coup que L se confronte à l'aspect hors-sens du phénomène : non pas seulement à l'incompréhension qui serait le défaut d'une signification particulière, mais au versant hors de toute signification possible du phénomène : il constate que cela a eu lieu, mais ne peut le faire entrer dans aucun registre. L tente alors différentes solutions :

- expliquer le phénomène, même si c'est par la négative : il n'était pas énervé… ;
- l'imaginariser : « c'est comme si… » ;
- en situer la cause dans l'Autre : « dans ma tête, *il dit* que je suis énervé », « c'est comme si […] *mon cerveau* me disait : fais ci, fais ça ».

Ouvrons ici une parenthèse pour dire que ce « *il dit* que je suis énervé » nous a interrogé : s'agissait-il d'un phénomène d'autonomisation d'un organe – ici le cerveau – qui lui parlait ? S'agissait-il d'une hallucination ? Bien sûr, ces hypothèses ne peuvent être totalement exclues, mais nous tenons à mettre l'accent sur le défaut – par définition – de ressources du sujet pour rendre compte d'un phénomène d'automatisme. Le pousse à dire un phénomène caractérisé par son « incoercible

étrangeté », son aspect anidéique, cette « production spontanée involontaire et en quelque sorte “mécanique” d'impressions […] qui s'imposent à (sa) conscience […] malgré lui », l'amène dans une impasse. Il s'emploie, parce que cela lui est demandé, à en dire quelque chose, et ceci peut en soit expliquer la formulation de L.
Malgré tous les efforts de L, ceux-ci restent vains. Pire encore : il « se laisse abattre », il a « l'impression de ne plus pouvoir bouger », de ne plus pouvoir rien faire face à l'injonction langagière, il a l'impression « d'être possédé » – possédé par le langage, en effet. L'animation libidinale s'en trouve touchée.
3 - Le troisième temps est celui qui permet à L de se stabiliser de nouveau. É. Laurent soutient qu'il s'agit parfois de prendre position pour le sujet quand celui-ci est perplexe ou au bord de la dépersonnalisation. « C'est une façon de fixer le sujet, d'aller contre la dispersion dans la langue. Il s'agit d'utiliser la propriété de la coupure, d'introduire au silence de la lettre : “Nous n'avons pas besoin d'aller plus loin, nous y sommes !” », « la ponctuation consist[ant] à obtenir quelque chose comme un apaisement. […] Nous visons à l'horizon l'effet de silence, de pause, de stabilisation » [1141]. Et dans ce cadre, le clinicien « prête son corps » [1142]. Ici l'intervention mobilisant le corps de l'enfant tente de fixer un point précis. Pouvons-nous établir une relation de cause à effet ? Toujours est-il qu'au temps ultérieur, L présente plusieurs changements : son corps est de nouveau animé, son humeur est plus légère, le défilement du sens s'est arrêté sur quelque chose dans le corps qui ne fonctionne pas en lien avec la question de l'affect : « ça y est, j'ai compris pourquoi je suis en colère : mon frère arrive à pleurer et pas moi ». La colère est fixée, elle renvoie à un dysfonctionnement du corps en lien avec l'affect. Secondairement, la jouissance de l'Autre est de nouveau située, identifiée, c'est-à-dire portée au signifiant. Bref, la vie se remet en marche.
Il nous semble que ce qui a changé entre le moment où l'enfant consulte et celui où il met un terme au suivi, c'est le statut de ses *colères* : *colère* est d'abord pour L un signifiant prélevé dans le discours maternel comme étant associé au père. Il est ce dont le sujet s'est saisit pour nommer le reproche qu'il formule à son père ; puis il devient le signifiant dépourvu d'un sens subjectivé qui vient tenter de border ce qui s'impose à lui, en un effort qui s'avère insuffisant et le laisse devant l'énigme ; enfin, « je sais pourquoi je fais des colères » semble signer la subjectivation d'un sens

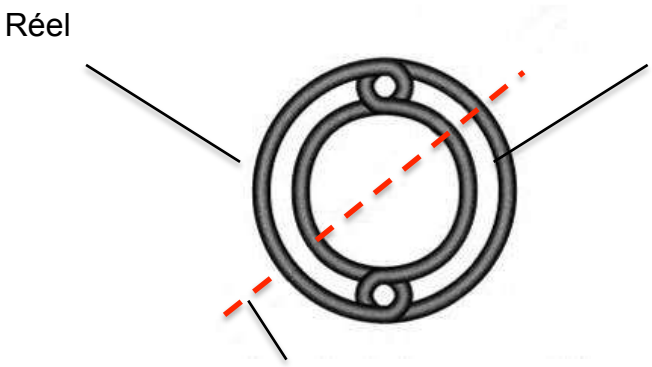
[1141] Éric Laurent, « Interpréter la psychose au quotidien », *in Mental*, n°16, p. 9 à 24.
[1142] Gil Caroz, « Le point de capiton », *op. cit.*

particulier : ses colères viennent du fait qu'il ne puisse pas pleurer. Ceci permet de serrer quelque chose et apaise.

Qu'apportent alors la topologie et les nœuds ? Avant d'aller plus loin, il nous importe de préciser ici que les constructions nodales proposées ci-après le sont à titre de pures hypothèses, formulées dans la perspective d'y voir clair après-coup, et d'explorer une pragmatique des nœuds. Chez L, en premier lieu, deux points ont été mis en évidence : d'abord la jouissance de l'Autre se positive sous les espèces du père jouisseur – ce qui dénote le défaut de nouage entre réel et imaginaire –, mais ceci semble consécutif au problème sous-jacent majeur qui est un sentiment de laisser-tomber – ce qui a précédemment été identifié au niveau d'un défaut d'articulation entre réel et symbolique. J.-A. Miller ajoute un point essentiel à la considération du laisser-tomber lorsque, dans sa notice du *Séminaire, Le sinthome*, il indique que « ce n'est pas le pur sujet du signifiant, qui est insubstantiel, qui ne pèse pas, n'est pas soumis à la gravitation [qui tombe]. C'est le sujet en tant que son être est logé dans l'objet petit *a* » et il ajoute : « Le corps est nécessairement de la partie ».

Donc : 1- R//S et 2- R//I

Pour autant, si la jouissance de l'Autre se présente comme positivée, elle semble localisée : la « colère » vient dire ce reproche et, à ce titre, elle fait bord à la jouissance de l'Autre et limite son envahissement. C'est donc ce qui évite que réel et imaginaire soient totalement détachés. Nous faisons l'hypothèse que ce soit là le principe du faux-trou. En effet, dans la mise à plat du nouage borroméen, J$\not A$ est l'espace d'un vrai trou parce que quelque chose – le rond du symbolique – vient trouer le faux-trou constitué du réel et de l'imaginaire (ici encore, la manipulation de ronds de ficelle démontre très simplement comment un nœud borroméen est un faux trou traversé par un troisième rond). À défaut de ce *quelque chose* apte à le trouer, reste le faux trou du réel et de l'imaginaire, qui donne lieu à la positivation de J$\not A$ en JA.



Pas de droite infinie ou de rond du symbolique qui vienne trouer le faux-trou du réel et de l'imaginaire de sorte que le nœud n'est pas borroméen.

Pour autant le faux-trou peut tenir sans se déliter, et dès lors ne pas donner lieu à des phénomènes bruyants, si quelque chose fait agrafe. Voyons ce qui se passe chez L. Dans le premier temps du travail, L cherche à résorber sa colère. Il l'aborde sur un versant de signification. Les échanges avec son père, ses explications l'apaisent : ces interventions du côté du sens, resserrent l'articulation entre l'imaginaire et le symbolique, mais dès lors la colère ne se localise plus sur le père. Après une tentative du même ordre – topologiquement parlant – autour du beau-père, mais qui échoue, chronologiquement, nous observons 1- le dénouage du symbolique (le signifiant devient injonctif, un néologisme survient, le sens se délite), puis, 2- le corps s'autonomise lorsque la colère se débride sous la forme de crises paroxystiques de violence immaîtrisées. Les tentatives de faire rentrer le phénomène dans le symbolique et dans l'imaginaire restent vains, ce qui touche l'animation libidinale, laisse le corps envahi et le langage énigmatique : le réel se dénoue et laisse le sujet sans ressource imaginaire et symbolique pour y faire face, ce qui produit « un désordre […] au joint le plus intime du sentiment de la vie ». La dernière partie du travail, voit l'enfant resituer la colère, mais différemment que dans la situation initiale. Sa fonction restitue l'intégrité psychique de L (restauration de l'animation libidinale, apaisement du corps, accroche du symbolique) en localisant la jouissance positivée : la colère, cette fois, n'est plus le signifiant porté par l'Autre, n'a pas tellement affaire avec une quelconque signification, mais avec le corps et l'affect, de sorte qu'il semble nouer de nouveau réel, symbolique et imaginaire. La tenue de l'enfant après coup en atteste.

En conclusion :

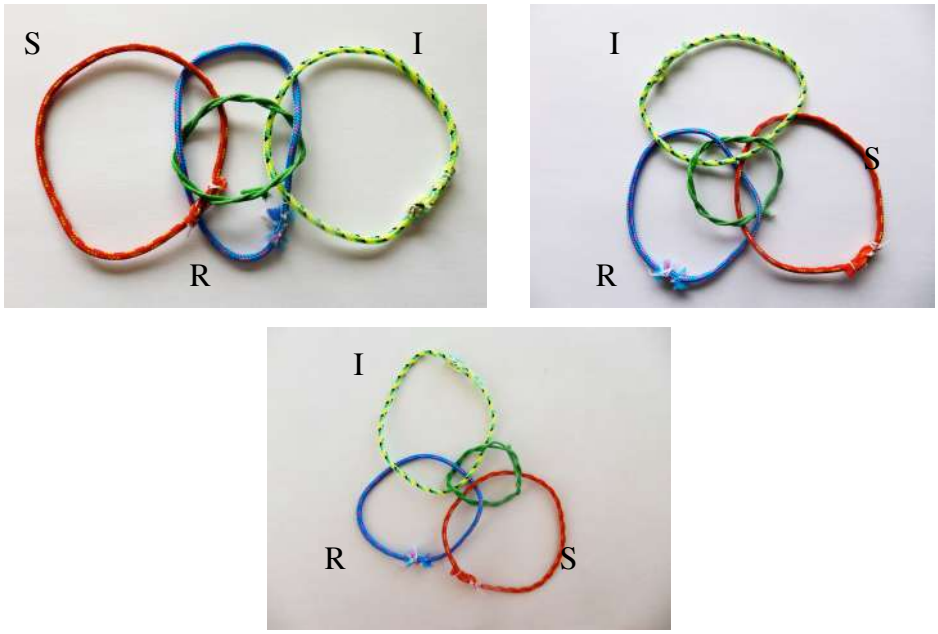
1- Nous pensons avoir démontré comment, chez cet enfant, les trois registres peuvent s'autonomiser (contrairement à la situation de Joyce où R et S sont noués à la manière olympique).

2- La situation initiale (lorsque l'enfant consulte) pose problème au titre de phénomènes que nous supposons être liés au surgissement du réel dans son corps (il « ressent des choses »), ce qui suscite l'angoisse. La colère est déjà présente mais comme signifiant issu de l'Autre maternel.

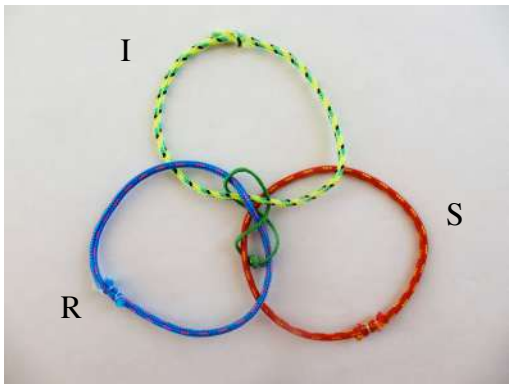
3- Sa mobilisation dans le registre du sens amène l'enfant à repérer la jouissance de l'Autre (présente auparavant, mais au titre de la simple fonctionnalité) et à vouloir la résoudre, mais traiter cette jouissance, issue du lien non borroméen entre réel et imaginaire, par la mobilisation du symbolique (insertion de S dans l'intervalle entre R et I) le mène au pire.

4- L'opération qui capitonne par contre est celle qui nomme, en référence au frère, l'impossibilité du réel du corps à passer à l'expression d'affect. Le « J'ai compris » semble attester que dans cette opération, le symbolique se trouve également attaché. Le nouage ainsi produit attache et distingue dans le même mouvement R, S et I et restitue un bord à la positivité de la J(A). Le réel est ainsi attrapé, d'une part par le symbolique, d'autre part par l'imaginaire, le lien entre S et I étant réalisé par *colère* (ici proposé sans article pour mettre l'accent sur sa fonctionnalité).

La manipulation de ronds de ficelle aboutit à ces trois nouages équivalents où la fonction correctrice – en vert – tient de manière non borroméenne R, S et I :



Il se constate aisément que S et I s'y recouvrent parfaitement. La torsion du correcteur permet alors, d'une part, le lien et, d'autre part, la non homogénéisation des trois, comme ceci :



Étant partis de la question de savoir ce qui permet à un sujet ayant manifesté de sévères phénomènes liés au délitement du nouage de R, S et I, de se stabiliser et même de tenir dans la vie comme si le nœud était borroméen (au regard de l'évolution actuelle de L), nous situons la topologie lacanienne des nœuds comme étant d'un apport décisif au repérage diagnostic (modalité du dénouage et localisation d'une solution sinthomatique) et à l'intervention. Pour autant, de même

que nous avions conclu notre lecture de Joyce avec Lacan par la question de la fragilité du nouage, terminons par un mot sur les perspectives concernant L. Si le nouage semble solide, la question de sa pérennité se pose, de sorte que, comme pour Joyce, rien ne garantit sa tenue au fil des rencontres que la vie réservera à L.

7.3.2.2. Raboutage sans agrafe : Madame O

Néanmoins, tous les cas cliniques de psychose qui tiennent ne semblent pas démontrer la présence d'un capitonnage. C'est à ce titre que la situation de Madame O peut s'avérer intéressante, de même qu'il donne l'étayage clinique nécessaire à la démonstration que nous avons faite plus haut du propos de F. Sauvagnat, concernant le défaut d'articulation entre les trois registres. Madame O consulte pour « un problème de jalousie ». Notons que ce récit n'est absolument pas celui d'un trajet, mais une lecture d'une situation. C'est une belle femme de cinquante ans qui se présente ; élégante et soignée, sans excès ni ostentation. Elle est coiffeuse de profession, et se fait un point d'honneur à satisfaire ses clients au plus vite et au mieux. Ainsi ne peut-elle éteindre son téléphone portable pendant les séances, au cas où. Elle en tire une reconnaissance et une grande satisfaction : elle « existe » pour eux. Elle expose, non sans honte, le genre de situations qui lui pose problème. Ainsi par exemple, un vendredi, son compagnon et elle décident de partager une soirée : cinéma puis restaurant. Avant le film, Monsieur se montre « galant » avec une femme, il lui tient la porte pour entrer. Madame s'impatiente devant cette scène, elle frémit, mais se retient. Au restaurant, le regard de Monsieur se pose de nouveau sur deux femmes qui dînent à une autre table, dans son angle de vue. C'en est trop : elle « n'arrive pas à [se] contrôler » et lui fait une scène. Son homme a forcément une arrière-pensée. Donc « il faut que je lui montre que j'ai vu ; faut pas qu'il me prenne pour une idiote ! ». Ce qu'elle décrira à plusieurs reprises se situe bien au-delà d'une problématique de rivalité féminine et du reproche qui s'en déduit : dans ces moments-là, « je ne me sens plus exister », dit-elle. Pourtant, à l'inverse, si Monsieur la regarde trop longtemps, ou de manière trop appuyée, deux pensées lui viennent : 1- « j'ai l'impression qu'il joue un rôle », celui de l'amoureux transi, mais qui sonne faux et 2- « il va voir mes défauts ». En quoi cette scène, qui peut sembler anodine, est-elle de l'ordre de la catastrophe subjective pour Madame O ? Il semble que l'enjeu en soit très réel. Afin de cerner ce point, déplions quelques éléments de vie. Très tôt, « on m'a toujours un peu considérée comme une extra-terrestre », dit-elle, et elle-même s'est toujours intéressée – et identifiée – aux gens différents. Madame est issue d'une fratrie de sept enfants, dans laquelle chacun avait un surnom en lien avec un aspect de son corps : « le gros, la maigre, la grande, … ». Madame était « la grosse ». Elle en a souffert, même si elle ne s'étend

pas : elle a un rapport particulier aux événements qui l'ont touchée dans la vie. Elle les dit sans affect et ponctue d'un « il faut avancer ! ». Enfant, elle n'a jamais douté de l'amour de ses parents, même s'ils ne se le disaient jamais. Elle se souvient plutôt qu'elle avait peur qu'ils se séparent. Elle décrit sa mère comme ayant été « très studieuse, bonne élève, elle aimait lire et se débrouillait en tout », mais elle est pourtant devenue une « femme soumise et dénigrée ». Son père était, quant à lui, « un homme travailleur et minutieux, qui prenait le temps de faire du vélo, d'aller à la chasse » pendant que son épouse s'occupait du quotidien. Elle se souvient que cet homme « s'est toujours sous-estimé » ; « on m'a toujours pris pour un con », dit-il encore régulièrement. « Mon adolescence n'avait pas bien commencé », poursuit-elle : « je ne savais pas dire non », de sorte qu'une fois, « un garçon m'a entraînée, il m'a forcée et il est parti ». Madame avait treize ou quatorze ans (la précision lui fait défaut en matière de repérage dans le temps). Elle a « saigné ». « C'était la honte ». Elle « n'en [a] pas parlé à la maison », mais elle n'a pas mieux su dire « non » après. Autre effet, et non des moindres, de cet événement : « après, je ne ressentais plus rien ». Elle a ensuite vécu plusieurs épisodes douloureux avec des amis : « On m'a toujours trahie », affirme-elle. Premier fait : une copine à elle part avec son petit ami de l'époque. Deuxième fait, vers dix-huit ans : le petit ami d'une copine s'exhibe devant elle ; elle en parle avec la jeune femme en question, qui lui fait le reproche d'avoir provoqué son petit ami. Plus tard, un homme s'intéresse à elle. Selon ses dires, c'est la raison pour laquelle elle s'intéresse à lui en retour. Cet homme était lui aussi « différent » : « tatoué de partout », ce qui, à l'époque, n'était pas si courant ; « il osait », « il avait un côté macho ». Il se marient et ont deux fils. Pourtant le couple va mal, Monsieur insulte Madame – « tu me répugnes, t'es une grosse vache », lui dit-il par exemple, où l'on entend de nouveau résonner « grosse » –, et il la trompe éhontément. Mais Madame, qui « aurait voulu avoir au moins cinq enfants », veut une fille. Elle parvient alors à être enceinte de son troisième enfant. Au moment d'accoucher, elle déplore encore le laisser tomber. Le souvenir est sordide : elle alerte Monsieur : « il faut que j'accouche ». Celui-ci répond : « "vas-y !", et il se retourne et se rendort ». Peu après, il y a dix-neuf ans, mère d'un nourrisson, elle quitte cet homme. C'est d'ailleurs son mouvement général avec ses partenaires : « quitter avant qu'on me quitte », puisqu'être quittée vient réaliser un insupportable. Pour autant, ce moment de séparation est douloureux, et c'est alors qu'elle « voyai[t] des choses qui n'existaient pas : des rats, enfin des souris, et des parachutistes qui

tombent ». Elle se souvient bien s'être arrêtée tandis qu'elle conduisait, pour vérifier sa vision, mais là encore, aucune gravité dans le discours : elle met cela sous le coup de son épuisement de l'époque, son stress en lien avec « la rupture ». Mais elle souligne que ce qu'elle aurait voulu, alors, aurait été d'être « prise en charge » : « être malade pour qu'on s'occupe de moi ». La simple proposition d'un traitement médicamenteux par son médecin de l'époque n'était pas suffisante : elle l'a refusée. Après sa séparation, elle est en charge de trois enfants. Elle rencontre alors quelques hommes, dont elle dit qu'ils se font entretenir par elle et qu'elle finit par les « mettre dehors ». Puis, elle met la sexualité de côté pendant neuf ans : à l'époque c'était « mes gosses, mes gosses, mes gosses ». Une nouvelle rencontre ouvre de nouveau la question sexuelle, ce qui donne lieu à une période de trois ou quatre ans où elle « rencontre plein d'hommes », et s'engage dans une pratique de la sexualité « pour leur faire plaisir » ; elle s'autorise alors des pratiques qu'elle n'aurait pas osé si ces hommes avaient compté pour elle. Enfin, il y a un an et demi, elle rencontre son compagnon actuel. Il est « gentil, attentionné », mais « il fait son coq, il faut toujours qu'il brille », lui aussi est un « macho ». Mais celui-ci a une spécificité par rapport aux précédents : il suscite davantage sa jalousie parce qu'il regarde les femmes de manière ostensible, parfois de haut en bas et de bas en haut, il fait des commentaires sur les présentatrices de la météo, sur les actrices dans les films : il regarde les femmes, il parle des femmes, il pense aux femmes. Ce « regarder ailleurs » devient très consistant pour Madame, et, dans ces moments-là, elle « se bloque » (ce qui se constate physiquement) et a la sensation que son partenaire la trompe, de sorte qu'elle ne vaut plus rien et « n'existe plus ». Quelque chose se brise au « joint le plus intime du sentiment de la vie »[1143], et son image ne tient plus. Dès lors, comment tient-elle ? Au quotidien, il lui faut mobiliser tous ses efforts pour se faire belle, se créer belle, dirions-nous, chaque jour, pour exister aux yeux de son homme. Mais même quand il lui fait un compliment, « il faut que je vérifie dans le miroir ce qu'il a vu », dit-elle ; et quand c'est trop, cela sonne faux. Il n'y a que quand elle est seule qu'elle « aime [son] personnage ». Dès qu'il y a une femme dans les parages (en réalité une femme en chair et en os, une image télévisuelle, ou simplement une pensée), elle se compare négativement. Et puis, elle sait cruellement qu'« un homme, [immanquablement selon elle], va se lasser d'une femme », de sorte qu'il lui faut toujours inventer du nouveau : nouveaux vêtements,

[1143] Jacques Lacan, *Écrits,* « D'une question préliminaire… », *op. cit.*, p. 558

façons d'éviter la routine, « jouer tous les rôles : la femme-enfant, la maman, la maîtresse »… Évidemment le vieillissement de son corps la terrifie. De même sur le plan intellectuel, « je ne suis pas une intello », dit-elle, « je ne suis pas instruite ; apprendre, c'est épuisant pour moi ». Elle a peur d'être dévoilée comme étant « bête », peur qu'on la voit telle qu'elle se ressent. Elle a donc le sentiment de passer son temps à faire semblant par peur qu'on adresse à son compagnon un : « qu'est-ce que tu fais avec ça ? ». À chaque instant, elle a besoin de reconstituer son image dans le regard de l'autre, puisque « j'ai du mal à croire ses paroles quand il me dit que je suis belle » : « j'ai besoin d'être vue, de briller », mais toujours au risque de ce point de bascule : si le regard de l'autre se précise, celui-ci pourrait la voir telle qu'elle est : entre l'inexistant et le déchet. Une seule chose la rassure temporairement : « quand on est au lit ; là, il n'y a plus que nous deux », dit-elle. L'instant d'après, le regard de son homme se détourne d'elle, le doute revient, le laisser-tomber se présente de retour. Alors, si Madame veut apaiser ce qu'elle appelle sa « jalousie », elle dit pourtant bien que celle-ci a aussi une fonction : « si je n'étais plus jalouse, j'aurais peur de ne plus être aussi vigilante et donc de ne pas voir si réellement [Monsieur] regardait ailleurs ». Elle pourrait alors disparaître dans le même mouvement qu'elle disparaîtrait à ses yeux, et ce, sans même s'en rendre compte. Madame est donc sur le qui-vive, dans une tension constante, face à laquelle elle n'a trouvé d'autre solution que de quitter son homme à certains moments. Ainsi, « cinq ou six séparations » ont émaillé leur relation d'un an et demi. En effet, Madame s'en va pour être soulagée de son angoisse d'être dévoilée et donc – logiquement selon elle – laissée tombée. Elle pratique la séparation comme une coupure nécessaire avec l'Autre à certains moments, qui lui permet de « souffler » ; elle a en effet besoin de se reposer ; elle est « fatiguée de jouer un rôle ». Et ceci lui permet de revenir parce qu'« au bout d'un moment [très rapidement en réalité], il me manque ! ».

Revenons donc au propos de F. Sauvagnat :

> « On peut relever ainsi, en plus de la désorganisation “indépendante” de chaque dimension : - non-articulation S//I, tout particulièrement dans l'incapacité d'articuler l'image spéculaire avec un idéal du moi ; - non-articulation I//R, avec, par exemple, envahissement par la jouissance de l'Autre (notamment dans le syndrome d'influence) ; - non-articulation R//S, avec une non-articulation au niveau de la jouissance phallique, rendant la “séparation” dans son sens névrotique inopérante »[1144].

À ce titre, voici ce que nous repérons chez Madame O. Tout d’abord, que se passe-t-il entre le réel et le symbolique, entre la jouissance et le signifiant, est-ce que le phallus comme signifiant vient recouvrir le manque et ainsi border la jouissance, est-ce qu’une jouissance de type phallique vient ex-sister d’un nouage borroméen, et dès lors quel est le rapport de Madame O à l’objet *a* ? Madame O, de toujours, s’est vouée à incarner elle-même l’objet de l’Autre, un objet qu’elle situe sur un versant dégradé : elle est « bête » et « grosse » ; et dans le fond, elle est « ça », dans la pensée qu’elle prête à des connaissances de son compagnon : « qu’est-ce que tu fais avec *ça* ? » ; ou alors, elle n’existe pas pour l’Autre. Elle ne sait pas dire « non » et ainsi mettre un arrêt à ce qu’elle suppose être la volonté d’un l’Autre positivé, qu’elle situe sous les espèces d’un être malveillant. Ceci va jusqu’au ravage du viol. Plus tard, lorsqu’elle se marie et qu’elle devient mère, c’est sur le mode d’une désignation par l’Autre. Les indications concernant son mari – « différent » et « macho » – recouvrent mal son statut d’objet. La conséquence est immanquable : comme objet, elle finit par se sentir laissée-tomber. C’est alors qu’elle voit surgir le réel de l’hallucination et souhaite se voir prise en charge par l’Autre. Madame donne tout à l’Autre : à ses enfants, à ses amants, à ses clients. Le nouage se révèle donc ne pas lui permettre de s’orienter du phallus et, à défaut de ceci qui aurait permis la constitution d’un vrai trou entre réel et symbolique, elle n’a pas accès à la séparation dans le sens névrotique du concept. Actuellement, elle semble avoir trouvé dans son métier une manière moins ravageante de vivre son statut d’objet : elle se fait un point d’honneur de répondre dans la minute à toute demande, et se sent exister pour les personnes qu’elle coiffe. Quelque chose semble consister là, qui lui permette de supporter le vécu de laisser-tomber dès que son homme ne la regarde plus, même si des aménagements restent nécessaires.

[1144] François Sauvagnat, « Secrétaire de l’aliéné aujourd’hui », *op. cit.*

À la jonction entre imaginaire et symbolique, est-ce que *moi idéal* et *idéal du moi* apparaissent articulés ? Repère-t-on une agrafe symbolique qui tienne de manière à ce que Madame se constitue « une illusion d'identité avec le modèle de l'unité du corps » ? L'image que Madame a d'elle-même est dégradée, nous l'avons souligné, et elle explique comment, quotidiennement, réellement, elle doit reconstruire cette image pour se prémunir de la malveillance de l'Autre : le regard de l'Autre détruit le « personnage » qu'elle incarne, et lorsqu'il se pose sur elle, elle doit vérifier elle-même ce que son partenaire voit. Son propre regard est nécessaire à s'assurer du regard de l'Autre. Un circuit est donc requis. Ainsi rachète-t-elle par exemple des vêtements ou accessoires à des femmes qu'elle a vues les porter, de sorte qu'elle peut réellement se faire une idée de l'effet produit sur l'autre. Là encore, son travail consistant à assurer le narcissisme d'autrui met peut-être en place un jeu de miroirs répondant à cette logique. Dans le même registre, nous repérons une relative absence d'affect dans le mode d'expression de Madame O. Lorsque ceci est questionné, elle ponctue volontiers ses propos douloureux d'un « il faut avancer ! ». Nous ne pouvons que faire le lien avec ce qu'elle situe comme sa première expérience de déconnexion de l'affect : depuis le viol qu'elle a subi, elle ne « ressent plus rien ». L'épisode évoque le « laisser-tomber du rapport au corps propre »[1145] identifié par Lacan chez Joyce. Imaginaire et symbolique ne sont, eux non plus, noués l'un à l'autre.

Enfin, constate-t-on, chez Madame O, une articulation entre réel et imaginaire ou au contraire avons-nous des indications de la présentification de la « jouissance de l'Autre » ? La jouissance de l'Autre se positive bel et bien pour cette femme, notamment dans le rapport aux hommes. Actuellement, cela se présente avec son compagnon : il regarde d'autres femmes, pense à d'autres femmes, même lorsqu'il regarde la météo à la télévision, elle lui suppose de ne s'intéresser qu'à la présentatrice en se disant que Madame est moins belle… Bref, elle lui prête des arrières pensées, et donc de la prendre pour une idiote. Elle dénonce sa jouissance consistant à être un macho qui regarde les femmes (critère qui a suscité son choix de compagnon, par lequel elle se situe donc bien comme objet). Nous pouvons sans doute repérer ici son effort de localisation de la jouissance : elle aime que son partenaire soit « macho », au titre de ce que cela le situe comme « différent » (point d'identification), et comme jouant d'un certain regard sur les

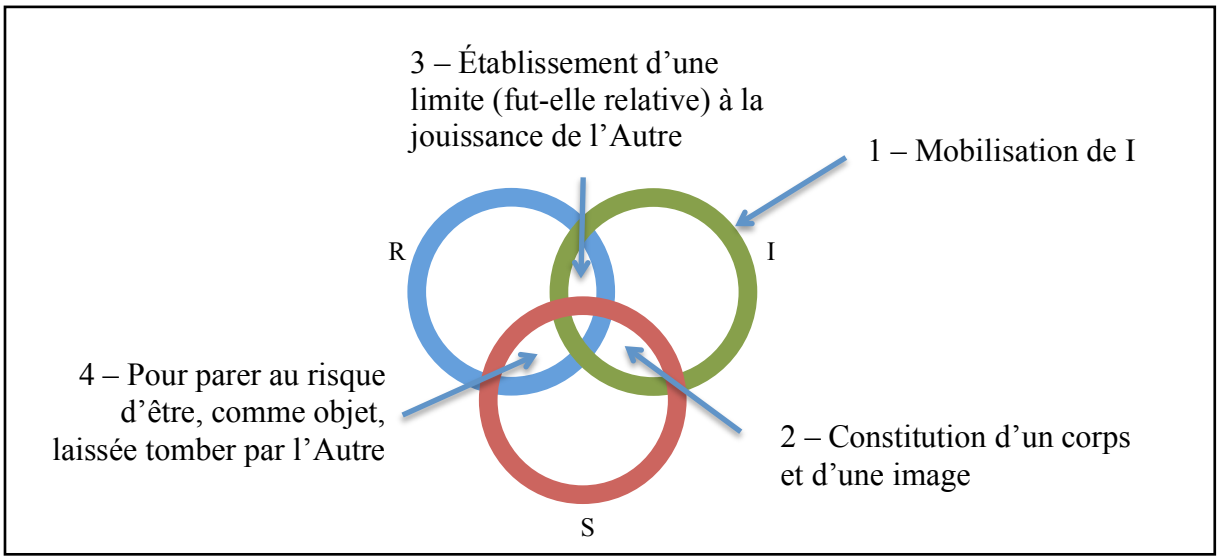
[1145] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 150

femmes : si elle est ainsi regardée, elle se sent exister. Malheureusement ce montage est très fragile et vire rapidement, dévoilant Monsieur comme un mauvais acteur : lorsqu'il la regarde, le rôle de l'amoureux sonne faux ; ce qui la laisse aux prises avec le risque d'être complètement dévoilée. Arrières pensées, rôle qui sonne faux, voilà qui s'inscrit dans la lignée de ce que Madame a toujours connu de l'Autre : la trahison. Ceci semble bien avoir été son mode de lien à l'Autre de longue date : avec les amis de l'adolescence, avec les hommes dont elle avait l'impression qu'ils se faisaient entretenir par elle, … Ajoutons que lorsque le processus se réalise, elle ne se sent plus exister, son corps lui-même se « bloque », son image se délite. Si le regard lui est essentiel à s'assurer qu'elle n'est pas inexistante, il présentifie aussi, dès qu'il se précise, la jouissance d'un Autre qui se moque d'elle et la voit comme l'affreuse idiote qu'elle se ressent être.

D'un point de vue diagnostique, nous situons l'épisode hallucinatoire comme le signe du déclenchement de la psychose. Ceci étant, Madame ne dispose pas de l'imaginaire et des idéaux opérants sur le versant paranoïaque. Nous repérons ici plutôt l'absence de défense par rapport au réel du langage et du corps et face à la présentification de la jouissance comme réelle, caractéristiques de la position schizophrénique[1146]. Mais si le cas de Madame O nous semble particulièrement intéressant à déplier ici, c'est qu'à suivre notre démonstration, aucun des registres ne semble articulé à l'autre. Dans nombre de cas de schizophrénie, le dénouage se repère plus aisément à l'articulation de deux registres, ce qui a des incidences sur l'ensemble du nouage, mais donne lieu à la prévalence de l'un ou de l'autre des phénomènes mentionnés par F. Sauvagnat, d'où la pluralité des configurations topologiques de la schizophrénie. Ici, nous pensons repérer les incidences du défaut d'articulation entre chacun des registres, alors même que l'intégrité psychique de Madame O paraît globalement maintenue, ce qui lui permet à de travailler, de continuer à s'occuper de ses grands enfants, de relativement supporter la situation de couple. Ses vécus spécifiques se révèlent surtout dans les efforts constants qu'elle fournit afin de faire consister une stratégie précise visant à parer au surgissement de la jouissance et au délitement subjectif. À ce titre, il semble que plusieurs fonctions lui permettent d'avoir un lien à l'Autre relativement régulé et de soutenir une image : son métier et son statut de mère font ainsi symptôme. La

[1146] Alfredo Zenoni, « Penser la schizophrénie aujourd'hui », Cahiers de psychologie clinique 2003/2 (n° 21), p. 61-72.

question se pose concernant la précarité de ses solutions, notamment au regard du vieillissement, de la retraite ou de l'émancipation de ses enfants. L'aspect précaire – bien qu'assez efficace – de la solution nous invite à considérer qu'elle ne constitue pas un vrai trou, mais une simple accroche : elle s'emploie à partir de l'imaginaire (le travail de mise en beauté à partir d'éléments vus sur d'autres femmes, le statut imaginaire de l'être mère et sa manière d'investir son travail) (1), à soutenir la consistance d'un corps (2) qui ne soit pas l'objet de la jouissance de l'Autre de manière trop ravageante (3), et dès lors lui permette de s'éloigner du risque suprême qui est celui d'être laissée tombée par l'Autre (4). Nous reportons ces indications sur le schéma ci-dessous :



C'est la formule même de l'objet qu'elle incarne dans son emploi, qui semble faire barrage au glissement de R, S et I.

Pour nous risquer à considérer le nœud produit dans cette opération, il convient :

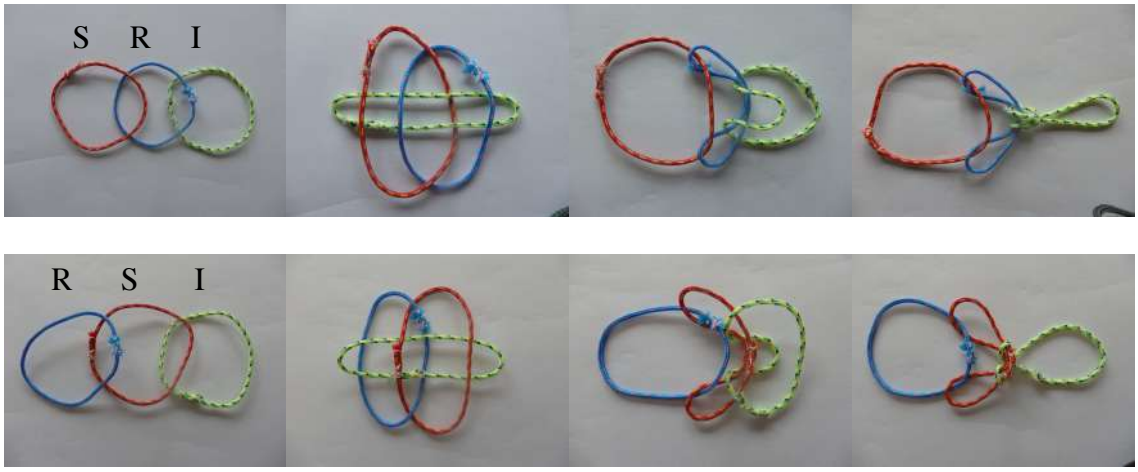
- soit de partir de la considération d'un flip, c'est-à-dire du fait que deux sont enlacés à la manière olympique et qu'un troisième glisse, mais cette possibilité est contredite par la précédente démonstration qui se propose d'établir que chacun des ronds se dénoue des autres ;
- soit à partir d'un quatrième élément qui noue les trois autres. Or, d'une part nous n'identifions pas cet élément (le statut professionnel et celui de mère ne nous semblant pas rigureusement suffisants à incarner cette fonction), d'autre

part, l'effort constant de cette femme pour parvenir à tenir et l'épuisement dans lequel elle se trouve au regard de cette nécessité, ne nous semble pas être le signe de l'existence d'une telle fonction ;

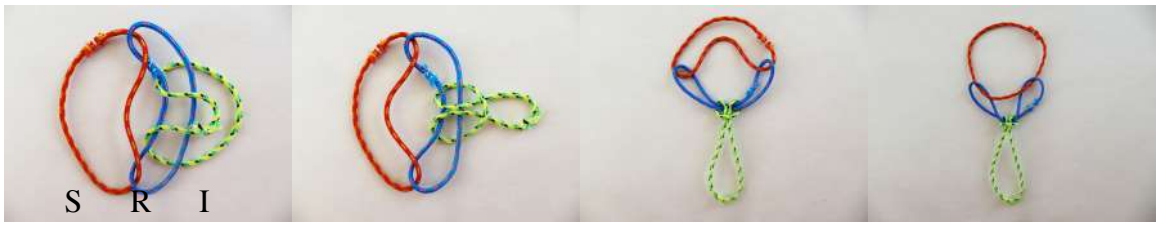
- reste à considérer cette question à partir du dénouage de R, S et I sans suppléance. Dans cette dernière hypothèse, qu'est-ce qui permettrait de donner consistance à l'assemblage et donc de faire quatrième rond – puisqu'actuellement aucun phénomène majeur n'est constaté, même si ceci s'effectue au prix d'un effort constant –, et ce à partir du registre de l'imaginaire, puisque là semble se concentrer l'application du sujet ? La manipulation des nœuds montre que le simple retournement du rond de l'imaginaire sur lui-même homogénéise R et S :



Il faut donc que l'imaginaire se positionne de manière spécifique pour que l'ensemble tienne, de façon non homogénéisée, mais à cette condition, consiste un quatrième rond qui est le nouage lui-même. Nous exposons ici deux possibilités issues de la manipulation de nœuds :



Cette configuration est strictement équivalente à un faux trou, lui-même constitué de I et du faux-trou de S et R, comme en atteste le schéma ci-dessous :



Notons que ces hypothèses ne se fondent que sur le matériel clinique dont nous disposons et sur la lecture que nous en faisons. Elles nous semblent néanmoins permettre de nous orienter dans le maniement des registres et attester de la manière dont les trois registres peuvent tenir sans élément extérieur, et ce de manière apparemment instable puisque faussement nouées, mais néanmoins suffisamment solide pour tenir « un certain temps »[1147]. Bien entendu, la question de la pérennité de cette solution reste entière.

[1147] Patricia Bosquin-Caroz, « L'usage du point de capiton… », *op. cit.*

7.3.2.3. La mobilité du nouage : Madame M

Après avoir pu considérer la possibilité de la tenue de R, S et I de manière non borroméenne, au moyen d'un quatrième rond « correcteur », puis sans cette modalité inventive de suppléance, un troisième cas de figure nous apparaît dans la clinique : celui que nous associons à une certaine mobilité du nouage, c'est-à-dire à un mouvement de balancier entre deux ou plusieurs positions subjectives différentes, ayant chacune des incidences particulières dans le rapport du sujet au corps et à l'Autre. À ce titre, nous proposons de présenter ici le cas de Madame M, qui se prêta à l'exercice d'une présentation clinique, tandis qu'elle était hospitalisée pour cause de dépression et d'addiction, sur fond de sensation de vide et d'angoisse. Précisons que nous présentons ce cas avec l'accord du médecin psychiatre responsable de ce dispositif. Nous tenterons de situer une chronologie à partir des propos de l'intéressée, puis nous proposerons une lecture clinique, avant de tenter le préciser avec les nœuds. D'emblée, Madame M associe son arrivée au monde à un risque mortel pour sa mère : celle-ci ayant présenté un problème médical, a « failli mourir » à la naissance de sa fille et n'a pas pu s'en occuper pendant trois mois. Ce que Madame retient en particulier, c'est l'inquiétude qu'elle provoque chez l'Autre maternel : « elle s'est inquiétée de manière excessive, et après elle n'a cessé de s'inquiéter », dit-elle. Au-delà des propos entendus, Madame déduit son statut inquiétant pour l'Autre d'un ressenti en lien avec « l'attitude » même de sa mère, une « attitude de surprotection ». Aujourd'hui encore, elle décrit une relation de grande proximité avec sa mère, qu'elle appelle quotidiennement, et à qui elle dit mentir pour cacher sa situation afin qu'elle ne s'inquiète pas. Sa mère est le « pilier » sans lequel elle ne s'imagine pas pouvoir vivre. Parallèlement, elle décrit un père présent, avec des principes, « très droit, très honnête », et à l'écoute. Au travers de leurs échanges, elle se sent reconnue comme « intelligente ». « Lui ne me surprotégeait pas ». Ce père est décédé il y a plusieurs années. « Surprotégée » est également le signifiant qui revient concernant la place qu'elle a occupé dans sa fratrie. Étant la plus jeune, elle s'est sentie seule bien qu'ayant « toujours [été] aimée profondément et protégée et surprotégée ». À l'époque, Madame est réellement aux prises avec la question de la perte et se réveille la nuit pour aller vérifier que ses proches sont toujours en vie : « J'ai toujours eu très peur de les perdre », dit-elle. Et cette inquiétude perdure. Face à ce qui se présente comme un vécu de laisser-tomber, enfant, elle met en place des

stratégies : « je les obligeais à faire attention à moi. Quand ils étaient enfermés dans leur chambre, je frappais à longueur de temps [à leur porte] pour être avec eux » ou alors, elle adressait à ses frères des messages rédigés sur des bouts de papier et insérés dans des jouets qu'elle découpait à cet effet. « Je m'inventais des dangers, tout simplement des histoires d'enfant, de princesse emprisonnée, et donc j'appelais mes frères à la rescousse », dit-elle. Parfois, entrant dans son histoire, ils accouraient, mais pas systématiquement. Malgré l'amour qui l'entoure, une solitude radicale la tiraille. Se sentant déjà « différente », et afin d'échapper à la solitude et à l'angoisse, très tôt, Madame se plonge dans la lecture. Elle commence à lire avant l'âge habituel, aime apprendre et dévore la littérature. Madame M se réfugiait en effet dans le jardin familial, sous un arbre qu'elle précise comme étant celui de son père, pour lire. Ainsi découvre-t-elle différentes histoires et ira, une fois, jusqu'à rejoindre un mythe qu'elle avait lu, en mutilant son propre corps. Seule la douleur l'arrête. Son père l'entend crier et la reprend : « c'est de la folie, c'est n'importe quoi, c'est dangereux ! ». Et sa mère s'inquiète. Madame, elle, est réellement dans l'idéal littéraire. Dès la rentrée au collège, la question du lien social et de sa place se fait douloureuse : elle a du mal à s'accorder avec ses camarades, ce qu'elle explique par sa maturité précoce liée à ses lectures, et par un rejet des autres. Elle trouve alors les garçons « plus francs » que les filles et elle s'oriente vers des élèves plus âgés et en marge, des filles « qui se maquillaient, qui paraissaient plus âgées, qui avaient des ennuis à l'école ». À leur contact, elle commence à fumer, à s'absenter de cours et à faire « des bêtises ». Rien de grave, selon elle, jusqu'à ce que, plusieurs années plus tard, une situation dégénère. Elle décrit, avec une énonciation hésitante et décousue, une scène décisive : lors d'une fête, Madame se souvient d'avoir été contrainte de boire et de se dévêtir. Elle est violentée et assiste aux ébats d'autres participants. Elle décrit une situation « épouvantable », « vulgaire » et d'une grande brutalité. Elle réussi à s'en sortir, mais dès le lendemain, elle se souvient s'être fait traiter de « putain ». Par peur de la vengeance de ses frères et de détruire sa mère, elle n'en parle à personne, mais à partir de là, dit-elle, « j'ai perdu pied ». Son monde tissé d'idéal littéraire s'effondre, emmenant avec lui ses « illusions ». Un monde de « décadence » s'ouvre alors. Madame s'adonne à la consommation de toxiques et aux flirts. « J'avais envie de dominer… Et d'être violente » ; « et du dégoût. Et en même temps j'étais une allumeuse » ; « ma vie sexuelle d'adolescente a été complétement bouleversée ». Ceci contribue à son décrochage scolaire. Elle finit par

se faire renvoyer pour impertinence. En effet, sur fond de vécu de rejet de l'Autre, elle va jusqu'à l'insulte, faisant fi de tout semblant qui permettrait le lien social. Elle est alors très crue et blessante. Plusieurs années après, elle ne revient pas sur la « vérité » dite alors. Le changement d'école ne la calme pas de manière significative. Elle est réorientée dans un cursus en-dessous de ses capacités et surtout éloigné du domaine littéraire. Le niveau exigé lui étant très accessible, ses résultats sont bons malgré les consommations de toxiques et les relations. Elle fait le strict minimum, mais est couronnée de succès et retrouve le cursus général. Elle continue à sortir, mais obtient son baccalauréat. Elle poursuit ses études dans le domaine qui lui plaît et la soutient. Là, grâce à la rencontre avec certains professeurs, l'intérêt revient, elle redevient assidue. C'est également à cette époque qu'elle rencontre son futur époux. Madame sait d'emblée qu'il est l'homme de sa vie, et le lui dit directement, précisant qu'il finirait par s'en rendre compte. « Et en effet, peu à peu, il est tombé amoureux de moi », et ils se marieront. Madame poursuit ses études avec succès, puis commence à travailler. Elle apprécie son métier, et dit être reconnue pour ses compétences. Par ailleurs, elle devient mère. « Puisqu'aujourd'hui, j'ai un mari aimant, et que j'aime profondément, j'ai [des] enfants adorables, avec qui j'ai une grande complicité et un respect mutuel certain, et un amour bien sûr profond, et j'ai un métier qui me plaît, donc tout va bien », dit-elle. Pourtant, l'alcool est très présent dans sa vie. Elle rattache historiquement cette consommation au « viol » qu'elle a vécu à l'adolescence. Ses épisodes d'alcoolémie lui ont valu plusieurs péripéties, et ont donné lieu à plusieurs phénomènes marquants. Ainsi, un jour, se blesse-t-elle dangereusement en se cognant contre un mur « pour se détruire », après avoir perçu son image, un verre à la main, ce qui a suscité haine et dégoût de soi. À partir de là, « la notion de pourri […] s'est amplifiée. J'avais toujours aussi l'impression que j'avais le ventre pourri, j'étais pourrie quoi ». Elle sera alors hospitalisée. Mais plus couramment, l'ébriété l'amène, lorsqu'elle est seule, à contacter ses proches et ainsi les inquiéter, ce qui suscite une grande honte dans l'après-coup. D'abord, l'alcool la rend prolixe, plus sûre d'elle, son humeur s'améliore, elle se sent moins seule, mais le but premier de ces consommations est de faire cesser le « tourbillon de pensées angoissantes » là où « les pensées s'entrechoquent et elles me fatiguent et m'angoissent terriblement ». Madame boit notamment lorsqu'elle se retrouve seule. C'est suivant la même logique qu'elle parle de ses prises de médicaments en excès : « prendre mes médicaments et dormir ». Pourtant, lorsqu'elle procède à cette

coupure, elle ne se reconnaît plus, elle perd « [s]on acuité, [s]on esprit, [s]a volonté », elle ne peut plus ni lire ni travailler, la pensée se déstructure : c'est le vide. L'hospitalisation s'impose alors. Dans ce cadre, son traitement est réévalué, de sorte qu'elle parvient de nouveau à lire et à penser plus clairement : « vivre sans l'alcool me permet de me sentir mieux également ». Entre le « tourbillon de pensées » et le vide, la marge de manœuvre est ténue. Sa conclusion est imparable : les pensées « étaient là parce que je suis allée dans l'alcool et les médicaments pour qu'elles ne soient plus ». À la date de l'entretien, elle n'était pas parvenue à renouer avec sa pratique passée de la littérature et de l'écriture pour traiter ses pensées.

À partir de cet entretien unique de la présentation clinique, précisons maintenant les points saillants du cas. Consécutivement à la carence de la fonction paternelle, le statut de Madame M consiste à incarner ce qui inquiète l'Autre : sa mère, sa fratrie, son époux. Seul son père fait exception. Il semble que ceci constitue sa réponse au vécu de laisser-tomber de l'Autre, facteur d'angoisse, qu'elle connaît depuis l'enfance, bien qu'elle se soit sentie très entourée. Ce vécu se manifeste notamment la nuit, lorsque le silence règne dans la maison. Elle a alors besoin de vérifier que la vie continue, en allant s'assurer que son entourage respire toujours. Ou encore lorsque ses frères et sœurs, plus âgés, ne jouent pas avec elle. Elle tente de faire passer ce phénomène au symbolique lorsqu'elle invente des histoires pour que ses frères viennent « la sauver », mais sans succès. La chose reste réelle. À cela s'ajoute cette difficulté particulière de « s'accorder avec les autres » ; elle ne se « sentait pas à sa place », avait « l'impression d'être différente » des enfants de son âge. Face à cela, Madame M mobilise d'abord l'imaginaire : très tôt dans l'enfance, elle se plonge dans la lecture et se construit un idéal littéraire qu'on pourrait qualifier de romantique, dans lequel le jardin, élément prélevé sur son père, tient place de refuge. Mais ce voile est trop fragile pour la protéger et ne lui évite pas le surgissement brutal du réel, sous les espèces de l'automutilation. Le symbolique ne fonctionne pas. C'est la douleur qui l'arrête, elle crie, son père l'entend et lui dit qu'elle est folle. Elle retiendra que, là encore, elle a inquiété l'Autre maternel. Cet intérêt marqué pour la littérature lui donne un sentiment de maturité par quoi elle explique sa difficulté relationnelle avec les autres. L'écart se creusant, elle s'intéresse davantage à des filles plus âgées. C'est ainsi que survient la mauvaise rencontre qui fera point de bascule. À ce titre, nous nous sommes interrogé sur la cohérence de son discours concernant l'épisode de la fête et ce qu'elle situe comme

« viol ». Les détails du déroulement de la soirée et des lieux interrogent. Que s'est-il réellement passé, qu'a-t-elle vu, qu'a-t-elle subi ? Toujours est-il qu'un réel a surgi, sous les espèces de phénomènes de violences et d'abus sexuels dont l'Autre se rend coupable. Cela laisse ensuite des traces. À partir de là, on la traite de « catin », de « putain ». Le voile littéraire laisse place au sordide. Madame M devient « impertinente », répond crûment aux professeurs, et se sent rejetée. Le parcours scolaire s'en déduit, émaillé de consommations d'alcool. Là où la lecture ne suffit pas, l'alcool permet en effet à Madame d'arrêter ce qui se présente comme un automatisme mental : « le tourbillon de pensées » qui « s'entrechoquent ». Pourtant, cette même consommation amplifie dans le même temps le phénomène de pensée. Elle a cette phrase qui indique parfaitement la circularité du problème : les pensées « étaient là parce que je suis allée dans l'alcool et les médicaments, pour qu'elles ne soient plus ». Le produit ne la prémunit pas contre la survenue de nouveaux phénomènes, comme le surgissement d'une perception d'elle-même qui conduit à l'acte auto-agressif violent. Au-delà de la blessure physique, la pensée d'avoir « le ventre pourri », « d'être pourrie » s'amplifie. Lorsque la prise en charge médicale et le traitement médicamenteux interviennent, les pensées se trouvent apaisées, mais trop : elle ne peut plus penser clairement, écrire, lire, … elle ne se reconnaît plus. Les toxiques modifient le régime de jouissance du sujet comme suit : ils interviennent sur le mouvement de la pensée et modifient l'humeur. Malheureusement, lorsqu'une forme de « régulation » est atteinte, Madame se trouve confrontée au vide, à l'ennui et au désintérêt, et à l'impression de ne plus être elle-même. Elle modifie alors de nouveau les dosages ou utilise l'alcool, pour s'éloigner du vide, ce qui relance le mouvement de la pensée et l'humeur… Sa position subjective est donc en perpétuelle oscillation : lorsqu'elle est dans l'imaginaire du jardin, elle ne pense pas trop, elle lit, mais ce n'est pas suffisant à lui éviter, par exemple, de se couper réellement ; lorsqu'elle utilise l'alcool pour tenter de traiter l'automatisme mental, le phénomène redouble et son être de déchet apparaît plus nettement.

Quelle lecture les nœuds permettent-ils ? Qu'est-ce que la topologie peut apporter à ces questions ? En premier lieu, à la lecture de F. Sauvagnat[1148], nous situons le vécu d'être laissée-tomber par l'Autre à l'articulation non borroméenne entre le réel et le symbolique. S'en déduit un statut d'objet déchet, qui sera nommé « catin » ou « putain » à un moment, mais ira jusqu'à se faire sentir comme pourrissement réel du corps. Le rapport à l'Autre vient également révéler la difficulté au niveau de l'articulation entre réel et imaginaire. Trois possibilités se présentent alors :

- l'Autre disparaît à certains moments, de sorte qu'elle doit aller vérifier que la vie continue ;
- l'Autre se fait trop présent et la surprotège, en lien avec une inquiétude (qui elle-même répond à son statut de déchet) ;
- ou encore l'Autre devient agressif et violeur, dans l'épisode de l'adolescence.

Ses tentatives de mobilisation du symbolique et de l'imaginaire n'empêchent pas le surgissement brutal du réel, à plusieurs reprises. L'automatisme mental se précise comme la mobilisation du symbolique pour faire consister une « production du sujet en réponse à une béance »[1149] à laquelle « la carence de la fonction paternelle ne permet pas de parer »[1150]. La chaîne signifiante s'autonomise. À défaut de trouver un point de capiton, Madame cherche alors l'apaisement dans l'alcool, puis dans les médicaments, selon la même logique semble-t-il : apaiser voire mettre réellement à l'arrêt « le tourbillon de pensées », mais le toxique amplifie à son tour le phénomène et son être de déchet se dévoile. Nous traduisons donc l'oscillation de la position subjective de Madame M ainsi :

- lorsqu'elle mise sur le symbolique, la chaîne signifiante s'autonomise et l'Autre se positive et se présente carrent ou méchant : à l'opposé du symbolique dénoué, se situe la J(A) ;
- lorsqu'elle est s'appuie sur l'imaginaire (idéal littéraire : lecture dans le jardin), la pensée se tempère, le symbolique se trouve tenu, mais imaginaire et réel s'homogénéisent (coupure du corps) ;
- lorsqu'elle utilise l'alcool au titre d'une tentative de coupure réelle, son être de déchet se révèle cruellement, non voilé par quelque imaginaire.

[1148] François Sauvagnat, « Secrétaire de l'aliéné aujourd'hui », *op. cit.*
[1149] Sandrine Orhand, « Variété clinique des phénomènes élémentaires de la psychose », *in Mental*, n°11, p. 43.
[1150] Jean-Claude Maleval, Eléments pour une appréhension clinique de la psychose ordinaire, p. 4.

Ceci se précise si l'on considère le nouage comme suit :



Le symbolique est dénoué tandis que le lien entre imaginaire et réel se présente sur le mode olympique. Ainsi la mobilisation du symbolique aboutit à son autonomisation, tandis que les tentatives par l'imaginaire ou le réel aboutissent à la confirmation de leur lien particulier.

Pour autant, en dehors de ses hospitalisations, Madame M semble relativement tenir dans l'existence : elle travaille, vit en couple, s'occupe de ses enfants. Dans la présentation clinique, nous considérons une femme dont le corps semble tenir, qui soutient une conversation, … Voilà ce qui nous amène à nous interroger sur la possibilité d'une relative stabilité sur le mode d'une mobilité incessante du nouage, ce qui n'est pas sans faire échos à plusieurs considérations :

- d'une part le suivi spécialisé dans lequel le médecin accompagne sa patiente, y compris sur le plan du traitement médicamenteux, en tenant compte de cette évolutivité ;
- d'autre part le lien démontré et bien connu en psychiatrie, entre plusieurs positions différentes, notamment entre la position mélancolique et la position paranoïaque, où le sujet situe tantôt en lui-même, tantôt dans l'Autre la cause du chaos, sans toujours pouvoir arrêter une solution durable.

Madame M conclut son entretien autour de ce point de la mobilité lorsqu'elle se fait la réflexion suivante : « il faudrait que j'écrive ». En effet, par le passé, elle a déjà tenté de mettre en œuvre cette solution. Elle a même écrit des histoires, d'un style assez noir, mais qu'elle a détruites un jour d'alcoolisation, après qu'un ami lui ait soutenu

qu'elle pouvait prétendre les faire publier. Un trait d'érotomanie lui avait alors fait interpréter qu'elle ne lui était pas indifférente. Il s'agirait donc là de renouer avec un mode de traitement ancien, qui a fonctionné « un temps » (jusqu'à ce qu'elle soit confrontée à la jouissance de l'Autre), et qu'elle a ensuite abandonné. Ceci nous invite à considérer la possibilité pour ce sujet de s'appuyer alternativement sur l'un puis l'autre des registres, donc de mettre en place successivement plusieurs solutions, tout en considérant que, du fait de la spécificité de leur articulation, chacune laissera à un moment donné surgir le réel.

7.3.2.4. Conclusion

Les différents cas cliniques que nous avons dépliés nous semblent démontrer la pluralité des modalités d'invention d'un sujet pour faire tenir ensemble le réel, le symbolique et l'imaginaire et suppléer non seulement à la forclusion généralisée, mais aussi au défaut de borroméanité du nouage. Lacan s'est référé à Joyce pour remanier son enseignement et le faire changer de paradigme. Au travers d'une lecture précise de son œuvre, il repère chez le poète, d'une part, un ratage à un endroit du nouage dont il précise la localisation et les incidences et, d'autre part, les modalités de suppléance, qui, dès lors que l'homme tient dans l'existence, se situent nécessairement « à la place même où, disons, le tracé du nœud fait erreur »[1151], en tout cas, en un lieu topologique qui permet de faire en sorte que R, S et I tiennent accrochés. Nous avons également souligné la question de la solidité ou de la fragilité des nouages correcteurs, et la dimension d'effort que certains sujets doivent consentir pour les faire consister, pour attester de ce que ceux-ci ne sont pas tous de nature à pouvoir tenir toute une vie. L'apport majeur des nœuds nous semble ici de pouvoir préciser certaines fonctions subjectives, afin de pouvoir s'orienter plus nettement d'un point de vue clinique. Ainsi, par exemple, la fonction des épiphanies pour Joyce s'en trouve précisée – point qui a été clairement mis en lumière par S. Marret-Maleval – ce qui nous donne des indications précieuses sur les éléments essentiels à l'Irlandais. Le cas de L tente également de répondre à la question de ce qui permet à un sujet de tenir malgré des signes apparents de non borroméanité du nouage. Il démontre aussi comment un sujet peut s'appuyer sur le transfert dans l'invention d'un élément apte à tenir R, S et I et donc à restaurer son intégrité psychique, et ce jusqu'au point de ne plus pouvoir repérer de phénomènes attestant de la non borroméanité du nouage. La proposition que nous faisons avec Madame O est celle d'un nouage sans agrafe qui nécessite l'effort constant du sujet pour faire consister le lien entre réel, symbolique et imaginaire et le faux-trou qu'ils constituent. Le cas de Madame M donne également à considérer la possibilité d'une solution non fixe, d'une évolutivité du cas que nous proposons ici de lire comme mobilité du nouage, oscillant entre plusieurs tentatives du sujet, qui ont chacune des conséquences cliniques différentes en fonction de leur localisation topologique. Ajoutons ici que seule la grande précarité subjective de ces deux derniers cas, avec

[1151] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 97

la survenue constatée de phénomènes attestant de la fragilité du nouage, nous autorisent à poser les hypothèses correspondantes.

8. CONSEQUENCES

Ce chapitre reprend l'ensemble des éléments abordés dans ce travail au titre du cernage du Un et des modalités de déploiement du sujet, afin d'en tirer un certain nombre de conséquences pour la clinique, de proposer un retour topologique au cas de P. Vialaneix, puis de formaliser l'apport de la topologie lacanienne des nœuds.

8.1. Conséquences pour la clinique

Retraçons donc les éléments précisés ci-dessus. Pour chaque parlêtre, c'est sa condition-même, la rencontre du signifiant et du corps opère un trou d'où ex-siste la jouissance *Une*. Partant, la forclusion est généralisée : cette marque et cette jouissance sont pour tous. D'où la nécessité pour chacun de se débrouiller pour y constituer une réponse. C'est à ce titre que le sujet advient comme broderie singulière autour d'un trognon, comme articulation de trois équivalences, des trois *Un* que sont le réel, le symbolique et l'imaginaire. La clinique met alors en lumière l'immense diversité de ces arrangements : borroméen ou non – selon le principe de discontinuité que nous avons argumenté –, à trois ou à plus de trois, avec ou sans connecteur marquant la différence entre les trois et orientant le nœud. Les solutions s'en trouvent fixes ou mobiles, temporaires ou définitives, efficaces ou moins efficaces. En effet, chaque nœud déterminant un espace alentour qui lui est relatif, les phénomènes cliniques se trouvent spécifiés au regard du nouage de R, S et I, qui les fait advenir.

Ainsi avons-nous déterminé que lorsqu'au S_1 répond un nouage borroméen, l'organisation nodale tient bon de sorte que l'intégrité psychique et celle du corps sont maintenues. Plusieurs conséquences s'en déduisent, notamment :

- Le S_1 itère à l'insu du sujet, et, sur un autre versant, s'article au S_2. Il fait bord à la jouissance, l'agrafe, et représente le sujet comme pure singularité.
- Le sinthome est alors l'élément qui conjoint savoir et jouissance, l'agrafe qui permet que se constitue le sujet du nouage borroméen. Il se décline en trois nominations classiques.
- La jouissance se trouve par cette opération limitée selon les modalités de la jouissance phallique, de la jouissance de l'Autre qui n'ex-siste pas et du sens, elles-mêmes situées comme des « surmontements » spécifiques en lien avec les immixtions d'un registre dans les autres, constitutifs de la nomination.
- L'ego est équivalent au moi.

A contrario, quand au S_1 se constitue une réponse qui ne s'articule pas en un nouage borroméen, plusieurs configurations se présentent. Tout d'abord, le nouage à trois. Celui-ci comporte deux risques majeurs :

- la mise en continuité de R, S et I, c'est-à-dire l'homogénéisation spécifique de la paranoïa,

- et le dénouage R, S et I, qui correspond à la psychose non paranoïaque déclenchée, soit une psychose instable. D'un point de vue topologique, ces situations correspondent au dénouage d'un des registres et/ou à un rapport de proximité particulière (nouage olympique), de recouvrement, d'équivalence, de mise en continuité de deux registres, et non de surmontement. Nous entendons là la multiplicité des tableaux cliniques correspondant. Ainsi, le lâchage d'un au moins des ronds de ficelle est équivalent à la schizophrénie, avec des phénomènes spécifiques en fonction du lieu de la faute dans le nouage, soit potentiellement ceci :
    - Le S_1 ne représente pas le sujet puisqu'il ne se décline pas dans le champ du symbolique qui noue.
    - La jouissance ne se trouve pas limitée selon les modalités phallique, de J($\mathbb{A}$) et du sens, mais envahit douloureusement le sujet.
    - Selon Y. Trichet : le dénouage du symbolique donne lieu à des troubles de la chaîne signifiante ; celui du réel à des phénomènes d'envahissement de la jouissance ; celui de l'imaginaire à des phénomènes relevant du désastre imaginaire[1152].
    - Selon F. Sauvagnat : le défaut d'articulation entre symbolique et imaginaire se révèle dans l'incapacité d'articuler l'image spéculaire avec un idéal du moi ; la non-articulation de l'imaginaire avec le réel, donne lieu à des phénomènes d'envahissement par la jouissance de l'Autre ; le défaut d'articulation entre réel et symbolique rend l'accès impossible à la jouissance phallique, favorisant chez le sujet une position d'objet de l'Autre et rendant corrélativement la séparation en son sens névrotique impossible.

Nous avons cependant également tenté de démontrer, avec Madame O et Madame M, que le nouage à seulement trois, s'il implique *de facto* une forme de fragilité à défaut d'inscription d'un vrai trou, ne correspond pas pour autant forcément en tant que tel à la situation clinique du déclenchement, mais bien plutôt à la psychose instable, qui laisse toutefois au sujet la possibilité d'embrouiller[1153] les registres, de les enlacer pour les faire tenir ensemble, souvent de manière mobile et fluctuante, parfois au prix de l'effort que nous avons décrit, mais parfois aussi de manière

[1152] Yohan Trichet, « L'entrée dans la psychose… », *op. cit.,* p. 366
[1153] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 87

durable, c'est-à-dire qui permette de parer, si ce n'est à la survenue de certains phénomènes, au moins au délitement subjectif en tant que tel. C'est à ce titre que nous nous sommes risqué à esquisser des propositions de nouage à trois qui tiennent malgré tout, en les figurant au moyens de fils marins, qui subsistent dans leur emmêlement même (Madame O), mais démontre aussi la fragilité, le côté toujours à refaire de l'articulation, ce qui peut aller jusqu'à l'oscillation constante, au fil d'une vie, entre différentes positions, issues de différentes tentatives du sujet, chacune vouée, faute de quoi que ce soit pour fixer et orienter le nœud, à être refaite (dans le meilleur des cas, comme pour Madame O) ou à amener au pire (comme pour Madame M).

Mais, nous l'avons donc vu, ce n'est pas parce qu'il y a une erreur dans le nœud que l'ensemble s'évapore. Plus encore, si l'on considère le nouage à quatre avec la possibilité de solution sinthomatique, soit quelque chose de permanent[1154], ou la possibilité de mise en place d'agrafe ou de points de capiton. Précisons donc en distinguant le procédés du raboutage, de l'agrafe, du point de capiton et de la suture. Commençons par définir strictement :

- l'agrafe est un crochet qui sert à joindre des bords opposés (d'un vêtement par exemple), ou qui permet « d'attacher, de fixer, d'assembler ensemble plusieurs éléments »[1155] ;
- la suture correspond à l'« approchement chirurgical des deux berges d'une plaie »[1156] ;
- le raboutage est l'assemblage de deux éléments distincts bout à bout. Il peut s'obtenir soit sans élément extérieur, par différents types de nœuds, par épissure ou suture, soit au moyen d'un élément extérieur comme une agrafe ou un point de couture ;
- enfin, le point de capiton est un point particulier en broderie qui consiste en un piqué (avec ou sans perle ou bouton) effectué dans un tissu rembourré d'une garniture (et produisant souvent, mais pas exclusivement, un motif losangé). Dans la pratique du matelassier, les points de capiton sont des sutures entre

[1154] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 3 mai 2011
[1155] Larousse, article « agrafe », http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/agrafe/1723#GxW68vrDfxyIHskY.99
[1156] Larousse, article « suture », http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/suture/75981#hDjqcWp8rsJBE1Az.99

des surfaces contenant un certain volume. L'accroche que constitue ce point s'obtient donc nécessairement grâce à l'apport d'un élément extérieur.

Précisons maintenant ce qu'il en est du point de capiton au regard de la psychanalyse. Ce concept traverse l'enseignement de Lacan, du livre I au livre XVII de son séminaire. Il concerne surtout le déroulement de la chaîne signifiante : afin que celui-ci ne soit pas illimité, afin d'arrêter le glissement métonymique du sens et de le boucler, il faut une ponctuation. Ainsi, la parole se déroule dans le temps, puis une ponctuation ou un mot est marqué, qui vient fixer le sens global de l'énoncé dans un effet de rétroaction (après-coup). Ce dernier terme, c'est le point de capiton, qui vient relier la chaîne du signifiant et celle de la signification. Deux effets sont ainsi produits : boucler la signification (que l'on comprenne quelque chose) et arrêter et localiser la jouissance[1157]. Le point de capiton est donc « l'Autre comme opérateur capable de surmonter la disjonction du signifiant et du signifié, qui fait apparaître ainsi le signifié comme un effet et le signifiant comme une cause et qui par là assure le rapport au réel ». Ici le point de capiton « noue le nœud entre signifiant, signifié et référence »[1158]. Gil Caroz précise que « les points de capiton sont des signifiants qui "traînent" dans le discours dont le poids particulier et la fonction est celle de points de soudure entre les deux flux amorphes du signifiant et du signifié »[1159]. En effet, les signifiants qui prennent fonction de point de capiton font accroche entre une chaîne du signifiant et une chaîne de la signification, qui, avant ce point, ne sont pas cristallisées. Dès lors que ces deux chaînes sont capitonnées, ce point recouvre un lest particulier. Le capitonnage est donc un principe d'arrêt, qui distingue un avant et un après, en « balis[ant] l'ambiguïté du discours par la production d'une signification nette »[1160]. L'exemple paradigmatique du point de capiton donné par Lacan est le signifiant du Nom-du-Père qui, pour un sujet névrosé, à la fois donne la signification du désir et localise la jouissance. Pourtant, « Si le point de capiton *stricto sensu* est articulé à la fonction paternelle, il n'est pas de la seule compétence du Nom-du-Père »[1161]. Philippe De Gorges donne ainsi l'exemple du néologisme avec lequel le capitonnage s'effectue sur le mode de la certitude, comme en atteste la réponse du

[1157] Jacques-Alain Miller, La Conversation d'Arcachon, Paris : Agalma éditeur, 1997p. 174
[1158] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthiques », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris viii, 1996-1997, inédit, leçon du 11 décembre 1996
[1159] Gil Caroz, « Le point de capiton », *op. cit.*
[1160] *Ibidem*
[1161] *Ibid.*

sujet qui l'a produit lorsqu'on lui demande ce qu'il a voulu dire : « c'est exactement ça, et vous le savez », précise-t-il[1162]. En effet, si la modalité canonique fait défaut, différents éléments peuvent la remplacer : métaphore paternelle ou métaphore délirante, ces deux nominations produisent en effet « une signification supplémentaire […] qui noue signifiant et jouissance » [1163]. Mais la question se pose alors de savoir si le tout dernier enseignement de Lacan est compatible avec la notion de point de capiton. En effet, si l'on considère celui-ci comme un « dernier mot » fixant un « sens ultime » et résorbant toute la jouissance, il n'est plus de mise puisque ces considérations concernent les paradigmes précédents de l'enseignement de Lacan. La considération du reste non résorbable de jouissance n'est pas compatible avec un tel point fixe. Pour autant, il nous semble possible de considérer la fonction « point de capiton » au regard des nœuds en la définissant comme ce qui fixe ensemble les registres, et ainsi, lorsque le nœud n'est pas borroméen, « réordonne le monde du sujet »[1164]. La considération importante est que le point de capiton peut dès lors ne pas tenir « une fois pour toutes », mais seulement « un temps »[1165] : « C'est la thèse que Lacan soutient à partir du *Séminaire Encore*. L'Autre donc contient cette jouissance, il ne la supplante plus. Dans cette perspective, il y a toujours un nouveau nom à trouver qui un temps tempère la jouissance. C'est ce qu'É. Laurent désigne par traduction de la jouissance innommable, traduction par la nomination »[1166]. Ainsi pouvons-nous avancer que, chez Joyce, se situe entre S et R une agrafe, qu'il fait consister en point de capiton, de manière à retenir I. De même, avons-nous présenté le cas de L autour de l'invention d'un point de capiton à partir d'un signifiant déjà là, mais qui se trouve différemment lesté par rapport à la situation de départ et ainsi « qui redéfinit le sujet dans un mouvement d'après-coup » [1167]. Chez Madame L, c'est au contraire l'absence de point de capiton qui la contraint à une mobilisation fantastique pour faire tenir ce qui spontanément glisse. Enfin, Madame M, également à défaut de point de capiton, se trouve aux prises avec une situation dans laquelle aucun nouage à ce jour ne lui permet d'accéder à un réel apaisement, puisque lorsqu'elle met en place

[1162] Philippe De Georges, « Poétique de la folie », Les Cahiers Cliniques de Nices, n°12, octobre 2014, http://www.sectioncliniquedenice.fr/assets/ccn-12.pdf
[1163] Gil Caroz, « Le point de capiton », *op. cit.*
[1164] Patricia Bosquin-Caroz, « L'usage du point de capiton… », *op. cit.*
[1165] *Ibidem*
[1166] *Ibid.*
[1167] Gil Caroz, « Le point de capiton », *op. cit.*

une solution, celle-ci glisse *de facto* vers une nouvelle déstabilisation qui la laisse en proie à une nouvelle modalité de jouissance ravageante.

Ainsi, les solutions nodales si elles sont inventives, sont souvent de l'ordre du « rafistolages ou de bricolages douteux » sur fond de flexibilité du nouage. Ils « ne s'avèrent pas toujours suffisants pour protéger le sujet du réel et de la jouissance »[1168] : l'ego joycien (ainsi nommé par Lacan), la nomination par l'affect de la colère chez L ou le signifiant « gardien » chez P. Vialaneix n'ont pas la même teneur. Certaines de ces solutions sont de nature à tenir un temps, d'autres d'avantage, parfois définitivement, à suivre D. Avdelidi dans son argument sur « la psychose non déclenchable », qui correspond, selon les auteurs, à une installation précoce de la suppléance, à une situation topologique particulière de la suppléance qui empêche le délitement du nouage, ou au fait que les identifications imaginaires soient porteuses d'idéal et qu'elles soient connectées avec le réel. Pour autant, certains sujets restent potentiellement aux prises avec des difficultés dans la confrontation à la question phallique par exemple (comme nous l'avons souligné en particulier chez Joyce).

Notons enfin que ces considérations permettent de revenir au concept de psychose ordinaire, pour la faire correspondre à toute configuration non borroméenne dans laquelle R, S et I tiennent ensemble, soit non seulement aux cas de nouage à quatre, mais également à certaines situations correspondant à des nouages à trois, constituant un quatrième. C'est alors bien l'organisation topologique qui devient déterminante, avec les modalités d'enlacement ou la position du quatrième terme.

[1168] Pierre Skriabine, « La psychose ordinaire du point de vue borroméen », *op. cit.* p. 20

8.2. Retour au cas de Patrick Vialaneix

Revenons enfin au cas de P. Vialaneix afin de déterminer si – et le cas échéant en quoi – son étude peut se trouver spécifiée et enrichie par le passage au tamis des nœuds lacaniens. Comme nous l'avons montré, chez cet homme qui se présente de manière très banale, la forclusion du Nom-du-Père est repérable au titre du « désordre provoqué au joint le plus intime du sentiment de la vie »[1169]. Le nouage n'est donc pas borroméen, avec ses effets :

- défaut de fonctionnalité du signifiant phallique et impossibilité de sublimation de la jouissance *Une* en jouissance de type phallique empêchent la distinction entre l'animation et le débordement de jouissance, « le phallus [étant] le signifiant de la vie ou de l'animation de la jouissance »[1170] ;
- envahissement du corps par la jouissance douloureuse ;
- sens qui se débride ;
- identification du sujet à l'objet qui laisse apparaître le fond mélancolique de toute psychose, sans que se cristallise un mode franchement mélancolique ;
- et positivation de la jouissance de l'Autre à certains moments de la vie du sujet, ce qui donne lieu à un épisode nettement paranoïaque.

Le pas de plus consiste à montrer que ce sujet se situe dans un rapport très particulier à l'imaginaire, qui s'avère se détacher dès lors que le support qui maintient artificiellement l'image est absent. L'imaginaire se montre donc dans son défaut d'articulation :

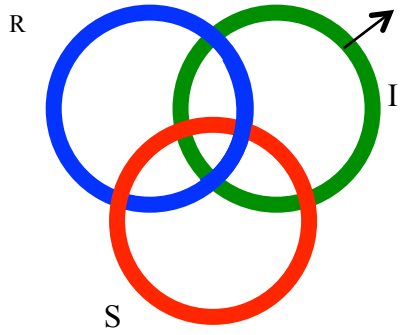
- avec le symbolique : au moment où le double du sujet disparaît, son image – i(a) – se détache et la fonction du S_1 est touchée : « l'identification manque à s'ancrer, à s'orienter d'une nomination et d'un désir, d'un objet placé dans l'autre, alors que le sujet s'approche d'une identification à l'objet »[1171] ;
- mais également avec le réel : lorsque l'absence de l'image (ou le risque de sa survenue) se présentifie douloureusement pour le sujet, survient l'envahissement par la jouissance de l'Autre.

[1169] Jacques Lacan, *Écrits,* « D'une question préliminaire… », *op. cit.*, p. 558
[1170] Miller J.-A., *La Psychose ordinaire. La convention d'Antibes*, *op. cit.*, p. 70
[1171] Sophie Marret-Maleval, « Le Voleur de tableau », *op. cit.*, p. 112

Ceci porte atteinte non seulement à l'image, mais également à la consistance-même de son corps.

Si l'imaginaire est libre de toute accroche, qu'en est-il de la situation du réel et du symbolique ? Y a-t-il articulation olympique entre les deux – comme Lacan l'isole chez Joyce – ou détachement ? Si le lien de R et S ne se présente pas ici à la manière joycienne, nous n'avons pas non plus affaire à une autonomisation totale. En effet, lorsque le réel se détache, ne permettant plus au symbolique de le traiter, les sujets sont généralement aux prises avec des manifestations d'angoisse massive face au surgissement des phénomènes. Or ici, ce n'est pas le cas. Au contraire, P. Vialaneix accueille les effets de la forclusion que sont l'automatisme mental, l'écho de la pensée, les pensées imposées et l'hallucination verbale, avec le plus grand naturel. C'est même lorsqu'une solution (même précaire) est mobilisée, que le registre du symbolique se met en fonctionnement et se révèle alors être en lien particulier avec le réel.

Ainsi proposons-nous que la faute dans le nouage s'origine chez P. Vialaneix du positionnement de l'imaginaire sous un nouage olympique du réel et du symbolique (contrairement au schéma concernant Joyce où il est positionné par Lacan sous le symbolique, mais sur le réel), soit ceci :



La faute dans le nœud laisse glisser l'imaginaire

Le sujet met donc en place une solution qui, si elle s'avère particulièrement logique, n'en est pas moins précaire et sans cesse à adapter, dans la perspective, jamais vraiment atteinte de manière pérenne, de trouver un point d'équilibre pour que soit

maintenu le minimum de nouage. Voici les schémas que nous proposons pour situer ce que met-il en place et avec quelles conséquences :

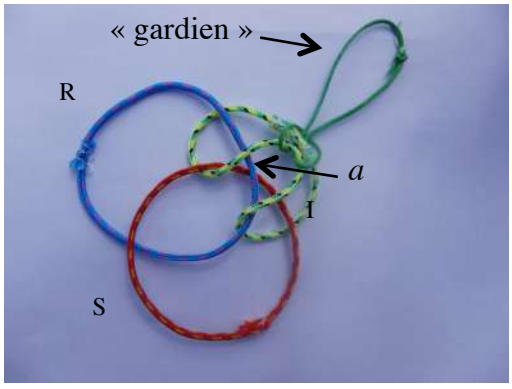


Proposition de schéma du nouage opéré par Patrick Vialaneix

Ainsi, à partir d'une situation de lâchage de I, situé sans lien avec un nouage olympique de R et S, c'est la mobilisation d'un connecteur qui parvient à faire tenir l'imaginaire, qui, à son tour, se trouve attraper l'articulation R-S. P. Vialaneix trouve à fonder une image qui soit la sienne dans l'Autre. Le double spéculaire lui permet de récupérer une image qui lui fait défaut. Nous considérons ici le double aspect de l'imaginaire tel que nous l'avons déplié plus haut : celui d'image et celui de consistance. En effet, P. Vialaneix ne parvenant pas à inscrire son image, à la tenir nouée, ira jusqu'au besoin de se l'approprier : il a besoin de la présence du chien, puis plus tard de celle du tableau, de sa manipulation, pour assurer non seulement l'image, mais également la consistance de son propre corps. Les soins qu'il apporte au tableau ne peuvent d'ailleurs qu'évoquer les soins à son propre corps : il le fait

respirer, le sort de sa hausse avec mille précautions, l'emballe dans une serviette, dans une couverture chauffante, …

Le nouage ne s'établissant pas de façon borroméenne, l'identification primordiale[1172] est carente. C'est alors la connexion de l'image qui a pour effet de faire consister un S_1 – « gardien » – qui vient y pallier en se caractérisant de son ancrage dans l'imaginaire. Nous identifions là une tentative de nomination imaginaire, qui, si elle permet l'advenue, à certains moments, d'un moi personnel qui singularise le sujet et traite la question de sa valeur (la valeur du tableau et du peintre devenant celle du sujet lui-même), lui conférant un sentiment de grandeur, ne situe pour autant qu'un faux-trou. Prenant appui sur l'Autre, P. Vialaneix se constitue « gardien », ce qui, à défaut d'inscription, doit se réaliser jour après jour dans sa vie professionnelle, familiale et dans sa relation au tableau. Néanmoins, à cette condition, l'objet regard est extrait et localisé (*cf.* schéma ci-dessous) et le sens se trouve mobilisé : son propre discours interne peut être mis en fonction à partir de l'image, même si, comme nous l'avons vu, il se trouve spécifié de lui venir de l'extérieur. L'agrafe permet que le langage soit localisé et ne soit donc plus totalement envahissant. Bien évidemment, ce nouage correspond à des moments d'animation libidinale, même si ceux-ci, encore une fois, ont tendance à se présenter sous la forme de moments de jouissance extatique.



[1172] Sophie Marret-Maleval, « Le Voleur de tableau », *op. cit.*, p. 119

Ainsi le vol nous semble-t-il correspondre à l'acte le plus abouti issu de ce nouage puisqu'il restaure une connexion de l'image, il rétablit le S_1 qui va de pair avec sa désignation de gardien du tableau, ce qui lui donne une valeur qui se situe du côté de la position d'exception, et contribue à une localisation de l'objet. C'est donc, comme le souligne S. Marret-Maleval, tout un montage qui lui est nécessaire pour en arriver à ce que le S_1 constitue le quatrième rond qui noue le reste, soit à une nomination imaginaire.

Reste que, même dans ces moments que nous pouvons considérer comme étant les plus stables, la confrontation au phallus manquant, la relation à l'autre en miroir et les signes discrets de menace qu'il perçoit chez son partenaire-tableau trahissent nettement la non-borroméanité du nouage et la possibilité du délitement avec survenue de manifestations douloureuses ou de l'homogénéisation avec la positivation de la jouissance de l'Autre.

Cet homme n'a jamais rencontré la psychanalyse, et nous ne pouvons pas présager de ce qu'une telle expérience aurait pu produire, mais la lecture ci-dessus nous permet d'envisager qu'un tel travail aurait été orienté vers la restauration de l'imaginaire défaillant et la mise en place d'une fonction mieux apte à agrafer le nouage et à rendre la jouissance plus supportable. Les démarches de P. Vialaneix après la restitution du tableau semblent nous fournir des éléments précieux en ce sens. Ses témoignages et son engagement dans le projet de rédaction d'un livre le concernant nous semblent laisser entrevoir une ultime tentative d'inscription d'un nom, qui nécessitait d'être reconnu dans l'Autre.

8.3. Apports des noeuds

Finalement, quel est l'apport de la théorie lacanienne des nœuds ? Tout d'abord, l'intérêt fondamental nous semble se situer sur le plan éthique puisqu'elle précise clairement la fonction dans son universalité, et ses déclinaisons dans la singularité de chaque cas : « L'universel est au niveau de la fonction, mais elle ne s'incarne, elle n'opère que dans la forme de la singularité »[1173], nous dit J.-A. Miller. Ainsi, avec P. Skriabine :

> « La fonction de la suppléance en tant que corrélative de la généralisation de la forclusion comme de structure, rapproche donc sur ce point névrose et psychose, et vient nuancer, sans la contredire, la radicalité de ce qui les séparait dans l'articulation qu'il en avait construite avec son *Séminaire III, Les psychoses,* et "La question préliminaire", dès 1956 »[1174].

Outre l'accent qu'elle met sur la singularité, « la clinique borroméenne nous conduit à une appréhension plus fine de la psychose à partir des effets subtils d'un nouage défectueux des éléments de la structure »[1175]. L'attention y porte en effet sur d'infimes détails, issus d'une observation et d'une écoute aiguës du sujet, aptes à permettre de repérer avec précision ce qui constitue la spécificité de l'organisation topologique et ce qui est mis au travail pour que se constitue une accroche des registres. Ainsi, concernant Joyce, une lecture précise de son œuvre permet à Lacan de situer le défaut d'accroche de l'imaginaire et le nouage olympique du réel et du symbolique, qui laissent l'artiste sans réponse à certains moments, mais lui permettent néanmoins, dans un travail par l'écriture, de faire consister une solution « à la place même où […] le tracé du nœud fait erreur »[1176] : l'ego, qui, s'il ne se supporte pas de l'image du corps, permet tout de même la tenue d'un nouage tant que l'écriture le fait consister.

Les nœuds sont alors une façon nouvelle d'appréhender la clinique analytique et de résoudre les problèmes s'y afférent. La validité de la tripartition du réel, du symbolique, et de l'imaginaire se trouve en effet confirmée « par l'usage que nous en faisons et la clarification qu'elle apporte aux phénomènes auxquels nous nous

---

[1173] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 4 mai 2011
[1174] Pierre Skriabine, « Introduction à la clinique borroméenne. De RSI au sinthome », 2011, *op. cit.*
[1175] Sophie Marret-Maleval, « Mélancolie et psychose ordinaire », 2016, http://www.clinicaps.com.br/clinicaps_revista_23_art_01.html
[1176] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 97

confrontons dans l'expérience analytique »[1177]. H. Castanet et P. De Georges l'indiquent ainsi :

> « Il nous paraît plus facile grâce à ces outils de rendre compte de nombreux cas cliniques et de leurs possibilités de traitement, en nous posant la question de ce qui fait tenir ensemble les trois registres R, S et I de la structure, ou ce qui pourrait les faire tenir ensemble, que de nous orienter sur la seule question de la forclusion »[1178].

S'ouvre en effet là une clinique des suppléances aptes à maintenir l'intégrité psychique face à l'impossibilité du sujet de symboliser et subjectiver la jouissance qui se présente sur le mode du surgissement fortuit. Les argumentaires que nous avons proposés concernant les quelques cas dépliés nous semblent indiquer clairement comment le clinicien peut s'orienter des nœuds dans sa pratique, pour venir soutenir les élaborations du sujet, en tenant compte du précis de sa position subjective.

Ceci nous amène à nommer l'apport fondamental des nœuds en termes de *monstration*, par distinction avec la lecture – des cas et de l'acte. En effet, à un premier niveau, la lecture est le déchiffrage de signes ordonnés et leur interprétation, en vue de comprendre la signification d'un texte par exemple. À ce titre, elle articule des signifiants et se situe donc dans le registre de la représentation. Ainsi, la lecture a à voir avec la démonstration, définie comme l'« action (…) de rendre évidente la vérité d'une loi scientifique, d'un raisonnement, d'une donnée objective »[1179]. Elle est précisée par J.-C. Milner comme « argumentation à partir d'indices ou à partir de raisons »[1180]. Si elle se veut logique, la démonstration implique les registres de l'imaginaire[1181] et du signifiant[1182]. Quasiment toute l'œuvre de Lacan est orientée vers cet effort de démonstration – fut-ce à l'appui des formalisations mathématiques qui tentent d'échapper à toute intuition spatiale, ou de la logique – avec toujours le point de butée de ce qui s'en trouvait exclu. C'est précisément ce point d'exclusion

---

[1177] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 26 janvier 2011
[1178] Hervé Castanet, Philippe De Georges, « Branchements, débranchements, rebranchements », *La psychose ordinaire. La convention d'Antibes*, Agalma Éditeur, Paris : Seuil, 1999, p. 14
[1179] Larousse, article « Démonstration », http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/d%C3%A9monstration/23465#k2f5oZlERBlhBcfq.99
[1180] Jean-Claude Milner, Exposé présenté dans le cadre du *Séminaire* de Lacan, Encore, le 10 avril 1973, inédit
[1181] Jacques Lacan, le Séminaire, livre XXI, « Les noms-du-père », leçon du 12 février 1974, et *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris : Seuil, 2005, p. 18 : « toute démonstration est tenue pour démontrer l'imaginaire qu'elle implique »
[1182] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 23 mars 2011 : « on peut procéder par théorème et démonstration parce qu'il n'est question que de signifiants »

qui nécessite le pas de plus. Alors la lecture se fait logique, avec les élaborations sur la fonction de la lettre : de littérale, elle devient littorale, comme nous l'avons déplié. La lettre est un isolat[1183] qui a trait au réel autant qu'au symbolique. Ces élaborations sur la lettre concernent d'abord l'objet *a*. Lacan, cherchant une opérativité dans le réel, *nomme* d'abord – « je l'ai *nommé* comme j'ai pu, l'objet (a) »[1184] –, puis *montre* (comme en atteste le relevé des occurrences de ce verbe dans les considérations autour de l'objet *a*), et enfin *écrit* – « j'ai *écrit objet a* »[1185] . À partir du propos de Lacan « Alla scuola freudiana », nous nous sommes d'ailleurs interrogé sur la question de savoir s'il n'y avait pas déjà chez Freud cette même recherche, la même intention. En effet, en 1900, dans *L'interprétation du rêve*, celui-ci décrit deux opérations – « la production des pensées du rêve » et « leur transformation en contenu [manifeste] du rêve » – et dans la seconde, quatre mécanismes : « *Verdichtung* (condensation), *Verschiebung* (déplacement), *Rücksicht au Darstellbarkeit* (prise en considération de la figurabilité), *sekundäre Bearbeitung* (élaboration secondaire) »[1186]. C'est le travail de *Darstellbarbeit* qui retient l'attention. En effet sa traduction comme figurabilité fait débat. D'autres auteurs proposent de mettre l'accent sur « les conditions de possibilité d'un acte, celui de poser en faisant être là, de présenter de manière sensible »[1187], ce qui se distingue alors de la présentation et du lien avec la figure. Lacan indique que ce mécanisme est ce par quoi « le rêve se trouve articuler quelque chose » : dans le rêve, l'imaginaire (et à ce titre toute exemplification) présentifie « quelque chose qui a une parenté avec le réel » [1188]. Bien après les considérations de Lacan sur l'objet *a*, c'est le sinthome qui est précisé comme lettre : « Le sinthome […] est une lettre »[1189]. Comme nous l'avons retracé, l'écriture, dans sa matérialité, est la seule « idée sensible du réel »[1190]. Le nœud, en tant que mise à plat, agencement de ronds, succession de cercles, « est [donc] aussi une écriture »[1191]. Et l'imaginaire n'y est pas absent. Le

[1183] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 23 mars 2011
[1184] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XIX, *... ou pire*, *op. cit.*, p. 87
[1185] Jacques Lacan, « La Troisième », *op. cit.*, p. 15
[1186] Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, entrée: « Travail du rêve », Paris : PUF, première édition : 1967, huitième édition : 1984, p. 505.
[1187] Laurence Kahn, *L'écoute de l'analyste : De l'acte à la forme*, PUF, Le fil rouge, 2015, chapitre « La présentation ne représente pas », « Rupture avec le romantisme ».
[1188] Jacques Lacan, « Alla Scuola Freudiana », *op. cit.*
[1189] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », *op. cit.*, leçon du 2 janvier 2005
[1190] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI », *op. cit.*, leçon du 17 décembre 1974
[1191] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre *XXI*, « Les Non-dupes-errent », *op. cit.*, leçon du 19 mars 1974

propos de Lacan sur la « rechute »[1192] consistant, à partir du coinçage du nœud, à l'imaginer au titre d'une « bonne forme », nous éclaire. Il trace une démarcation nette entre le registre de l'imaginaire nécessaire au maniement et le registre de l'imaginaire qui fait pente à l'imagination. Les nœuds sont le réel, ils en sont une présentation sensible, soit ce qui a trait à la consistance du corps (*ce qui se sent*). Le nœud n'est donc pas métaphorique, il n'est pas un modèle – ce qui le situerait dans l'autre registre imaginaire –, mais une consistance[1193]. Les nœuds borroméens ne sont pas démontrables[1194], puisqu'ils ne sont pas représentation, mais réels, ce à quoi « on ne voit jamais que du feu », de sorte que « ça se résume à une monstration »[1195], à une « représentation sensible »[1196]. C'est à ce titre que nous entendons que « la démonstration du Sinthome (…) est topologique »[1197] : elle est monstration tactile de ce qui ne peut ni se dire, ni se voir. Gérard Wajeman situe en note de bas de page de son texte intitulé « Tableau », que « le statut de la topologie lacanienne croise […], selon une indication donnée par Jean-Claude Milner, deux propositions du *Tractatus* de Wittgenstein : "7. Ce dont on ne peut parler, il faut le taire." et "6.522. Il y a assurément de l'inexprimable. Celui-ci se *montre /... /.*" »[1198]. Le maniement des nœuds par Lacan dans le dernier temps de son enseignement, corrélativement à la raréfaction de sa parole (dont nous trouvons plusieurs témoignages), indique en soi qu'il s'oriente vers la monstration, mais il l'affirme lui-même dans le Séminaire « R.S.I. » : « j'ai été amené à la monstration de ce nœud alors que ce que je cherchais c'était une démonstration d'un faire, le faire du discours analytique »[1199]. Pascal Pernot radicalise ce constat en soulignant que « seule l'écriture des déformations spatiales par des transformations continues, la topologie donc, permet de montrer les conditions du réel subjectif qui sont précises mais ne relèvent pas d'une démonstration »[1200]. Ainsi, la psychanalyse, expérimentant un espace « non basé sur l'universel de la démonstration logique et de la géométrie,

---

[1192] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre *XXI*, « Les Non-dupes-errent », *op. cit.*, leçon du 19 mars 1974
[1193] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 17 décembre 1974
[1194] *Ibidem*, leçon du 11 mars 1975
[1195] *Ibid.*
[1196] Jacques Lacan, « Propos sur l'hystérie », Intervention de Jacques Lacan à Bruxelles, 1977, *in Quarto*, n°2, 1981, p. 5 à 10
[1197] Jacques-Alain Miller, « Notice de fil en aiguille », *op. cit.*, p. 220
[1198] Gérard Wajeman, http://www.sectioncliniquenantes.fr/wp-content/uploads/Wajcman%20tableau.pdf
[1199] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI », *op. cit.*, leçon du 11 mars 1975
[1200] Pascal Pernot, « L'édupation lacanienne », 11 juillet 2017, http://www.desiroudressage.com/2017/07/11/ledupation-lacanienne-par-pascal-pernot/

mais sur la singularité du montage propre à chacun », permet-elle de serrer le réel en jeu, d'« éprouver et mettre à distance, hors corps, le réel de sa jouissance » et « en détermine avec rigueur les contours permettant au sujet d'inventer des solutions plus supportables »[1201].

[1201] Pascal Pernot, « L'édupation lacanienne », 11 juillet 2017, http://www.desiroudressage.com/2017/07/11/ledupation-lacanienne-par-pascal-pernot/

9. RESOLUTION DE LA PROBLEMATIQUE

Le présent travail, visant à soutenir et à démontrer en quoi le fait que « nous ne procédons que de l'Un »[1202] rend la théorie lacanienne des noeuds nécessaire à la clinique, s'est articulé à partir de la question de savoir s'il est exact, au regard du dernier enseignement de Lacan, de faire correspondre la consistance à l'imaginaire, l'ex-sistence au réel et le trou au symbolique. Cette problématique concernait principalement le statut du réel et du symbolique, respectivement à spécifier comme ex-sistence ou comme trou. En effet, d'une part Lacan situe le réel comme ce qui fait « trou dans l'affaire »[1203], ce que nous entendons au sens de l'indicible au cœur du parlêtre, et de ce qui dès lors échappe au langage, donc au symbolique. D'autre part, il formulait « une co-appartenance du symbolique et de la mort »[1204] : « C'est du côté de la mort que se trouve la fonction du symbolique », dit Lacan, ce qui équivaut au fait que quelque chose est primordialement refoulé et ne peut dès lors donner lieu à quelque sens que ce soit. À ce titre, le symbolique fait trou dans sa rencontre avec le corps, le langage mord le corps et y laisse une trace chez chacun, trace qui est un événement de corps ; de là ex-siste l'*Un* de jouissance. J.-A. Miller avait souligné cette dualité en indiquant ceci : « nous voilà avec d'un côté notre logique du signifiant avec son sujet mort » – ce que nous entendons comme *mortifié* – « et de l'autre côté l'individu lui palpitant, affecté de l'inconscient »[1205]. L'ensemble de la présente élaboration a consisté à examiner s'il y avait réellement là paradoxe. Or,

- que nous considérions le signifiant : « d'un côté, c'est par le signifiant que se produit l'empiétement de la mort sur la vie »[1206] c'est-à-dire que le symbolique est du côté du trou, de ce qui vient faire trou, et « d'un autre côté le signifiant accomplit une éternisation du sujet dans son unicité », c'est-à-dire que le signifiant fige le corps vivant et en même temps assure une survie signifiante en générant la réitération de ce qui est du côté de la marque, constituant ainsi la trame du sujet ;
- ou que nous considérions le « rien dans son double aspect »[1207] : « le rien *que* fait surgir le signifiant » en ce sens qu'il n'y aurait pas ce trou sans le signifiant, et en même temps « le rien *qui* fait surgir le signifiant », c'est-à-dire

[1202] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 9 mars 2011
[1203] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 10 décembre 1974
[1204] *Ibidem*, leçon du 17 Décembre 1974
[1205] Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 7 à 59
[1206] *Ibidem*
[1207] *Ibid.*

> « ce que Lacan a traité comme créationnisme » : « le sujet est produit par l'ordre symbolique, est effectué par le signifiant »[1208] ;

… nous en venons à la même conclusion : d'une part le signifiant vient marquer le corps et faire advenir la jouissance – c'est la « mort symbolique », « c'est le sujet du signifiant qui est de logique pure »[1209] – et, d'autre part, de ce trou émerge le signifiant qui s'article en chaîne et donc le semblant qu'est la matérialité du sujet et qui garde la trace de la mortification originaire, de sorte que « toute *lalangue* est une langue morte, même si elle est encore en usage »[1210]. À la fois le signifiant vient en plus dans le monde, et en même temps il amène un moins ; « le signifiant annule la vie et par là même détache comme telle la jouissance de la vie ». « Lacan commente [donc] l'effacement signifiant du sujet et corrélativement ce que le sujet conserve d'ineffaçable, à partir du moment où le signifiant l'a épinglé comme ce qu'il appelle une chose fixe »[1211]. Ce qui semblait être un paradoxe devient alors une amphibologie, cette « forme particulière d'équivoque, qui consiste à rapporter à la même faculté les objets propres de deux facultés différentes »[1212]. C'est ce que nomme clairement J.-A. Miller, en 2011, en parlant du signifiant : « Dans l'usage de Lacan, il y a clairement une amphibologie de ce terme. Il y a le signifiant qui note la parole, et celui-là est second. Mais il y a le signifiant comme tel, celui qui se lit purement et simplement, et celui-là est premier par rapport au signifié »[1213]. S. Marret-Maleval le relève ainsi :

> « Le S_1 occupe […] une place essentielle dans le dernier enseignement, il est à la fois le signifiant porteur de l'identification, réduite au trait unaire, au fait de se compter pour un, d'être identique à soi-même sous ce seul aspect. Il a aussi une fonction de lettre, en ce que l'incidence du langage, l'instauration du parlêtre, s'accompagne de la perte de l'objet (le mot est le meurtre de la chose), il fait advenir la chose comme réelle, selon la fonction de la nomination, mais il occupe à cet égard une fonction de bord, d'agrafe du réel. Enfin, cette fonction d'agrafe est ce qui permet le nouage des trois dimensions »[1214].

[1208] Jacques-Alain Miller, « La Psychose. La Topologie dans l'ensemble de l'enseignement de Lacan », *op. cit.*, p. 13-29
[1209] Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 7 à 59
[1210] Jacques Lacan, « La Troisième », *op. cit.*, p. 32
[1211] Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 7 à 59
[1212] Larousse, article « amphibologie », http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/amphibologie/3058
[1213] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 23 mars 2011
[1214] Sophie Marret-Maleval, « Le Voleur de tableau », *op. cit.*, p. 104

La considération est la même à partir du réel, si l'on considère que Lacan appelle ainsi « à la fois le nœud minimal et un des trois ronds de ce nœud »[1215].

Se trouvent ainsi nommés deux temps de l'enseignement de Lacan :

- un temps où le signifiant est « conçu comme déterminant la signification »[1216] et par rapport à quoi le réel, lui-même considéré à partir du signifiant, est ce qui échappe ; avec un anachronisme au niveau de l'usage des termes, nous pourrions avancer que c'est l'époque du parlêtre comme lieu du réel-trou et du sujet comme effet du réel noué ;
- un second où le signifiant est considéré à partir du réel, « comme séparé de la signification »[1217] ; le parlêtre est ici effet du signifiant qui troue et le sujet, triplicité qui consiste à partir de l'ex-sistence du réel.

Lacan nomme lui-même l'évolution de son paradigme dans la leçon du 17 décembre 1974 de son Séminaire, « R.S.I. », en indiquant « la correspondance qu['il] tente d'abord du trou avec un réel qui se trouvera plus tard conditionné de l'ex-sistence ». Les indications temporelles du propos spécifient ces deux temps distincts, voire que l'apport lacanien constitue un temps deux par rapport aux élaborations freudiennes auxquelles il fait référence dans cette leçon. Il reprécise alors que c'est seulement à partir d'un trou que quelque chose ex-siste, qui donne secondairement lieu à la consistance (celle de la corde et du nœud) ; que ce trou se situe à l'intérieur de chacun des ronds de R, S et I, de sorte que c'est à partir de là que se fonde l'ex-sistence ; que cette ex-sistence, c'est la jouissance comme réel, à partir de quoi l'imaginaire se mobilise pour lui donner consistance. Ainsi, « la clé du trou, […] c'est la jouissance en tant qu'elle intéresserait non pas l'Autre du signifiant mais l'Autre du corps ». Nous l'entendons, plus encore que deux temps de l'enseignement de Lacan, l'enjeu de cette articulation, comme nous pensons l'avoir démontré, est de considérer la consistance-même de la subjectivité humaine et donc de la cure analytique, afin de pouvoir, dans la pratique, repérer la manière dont le sujet s'est noué à partir du parlêtre, afin de pouvoir faire tinter les signifiants de manière telle que le corps leur soit sensible. La question de savoir pourquoi le fait que « nous ne procédons que de l'Un »[1218] rend la topologie lacanienne des nœuds nécessaire à la clinique, se trouve alors argumentée dans le lien établi entre le parlêtre et le sujet.

[1215] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 18 mai 2011
[1216] Ibidem, leçon du 9 mars 2011
[1217] *Ibid.*
[1218] *Ibid.*

Ainsi, comme l'indique J.-A. Miller, « Le fait [que Lacan] ait eu recours au nœud pour représenter […] l'état de sa pensée n'a fait que d'autant plus insistant [la] catégorie du trou puisque chacun des ronds de ficelle dont il s'emparait peut être dit être filé autour d'un trou »[1219].

[1219] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 11 mai 2011

10. CONCLUSION

Nous voici au terme d'un travail de plusieurs années. Après le temps de lecture et d'étude, est venu celui d'organiser une pensée à partir d'une problématique, puis celui de soutenir une énonciation, ce qui n'a pas été sans inhibition et angoisse. Pour autant, le désir de travail et l'intérêt pour la question ont insisté tout au long, soutenu par le Professeur S. Marret-Maleval et quelques collègues et amis bienveillants. À l'issu, deux impressions. Tout d'abord, évidemment, ce travail est une démarche personnelle, il aura été partie prenante d'un trajet qui cerne un point singulier. Cela le rend probablement itératif et orienté. Et puis, ce qui est sans doute lié à l'exercice même, mais peut-être aussi à un style d'écriture personnel, il semble peut-être boucler quelque chose, qui, toujours, échappe. Reste la conclusion pour le rappeler.

En cette conclusion, donc, revenons au contexte de notre recherche. Dans son dernier enseignement, Lacan passant de l'ontologie à l'hénologie, du sujet au parlêtre, de l'être à l'*Un* et donc du symptôme au sinthôme, met l'accent sur le signifiant dans son rapport à la jouissance. Dans ce cadre, réel, symbolique et imaginaire, concepts présents depuis le début de son enseignement, prennent une acception particulière. Corrélativement, la topologie des nœuds, avec ses nouages borroméens et non borroméens, prend une place centrale. C'est ainsi que les concepts de trou, d'ex-sistence et de consistance s'articulent à ceux de symbolique, de réel et d'imaginaire.

L'objectif de cette recherche était de démontrer que, parce que « nous ne procédons que de l'Un »[1220], la topologie lacanienne des nœuds s'avère nécessaire à la clinique. Son déroulé s'organise donc en deux temps : d'abord, préciser ce qu'il en est de cette première affirmation : « nous ne procédons que de l'Un », pour ensuite spécifier ce que peut être la clinique des nœuds, et en quoi les nœuds s'avèrent même essentiels dans un abord du sujet fondé sur le parlêtre. Elle trace donc le trajet du parlêtre – dont le noyau est l'Un, de sa jaculation à son itération dans le sinthome – au sujet comme nouage.

Afin de soutenir cette thèse, nous avons dû en passer par le fait de préciser les tenants et aboutissants de la théorie lacanienne des nœuds, remontant à l'histoire et à la logique de cette théorie en mathématiques, afin de préciser en quel temps logique de son enseignement Lacan, à défaut d'autre recours, s'en est saisi, en ceci qu'elle est porteuse de la possibilité de sortir de la dimension sphérique – à laquelle Freud se référait –, mais aussi de l'articulation de la chaîne signifiante, pour

[1220] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 9 mars 2011

permettre de traiter d'une part, ce qui relève de la conjonction des éléments hétérogènes que sont le signifiant et la jouissance, et, d'autre part, de l'itération et de l'articulation de cet élément qui n'enferme qu'un trou : l'*Un*. La topologie s'est ainsi présentée comme ce qui permet, à partir d'éléments disparates de faire nœud, et de serrer un trou. Ce sont alors les concepts mêmes constitutifs de la théorie lacanienne des nœuds qu'il nous a été nécessaire de déplier pour démontrer comment, à partir de ce trou, de cette absence, ex-siste une instance, advient quelque chose, qui va ensuite devenir consistance.

Sur cette base contextuelle et conceptuelle, la problématique du présent travail a trouvé à se formuler autour de propos de Lacan qui semblaient paradoxaux de prime abord, situant l'imaginaire comme consistance, mais inversant le statut du symbolique et du réel, amenant à la nécessité de préciser le statut de l'un et de l'autre respectivement comme ex-sistence ou comme trou.

Afin d'élucider cette question, nous avons procédé à deux types de lecture, l'une théorique et l'autre clinique, que nous avons souhaité articuler. D'un point de vue clinique, nous avons ainsi convoqué le cas de P. Vialaneix, travaillé dans le détail à partir d'une conférence de S. Marret-Maleval entendue à Saint Brieuc en 2017. D'un point de vue théorique, le trajet de la démonstration est le suivant. À partir de la considération du vivant et de ce que le réel a une cause qui est la conjonction du signifiant et du corps vivant, les principes de cette conjonction sont détaillés. Le dernier enseignement de Lacan est alors clairement situé à rebours des précédents puisque le langage n'est plus pris pour point de départ, mais bien la jouissance, située comme « propriété d'un corps vivant »[1221]. À l'appui de Lacan et de J.-A. Miller, il est précisé comment un signifiant originel vient faire trou sur le corps, y inscrire une faille, qui est aussi trace. Ce trou est caractérisé par le refoulement originaire : c'est une négativité absolue. Ici le symbolique est donc considéré hors tout effet de signification, dans la matérialité même du signifiant, comme ce qui inscrit et isole un trou. De ce trou advient une jaculation de jouissance, constitutive du parlêtre : « *Y a d'l'Un* »[1222]. Ici, la jouissance, en tant que propriété d'un corps vivant, en tant que réelle, est donc ce qui ex-siste. L'argumentation précise alors ce qu'il en est de ce corps au regard du point « d'exclusion interne »[1223] qui caractérise l'Un : à partir d'un

[1221] Jacques-Alain Miller, « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*
[1222] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XIX, *... ou pire*, *op. cit.*, p. 156
[1223] Jacques-Alain Miller, « La Psychose. La Topologie dans l'ensemble de l'enseignement de Lacan », *op. cit.*, p. 13-29

vide inaugural inscrit par le signifiant, ex-siste le corps, celui que le parlêtre *a* : le corps jouissant. Mais elle spécifie également ce qu'il en est de cette jouissance inéliminable – qui se commémore dans l'itération, et s'incarne dans différentes versions comme autant de modalités qui la répercutent autant qu'elles la révèlent – et donc du sinthome et de l'SKbeau. Cette partie du travail démontre donc pas à pas qu'au regard du parlêtre, du fait du trou du symbolique, le réel ex-siste.

S'ouvrait alors une deuxième partie de la recherche visant à considérer que c'est *parce que* nous ne procédons que de l'Un que la topologie lacanienne des nœuds s'avère nécessaire à la clinique. C'est ainsi que nous avons spécifié l'embrayage du sujet sur le parlêtre selon différentes acceptions : itération, résonance, accroche-branchement-superposition, relation de cause à effet, chiffrage, défense. La problématique s'en trouve éclairée au titre du « rapport, la filiation et pourtant la différence entre le manque à être et le trou par quoi Lacan voulait, dans son dernier enseignement, définir le symbolique lui-même »[1224].

La troisième partie de l'argumentation se déplie autour non plus du symbolique-trou, mais du symbolique nouage qui s'en déduit du côté du sujet, non plus au titre du réel-ex-sistence, mais du réel noué, partie prenante de la triplicité subjective. Nous en avons déduit non pas que le réel ferait à ce titre trou et le symbolique ex-sistence, mais bien que la consistance du sujet est triple, noué de réel de symbolique et d'imaginaire, consistance qui se trouve avoir des effets différents en fonction du type de nouage qui les lie, et laisser le sujet avec des solutions différentes pour répondre au principe de la forclusion généralisée. À partir d'une définition du réel, du symbolique et de l'imaginaire dans la spécificité de leur abord dans le dernier enseignement de Lacan, nous avons ainsi posé les principes de leur articulation borroméenne, puis tiré les conclusions de leur situation non-borroméenne – par la théorie et la clinique – pour en déduire un certain nombre de conséquences cliniques. Ce trajet nous a donc permis de situer le parlêtre, comme effet du signifiant qui troue et le sujet comme effet du symbolique noué ; le parlêtre comme lieu du réel troué et le sujet comme effet du réel noué. S'agit-il d'un paradoxe ? S'agit-il d'« un *autre* ordre symbolique et un *autre* réel que ceux sur lesquels [la psychanalyse] s'était établie »[1225] ? La démonstration aboutit à ceci que notre problématique initiale, si elle

[1224] Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 11 mai 2011
[1225] Jacques-Alain Miller, « L'inconscient et le corps parlant », *op. cit.*

ne fait plus tellement paradoxe, revient à situer une amphibologie, soit deux façons de considérer le symbolique et le réel, au titre :

1. de deux temps différents de l'enseignement de Lacan : le temps 1 où le symbolique déterminait la signification, s'articulait autour d'un réel qui faisait trou, et le temps 2 qui part du trou du symbolique, du trou effectué par un signifiant séparé de la signification, pour considérer l'ex-sistence du réel ;
2. aussi bien que de deux temps logiques de la cure, celui du déroulement de la chaîne signifiante autour d'un élément indicible et celui de la délimitation d'une jouissance à partir de la marque d'un signifiant, et son usage.

Il nous apparaît que c'est exactement cette amphibologie que les nœuds lacaniens permettent de situer très précisément, en articulant une topologie d'une part du parlêtre, d'autre part, du sujet.

Ceci nous semble enthousiasmant au regard de la clinique, même si, encore une fois et comme nous l'avons constaté personnellement, « encore ce nœud faut-il le faire »[1226], s'y confronter, s'y embrouiller, comme certainement le présent travail le laisse entrevoir à quelques moments. Les nœuds nous semblent ouvrir à des perspectives précieuses. Reste désormais à en dépoyer les conséquences dans le processus analytique et la clinique. La situation de P. Vialaneix nous a semblé précieuse à préciser l'étendue de cet apport des nœuds et la monstration qu'elle permet, avec la manière dont un parlêtre, à partir d'un vide spécifié d'une trace, ne répète jamais que la même chose, n'est jamais que le même *Un*, mais également la façon dont il tente d'articuler le réel, le symbolique et l'imaginaire, dont il met en place, à son insu, des solutions qui tiennent quelques temps, à défaut d'un réel capitonnage. Ce sujet, que nos recherches nous ont amené à constater au travail quotidien du nouage à défaut de borroméanité, nous a permis de situer topologiquement les effets de la faute dans le nœud, mais aussi les tentatives auxquelles il procède et leurs effets.

S'ouvre désormais le champ de l'expérience.

[1226] Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » *op. cit.*, leçon du 15 Avril 1975

11. BIBLIOGRAPHIE

11.1. Jacques Lacan

11.1.1. Séminaires publiés et inédits, par ordre chronologique

- ✓ Lacan J., *Le Séminaire,* livre I*, Les écrits techniques de Freud*, 1953-1954, *Paris : Seuil, 1998*
- ✓ Lacan J., Le *Séminaire*, livre II, *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, 1954-1955, Paris : Seuil, 1978
- ✓ Lacan J., *Le Séminaire,* livre IV*, La relation d'objet*, 1956-1957, Paris : Seuil, 1998
- ✓ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, 1958-1959, Paris : Éditions de La Martinière, 2013
- ✓ Lacan J., Le *Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 1964, Paris : Seuil, 1973
- ✓ Lacan J., Le Séminaire, livre XII, « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse », 1964-1965, inédit
- ✓ Lacan J., *Le Séminaire,* livre XVI*, D'un Autre à l'autre*, 1968-1969, Paris : Seuil, 2006
- ✓ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, 1971, Paris : Seuil, 2007
- ✓ Lacan J., *Le Séminaire,* livre XIX*, ... ou pire*, 1971-1972, Paris : Seuil, 2011
- ✓ Lacan J., Le *Séminaire*, livre XX, *Encore*, 1972-1973, Paris : Le Seuil, 1975
- ✓ Lacan J., Le Séminaire, livre XXI, « Les-non-dupes-errent », 1974-1975, inédit
- ✓ Lacan J., Le Séminaire, livre XXII, « RSI », 1974-1975, inédit
- ✓ Lacan J., Le Séminaire, livre XXII, « RSI », in Ornicar ?, n°2, mars 1975 et n°4, rentrée 1975
- ✓ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le* sinthome, 1975-1976, Paris : Seuil, 2005
- ✓ Lacan J., Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », 1976-1977, inédit

✓ Lacan J., Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu-que-sait de l'Une-bévue s'aile à mourre », in *Ornicar ?*, n°14, 1978
✓ Lacan J., Le Séminaire, livre XXVI, « La topologie et le temps », 1978-1979, inédit

11.1.2. *Écrits* et *Autres écrits*

✓ Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », 1957-1958, *Écrits*, Paris : Seuil, 1966, p. 531 à 583
✓ Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Paris : Seuil, p. 237 à 322
✓ Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, Paris : Seuil, 1966, p. 793 à 827
✓ Lacan J., « Lituraterre », Autres écrits, Paris : Seuil, 2001, p. 11 à 20
✓ Lacan J., « Télévision », Autres écrits, Paris : Seuil, 2001, p. 509 à 545
✓ Lacan J., « Joyce le symptôme », Autres écrits, Paris : Seuil, 2001, p. 565 à 570
✓ Lacan J., « Radiophonie », 1970, Autres Ecrits, Paris : Seuil, 2001, p. 403 à 447
✓ Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », 1976, Autres écrits, Paris : Seuil, 2001, p. 571 à 573
✓ Lacan J., « L'étourdit », 1973, Autres écrits, Paris : Seuil, 2001, p. 449 à 495

11.1.3. Autres interventions ou publications par ordre chronologique

✓ Lacan J., « La Troisième », 1974, *in La Cause freudienne*, n°79, Paris : Navarin/Seuil, 2011
✓ Lacan J., « Je parle aux murs », « Savoir, ignorance, vérité et jouissance », 1971-1972, Paris : Seuil, 2011

- ✓ Lacan J., « *Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des* Écrits »*,* Scilicet, n°5, 1975
- ✓ Lacan J., « Alla Scuola Freudiana », 1974, http://ecole-lacanienne.net/wp-content/uploads/2016/04/1974-03-30.pdf
- ✓ Lacan J., *Le triomphe de la religion*, 1975, Paris : Seuil, 2005
- ✓ Lacan J., « Le phénomène lacanien », 1974, *Les cahiers cliniques de Nice*, n°1, 1998
- ✓ Lacan J., *Joyce avec Lacan*, « Joyce le symptôme II », Paris : Navarin, 1987
- ✓ Lacan J., « Conférence à Genève sur le symptôme ». 1975, *Le Bloc-Note de la psychanalyse*, 5, 1985, p. 5 à 21
- ✓ Lacan J, « Conférences et entretiens », *in Scilicet*, n°6-7, Paris : Seuil, 1976
- ✓ Lacan J., « Propos sur l'hystérie », Intervention de Jacques Lacan à Bruxelles, 1977, *in Quarto*, n°1, 1981, p. 5 à 10

11.2. Jacques-Alain Miller

11.2.1. Enseignements, par ordre chronologique

- ✓ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Ce qui fait insigne », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 1986-1987, inédit
- ✓ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Cause et consentement », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 1987-1988, inédit
- ✓ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. De la nature des semblants », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 1991-1992, inédit
- ✓ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 1995-1996, inédit

- ✓ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthiques », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 1996-1997, inédit
- ✓ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 2004-2005, inédit
- ✓ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le tout dernier Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 2006-2007, inédit
- ✓ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Nullibiété. Tout le monde est fou », enseignement prononcé dans le cadre du Département de psychanalyse de Paris VIII, 2007-2008, inédit
- ✓ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 2008-2009, inédit
- ✓ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 2010-2011, inédit

11.2.2. Autres interventions ou publications par ordre chronologique

- ✓ Miller J.-A., « La Psychose. La Topologie dans l'ensemble de l'enseignement de Lacan », *in Quarto*, n°2, 1981, p. 13-29
- ✓ Miller J.-A., « Préface », in Jacques Aubert (s/dir.), *Joyce avec Lacan*, Paris : Navarin, 1987
- ✓ Miller J.-A., « Clinique ironique », *in La Cause freudienne*, n°23, Février 1993, p. 5-10.
- ✓ Miller J.-A., « Forclusion généralisée », *in Cahier de l'Association de la Cause freudienne – Val de Loire & Bretagne*, n°1, 1993
- ✓ Miller J.-A., *La Conversation d'Arcachon*, Paris : Agalma éditeur, 1997
- ✓ Miller J.-A., *La Psychose ordinaire. La convention d'Antibes*, Paris : Agalma éditeur, « Le Paon », 1999

- ✓ Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *in La Cause freudienne*, Paris : Navarin/Seuil, n°43, 1999, p. 7-29
- ✓ Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *in La Cause freudienne*, Paris : Navarin/Seuil, n°44, 2000, p. 7 à 59
- ✓ Miller J.-A., *Un début dans la vie,* « La suture. Éléments de la logique du signifiant », Paris : Gallimard, coll. Le promeneur / Le cabinet des lettrés, 2002
- ✓ Miller J.-A., « Introduction à la lecture du séminaire L'Angoisse de Jacques Lacan », http://docslide.fr/documents/miller-introduction-a-la-lecture-du-seminaire-langoisse-de-jacques-lacan.html
- ✓ Miller J.-A., « Notice de fil en aiguille », in Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome, Paris : Seuil, 2005
- ✓ Miller J.-A., « L'inconscient réel », *in Quarto*, n°88-89, 2006
- ✓ Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *in Quarto*, n°94-95, 2009
- ✓ Miller J.-A., « Le réel au XXI^{e} siècle. Présentation du thème du IXe Congrès de l'AMP », *in Lacan Quotidien*, n°216, 2012 et *in La Cause du désir*, Paris : Navarin éditeur, n°82
- ✓ Miller J.-A., 4ème de couverture du document de présentation des Journées d'automne, 2013, http://www.associationcausefreudienne-vlb.com/#!a-propos1/c112
- ✓ Miller J.-A., « Le point de capiton », conversation Uforca à la Maison de La Mutualité, 2016, inédit.
- ✓ Miller J.-A., Intervention au Congrès de l'AMP à Rio, avril 2016, inédit
- ✓ Miller J.-A., « L'inconscient et le corp parlant », texte de présentation du thème du dixième congrès de l'AMP à Rio de Janeiro en 2016, http://wapol.org/fr/articulos/Template.asp?intTipoPagina=4&intPublicacion=13&intEdicion=9&intIdiomaPublicacion=5&intArticulo=2742&intIdiomaArticulo=5
- ✓ Miller J.-A., « De la nature des semblants », Mental, n°35, juillet 2017
- ✓ Miller J.-A., « Champ freudien, année zéro », Lacan Quotidien, n° 718, http://www.lacanquotidien.fr/blog/wp-content/uploads/2017/06/LQ-718-B.pdf

11.3. Autres auteurs

11.3.1. interventions et publications par ordre alphabétique des auteurs

✓ Andrieu B., « L'externalisation du soi par la décorporation sensorielle », https://hal.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/447818/filename/EVPsy10.doc

✓ Aubert J., « Galeries pour un portrait », in *Joyce avec Lacan, Sous la direction de Jacques Aubert*, Paris : Navarin, coll. Bibl. des Analytica, 1987, p. 70, repris par Éric Laurent, L'envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance, Paris : Navarin <> Le champ freudien, 2016

✓ Avdelidi D., *La psychose ordinaire. La forclusion du Nom-du-Père dans le dernier enseignement de Lacan*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2016

✓ Avdelidi D., « À propos de la "psychose ordinaire" », http://www.hebdo-blog.fr/a-propos-de-la-psychose-ordinaire-de-d-avdelidi/?print=pdf

✓ Barthes R., *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris : Points / Essais, 1993

✓ Bassols M., « Le corps et ses jouissances », Le Pont freudien, 2003, http://pontfreudien.org/content/miquel-bassols-le-corps-et-ses-jouissances

✓ Berger V., « Idéal du moi – moi idéal », in Scilicet, « Le corps parlant », Paris : École de la Cause freudienne, 2015

✓ Berthoz A., « L'œil et la main ont partie liée », *in Le 1*, n°166, 16 août 2017

✓ Biagi-Chai F., « Sinthome ou suppléance comme réponse au vide », https://psychaanalyse.com/pdf/Sinthome-ou-suppleance%20COMME%20REPONSES%20AU%20VIDE%20(6%20pages%20-%201,4%20mo).pdf

✓ Birmingham K., *The most dangerous book. The Battle for James Joyce's Ulysses*, London : Penguin Book, 2015

✓ Borderias A., « Délire », in Scilicet, « Le corps parlant », Paris : École de la Cause freudienne, 2015

✓ Bosquin-Caroz P., « De la langue des larmes à l'impact de la langue désinvolte », *in Quarto*, n°103, 2012

✓ Bosquin-Caroz P., « L'usage du point de capiton : un procédé de traduction de la jouissance », http://www.antennecliniquebrestquimper.com/medias/files/patricia-bosquin-caroz-l-usage-du-point-de-capiton.pdf
✓ Botvinick M., Cohen J., « Rubber hands "feel" touch that eyes see », in Nature, n°391, 1998
✓ Bousseyroux M., « Conditions de la psychose *», in L'en je lacanien*, n°4. Toulouse : Érès, 2005
✓ Briole G., « Se reconnaître dans ce qu'on est », *in Quarto*, n°103, 2012
✓ Brousse M.-H., « La psychose ordinaire », *Lettre mensuelle*, bulletin de l'ECF, n°272, novembre 2008
✓ Brousse M.-H., « Inconscient », in Scilicet « L'ordre symbolique au xxie siècle », Paris : École de la Cause freudienne, 2012
✓ Brousse M.-H., Conférence « Qu'est-ce qu'une femme ? ». Le Pont Freudien, http://pontfreudien.org/content/marie-hélène-brousse-quest-ce-quune-femme, 2000
✓ Caroz G., « Le point de capiton », Colloque Uforca, 2016, https://www.lacan-universite.fr/2016/02/23/le-point-de-capiton/
✓ Cassin R., « Chapitres IV et V d'*Encore* », L'*a*-graphe « l'inconscient et le corps », Section Clinique de Rennes 2012-2013
✓ Castanet H., De Georges P., « Branchements, débranchements, rebranchements », *La psychose ordianire. La convention d'Antibes*, Agalma Éditeur, Paris : Seuil, 1999
✓ Cazenave L., « Nomination », in Scilicet « L'ordre symbolique au xxie siècle », Paris : École de la Cause freudienne, 2012
✓ Chatenay G., « Réelles paroles », *Les autistes doivent-ils nous écouter ou devons-nous les entendre ?*, Toulon : éditions du losange, 2012
✓ Chiriaco S., *Le désir foudroyé. Sortir du traumatisme par la psychanalyse*, Paris : Navarin, 2012
✓ De Georges P., « Poétique de la folie », Les Cahiers Cliniques de Nices, n°12, octobre 2014, http://www.sectioncliniquedenice.fr/assets/ccn-12.pdf

✓ Dubois J, « Prix du Jeune Chercheur 2004. La Théorie Mathématique des Nœuds », 2004, http://www.math.ens.fr/culturemath/maths/pdf/geometrie/introNoeuds.pdf
✓ Dubois J., 2010, « Des nœuds en mathématiques : du nœud gordien à la molécule d'ADN », exposé grand public donné à L'Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, le 20 oct. 2010 dans le cadre des Mercredis de la Science, http://www.math.jussieu.fr/~dubois/accueil_files/texte_mercredi_noeud_1.pdf
✓ Florentin T., « Le nœud borroméen à travers le Séminaire des Non-dupes-errent », http://docplayer.fr/46888816-Le-noeud-borromeen-a-travers-le-seminaire-des-non-dupes-errent-premiere-partie-le-20-decembre-2010-thierry-florentin.html.pdf, 2010
✓ Freud S., « Remémoration, répétition et élaboration », *La technique psychanalytique*, Paris : PUF, 1953
✓ Freud S., « Le moi et le ça », *Essais de psychanalyse*, Paris : Petite bibliothèque de Payot, 2004
✓ Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse,* Paris : PUF, coll. Quadrige, 2005
✓ Gaudin D., « L'humus homonymique », http://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2011/04/PAZALIR-11.pdf
✓ Gorali V., « Inhibition », in Scilicet « L'ordre symbolique au xxie siècle », Paris : École de la Cause freudienne, 2012
✓ Harari R., « Inconscient : clivage ; sinthome : clinamen », *in La clinique lacanienne*, n°5, 2001
✓ Horne B., « Vie », in Scilicet « L'ordre symbolique au XXI^{e} siècle », Paris : École de la Cause freudienne, 2012
✓ Horne-Reinoso V., « Fantasme (fenêtre-écran) », in Scilicet, « Le corps parlant », Paris : École de la Cause freudienne, 2015
✓ Izcovich L., « Lettre et nomination », Figures de la psychanalyse 1/2010 (n° 19), p. 81-90, www.cairn.info/revue-figures-de-la-psy-2010-1-page-81.htm
✓ Jamet P., « Le nœud de l'inconscient : nouer la clinique », Paris : Érès, 2006
✓ Joyce J., *Epiphanies*, in *Poems and Shorter Writings*, edited by Richard Ellman, A. Walton Litz and John Whittier-Fergusson, London : Faber & Faber, 1991

✓ Joyce J., *Epiphanies*, traduction par Jacques Aubert, Paris : Gallimard, col. Pléiade, 1981
✓ Joyces J., *Œuvres*, tome 1, Paris : Gallimard
✓ Kahn L., *L'écoute de l'analyste : De l'acte à la forme*, puf, Le fil rouge, 2015, chapitre « La présentation ne représente pas », « Rupture avec le romantisme ».
✓ Krutzen H., *Jacques Lacan. Séminaire de 1952-1980. Index référentiel. 3ème édition revue et augmentée*. Paris : Economica-Anthropos
✓ La Sagna P., « Science et Nom-du-Père », http://www.causefreudienne.net/science-et-nom-du-pere/
✓ Laplanche J. et Pontalis J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, entrée : « Travail du rêve », Paris : PUF, première édition : 1967, huitième édition : 1984
✓ Laurent É., « Interpréter la psychose au quotidien », *in Mental*, n°16, 2005
✓ Laurent É., « "Le Sinthome" Lacan, Séminaire XXIII. Lectures Freudiennes à Lausanne », *https://lecturesfreudiennes.files.wordpress.com/2013/03/eric-laurent-le-sinthome-juillet-2012.pdf, 2012*
✓ Laurent É., « Parler avec son corps – Escabeau », Extrait de la Quatrième séance : – L'escabeau et la sublimation – Lecture de « Joyce le symptôme », leçon du 4 novembre 2015
✓ Laurent É., « Parler *lalangue* du corps », *Études lacaniennes,* Séminaire ECF 2014-2015 (disponible à l'écoute sur internet : *Radio Lacan*).
✓ Laurent É., *L'envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, Paris : Navarin <> Le champ freudien, 2016
✓ Laurent É., *La bataille de l'autisme*, Paris : Navarin, 2012
✓ Laurent É., « La lettre volée et le vol sur la lettre », La Cause freudienne , n°43, octobre 1999
✓ Laurent É., « Symptôme et non propre », *in La Cause freudienne*, n°39, Paris : Seuil, 1998
✓ Le Dimet J.-Y., *Nœuds et tresses. Une introduction mathématique*, Paris : Vuibert, 2010
✓ Leguil F., « L'événement de corps et la différence des sexes », *in Quarto*, n°103, 2012

✓ Lemérer B., « La nomination dans le séminaire *R.S.I.* Le nom-du-père et le nommer-à », http://epsf.fr/wp-content/uploads/2016/01/Brigitte-Lemerer_82.pdf
✓ Leperlier F. et Aliaga J. V. présentent Claude Cahun au Jeu de Paume », 2011, http://lemagazine.jeudepaume.org/2011/08/francois-leperlier-et-juan-vicente-aliaga-presentent-claude-cahun/
✓ Loescher D., « L'objet a décentre le phallus », *in* Marcel Ritter et Jean-Marie Jadin, *La Jouissance au fil de l'enseignement de Lacan*. Toulouse : Érès, 2009
✓ Lysy A., « Événement de corps et fin d'analyse », *in Quarto*, n°112-113, 2009
✓ Malengreau P., « Retrouver, le piège de l'histoire », http://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2011/12/Théorie-de-la-clinique-réparé-II-14.pdf
✓ Maleval J.-C., « L'élaboration d'une suppléance par un procédé d'écriture : Raymond Roussel », *in Che Vuoi ?*, n°19, 2003
✓ Maleval J.-C., cours 2009-2010, « La psychose », storage.canalblog.com/49/11/679387/47232749.doc
✓ Maleval J.-C., *La forclusion du Nom-du-Père*, Paris : Seuil, 2000
✓ Maleval J.-C., « Éléments pour une appréhension clinique de la psychose ordinaire », https://psychaanalyse.com/pdf/psychose_ordinaire_apprehension_clinique.pdf, 2003
✓ Marret-Maleval S., « La condition littorale. Lecture de "Lituraterre" », https://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2017/10/03-Ironik26-Sophie-Marret-Maleval.pdf, p. 6
✓ Marret-Maleval S., « Lacan lecteur de Joyce », in *Tresses*, Bordeaux : publication de l'Association de la Cause freudienne-Aquitania, n°24, Septembre 2006, pp. 24-35
✓ Marret-Maleval S., « Introduction à la lecture du séminaire XXIII. Le sinthome », 2009, http://www.causefreudienne.net/index.php/etudier/le-seminaire-de-lacan/le-seminaire-xxiii-le-sinthome.html

✓ Marret-Maleval S., « L'anti-oedipe de Lacan », http://www.congressoamp2016.com/uploads/bd62679df0a406f6f438383c141a2dabe5da27a7.pdf
✓ Marret-Maleval S., « Le sinthome. Introduction à la lecture du livre XXIII », http://www.causefreudienne.net/le-sinthome/
✓ Marret-Maleval S., « Mélancolie et psychose ordinaire », 2016, http://www.clinicaps.com.br/clinicaps_revista_23_art_01.html
✓ Marret-Maleval S., « Un impossible accord : amour et non-rapport sexuel », http://www.causefreudienne.net/un-impossible-accord-amour-et-non-rapport-sexuel/#_ftn1
✓ Marret-Maleval S., « Le corps féminin de l'Autre », *in Quarto*, n°112-113, 2016
✓ Marret-Maleval S., « Le Voleur de tableau », *in Suites et variations*, Revue de l'Association Val de Loire-Bretagne, 2017, p. 103 à 125
✓ Mattioli-Pasqual L., « Usages cliniques de la lettre : du bien-dire au savoir-lire », Doctorat de psychanalyse : Paris 8 : 2016, disponible en ligne : www.theses.fr/2016PA080017.pdf
✓ Matton S., *L'homme à la bulle de savon*, Paris : Seuil, Don Quichotte éditions, 2014
✓ Miani M., « La rupture du paradigme VI, la substance jouissante », exposé à l'Antenne clinique de Gap, 2011, http://www.section-clinique.org/article/460/la_rupture_du_paradigme_vi_la_substance_jouissante
✓ Milner J.-C., Exposé présenté dans le cadre du *Séminaire* de Lacan, Encore, le 10 avril 1973, inédit
✓ Monnier J.-L., « Le rat, le scientifique et *lalangue* », L'a-graphe. L'inconscient et le corps, Revue de l'institut du Champ freudien, Section clinique de Rennes, 2012-2013., pp. 137-143
✓ Monribot P., « Au vif de la psychanalyse », 2016, https://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2016/09/1_MONRIBOT.pdf
✓ Naveau L., « Des mercredis soir à Paris sur le Séminaire *Encore* », https://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2010/12/Des-mercredis-soir-8-1.pdf

✓ Orhand S., « Variété clinique des phénomènes élémentaires de la psychose », *in Mental*, n°11
✓ Pernot P., « L'édupation lacanienne », 11 juillet 2017, http://www.desiroudressage.com/2017/07/11/ledupation-lacanienne-par-pascal-pernot/
✓ Pernot P., « Du sujet de l'inconscient au parlêtre », http://www.causefreudienne.net/du-sujet-de-linconscient-au-parletre/
✓ Porge É., « L'erre de la métaphore », *Essaim*, 2008/2 n° 21
✓ Récanati F., « Prédication et ordination », in Scilicet, n°5, 1975
✓ Rouillon J.-P., « L'inconscient et *lalangue* », 2012, http://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2012/06/ROUILLON-J.-P.-18.pdf
✓ Salman S., « Semblant », in Scilicet « L'ordre symbolique au XXI^{e} siècle », Paris : École de la Cause freudienne, 2012
✓ Sánchez B., « Corporisation », in Scilicet, « Le corps parlant », Paris : École de la Cause freudienne, 2015
✓ Sauvagnat F., « Du détail pictural « non significatif » aux phénomènes élémentaires discrets : un bref parcours », 2015, http://www.amp-nls.org/page/fr/49/nls-messager/0/2015-2016/2496
✓ Sauvagnat F., « Secrétaire de l'aliéné aujourd'hui », in Ornicar ? digital, n°77 à 81, 1999, http://wapol.org/ornicar/articles/svg0086.htm
✓ Sauvagnat F. et Vinet-Couchevellou M., « Démence ou inhibition psychotique ? », Sigma, n°4, 2010
✓ Scharein R., « Visualizing mathematical knots using KnotPlot. Changing the Culture 2000, SFU Harbour Centre », 2000, http://knotplot.com/software/handout.pdf
✓ Schejtman F., « Sinthome », in Scilicet « L'ordre symbolique au xxie siècle », Paris : École de la Cause freudienne, 2012
✓ Serres M., intervention dans l'émission « Le sens de l'info » sur France inter, le 5 mai 2013, sur le thème de « mai 1968 », http://www.franceinfo.fr/education-jeunesse/le-sens-de-l-info/mai-1968-963621-2013-05-05
✓ Siegel A., « Fractals, autosimilarité et combinatoire », 2006, https://www.irisa.fr/symbiose/people/asiegel/Presentations/Neuchatel.pdf

✓ Skriabine P., « Introduction à la clinique borroméenne. De rsi au sinthome », 2011, http://uforca-pidf.pagesperso-orange.fr/page11/index.html
✓ Skriabine P., « La psychose ordinaire du point de vue borroméen », in Quarto, n°94-95, 2009
✓ Skriabine P., « La clinique différentielle du sinthome », in Quarto, n°86, 2006
✓ Sokolowsky L, « Le meilleur ami de lom », *in La Cause du désir*, Paris : Navarin éditeur, n°93, 2016
✓ Solano-Suarez E., « Étude de cas problématiques », « Le savoir psychanalytique à ciel ouvert » : présentation du programme du 11 octobre 2017
✓ Solano-Suarez E., « Un exercice de lecture », Conférence prononcée au Collège Clinique de Montpellier dans le cadre du cycle consacré au Séminaire « R.S.I.», 2010, http://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2010/12/LECTURES-5.pdf
✓ Solano-Suarez E., « Un-corps », in Scilicet, « Le corps parlant », Paris : École de la Cause freudienne, 2015
✓ Soler C., *L'inconscient à ciel ouvert dans la psychose*, Toulouse : Presses Universitaires Mirail, 2008
✓ Tarrab M., « Las ficciones contemporáneas y la indiferencia del volcán », Revista lacaniana de psicoanalisis, n°10, Buenos Aires, 2010
✓ Tizio H., « Réel », in Scilicet « L'ordre symbolique au xxie siècle », Paris : École de la Cause freudienne, 2012
✓ Touraev V., « La topologie des nœuds », http://irem.u-strasbg.fr/php/articles/66_Touraev.pdf
✓ Trichet Y., « L'entrée dans la psychose : apparition ou déclenchement ? La clinique de l'entrée dans la psychose, ses mécanismes, ses thérapeutiques et ses auto-traitements dans le champ de la psychopathologie », 2010, https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00458219/document
✓ Vandermersch B., « La responsabilité du sujet », « Mathinées lacaniennes », https://www.mathinees-lacaniennes.net/fr/articles/253-la-responsabilite-du-sujet-conference-de-bernard-vandermersch.html

✓ Vieira M. A., « Le corps parlant : L'inconscient et les marques de nos expériences de jouissance. Entretien avec Éric Laurent », Lacan Quotidien n° 576, *19 avril 2016*
✓ Vinciguerra R.-P., « Le phallus, résidu qui vérifie », Cause freudienne, n°75, 2010
✓ Voland M., « Nœuds et matroïdes orientés. Stage Master 2 Mathématiques Fondamentales Université Montpellier 2, 2013, http://www.math.univ-montp2.fr/~ramirez/Teomatro/report.pdf
✓ Wajeman G., http://www.sectioncliniquenantes.fr/wp-content/uploads/Wajcman%20tableau.pdf
✓ Zenoni A., « Imaginaire, symbolique et réel chez Lacan », http://www.causefreudienne.net/imaginaire-symbolique-et-reel-chez-lacan/
✓ Zenoni A., « Penser la schizophrénie aujourd'hui », Cahiers de psychologie clinique 2003/2, n° 21
✓ Zenoni A., 2010, atelierclinique.unblog.fr/files/2010/10/alfredozenonidunprelautre.doc
✓ Zenoni A., « Du nom au sinthome », *in Quarto*, n°98, 2011

11.3.2. Thèses de doctorat

✓ Avdelidi D., *La psychose ordinaire. La forclusion du Nom-du-Père dans le dernier enseignement de Lacan*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2016. L'ouvrage est issu du doctorat de psychanalyse soutenu par l'auteur dans le cadre de l'unversité Paris VIII
✓ Mattioli-Pasqual L., « Usages cliniques de la lettre : du bien-dire au savoir-lire », Doctorat de psychanalyse, Paris 8 : 2016, disponible en ligne : www.theses.fr/2016PA080017.pdf, p. 12
✓ Trichet Y., « L'entrée dans la psychose : apparition ou déclenchement ? La clinique de l'entrée dans la psychose, ses mécanismes, ses thérapeutiques et ses auto-traitements dans le champ de la psychopathologie », 2010, https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00458219/document

11.4. Ressources en ligne

11.4.1. Larousse

✓ Article « Agrafe », http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/agrafe/1723#GxW68vrDfxyIHskY.99

✓ Article « Agrafe », http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/agrafe/1723#GxW68vrDfxyIHskY.99

✓ Article « Amphibologie », http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/amphibologie/3058

✓ Larousse, article « Bifide », http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/bifide/9199

✓ Article « Démonstration », http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/d%C3%A9monstration/23465#k2f5oZlERBlhBcfq.99

✓ Article « Épissure », http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/épissure/30514

✓ Article « Essence », http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/essence/31094

✓ Article « Résonance », http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/résonance/68656

✓ Article « Suture », http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/suture/75981#hDjqcWp8rsJBE1Az.99

✓ Article « Trigone », http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/trigone/79641#QII6SZYv0Z0hZyWJ.99

✓ Article « Trinité », http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/trinité/79696

✓ Article « Triplicité », http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/triplicité/79774

11.4.2. Wikipedia

✓ Article « Anneaux borroméen », http://fr.wikipedia.org/wiki/Anneaux_borroméens

✓ Article « Aufhebung », https://fr.wikipedia.org/wiki/Aufhebung

✓ Article « Commando Delta », https://fr.wikipedia.org/wiki/Commando_Delta, entretiens avec Jean-Jacques Susini.

✓ Article « Entrelacs (théorie des nœuds) », https://fr.wikipedia.org/wiki/Entrelacs_(théorie_des_nœuds)

✓ Article « Entrelacs brunnien », https://fr.wikipedia.org/wiki/Entrelacs_brunnien

✓ Article « James Joyce », https://fr.wikipedia.org/wiki/James_Joyce

✓ Article « Théorie des noeuds », http://fr.wikipedia.org/wiki/Théorie_des_nœuds

✓ Article « Extremum", http://fr.wikipedia.org/wiki/Extremum

✓ Article « Continuité (mathématiques) », https://fr.wikipedia.org/wiki/Continuité_(mathématiques)

11.4.3. Ressources en ligne concernant Patrick Vialaneix

✓ Émission « Trésors volés », saison 1, épisode 3, « Rembrandt : le voleur amoureux », France 2, 2016, vidéo téléchargée sur France-tv

✓ « Patrick Vialaneix became so obsessed with Rembrandt painting that he stole it and kept it hidden for 15 years », http://nationalpost.com/news/patrick-vialaneix-became-so-obsessed-with-rembrandt-painting-that-he-stole-it-and-kept-it-hidden-for-15-years

✓ Interview de Patrick Vialaneix à Europe 1, https://www.youtube.com/watch?v=Wnenk3PkYAw

✓ Verdot-Belaval A., « Le voleur du Rembrandt mis en examen », *Paris Match*, *le 27/05/2014,* http://www.parismatch.com/Actu/Societe/Le-voleur-du-Rembrandt-mis-en-examen-566282

✓ Seelow S., « Il y a un Rembrandt dans mon placard », *in Le Monde*, http://www.lemonde.fr/societe/visuel/2014/05/03/il-y-a-un-rembrandt-dans-mon-placard_4409757_3224.html

11.4.4. Autres ressources en ligne

✓ Alistair Savage, « La théorie ZFC des ensembles », http://alistairsavage.ca/mat2762/notes/Daigle-ZFC.pdf

✓ Antinomie de Russel, http://www.bibmath.net/dico/index.php?action=affiche&quoi=./r/russell.html

✓ http://www.emaths.fr/analyse/fonctionnelle/analyse_fonctionnelle.html

✓ « Biographie de G.-Th. Guilbaud. Repères chronologiques », Mathématiques et sciences humaines [En ligne], 183, 2008, http://msh.revues.org/10743

✓ Camille Caldini, 2 mars 2016, http://www.francetvinfo.fr/economie/emploi/metiers/art-culture-edition/c-est-quoi-cet-ultra-noir-que-l-artiste-anish-kapoor-est-le-seul-a-pouvoir-utiliser_1339827.html

✓ Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, article « Singleton », http://www.cnrtl.fr/definition/singleton

✓ http://disparates.org/lun/2011/05/14-cours-de-jacques-alain-miller-25-mai-2/

✓ http://mathematique.coursgratuits.net/topologie/index.php

✓ http://mathenjeans.free.fr/amej/edition/0013noeu_bayer/0013noeu_bayer.html

✓ http://robymilling.blogspot.fr/2015/11/the-fractal-patch.html

✓ http://theoriedelapratique.hautetfort.com/archive/2011/05/index.html

✓ http://www.cnrtl.fr/lexicographie/ontologie

✓ http://www.prima-elementa.fr/Dico-c11.html

✓ http://www.prima-elementa.fr/Dico-e06.html#exsisto

✓ http://www.prima-elementa.fr/Dico-s04.html

✓ http://www.techno-science.net/?onglet=glossaire&definition=6041